

**www.e-rara.ch**

## **Dictionnaire universel d'histoire et de géographie**

**Bouillet, Marie Nicolas**

**Paris, 1851**

**ETH-Bibliothek Zürich**

Shelf Mark: Rar 40823

Persistent Link: <https://doi.org/10.3931/e-rara-91690>

FABI - FYRO.

---

### **www.e-rara.ch**

Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

---

**Nutzungsbedingungen** Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelinformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

**Terms of Use** This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

**Conditions d'utilisation** Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

**Condizioni di utilizzo** Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]

touché de ses prières, lui accorda encore 15 ans de vie. Ezéchias, après sa guérison, composa un célèbre cantique d'actions de grâces qu'Isaïe nous a conservé (ch. 38). J.-B. Rousseau l'a traduit en vers français. C'est sous le règne d'Ezéchias que prophétisa Isaïe.

EZECHIEL (c.-à-d. *que Dieu fortifie*), un des quatre grands prophètes des Juifs, appartenait par sa naissance à la race sacerdotale. Il fut emmené en captivité à Babylone avec Jéchonias, roi de Juda, vers 599 av. J.-C., et fut relégué sur les bords du fleuve Chaboras en Mésopotamie. Il prédit, sous des formes allégoriques, la fin de la captivité, le retour

des Juifs à Jérusalem, le rétablissement du temple, le règne du Messie et la vocation des Gentils, la mort de Sédécias; et toutes ses prophéties furent vérifiées par l'événement. Le recueil de ses prophéties étincelle de beautés; les images en sont vives et variées, les descriptions frappantes, le style énergique; mais elles sont quelquefois obscures. Ezéchiel prophétisa dep. la 5<sup>e</sup> année de la captiv. de Joachim jusqu'à la 27<sup>e</sup>. On ne sait rien sur la fin de sa vie.

EZRAEL, l'ange de la mort, suivant les Mahométans, est chargé de conduire les âmes des morts devant le souverain juge.

EZZELIN. Voy. ECCELIN.

## F

F. Chez les Romains, la lettre F se prenait dans les abréviations pour *Fabius, filius*; sur un monument, pour *fecit*; FL. pour *Flavius*. A Rome on marquait d'un F au front les esclaves fugitifs (*fugitivus*), comme on marquait en France les criminels des deux lettres T. F. (*travaux forcés*).

FAABERG, paroisse de Norwège (Aggerhuus), à 140 kil. N. de Christiania et à l'embouchure de la Føre dans le lac Mjøsen; 3,700 hab.

FABARIA, île de la mer du Nord, adj. BORKUM.

FABER (Basile), lexicographe, né en 1520 à Soraw, dans la Basse-Lusace, mort en 1575, enseigna les humanités à Nordhausen, à Magdebourg, et fut enfin recteur de l'université d'Erfurt. Il a donné, entre autres ouvrages, un grand *Dictionnaire latin*, publié pour la première fois à Leipsick, 1571, in-fol. sous le titre de *Thesaurus eruditionis scholasticæ*, et souvent réimprimé depuis avec des additions de Buchner, Cellarius, Stebel, etc. La dernière et la meilleure édition est celle donnée à Francfort en 1749, par J.-H. Leich, 2 vol. in-fol.

FABER. Voy. LEFÈVRE, FABRE, FAVRE.

FABERT (Abraham DE), maréchal de France, né à Metz en 1599, entra à quatorze ans dans la carrière militaire, se distingua en 1627 comme major au siège de La Rochelle; contribua puissamment en 1629 à la prise de Suze qu'assiégeait Louis XIII en personne, fut chargé de diriger lui-même le siège de Chivas en Savoie, et battit complètement l'armée du prince Thomas qui cherchait à débloquent la place. Il fut alors promu au grade de capitaine des gardes-françaises, et en cette qualité il se signala de nouveau dans une foule d'actions, notamment au siège d'Arras (1640), et à celui de Perpignan en 1642. Cette brillante conduite lui valut en 1641 le brevet de gouverneur de Sedan, et en 1646 le titre de lieutenant-général. En 1654, il dirigea sous les yeux de Louis XIV le siège de Stenay, et força cette place à capituler: il inventa pour ce siège les parallèles et les cavaliers de tranchée, qui ont joué depuis un si grand rôle dans le système d'attaque et de défense des places. Fabert reçut le bâton de maréchal de France en 1658, rendit encore d'importants services pendant trois ans, et mourut dans son gouvernement de Sedan en 1662. Ce grand capitaine n'était pas moins admirable par sa loyauté et sa générosité que par son courage.

FABIENNE (maison), *Fabia gens*. Voy. FABIVS.

FABIENS, nom donné vulgairement à 306 guerriers de la famille Fabia qui, l'an 477 avant J.-C., ayant à leur tête le consul Fabius Vibulanus, se chargèrent à eux seuls de combattre les Véliens; ils battirent l'ennemi en plusieurs rencontres; mais, étant tombés dans une embuscade sur les bords de la Créméra, ils périrent accablés par le nombre.

FABIUS (les), illustre famille de Rome, qui prétendait descendre d'Hercule et d'Evandre, et qui fut ainsi nommée, dit-on, pour avoir introduit à Rome la culture de la fève (*fabia*).— Une tribu de Rome prit de cette famille le nom de *Fabia*. Cette famille fournit les 306 Fabiens et plusieurs autres héros.

FABIUS MAXIMUS RULLIANUS (Q.), maître de la cavalerie sous le dictateur Papirius Cursor, 325 ans av. J.-C., combattit les Samnites malgré l'absence du dictateur, et leur tua 20,000 hommes; mais peu s'en fallut que le dictateur ne lui fit payer de sa vie sa désobéissance. Il fut ensuite cinq fois consul et deux fois dictateur. Il vainquit les Samnites et les Etrusques auxquels il tua, dit-on, 60,000 hommes dans une bataille. Ses exploits lui méritèrent le surnom de *Maximus*, très grand, que porta depuis sa famille.

FABIUS PICTOR (Q.), le plus ancien des historiens romains, vivait vers l'an 220 av. J.-C. Il écrivit les *Annales de l'Histoire romaine* depuis le règne de Romulus jusqu'à son temps; il n'en reste que peu de fragments. Fab. *Pictor* était aussi bon peintre.

FABIUS MAXIMUS VERRUCCOSUS (Q.), surnommé *Cunctator*, temporisateur, fameux adversaire d'Annibal, fut cinq fois consul (233-209 ans av. J.-C.), et dictateur en 217. Il se signala, surtout pendant les six mois de sa dictature, en amusant Annibal par des délais et des feintes, sans vouloir jamais livrer bataille. Après l'avoir longtemps fatigué de cette manière, il le cerna et il allait le forcer à se rendre à discrétion quand un stratagème le sauva. En 209, il reprit Tarente sur Annibal, mais il flétrit sa victoire par des cruautés. Fabius s'opposa au projet formé par Scipion de transporter la guerre en Afrique; il m. en 205, peu avant l'exécution de ce projet.

On connaît encore: Q. F. *Emilianus*, cons. en 145, qui fit la guerre avec quelque succès à Viriathe; — Q. F. *Servilianus*, qui fut battu par Viriathe et signa un traité honteux, 141; — Q. F. *Maximus*, qui battit les Allobroges en 122, et reçut le nom d'*Allobrogicus*.

FABRE (J.), protest. de Nîmes. Son père devait être env. aux galères pour av. pratiqué son culte (1756); il se dévoua pour lui et alla subir sa peine au bagne de Toulon. Un si beau dévouement étant venu à la connaissance du duc de Choiseul, alors ministre, il le fit délivrer, après six ans de fers. Ce trait de piété filiale a été mis sur la scène par Fabbraire dans *l'Honnête Criminel*.

FABRE D'ÉGLANTINE (Ph.-François-Nazaire), né à Carcassonne en 1755, était déjà connu au théâtre par plusieurs pièces qui avaient obtenu du succès, lorsqu'éclata la révolution. Fabre en adopta avec ardeur les principes, devint membre de la commune de Paris, secrétaire de Danton, et enfin fut député à la Convention nationale. Là il professait

longtemps les doctrines les plus violentes; mais ayant voulu revenir à une conduite plus modérée, il se fit des ennemis: on l'accusa d'avoir reçu 100,000 fr. de la Compagnie des Indes pour falsifier un décret qui excluait les administrateurs de cette Compagnie de la liquidation de leurs propres comptes; il fut traduit devant le tribunal révolutionnaire, condamné et exécuté le même jour que Danton et Camille Desmoulins, qui se plaignaient d'être accolés à un voleur (5 avril 1794). Ses *Œuvres* ont paru à Paris, 1802, 2 vol. in-8 ou in-12. Ses meilleures pièces sont le *Présomptueux* (1789); le *Philinte de Molière*, ou la *Suite du Misanthrope* (1790); l'*Intrigue épistolaire* (1790); les *Précepteurs* (1799), etc.

FABRE D'OLIVET, littérateur médiocre, de la même famille que Jean Fabre (de Nîmes), né à Ganges (Hérault) en 1767, mort à Paris en 1825, a donné quelques romans et quelques poésies, mais il est surtout remarquable par la tournure mystique de son esprit. Il prétendit avoir découvert la clef des hiéroglyphes, avoir retrouvé le vrai sens de la langue hébraïque, qui était, disait-il, restée ignorée jusqu'à lui; il publia dans ce but la *Langue hébraïque restituée*, 1816. Il disait aussi avoir guéri des sourds-muets par une méthode secrète (*Guérison de Rodr. Grivel*, 1811).

FABRE (François-Xavier), peintre français, né à Montpellier en 1766, mort en 1837, fut élève de David, obtint en 1787 le grand prix de peinture, se rendit à Rome, puis à Florence où, dit-on, il s'unirait secrètement avec la comtesse d'Albany, veuve du dernier des Stuarts et d'Alfieri. Ses principaux tableaux sont: la *Mort de Milon de Crotonne*; *Philoctète dans l'île de Lemnos*; la *chaste Suzanne*; le *Jugement de Paris*; la *Mort de Philopomen*, le portrait d'Alfieri, etc.\* Le musée de Montpellier a été enrichi par Fabre de plusieurs riches collections, et depuis la mort de ce peintre il porte le nom de *Musée-Fabre*.

FABRE (Marie-Jos.-Victorin), écrivain et poète distingué, né à Jaujac (Ardèche) en 1785, mort en 1831 à l'âge de 46 ans, se fit un nom dans les lettres dès l'âge de 20 ans, et publia dans le court espace de sa vie littéraire un assez grand nombre d'ouvrages en prose et en vers qui l'ont mis au rang des écrivains distingués: voici les principaux: *Éloge de Boileau*, 1805, in-8; *Discours en vers sur les voyages*, 1807, in-8; *Éloge de P. Corneille*, 1808, in-8; la *Mort de Henri IV*, poème, avec notes, 1808, in-8; *Éloge de La Bruyère*, 1810, in-4; *Tableau littéraire du XVIII<sup>e</sup> siècle*, 1810, in-8; *Éloge de Montaigne*, 1813, in-8. Ses *Œuvres* ont été publiées, avec celles de son frère, par C. Durand, 1844, 6 vol. in-8.

FABRE (J.-Raymond-Auguste), frère du précédent, né en 1792, mort en 1839, s'est aussi distingué dans les lettres et a fondé en 1829 le journal *la Tribune*. On lui doit: la *Calédonie*, poème en douze chants, 1823, in-8; *Histoire du siège de Missolonghi*, 1826, in-8; la *Révolution de 1830 et Mémoires historiques de la Révolution*, 1833.—*Voy.FAVRE*.

FABRETTI (Raphaël), antiquaire, né à Urbin en 1618, mort à Rome en 1700, fut successivement trésorier du pape Innocent VIII, légat dans le duché d'Urbin, et préfet des archives secrètes du château St-Ange sous le pontificat d'Innocent XII. Chargé de diverses missions importantes, il se lia avec les savants de l'Espagne, de la France et de l'Italie. On a de lui des *Dissertations sur les aqueducs des Romains*, des *Observations sur la colonne Trajane*, Rome, 1683, in-fol., imprimées avec deux *Opuscules* fort remarquables, l'un sur la *Table itaque* (bas-relief qui représente les événements de la guerre de Troie), l'autre sur le canal souterrain creusé sous le règne de Claude pour l'écoulement des eaux du lac Fucin; un *Recueil d'Inscriptions*, 1699, un des ouvrages les plus parfaits que l'on

possède en ce genre; des *Mémoires sur la topographie du Latium*, et divers *Opuscules* sur des sujets d'érudition.

FABRI DE PEIRESC. *Voy. PEIRESC*.

FABRI de Hilden. *Voy. FABRICE de Hilden*.

FABRIANO, ville de l'Etat ecclésiastique (Macerata), sur le Giano, à 13 kil. O. de Macerata; 7,500 hab. Papier, parchemin, couvertures de laine.

FABRICE ou FABRIZIO (Jérôme), médecin, né à Acquapendente en 1537, mort en 1619, remplaça Fallope dans sa chaire de chirurgie à Padoue. Il pratiqua son art avec le plus grand succès et avec un rare désintéressement, et reçut des habitants de Padoue les distinctions les plus honorables. La science lui doit plusieurs bons écrits d'anatomie et de physiologie qui sont devenus classiques; ils ont été réunis sous ce titre: *Opera omnia anatomica et physiologica hactenus variis locis ac formis edita, nunc vero certo ordine digesta*, etc., Leipsick, 1687, Leyde, 1738, in-fol.; et des traités de chirurgie, imprimés sous le titre suivant: *Opera chirurgica*, etc., Padoue, 1666, in-fol., et trad. en français, Rouen, 1658, Lyon, 1658. On lui doit, entre autres découvertes, celle des valvules situées à l'intérieur des veines, *De Venarum ostiis*, 1603.

FABRICE ou FABRI de Hilden (Guill.), chirurgien, né à Hilden près de Cologne en 1560, mort en 1634, exerça son art à Berne, perfectionna les instruments de chirurgie, fit plusieurs découvertes en anatomie et publia des ouvrages estimés.

FABRICIUS, C. Fabricius Luscinus, général romain, célèbre par sa pauvreté et son désintéressement. Consul l'an 282 av. J.-C., il vainquit les Samnites, les Brutiens et les Lucaniens, et refusa les présents des Samnites auxquels il avait fait accorder la paix. Deux ans après, ayant été député à Pyrrhus pour traiter de l'échange des prisonniers, il refusa les présents du roi. Pyrrhus, charmé de ses vertus, lui confia les prisonniers pour les emmener à Rome, à la condition de les lui renvoyer si le sénat refusait de payer leur rançon. En effet, le sénat n'ayant point admis les demandes de Pyrrhus, Fabricius lui renvoya tous fidèlement. L'an 278 av. J.-C., il fut de nouveau nommé consul et renvoyé contre Pyrrhus. Le médecin de ce prince lui ayant offert de l'empoisonner, il en instruisit le roi, qui, frappé de sa générosité, délivra tous les prisonniers sans rançon, et bientôt évacua l'Italie. Trois ans après, Fabricius fut nommé censeur. Il mourut si pauvre, que l'état fut obligé de doter sa fille et de faire les frais de ses funérailles.

FABRICIUS (Théodore), un des premiers partisans de la réforme, né en 1501 à Anholt-sur-l'Yssel (comté de Zutphen), mort en 1559, premier pasteur de l'église St-Nicolas à Zerbst, avait été disciple de Luther et de Mélanchthon. Il se fit une grande réputation pour ses connaissances en hébreu. On lui doit les ouvrages suivants: *Institutiones grammaticae in linguam sanctam*, Cologne, 1528, 1531, in-4; *Articuli pro evangelica doctrina*, ibid.

FABRICIUS (George), poète et historien, né à Chemnitz en 1516, mort en 1571, fut protégé par l'empereur Maximilien II. Il a composé 15 livres de poésies latines tirées de sujets sacrés, Bâle (1560); a donné des éditions de *Térence* (1548), de *Virgile* (1551), et des anciens poètes ecclésiastiques (1562). On lui doit encore: *Roma, sive de veteris Romae situ, regionibus, viis, templis et altis aedificiis*, Bâle, 1550 et 1587, in-8; *Origines stirpis saxonicae*, 1597, in-fol. Il fut 25 ans recteur du collège de Meissen.

FABRICIUS (J.-Albert), savant bibliographe, né à Leipsick en 1668, mort en 1736, passa la plus grande partie de sa vie à Hambourg, remplaça en 1699 Vincent Placcius dans la chaire d'éloquence et de poésie de cette ville, enseigna aussi la théologie, et fut en 1708 nommé recteur de l'école de St-Jean.

Ce travailleur infatigable a laissé plus de 100 ouvrages. Les principaux sont : *Bibliotheca latina*, ou *Notice* de tous les anciens auteurs latins et de leurs éditions, 1697, réimprimée en 1773 par J.-A. Ernesti avec de grandes améliorations; *Bibliotheca græca*, 1705-28, refondue par Harles, 1790-1812; *Bibliotheca medicæ et infimæ latinæ*, 1734-56, terminée après la mort de l'auteur par Schottgen; *Bibliotheca ecclesiastica*, 1718; c'est un recueil de quelques auteurs qui ont écrit sur l'histoire ecclésiastique. Il a en outre donné des éditions de divers ouvrages de Vincent Placcius, de Mabillon, Banduri, Morhof, etc.

FABRICIUS (J.-Chrétien), entomologiste danois, né à Tundern (Sleswig) en 1742, mort à Copenhague en 1807, étudia à Upsal sous Linné, auquel il resta attaché toute sa vie; fut nommé vers 1770 professeur d'histoire naturelle à Kiel, et parcourut presque tous les pays de l'Europe pour compléter ses collections. Il professa avec distinction l'économie rurale et politique, et fut nommé conseiller du roi de Danemark. Ses principaux ouvrages sont : *Systema entomologicæ*, 1775; *Philosophia entomologica*, 1778; c'est le meilleur ouvrage du genre; *Entomologia systematica*, 1792-96; on lui doit en outre des traités séparés sur un grand nombre d'espèces, et quelques ouvrages d'économie politique. Fabricius appliqua les méthodes de Linné à la classification des insectes et prit pour base de sa classification les organes de la bouche.

FABRICIUS AB AQUAPENDENTE. Voy. FABRICE (Jérôme).

FABRICIUS HILDANUS. Voy. FABRICE de Hilden.

FABRONI (Ange), biographe, né en 1732 à Maradi (Toscane), mort en 1803, fut prieur de la basilique de Saint-Laurent à Florence, provéditeur de l'université de Pise, et jouit de la faveur du grand-duc Léopold de Toscane et du pape Clément XIV. Il a publié : *Vitæ Italorum doctrina excellentium qui sæculis XVII et XVIII floruerunt*, 20 vol. in-8, 1766-1805; et, à part, les *Vies de Laurent et de Cosme de Médicis*, de Léon X, de Pétrarque, écrites en latin; des *Éloges des Italiens illustres*, entre autres ceux de Dante, Politien, Arioste, Tasse, écrits en italien; il a en outre composé l'*Histoire de l'université de Pise*, 1791-95 (latin), et a rédigé pendant 25 ans le *Giornale de' letterati*, 1771-96, 105 vol. in-12. On l'a surnommé le *Plutarque italien*.

FABRONI (J.-Valentin-Mathias), savant italien, né à Florence en 1752, mort en 1822, fut l'ami et le collaborateur de Fontana; enseigna les sciences à Florence et à Pise; fut chargé de diverses missions scientifiques par les gouvernements qui se succédèrent en Toscane; fut directeur du musée de Florence, et rendit de grands services aux sciences et à son pays. Il contribua beaucoup à faire entreprendre en Italie l'exploitation des mines de houille et répandit l'emploi de ce combustible; perfectionna les procédés de la peinture, améliora les vins, découvrit la manière de faire le borax, et publia sur la chimie, l'agriculture et l'économie une foule d'ouvrages utiles.

FABROT (Charles-Annibal), jurisconsulte, né à Aix en 1580, mort en 1659, était professeur de droit et avocat dans sa ville natale. Il fut lié avec les principaux personnages de son temps, entre autres le garde des sceaux Duvar et le chancelier Séguier, qui l'attirèrent à Paris. On lui doit la publication et la traduction latine du Code formé par l'empereur Léon-le-Philosophe sous le titre de *Basiliques*, Paris, 1647; la traduction de *Théophile*, commentateur grec des *Institutes*; une édition de *Cujas*, 1658; des dissertations particulières, entre autres *De Tempore partus et de numero puerperii*.

FACARDIN. Voy. FAKHR-EDDYN.

FACCIOLATI (Jacques), savant italien, né en

1682 à Torriglia près de Padoue, mort en 1769, professa d'abord la théologie et la philosophie au séminaire de Padoue; puis occupa la chaire de logique à l'université de cette ville (1702). Il donna avec Forcellini, son élève, une nouvelle édition du *Dictionnaire latin* de Calepin, 1719; entreprit avec le même collaborateur un grand *Lexicon latin*, accompagné d'exemples classiques (Voy. FORCELLINI), et réimprima les lexiques de Schrevelius, Nizolius, Tursellini; il a aussi composé l'*Histoire de l'université de Padoue*, 1752; une *Logique* estimée, des notes sur le *De Officiis*, et quelques petits traités de Cicéron, etc.

FACHINGEN, village du duché de Nassau, sur la Lahn, à 9 kil. N. E. de Nassau; célèbre par ses sources minérales, dont on exporte plus de 200,000 pintes tous les ans.

FADHL, un des Barmécides. Voy. BARMÉCIDES.

FADHL-BEN-REBY, vizir du calife Haroun-al-Raschid, parvint par ses intrigues à renverser les Barmécides, famille rivale de la sienne en crédit et en puissance, et remplaça comme vizir le célèbre Giafar. Il fut disgracié à son tour par Mamoun, fils de Haroun; il mourut dans la misère l'an 824 de J.-C. Les historiens arabes font l'éloge de ce vizir, non moins remarquable par ses talents littéraires que par ses qualités politiques.

FAENZA, *Faventina*, ville de l'État ecclésiastique, à 27 kil. S. O. de Ravenna, sur le Lamone; 17,000 hab. Evêché, Citadelle, murailles de 5 kil. de tour; place publique avec portique, palais public, dôme, tour de l'horloge, etc. On y fait surtout le commerce de ce genre de poterie qui, dit-on, a été appelée *faïence* du nom même de cette ville (Voy. FAYENCE). Patrie du mathématicien Torricelli. — Cette ville est très ancienne; elle fut ravagée par les Goths au VI<sup>e</sup> siècle, par les Allemands au XIII<sup>e</sup>. Dans la suite elle fut possédée par les Vénitiens et les Bolognais, puis cédée à l'Eglise avec la légation de Ravenna.

FAERNE (Gabriel), poète latin du XVI<sup>e</sup> siècle, né à Crémone vers 1500, mort en 1561, eut pour protecteur le cardinal Jean-Ange de Médicis (Pie IV), qui l'attira à Rome auprès de lui et procura à sa fortune. Le fondement de sa célébrité est un *Recueil de fables* en vers latins, d'une élégance remarquable, qui parut pour la première fois à Rome, 1564. Ce recueil a été traduit en français par Perrault, Paris, 1699, in-12; la plus belle édition des *Fables* de Faërne a été publiée par Bodoni, 1793, in-4. Lorsque Faërne composa ses fables, on n'avait pas encore retrouvé celles de Phèdre.

FÆROE ou FÆROER (archipel de), *Thule* des anciens, groupe d'îles dans l'Océan Atlantique, entre l'Islande et les îles Shetland, par 7° 55'-10° 25' long. O., 61° 20'-62° 30' lat. N., se compose de 35 îles, dont 17 habitées; 6,000 hab. Mont.; baies et anses nombreuses, détroits semés de récifs. Bétail, pêche de la morue, du hareng; chasse du phoque et des oiseaux aquatiques, entre autres l'*eider* qui fournit l'édrédon. — L'archipel de Færoé appartient au Danemark et forme un bailliage dont le ch.-l. est Thorshavn, dans l'île de Stromœ. Il fut découvert au IX<sup>e</sup> siècle par des Norwégiens. Les Anglais l'ont possédé de 1807 à 1814.

FAES (Pierré VAN DER), peintre. Voy. LELY.

FAGAGNA, ville du roy. Lombard-Vénitien, à 13 kil. N. O. d'Udine; 2,500 hab.

FAGAN, auteur comique, né à Paris en 1702, mort en 1755, a produit un grand nombre de pièces de théâtre dont quelques-unes se ressentent des habitudes de l'auteur, qui fréquentait les cabarets; les principales sont : *les Originaux*; *le Rendez-vous*; *le Marié sans le savoir*; *le Marquis auteur*; *la Pupille*; cette dernière passe pour la meilleure. Son *Théâtre* a paru en 1760, 4 vol. in-12.

FAGEL, illustre famille néerlandaise qui a fourni

à la Hollande un grand nombre d'hommes d'état et d'officiers distingués. Les plus connus sont : Gaspard Fagel, né à Harlem en 1629 ; il fut secrétaire-général aux Etats-Généraux, rédigea avec le chevalier Temple les préliminaires de la paix de Nimègue, 1678, et déploya une politique habile lors de l'élévation de Guillaume III au trône d'Angleterre ; il mourut en 1688 ; — François-Nicolas Fagel, neveu du précédent, général d'infanterie au service des Etats-Généraux de Hollande, puis lieutenant-feld-maréchal de l'empereur, se distingua à Fleurus, 1690, à la défense de Mons, 1691, au siège de Namur, ainsi qu'aux batailles de Ramillies et de Malplaquet. Il mourut en 1718.

**FAGON**, professeur de botanique et de chimie au Jardin des Plantes, puis directeur de cet établissement, premier médecin de Louis XIV, membre honoraire de l'Académie des Sciences, né à Paris en 1638, mort en 1718, se distingua dans la pratique de la médecine par ses succès et son désintéressement ; contribua à l'embellissement du Jardin des Plantes, fit, pour enrichir cet établissement, des excursions botaniques dans l'Auvergne, la Provence, les Alpes, les Pyrénées ; fit ordonner par Louis XIV les savantes explorations de Plumier en Amérique, de Feuillée au Pérou, de Tournefort en Asie, et fut le protecteur de ce dernier.

**FAHLUN**, ville de Suède. *Voy.* FALUN.

**FAHRAFELD**, bourg des Etats autrichiens (Autriche propre), à 33 kil. S. O. de Vienne. Manufacture impériale de glaces, et fabrique de laiton. Le château de Neuhaus est aux environs.

**FAHRENHEIT**, physicien, né à Dantzick vers 1690, mort en 1740, se fixa en Hollande, et se lia à Leyde avec S'Gravesand. Il est l'inventeur d'un arcomètre et d'un thermomètre qui portent son nom : ce thermomètre est divisé en 212 degrés ; les deux points extrêmes sont la chaleur de l'eau bouillante et la congélation produite par le muriate d'ammoniaque. Le 0 du thermomètre français correspond au 32<sup>e</sup> degré de celui de Fahrenheit.

**FAHRWASSER** (NEG-), bourg de Prusse, à 41 kil. N. de Dantzick et à l'embouchure de la Vistule, est considéré comme le port de Dantzick.

**FAIENCE**. *Voy.* FAYENCE et FAENZA.

**FAI-FO** ou **HUÉ-HAN**, ville de l'empire annamitique (Cochinchine), par 107° 40' long. E., 15° 50' lat. N. Jadis belle et peuplée, mais ruinée par les guerres civiles, dès 1778. Elle ne compte plus aujourd'hui 15,000 hab.

**FAIN** (Agathon-J.-François, baron), né à Paris en 1778, mort en 1837, fut d'abord employé comme secrétaire dans les bureaux du Directoire, devint en 1806 secrétaire archiviste du cabinet de l'empereur et en 1813 son secrétaire particulier. Après la 2<sup>e</sup> abdication de Napoléon il se retira dans ses terres et consacra ses loisirs à recueillir et à publier ses souvenirs sur l'empereur. Depuis 1830 il fut appelé à deux reprises différentes à l'intendance générale de la liste civile, et fut en 1834 élu député. Les ouvrages que le baron Fain a écrits sur l'empereur sont : le *Manuscrit de l'an III*, Paris, 1828, in-8 ; le *Manuscrit de 1812*, Paris, 1827, 2 vol. in-8 ; le *Manuscrit de 1813*, Paris, 1824-25, 2 vol. in-8 ; le *Manuscrit de 1814*, Paris, 1823-25, 1 vol. in-8. On trouve dans tous ces ouvrages une vive admiration pour Napoléon.

**FAINEANTS** (rois). On désigne sous ce nom les derniers rois de la dynastie mérovingienne qui, privés de toute autorité, abandonnaient l'exercice du pouvoir aux maires du palais. Les rois fainéants commencent à Thierry III (673-691) qui se laissa gouverner d'abord par Ebroin, puis par Pepin-d'Héristal. Les autres furent Clotvis III, Childébert III, Dagobert III, Chilpéric II, Thierry IV et Childéric III qui fut détrôné par le maire du palais Pe-

pin-le-Bref (752). On donne aussi le nom de Fainéant à Louis V, le dernier des rois carlovingiens (986-987).

**FAIRFAX** (lord Thomas), un des généraux les plus célèbres dans les guerres civiles de l'Angleterre sous Charles I, né en 1611 à Denton dans le comté d'York, appartenait, par sa famille, à la secte religieuse et politique des Presbytériens, si acharnée contre la cour : son père, Ferdinand Fairfax, fut le premier général en chef de l'armée du Nord, opposée par le Parlement à l'armée royale, et ce fut sous son père que Thomas Fairfax fit ses premières armes en qualité de général de la cavalerie : tous deux remportèrent en 1644 sur les troupes de Charles I la sanglante victoire de Marston-Moor. En 1645 Thomas Fairfax fut lui-même nommé général en chef, et il écrasa, de concert avec Cromwell, l'armée royale à Naseby. Mais lorsque Cromwell voulut perdre le malheureux Charles I, Fairfax refusa de siéger parmi les juges de ce prince ; et après l'exécution de la fatale sentence, il refusa encore une place dans le conseil qui exerçait le pouvoir exécutif : il conserva cependant son commandement en chef. A la mort de Cromwell, il concourut, en secondant Monk, à la restauration de Charles II, se réconcilia entièrement avec le nouveau roi, et passa paisiblement le reste de sa vie dans la retraite, jusqu'en 1671, époque de sa mort. Thomas Fairfax contribua à la publication de la Bible polyglotte. Il est compté au nombre des poètes et des orateurs de son temps. Il a laissé des *Mémoires* qui ont été publiés en 1699, in-8, et des *Égléses*.

**FAIRFAX** (Edouard), poète anglais, de la même famille que le précédent, qui vivait à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, est auteur d'une traduction estimée de *la Jérusalem délivrée*, publiée en 1600 sous le titre de *Godefroy de Bouillon*. Il mourut en 1632.

**FAIRFIELD**, ville des Etats-Unis (Connecticut), ch.-l. de comté, sur la mer, à 31 kil. S. O. de New-Haven : 5,000 hab. Brûlée par les Anglais en 1777.

**FAIRFORD**, ville d'Angleterre (Glocester), sur la Colne, à 12 kil. de Cirencester ; 1,570 hab. Eglise curieuse (XV<sup>e</sup> siècle) ; beaux vitraux peints.

**FAIRHAVEN**, ville des Etats-Unis (Massachusetts), à 31 kil. S. E. de Taunton ; 4,000 hab. Pêche de la baleine.

**FAIRHEAD** (c.-à-d. *belle tête*), cap d'Irlande, sur la côte N., est remarquable par sa hauteur (environ 220 mètres).

**FAIRN**, île d'Angleterre, sur les côtes du Northumberland. On y trouve un grand nombre d'oiseaux aquatiques dont les œufs et les plumes sont l'objet d'un grand commerce.

**FAISANS** (île des), ou de la CONFÉRENCE. *Voy.* BIDASSOA.

**FAKHR-EDDYN**, émir, prince des Druzes, désigné dans les anciennes chroniques de l'Europe sous le nom de *Facardin*, prit les armes pour défendre ses états attaqués par Amurath IV, fut vaincu après une vigoureuse résistance, et périt étranglé par l'ordre du vainqueur, l'an 1635.

**FAKHR-EDDYN-RAZI**, célèbre docteur musulman, né à Rei (Perse) vers 1150, mort en 1210, professa la théologie et la philosophie, et écrivit un grand nombre d'ouvrages dont les principaux sont : *Traité des principes de la religion ; Traité de métaphysique et de théologie ; Commentaire sur l'Alcoran*. — On connaît encore sous ce nom un historien musulman du XIII<sup>e</sup> siècle, auteur d'une *Histoire des califes*, conservée en manuscrit à la Bibliothèque royale et dont plusieurs extraits ont été publiés par Silvestre de Sacy dans sa *Chrestomathie arabe*.

**FAKIRS** ou **FAQUIRS** (c.-à-d. *pauvres*), moines fanatiques de la religion musulmane, répandus en grand nombre dans différents pays de l'Orient, surtout dans l'Inde. Ils se soumettent aux jeûnes les plus austères et aux tortures les plus affreuses pour

mériter une éternelle félicité et pour obtenir la vénération des fidèles qui les regardent comme de saints personnages. Ces religieux, auxquels se joignent une foule de vagabonds, font des pèlerinages par bandes de plusieurs milliers d'hommes, exigent un tribut partout où ils passent et se livrent aux excès les plus honteux.

FALABA, ville de la Guinée supérieure, capitale du roy. de Soulima, par 9° 49' lat. N.; 6,000 hab.

FALACHA ou FALACHAN, peuple d'Abyssinie, habite sur les bords du Bahr-el-Abiad et professe le judaïsme. Il eut pendant un temps des rois particuliers; ces princes portaient le nom de Gédéon, et leurs femmes celui de Judith. Aujourd'hui ils sont tributaires des souverains de l'Abyssinie.

FALAISE, *Falesia*, ch.-l. d'arr. (Calvados), à 34 kil. S. E. de Caen; 9,498 hab. Jolie ville. Ancien château-fort, belle tour. Collège, tribunal. Bonneterie, mousselines, calicots, siamoises, dentelles, tanneries, mégisseries. Falaise était jadis plus importante. Henri IV la prit d'assaut. C'est la patrie de Guillaume-le-Conquérant. — Dans la plaine de Guibray, faubourg de Falaise, se tient au mois d'août une foire célèbre, la première de France après celle de Beaucaire. Elle a été instituée au XI<sup>e</sup> siècle par Robert duc de Normandie. Il s'y fait des affaires pour plus de 15,000,000 de francs. — L'arr. de Falaise a 5 cantons (Bretteville, Coulbœuf, Harcourt, Falaise qui en fait 2), 142 communes, et 63,002 hab.

FALBAIRE (FENOUILLOT DE), auteur dramatique, né à Salins en 1727, mort en 1800, occupait un emploi dans les finances, et fut ensuite nommé inspecteur général des salines de l'Est. Il a laissé un assez grand nombre de pièces de théâtre, qui ont été publiées sous le titre d'*Œuvres de Falbair*, Paris, 1787, 2 vol. in-8. Les plus remarquables sont les suivantes: *L'Honnête criminel* (Voy. FABRE), drame en 5 actes et en vers, représenté avec le plus grand succès en 1767; *Les Deux Avides*, comédie en 2 actes et en prose, mêlée d'ariettes, 1771.

FALCONER (Will.), poète écossais, né à Edimbourg vers 1730, servait dans la marine. Il composa en 1751 un poème sur la *Mort de Frédéric, prince de Galles*; publia en 1762 un autre poème intitulé *le Naufrage*, qui eut du succès: cette terrible catastrophe y est peinte avec une admirable vérité. Il dédia son poème au duc d'York qui lui accorda sa protection et lui procura de l'avancement dans la marine. Il s'embarqua en 1769 pour le Bengale; mais le vaisseau qui le portait périt après avoir quitté le cap de Bonne-Espérance. On doit à Falconer un excellent *Dictionnaire de marine*, 1769, in-4.

— Un autre Will. Falconer, né à Chester en 1741, mort en 1824, fut un médecin distingué. On lui doit des recherches estimées sur *l'Influence du climat* (1781), sur *l'Influence des passions* (1788), sur les *Eaux de Bath* (1775), etc.

FALCONER (Thomas), écrivain anglais, né à Chester en 1736, mort en 1792, a laissé: *Devoitions for the sacrament of the Lord's supper*, 1786; *Observations sur le récit de Plin*e concernant le temple d'Éphèse; *des Tables chronologiques depuis Salomon jusqu'à Alexandre-le-Grand*, Oxford, 1796, in-4.

FALCONET (Etienne-Maurice), fameux statuaire, né à Paris en 1716 de parents originaires de Suisse, mort en 1791, exécuta à St-Petersbourg, 1766, la statue équestre de *Pierre-le-Grand*: cet ouvrage gigantesque lui coûta 12 années de travail; il fit en outre un beau groupe colossal en marbre blanc, représentant *l'Annonciation*, et d'autres statues estimées. A son retour en France il fut nommé recteur de l'Académie royale de peinture et de sculpture. Il a écrit: *Reflexions sur la sculpture*, 1761, in-8; *Observations sur la statue de Marc-Aurèle*, 1771, in-8, etc. — Le nom de Falconet a été aussi porté par une famille de médecins distingués de Lyon,

dont le dernier, Camille Falconet, né à Lyon en 1671, mort en 1762, vint s'établir à Paris où il se lia avec Fontenelle, Malebranche, etc., et forma une riche bibliothèque dont il légua une grande partie à la Bibliothèque royale.

FALCONIA (PROBA), poétesse chrétienne du IV<sup>e</sup> siècle, née en Etrurie, était l'épouse du proconsul Adelfius, vivant sous Honorius vers l'an 379, et cultivait la poésie latine avec succès. On a d'elle un centon de Virgile qui forme une *Histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament*, imprimé pour la première fois à Venise, 1472, in-fol., avec Ausone, et depuis par J.-H. Kromayer, Magdebourg, 1719, in-8, et par Wolf, 1724.

FALEMIE, riv. de Sénégambie, naît à l'O. de Kourbari dans le roy. de Fouta-Djalo, par 10° 15' lat. N., 13° 20' long. O.; arrose les états de Sangala, Dentilia, Satadou et Bondou, et tombe après 800 kil. de cours dans le Sénégal, par 12° 50' long. E., 15° 34' lat. N.

FALÉRIES, *Falerii*, dite aussi *Æquum Faliscum* ou *Faliska*,auj. *Sia-Maria-di-Falari* ou *Civita Castellana*, ville d'Etrurie, près du Tibre, à l'E. de Tarquinies, fut prise par Camille l'an 394 av. J.-C., se révolta contre Rome en 357, mais fut forcée en 352 à signer une trêve de 40 ans; elle se souleva de nouveau en 312 et fut alors définitivement soumise. Les habitants de Faléries se nommaient Falisques. Le nom de Faléries est devenu célèbre par l'aventure du maître d'école qui proposa à Camille de lui livrer les enfants des principaux citoyens de cette ville: Camille eut la générosité de refuser cette offre criminelle, et en reconnaissance les habitants se rendirent à lui.

FALERNE, *Falerum*, ville du Latium mérid., chez les Volques, fut longtemps célèbre par ses vignobles qui disparurent, dit-on, du temps de Théodorice, vers l'an 500.

FALESIE, *Falesia*,auj. *Piombino*, ville d'Etrurie, au N. O. de l'emplacement de Populonium, des ruines de laquelle elle se forma.

FALGA (CAFFARELLI DU). Voy. CAFFARELLI.  
FALIERO ou plutôt FALIERI (Marino), doge de Venise, fut élevé à cette dignité à l'âge de 76 ans (1354), après avoir, pendant de longues années, glorieusement servi son pays. Il avait une épouse jeune, belle, et dont il était jaloux à l'excès; un jeune patricien, Sténo, l'un des chefs du tribunal des Quarante, écrivit sur les murs même du palais ducal: *Marino, mari de la plus belle des femmes: un autre la possède, et pourtant il la garde*. Marino, furieux, dénonça Sténo au tribunal des Quarante, qui ne le condamna qu'à deux mois de prison et à une année d'exil. Cette sentence augmenta le ressentiment du doge; et étendant sa haine sur tout le tribunal, sur tous les patriciens, il forma avec des conspirateurs subalternes une conjuration dont le résultat devait être le massacre de tous les patriciens de Venise. Mais le projet fut découvert, et Marino fut exécuté le 17 avril 1355, sur l'escalier même de son palais. Cette catastrophe a fourni le sujet de deux tragédies, l'une de lord Byron, l'autre de C. Delavigne.

FALISCA et FALISCUM (ÆQUUM), ville d'Etrurie. Voy. FALÉRIES.

FALISCUS. Voy. GRATIUS.

FALISQUES. Voy. FALÉRIES.

FALKENSTEIN, ville murée du roy. de Saxe (Voigtland), à 17 kil. O. de Plauen; 1,500 hab. Mines de fer et d'étain. — Beaucoup de petites villes de l'Allemagne portent le même nom.

FALKIRK, *Eccliesbræ* des anciens habitants, ville fort ancienne d'Écosse, dans le comté de Stirling, à 35 kil. O. d'Edimbourg, près du grand canal qui joint les riv. de Forth et de Clyde; 12,800 hab. Belle église, pyramide de 46 mètres. Commerce; trois

foires, les plus grandes de l'Ecosse. Aux environs, grandes forges où sont employés presque tous les habitants de Falkirk. — En 1298 les Ecosais furent défaits à Falkirk par le roi d'Angleterre, Edouard I : Jacques Stuart et 40,000 Ecosais périrent dans le combat. En 1746, il s'y livra une seconde bataille où l'armée du prétend. Ch. Edouard Stuart mit en fuite les troupes du roi d'Angleterre Georges II.

FALKLAND, ville d'Ecosse (Fife), à 13 kil. S. O. de Cupar : 1,500 hab. Toiles. Ancien palais des rois d'Ecosse. Ville très déchue.

FALKLAND (île), dans l'Océan Atlantique mérid., par 62° 10' long. O., 51° 20' lat. S., est la plus grande des îles Malouines. Plusieurs ports naturels, parmi lesquels on remarque le port Egmont, etc. — Les Anglais étendent le nom de Falkland à tout le groupe des Malouines. Ils y ont des établissements.

FALKLAND (Lucius CARY, vicomte de), gentilhomme de la chambre du roi d'Angleterre, membre du parlement, secrétaire d'état de Charles I, né en 1610, tué en 1643 à la bataille de Newbury. Après s'être d'abord prononcé en faveur de la rébellion, il épousa chaudement la cause royale, et se rendit célèbre par son dévouement à l'infortuné Charles I. — Son fils prit part, sous Cromwell, à la conspiration de G. Booth en faveur de Charles II, et fut fait, à la restauration, lieutenant du comté d'Oxford.

FALLOPE (Gabriel), en italien *Fallopio*, célèbre anatomiste et chirurgien italien, né à Modène vers 1523, mort en 1562, professa l'anatomie et la chirurgie à Pise, puis à Padoue. Il est le premier qui ait donné l'ostéologie et l'angiologie exactes du fœtus ; on lui doit une description savante de l'organe de l'ouïe, dont le canal tortueux ou aqueduc porte encore son nom, ainsi que le ligament qui va de l'épine antérieure de l'iléon à la symphyse du pubis. Il a enrichi d'observations neuves la névrologie, la splanchnologie ; il a décrit avec une justesse jusqu'alors inconnue les appareils sécréteurs de la bile, de l'urine, de la semence, et les annexes de l'utérus dits *trompes de Fallope*. On a de lui : *Observationes anatomicae*, Venise, 1561, in-8, et divers opuscules réunis sous le titre de *Opera tam practica quam theorica in tres tomos distributa*, Venise, 1584, Francfort, 1600, 3 vol. in-fol.

FALMOUTH, *Cenonis Ostium* de Ptolémée, selon les uns, *Volubæ Portus* et *Volmatum* selon les autres, ville et port d'Angleterre (Cornouailles), à 70 kil. S. O. de Launceston, à l'embouchure du Fal ; 8,000 hab. Bon port, avec une rade, 2 châteaux-forts (Pendennis et Saint-Mawes). Pêche de la sardine. Falmouth est la station des paquebots pour le transport des lettres anglaises dans les différentes parties du monde. — Beaucoup de villes de l'Amérique portent le nom de Falmouth, notamment aux Etats-Unis (dans les états du Maine, de Massachusetts et de Virginie), dans les îles de Jamaïque et d'Antigua, etc.

FALSTAFF (sir John), un des compagnons de débauche du roi Henri V pendant sa jeunesse. Shakespeare l'a rendu célèbre en faisant de lui le type du grand seigneur ruiné, abruti par les vices et l'ivrognerie, et conservant encore dans son air et dans ses manières quelques traces à demi effacées de son ancienne grandeur. Falstaff joue un rôle important dans le drame de *Henri IV*, et c'est le héros de la comédie intitulée : *les Commères de Windsor* (*The merry Wives of Windsor*). On croit que l'original du Falstaff de Shakespeare est un certain Fastolf qui vivait à cette époque et qui servit avec quelque distinction dans les campagnes de France. Il assista à la bataille d'Azincourt et au siège d'Orléans ; mais il prit honteusement la fuite à la bataille de Patay, frappé de terreur par la pucelle d'Orléans. Il mourut en 1469.

FALSTER, île du Danemark, dans la Baltique,

par 9° 25' - 9° 41' long. E., 54° 32' - 54° 58' lat. N. : 44 kil. sur 23 : 20,000 hab. Ch.-l., Nijkøbing. Orge, froment, lin, houblon, légumes, fruits ; bétail, abeilles.

FALTCHI ou FALTSI, ville de Moldavie, à 110 kil. S. E. d'Iassy. Aux environs est la plaine de Wale-Strimbe, où Pierre-le-Grand fut cerné par les Turcs (1711) ; il obtint néanmoins en cette occasion, grâce au courage de Catherine, son épouse, une paix honorable, dite paix de Faltchi ou du Pruth, qui ne lui imposait d'autre condition désavantageuse que la rétrocession d'Azov aux Turcs.

FALUN ou FAHLUN, ville de Suède, dans la Suède propre, ch.-l. du lan ou gouvernement de Stora-Kopparberg, à 200 kil. N. O. de Stockholm, par 60° 40' lat. N., 11° 14' long. E. : 4,800 hab. Hôtel-de-ville. Toiles, rubans, eau-forte, etc. Commerce. Aux environs, se trouvent de très riches mines de cuivre, les plus considérables de la Suède, et de nombreuses usines pour l'exploitation.

FAMAGOUSTE, *Arsinoe*, puis *Fama Augusta*, ville ruinée de l'île de Chypre, sur la côte orientale, à 31 kil. E. de Nicosie ; 300 hab. Elle a un port étroit et fortifié. Ev. cathol. — Famagouste fut fondée par Arsinoé, sœur du roi d'Egypte Ptolémée Philadelphie ; elle passa depuis sous la domination des Romains. Guy de Lusignan y fut couronné roi de Jérusalem en 1191. Les Vénitiens la possédèrent de 1489 à 1571. A cette époque, les Turcs s'en emparèrent après un siège meurtrier, dans lequel ils perdirent 50,000 hommes.

FAMARS, *Famum Martus*, village du dép. du Nord, à 6 kil. S. de Valenciennes ; 300 hab. Fabr. de poudre de chicorée. — Les Français y établirent un camp fortifié pour la défense de Valenciennes en 1793. Restes d'antiquités romaines ; chaque jour on y découvre des vases, des inscriptions, etc.

FAMÈNE. Voy. MARCHÉ-EN-FAMÈNE.

FAMIEH, ville de Syrie (Damas), sur le bord S. E. d'un lac, dit lac de Famieh, et sur la rive droite de l'Asi, à 40 kil. N. O. de Hama ; 2,000 hab. — Cette ville portait autrefois le nom d'*Amæa* ; elle fut fondée par Séleucus Nicator qui lui donna le nom de sa femme. Elle devint ensuite la capitale de la Syrie seconde.

FAMILLÉ (pacte de), nom donné au traité signé le 15 août en 1761, d'après l'instigation du duc de Choiseul, entre les rois de France, d'Espagne, des Deux-Siciles, et le duc de Parme. Ce traité était ainsi nommé parce que tous les contractants appartenaient à la famille des Bourbons ; il avait pour but de prévenir, par l'union des forces françaises, espagnoles et italiennes, la supériorité de la marine anglaise. Ce traité n'eut pas tous les résultats qu'on en espérait. Les événements de 1789 le rompirent ; il ne fut pas rétabli en 1814.

FAMINE (port), sur la côte S. du détroit de Magellan, par 71° 46' long. O., 52° 50' lat. S. Port brut. Les Espagnols s'y établirent en 1584 et le nommèrent Filipolis (en l'honneur de Philippe II) ; mais ils furent forcés de l'abandonner.

FAMINE (pacte de), nom sous lequel on a flétri l'odieux monopole des grains qui se fit de 1729 à 1789, au nom du roi et au profit de plusieurs financiers qui étaient parvenus à abuser des intentions bienveillantes de Louis XV. Les principaux de ces financiers sont Orry, Taboureur des Réaux, Boudain, Langlois, Trudaine de Montigny ; c'est à eux que l'on doit attribuer les cruelles famines qui ont désolé la France dans les années 1740-41, 1752, 1767-69, 1775-78, 1788-89. En 1768, un commis, nommé Rinville, trahit le secret des monopoleurs, et tout allait être découvert lorsqu'il fut arrêté et mis à la Bastille. Les événements de 1789 mirent fin à cet abominable trafic.

FANAGORIE, *Phanagoria*, ville de la Russie

d'Europe (Caucase), dans l'île de Taman, à l'embouchure du Kouban dans la mer Noire.

FANARIOTES, nom sous lequel on désignait une race de Grecs établis dans l'empire ottoman, et qui presque tous remplissaient auprès des sultans et des pachas les fonctions de drogmans ou d'interprètes et de secrétaires intimes. Ils descendaient des Grecs qui restèrent à Constantinople après la prise de cette ville par les Turcs en 1453, et furent ainsi nommés du quartier qui leur fut assigné à Constantinople pour habitation, et qui était appelé *Phanar* (fanal). L'infl. des Fanariotes fut très grande aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles; ils ont été en possession de fournir des hospodars à la Valachie depuis 1730 jusqu'en 1820. L'insurrection grecque de 1821 mit un terme à leur crédit; cependant ils n'ont joué aucun rôle important dans cette insurrection, et se sont plutôt efforcés d'en arrêter les progrès.

FANJEUX, *Fanum Jovis*, ville du dép. de l'Aude, à 16 kil. S. E. de Castelnaudary, sur une mont. : 1,800 hab. Belle perspective. C'était jadis une ville forte. Le prince de Galles la brûla en 1355.

FANO, *Fanum Fortunæ*, ville de l'État ecclésiastique, à 11 kil. S. E. de Pesaro; 8,000 hab. Evêché, cathédrale, deux autres belles églises; superbe théâtre. Bibliothèque. Soieries, filature de soie. Pêche. — Cette ville dut son nom à un temple élevé à la Fortune par les Romains en mémoire de la défaite d'Asdrubal (207 av. J.-C.). Narsès y défit Téia, roi des Goths (552 ap. J.-C.). Totila avait détruit cette ville en 545, mais Bélisaire la releva.

FANO, île de l'Adriatique, à 26 kil. N. O. de Corfou, dont elle dépend; 500 hab. D'Anville en fait l'île de Calypso.

FANSHAWE (Richard), poète et homme d'état anglais, né en 1607 à Ware-Park (Hertford), mort à Madrid en 1666, fut envoyé en ambassade par Charles I et Charles II à la cour d'Espagne et à celle de Portugal et négocia un traité de paix entre l'Angleterre, l'Espagne et le Portugal. Il a traduit en vers anglais les *Odes* d'Horace; le *Pastor fido* de Guarini, Londres, 1646; la *Lusiade* du Camoëns, 1655.

FANTI (état de), contrée de la Guinée supérieure, sur la côte d'Or, entre le fort Succoudy et l'embouchure du Saccomo; 220 kil. sur 60. Il est tributaire de l'Achanti. Mankasim en est la capitale. Sol boisé; climat tempéré. Les Fantis vivent en république; ils entretiennent alliance avec les Anglais.

FANTIN-DESODARDS (Antoine-Etienne-Nicolas), écrivain, né en 1738 à Pont-de-Beauvoisin en Dauphiné, mort à Paris en 1820, était vicaire-général d'Embrun en 1789. Il adopta les principes de la révolution, renonça à l'état ecclésiastique, et s'occupa presque uniquement de belles-lettres et d'histoire. Les plus importants de ses ouvrages sont : *Histoire philosophique de la révolution française*, Paris, 1796, 2 vol. in-8; 6<sup>e</sup> édit., 1817, 3 vol. in-8; *Histoire des révolutions de l'Inde au XVIII<sup>e</sup> siècle*, 1796, 2 vol. in-8, et 1797, 4 vol.; *Abrégé chronologique de l'histoire de France*, faisant suite à l'ouvrage du président Hénault, jusqu'à la rentrée de Louis XVIII en France, 4<sup>e</sup> édit., 1820, in-4. (Il a laissé en manuscrit plusieurs autres ouvrages historiques).

FANUM FORTUNÆ (c.-à-d. temple de la Fortune),auj. Fano, ville de l'Italie, dans l'Ombrie, entre les embouchures du Pisaure et du Métaure, n'avait été d'abord qu'un temple. Voy. FANO.

FANUM JOVIS, ville de Gaule,auj. FANJEUX.

FANUM MARTIS, nom commun à trois villes de la Gaule Transalpine : la 1<sup>re</sup> (auj. *Corseult*), dans la Lyonnaise 3<sup>e</sup>; — la 2<sup>e</sup> (auj. *Montmartin*), dans la Lyonnaise 2<sup>e</sup>. — la 3<sup>e</sup> (auj. *Famars*), dans la Belgique 2<sup>e</sup>, à l'O. de *Baqacum*.

FANUM VOLTUMNÆ,auj. *Viterbe*, ville d'Etrurie, au N. O. de Faléries, ainsi nommée du temple autour duquel la ville s'était formée, temple où les chefs

de la Confédération étrusque se réunissaient pour délibérer, sous les auspices de Voltumna, la déesse du bon conseil.

FAOU (le), le *Hêtre*, ch.-l. de c. (Finist.), au fond de la rade de Brest, à 13 k. N. O. de Châteaulin; 1,500 h.

FAOUE (le), *Bois de hêtres*, ch.-l. de c. (Morbihan), sur l'Ellé, à 39 k. O. de Pontivy; 2,200 h.

FAQUIRS. Voy. FAKIRS.

FARADES, *Veneria* ou *Aphrodisium* des anciens, ville de l'état de Tunis, à 75 kil. S. de Tunis, était célèbre au XVI<sup>e</sup> siècle par la piraterie de ses habitants.

FARAFRE, oasis située entre l'Égypte et la Libye, par 27° 10' long. E., 27° 20' lat. N. Huile, dattes, fruits, coton. On y trouve plusieurs villages, dont les habitants parlent l'arabe.

FARAHBAD, ville de l'Iran (Mazenderan), à 110 kil. E. de Balfrouch, sur la mer Caspienne. Elle a beaucoup souffert de la guerre depuis un siècle.

FARDELLA (Michel-Ange), né à Trapani dans la Sicile en 1650, mort en 1718, entra dans l'ordre de Saint-François et se livra spécialement à l'étude de la physique et des mathématiques. Il occupa successivement la chaire de philosophie à Modène, celles d'astronomie et de philosophie à Padoue. Il embrassa la philosophie de Descartes, dont il avait puisé les principes, pendant un voyage qu'il fit à Paris (1678), dans la conversation d'Arnaud, de Malebranche et de Lamy. Ses principaux ouvrages sont : *Universæ philosophiæ systema*, etc., Venise, 1691, in-12, etc.; *Universæ usualis mathematicæ theoria*, 1691; *Logica*, Venise, 1696; il y soutient avec Malebranche que l'existence des corps ne peut être prouvée que par la révélation.

FARE (LA), Voy. LA FARE.

FAREHAM, ville et port d'Angleterre (Southampton), à 9 kil. N. O. de Portsmouth, à l'extrémité N. O. de la rade de Portsmouth; 4,000 hab. Chantiers de construction, etc. Commerce de houille. Bains de mer.

FAREL (Guillaume), réformateur, né à Gap en 1489, étudia à Paris, prêcha avec ferveur la réforme dans le Dauphiné et en Suisse, puis s'établit à Genève, et y attira Calvin avec lequel il opéra la réforme dans cette ville. Chassé de Genève en 1538 par suite d'une dispute sur la sainte cène, il se retira à Neuchâtel où il mourut en 1565.

FARET, poète médiocre, né vers 1596 à Bourg en Bresse, mort en 1646, secrétaire du comte d'Harcourt, fut un des premiers membres de l'Académie Française, et fut lié avec Vaugelas, Saint-Amand, etc. Il a laissé des poésies qui parurent dans les recueils du temps, et quelques ouvrages en prose; mais il n'est guère connu aujourd'hui que par ces vers de Boileau :

Ainsi tel autrefois qu'on vit, avec Faret,  
Charbonner de ses vers les murs d'un cabaret, etc.

FARESCOUR, bourg de la Basse-Égypte, à 13 kil. S. O. de Damiette. C'est là que saint Louis fut fait prisonnier, en 1250.

FARGEAU ou FERGEUX (saint), *Ferrutius*, prêtre gaulois, martyrisé à Besançon l'an 211 ou 212, avec le diacre S. Ferréol, son frère. On les fête le 16 juin.

FARIA Y SOUSA (Manoel de), historien et poète, né vers 1588 à Souto en Portugal, mort à Madrid en 1647, entra fort jeune en qualité de gentilhomme chez don Gonzales, évêque d'Oporto; s'attacha ensuite à la cour d'Espagne; suivit en 1631, comme secrétaire, le marquis de Castel-Rodrigo dans son ambassade à Rome, puis le quitta pour revenir à Madrid où il passa le reste de sa vie dans la culture des lettres. Il n'a écrit qu'en espagnol. On a de lui entre autres ouvrages : des *Commentaires sur la Lusiade du Camoëns*, Madrid, 1639. 2 vol. in-fol.; une *Histoire de Portugal*, 1628. ouvr. estimé; et *Asia portuguesa*, Lisbonne, 3 vol. in-fol.,

1666; la *Europa portuguesa*, 2 vol., 1678; et *Africa portuguesa*, 1681, 2 part.; et *America portuguesa* (restée manuscrite); des poésies diverses sous le titre de: *Fuente de Aganipe* (la Fontaine d'Aganippe), Madrid, 1644. On reproche à cet écrivain, comme à tous ceux de son siècle, une grande affectation.

FARINA, port de l'état de Tunis, à 35 kil. S. de Bizerte. Aux environs, grandes salines.

FARINATA DE'UBERTI. Voy. UBERTI.

FARINELLI (Carlo Broschi, dit), célèbre chanteur, né à Naples en 1705, débuta à Rome à 17 ans, surpassa bientôt tous les chanteurs du temps et excita un enthousiasme universel. Il passa en 1734 à Londres où il amassa une grande fortune, et fut appelé quelques années après à Madrid par le vieux roi Philippe V dont il charmait les souffrances par ses accents. Sous Ferdinand VI il acquit, par la protection de la reine, une très grande influence sur les affaires, fut fait chancelier de Calatrava, et devint le dispensateur des grâces. Il n'usa de son crédit que pour faire du bien, et se montra généreux même envers ses ennemis. Il quitta l'Espagne en 1762 à la mort de la reine, et se retira à Bologne, où il mourut en 1782.

FARMOUTIER ou FARE-MOUSTIER, *Farense* ou *Brigense Monasterium*, ville de la Brie, dans le dép. de Seine-et-Marne, à 81 kil. O. de Coulommiers; 1,000 hab. Toiles, briques. Jadis célèbre abbaye de Bénédictines, fondée par sainte Fare, en 617.

FARNABE (Thomas), *Farnaby*, grammairien anglais, né à Londres en 1575, mort en 1647, était fils d'un charpentier. Il étudia au collège de Morton à Londres. Après avoir été successivement jésuite, soldat, navigateur, il se fit maître d'école à Mar-tock (Somerset), puis à Londres, et eut de grands succès. Pendant la guerre civile il fut emprisonné par les Parlementaires comme fauteur de Charles I. On a de lui des notes estimées sur Juvénal, Perse, Martial, Lucain, Virgile, Sénèque le tragique, etc., et plusieurs ouvrages originaux: *Index rhetoricus*, *Phrasologie anglo-latine*, etc.

FARNESE, maison princière d'Italie, dont l'existence remonte au XIII<sup>e</sup> siècle, était originaire du château de Farneto près d'Orviété; elle a fourni plusieurs généraux aux petits états de l'Italie, a donné naissance au pape Paul III (Alexandre Farnèse) et a longtemps régné sur Parme et Plaisance.

Pierre-Louis Farnèse, fils du pape Paul III, né d'un mariage secret et antérieur à l'ordination de son père; il fut investi par son père des duchés de Parme et de Plaisance en 1545, mais se rendit odieux par ses procédés tyranniques. Cinq ans auparavant il avait été chargé de soumettre Pérouse, qui s'était révoltée contre le pape; il se rendit maître de cette ville, dévasta son territoire, et fit périr dans les supplices ses principaux citoyens. Pierre Farnèse était un homme abominable, livré aux plus honteuses passions; il souleva Plaisance, où il résidait, par ses spoliations et ses crimes, et fut poignardé en 1547 par un noble de cette ville. Il laissait 5 enfants, entre autres Octave, qui lui succéda, et Horace, qui épousa Diane, fille naturelle de Henri II, roi de France. — Octave Farnèse, fils du précédent, lui succéda dans le duché de Parme et de Plaisance. Il était gendre de Charles-Quint par son mariage avec Marguerite d'Autriche; cependant ce ne fut qu'après bien des contestations qu'il put prendre possession de Plaisance, qui s'était donnée à l'empereur. Ce n'est qu'à partir de 1556, c'est-à-dire neuf ans après la mort de son père, qu'il jouit en paix de son héritage; il se fit bénir de ses sujets pendant un règne de 30 années, et mourut en 1586. — Les princes de cette famille qui régnerent sur Parme après ceux que nous venons de nommer sont Alexandre, Ranuce I, Odoard,

Ranuce II, François et Antoine. Alexandre fut un général distingué. Il se signala à la bataille de Lé-pante sous don Juan d'Autriche, en 1571; fut chargé par Philippe II, roi d'Espagne, du gouvernement des Pays-Bas à la mort de don Juan, et remporta plusieurs avantages sur Maurice de Nassau. Il vint en 1590 pour secourir Paris assiégé par Henri IV; força ce prince à lever le siège, et entra dans la ville en libérateur. Deux ans après il marcha au secours de Rouen, également assiégé par Henri IV, et força encore ce prince à se retirer. Mais il fut mortellement blessé devant Caudebec, 1592. Il emporta dans la tombe l'estime de son plus redoutable adversaire, Henri IV. Alexandre, toujours occupé à la guerre, n'était jamais entré dans les états dont il était duc. — Ranuce I, son fils, rappela la férocité de son aïeul Pierre-Louis. Sous son règne fut construit le fameux théâtre de Parme, par Aléotti, sur le modèle des théâtres romains. Il mourut en 1622. — Il ne se passa rien de remarquable sous les règnes suivants; Antoine, frère et successeur de François, fils de Ranuce II, mourut sans postérité, et sa nièce Elisabeth Farnèse, mariée à Philippe V, roi d'Espagne, apporta à la maison espagnole de Bourbon le duché de Parme et de Plaisance, 1731. Les Impériaux en prirent possession au nom de don Carlos, fils de Philippe V et d'Elisabeth Farnèse. — La famille Farnèse est célèbre par la protection qu'elle donna aux arts. Elle avait fait à Rome une collection de plusieurs chefs-d'œuvre de la sculpture antique. On connaît surtout le *Taureau de Farnèse*, auj. à Naples; la *Flote*, l'*Hercule*, le *Gladiateur*, dits aussi de Farnèse.

FARNHAM, ville d'Angleterre (Surrey), sur la Wey, à 14 kil. O. de Guilford; 3,150 hab. Vieux château-fort, résidence des évêques de Winchester; écoles estimées; marché. On récolte aux environs le meilleur houblon du royaume.

FARO, ville murée du Portugal (Algarve), à 210 kil. S. E. de Lisbonne; 6,000 hab. Evêché, citadelle, bonne rade. Commerce d'exportation (oranges, liège, sumac, fruits secs). — Ville du Brésil (Para), à 105 kil. O. d'Obidos; on recueille beaucoup de cacao et de coton sur son territoire.

FARO (cap), *Pelorum promont.*, à la pointe N. E. de la Sicile, par 13° long. E., 38° 15' lat. N.

FAROER (archipel de). Voy. FÆROË.

FARQUHAR (George), auteur dramatique, né en 1678 à Londonderry en Irlande, fut d'abord comédien, puis officier. Ayant épousé une femme sans fortune, il ne put résister aux privations que lui imposaient les besoins de sa famille, et mourut de chagrin en 1707, à l'âge de trente ans. On a de lui sept comédies remarquables par la vivacité des intrigues et par la gaîté du dialogue, mais dans lesquelles on trouve une licence inexcusable; ce sont: *Love in a bottle*, 1698; *The Constant Couple*, 1700; *Sir Harry Wildair*, 1701; *The Stage-coach*, 1704; *The twin Rivals*, 1705; *Recruiting officer*, 1706; *The Beaux' Stratagem* (la Ruse du Petit-Maître), 1707. On regarde cette dernière comme son chef-d'œuvre. Ses *Œuvres* ont été imprimées plusieurs fois, notamment en 1772, Londres, 2 vol. in-12.

FARRINGTON, ville d'Angleterre, dans le comté de Berks, à 25 kil. S. O. d'Oxford; 3,000 hab. Vaste église gothique; ancienne abbaye de l'ordre de Cîteaux. Près de Farrington est une montagne de même nom, d'où l'on a une vue délicieuse.

FARS ou FARSISTAN, *Persis* des anciens, la plus riche prov. de l'Iran, par 47° 30'–55° long. E., 26° 32'–31° 45' lat. N.; entre le Kerman et le Séistan à l'E., l'Irak-Adjémi au N., le Khousistan à l'O., le golfe Persique au S. O. et au S.; 570 kil. sur 450; 600,000 hab. de nations très diverses. Ch.-l., Shiraz. Villes principales, Fesa, Firozabad, Darabgherd, Kazeroun, Bender-Bouchehr, etc. Le Farsistan se

divise en *Ghermsir* ou région chaude, et *Serdsir* ou région froide. Une chaîne de montagnes (les monts Bakhtery) parcourt le Farsistan du N. O. au S. E., et donne naissance à plusieurs petites rivières dont la principale est le Bendemir. On y trouve plusieurs lacs et des eaux thermales. Culture médiocre, riz passable, raisins exquis, vins fins, dattes, coton, soie, chanvre. Beaux chevaux, chameaux, bétail, gibier, poisson. Plomb, fer, albâtre, marbre. Commerce actif par le golfe Persique. C'est dans le Fars que l'on parle le plus pur idiome persan. — Cette province, nommée dès les temps les plus anciens *Fars* ou *Persis*, a donné son nom à tout l'empire de Perse. C'est dans cette contrée que régnerent les ancêtres de Cyrus lorsqu'ils étaient encore tributaires des Médes. Le Fars passa ensuite sous la domination d'Alexandre-le-Grand, des Séleucides, rois de Syrie, et des Arsacides, rois des Parthes. C'est du Fars que sortit en 223 Ardechyr-Babekhan, fondateur de la dynastie des Sassanides. Les Arabes conquièrent le Farsistan en 647 et y fondèrent Chiraz en 695. Après plusieurs révolutions cette province fut conquise par les Turcomans; elle devint en 934 le berceau et le centre de la dynastie des Bouïdes. En 1263 elle fut incorporée à l'empire des Mogols gengiskhanides; les Modhaffériens le leur enlevèrent en 1318; mais en 1393, Tamerlan chassa ces derniers du Farsistan, et ses descendants le possédèrent jusqu'en 1469. Les Turcomans du Mouton-Blanc en devinrent alors maîtres, et après eux les Sophis en 1499. Les Afghans s'en emparèrent un instant en 1723; mais en 1730 le Farsistan fut conquis par Thamas Kouli-Khan. Après la mort de cet usurpateur, 1747, il fut en proie à l'anarchie pendant 14 ans. Kerim-khan y fonda en 1761 la dynastie des Zendides, à laquelle Aga-Mohammed substitua en 1794 celle des Kadjars, aujourd'hui régnante.

**FARSA**, *Pharsale*, ville de la Turquie d'Europe (Roumélie), à 20 kil. S. de Larisse; 5,000 hab.

**FARSAN**, île de la mer Rouge, par 17° lat. N. : 22 kil. de long; bien peuplée.

**FARSISTAN**. Voy. **FARS**.

**FASANO**, village du roy. de Naples (Terre de Bari), à 60 kil. S. E. de Bari; 7,600 hab.

**FATATENDA**, ville de l'état d'Ouilli, en Sénégambie, à 40 kil. S. de Médina, à 450 kil. S. E. de St-Louis, sur la Gambie.

**FATIME**, *Fathimeh*, fille de Mahomet, épousa son cousin Ali, l'an 2 de l'Hégire (623 de J.-C.), en eut trois fils, et mourut deux mois après son père. Elle a donné son nom à la dynastie des califes fatimites qui prétendait descendre d'elle.

**FATIMITES**, dynastie musulmane, qui a régné en Égypte et en Mauritanie, a pour chef Obéid-Allah, qui prétendait descendre de Fatime, fille de Mahomet, par Ismaël, le sixième des douze imams, qui tous descendaient d'Ali et de Fatime (d'où les noms d'*Alides* et d'*Ismaélides* donnés aussi à ces califes). Obéid Allah, vers l'an 909 de J.-C., se fit passer pour le *Mahadi*, espèce de Messie annoncé dans le Coran; s'empara avec le secours d'Abou-Abdallah, son disciple, de Sedjelmess et renversa les Aglabites. Son 3<sup>e</sup> successeur Moez Ledinillah étendit ses conquêtes jusqu'en Égypte où il prit le titre de calife, en opposition avec les califes de Bagdad. Sa postérité régna sur ce pays jusqu'en 1171; elle fut alors renversée par les Ayoubites. (Voy., pour la liste des califes fatimites, l'article CALIFE.)

**FATIO DE DUILLER** (Nicolas), géomètre, né à Bâle en 1664, d'une famille originaire d'Italie, mort en 1753, se fixa de bonne heure à Londres et devint membre de la Société royale. On lui doit des recherches savantes sur la distance du soleil à la terre, sur les apparences de l'anneau de Saturne. Il trouva une manière de travailler les verres des télescopes, de

percer les rubis et de les appliquer au perfectionnement des montres, de mesurer la vitesse d'un vaisseau; il imagina une chambre d'observation suspendue de manière à permettre d'observer facilement les astres dans un navire; mais il est surtout connu pour avoir donné naissance à la querelle qui s'éleva entre Leibnitz et Newton, en attribuant à ce dernier l'invention du calcul différentiel. Fatio abandonna tout d'un coup les sciences exactes pour se livrer à l'étude des sciences occultes, l'alchimie, la cabale, etc. Il se montra zélé partisan des camisards ou fanatiques des Cévennes réfugiés à Londres, se fit mettre au pilori en 1707 pour ses extravagances, puis entreprit un voyage en Asie pour convertir l'univers. On a de lui quelques écrits scientifiques et des mémoires dans les *Transactions philosophiques*.

**FATSA**, ville de la Turquie d'Asie (Roum), à 187 kil. O. de Trébizonde, sur la baie de Fatsa. On croit qu'elle occupe l'emplacement de l'ancienne *Polemonium*.

**FATSI-SIO** (c.-à-d. *île malheureuse*), île et ville du Japon, par 137° 44' long. E. et 33° lat. N. Lieu d'exil des criminels d'état et des courtisans disgraciés.

**FATTEKONDA**, capitale de l'état de Bondou en Sénégambie, à 44 kil. S. O. de Galam, près du fleuve Falémé.

**FATTORE** (IL), peintre. Voy. **PENNI**.

**FAUCHE-BOREL** (Louis), agent royaliste, né en 1762 à Neuchâtel en Suisse, mort en 1829, était imprimeur à Neuchâtel au moment de la révolution française. Il se voua à la cause des Bourbons, noua dans leur intérêt et de leur part des relations avec Pichegru, Barras, Moreau, qui purent écouter ses propositions; mais vit toujours ses projets échouer au moment de l'exécution, et fut plusieurs fois emprisonné. Après la restauration, il ne fut payé que d'ingratitude; il retourna à Neuchâtel, où il vécut dans la misère, et mit fin à ses jours en se jetant par une fenêtre.

**FAUCHER** (les frères). On connaît sous ce nom deux frères jumeaux, nés à La Réole en 1760, qui furent condamnés à mort sous Louis XVIII en 1815. Ils se distinguèrent dans les guerres de la République, et furent créés tous deux en même temps généraux de brigade, sur le champ de bataille; ils reprirent du service dans les Cent-Jours, et refusèrent de reconnaître l'autorité des Bourbons à leur retour. Ils furent aussitôt traduits devant un conseil de guerre, et fusillés (27 juillet 1815).

**FAUCHET** (Claude), né à Paris en 1529, mort en 1601, est un des premiers qui se soient occupés à compiler nos anciens auteurs et nos vieilles chroniques. Il s'attacha au cardinal de Tournon qui l'emmena en Italie (1554), puis obtint la charge de premier président de la Chambre des monnaies et fut nommé par Henri IV historiographe de France. On a de lui : *Antiquités gauloises et françaises jusqu'à Clovis*, publ. en 1579, et qu'il continua depuis jusqu'en 987; *De l'Origine de la langue et de la poésie française*, 1581; une traduction de *Tacite*, 1582, et quelques ouvrages réunis sous le titre d'*Œuvres de Fauchet*, 1610, 2 vol. in-4. Ses ouvrages sont si mal écrits que Louis XIII, après les avoir lus dans sa jeunesse, en conçut, dit-on, de l'aversion pour toute espèce de lecture.

**FAUCIGNY** ou **FAUSSIGNY**, district de Savoie (États sardes), entre les provinces de Carouge et de Chablais au N., le Valais au N. E., Aoste au S. E., et les Alpes Pennines au S. O. : 60 kil. sur 31; 70,000 hab. Ch.-l., Bonneville. Ce district est formé de l'ancienne baronie de Faucigny, qui en 1233 fut réunie par mariage au domaine des comtes de Savoie.

**FAUCOGNEY**, ch.-l. de cant. (II.-Saône), à 40

kil. N. E. de Vesoul; 1,000 hab. Commerce de toiles; Kirschenwasser estimé.

**FAUCON-BLANC** (ordre du), ou de la *Vigilance*, ordre institué en 1732 par Ernest-Auguste de Saxe-Weimar pour récompenser les services militaires. La décoration de l'ordre se compose d'une croix d'or octogone, étoilée, émaillée de vert et chargée d'un faucon blanc armé et bequée d'or. La devise est: *Vigilando ascendimus*.

**FAUJAS DE SAINT-FOND**, un des fondateurs de la géologie, né en 1750 à Montélimart, mort à Paris le 26 juillet 1819, administrateur et professeur au Musée d'histoire naturelle, a fait plusieurs découvertes précieuses, notamment en ce qui concerne les produits volcaniques, et a publié: *Recherches sur les volcans éteints du Vivarais et du Velay*, 1768; *Histoire naturelle du Dauphiné*, 1782; *Voyage en Angleterre, en Écosse et aux îles Hébrides*, 1797; *Minéralogie des Volcans*; *Essai de Géologie*, 1803-9, 2 v. in-8. Il découvrit les mines de fer de la Vouette (Ardeche), et celle de pouzzolane de Chenavary en Velay.

**FAULHABER (J.)**, mathématicien, né à Ulm en 1580, mort en 1635, enseigna les mathématiques à Ulm. Il se plaisait à proposer aux savants des problèmes qu'il croyait insolubles. Descartes, alors simple officier au service de l'Allemagne, en résolut plusieurs en se jouant, au grand étonnement du professeur. Il a écrit en allemand plusieurs traités estimés, entre autres un *Recueil de récréations mathématiques*, Ulm, 1613, in-4.

**FAULQUEMONT**, ch.-l. de cant. (Moselle), sur la Nied, à 31 kil. E. de Metz; 1,500 hab.

**FAUNA** ou **FATUA**, déesse latine, sœur et femme de Faunus, avait le don de prédire. On la confond quelquefois avec Rhéa ou Cybèle.

**FAUNES**, *Fauni*, divinités champêtres, issues de Faunus. On les représente avec des cornes et des pieds de chèvre. On les distinguait des Satyres en ce que leurs occupations se rapprochaient davantage de l'agriculture, qu'ils étaient moins hideux et avaient moins de brutalité.

**FAUNUS**, fils de Picus, et dieu des bergers, régna, dit-on, sur le Latium vers l'an 1300 av. J.-C. Il apporta d'Arcadie en Italie le culte des dieux et les travaux de l'agriculture. Après sa mort, ses sujets, charmés de son gouvernement, le placèrent au rang des dieux champêtres. On lui attribuait le don des oracles. On lui donnait une forme analogue à celle des Satyres. Il avait pour femme Fauna et pour compagnons les Faunes. — On confond quelquefois Faunus avec Pan.

**FAUQUEMBERG**, ch.-l. de cant. (Pas-de-Calais), à 19 kil. S. O. de St-Omer; 1,000 hab. Commerce de grains et de bestiaux.

**FAURE** (Charles), abbé de Ste-Geneviève et premier supérieur-général des chanoines réguliers de la Congrégation de France, né en 1594 à Luciennes près de St-Germain-en-Laye, mort en 1644, travailla avec zèle, de concert avec le cardinal de La Rochefoucauld, à la réforme des congrégations de religieux. Il a laissé pour plusieurs ordres des *Constitutions*, toutes remplies de l'esprit de Dieu.

**FAURE** (Louis-Joseph, comte), dit de la *Seine*, savant juriconsulte, né au Havre en 1760, mort en 1837, fut nommé juge en 1791, et peu après substitut de l'accusateur public près du tribunal criminel de la Seine. Il entra au Conseil des Cinq-Cents en 1799, puis au Tribunal. Il fut un des principaux auteurs du code Napoléon. En 1806, il fit au Corps législatif un rapport sur les premiers livres du *Code de procédure*, et en 1810 sur le nouveau *Code pénal*. Il entra en 1807 au Conseil d'état et y resta jusqu'à sa mort.

**FAUST** (Jean), célèbre magicien et nécromancien. On le fait naître à la fin du xv<sup>e</sup> siècle dans le pays d'Anhalt, ou dans la Souabe, ou bien dans le Bran-

debourg. Il étudia d'abord à Ingolstadt en Bavière, puis à Wittemberg en Saxe; acquit toutes les connaissances qu'on possédait de son temps, théologie, jurisprudence, philosophie, astronomie, et s'attacha surtout aux sciences occultes, telles que l'astrologie, la chiromancie, la démonologie. Un parent assez riche lui ayant légué sa fortune, il en profita pour se livrer à tous les genres de plaisirs et d'excès; enfin, il fit, selon la légende, un pacte avec le diable qui lui apparut caché sous le nom et la forme de *Méphisphélès*, petit moine gris; il s'engagea par ce pacte à lui livrer son corps et son âme à la condition que le démon le servirait pendant 24 ans. En effet, pendant 24 années, Faust réussit dans tout ce qu'il entreprit, et accomploit mille prodiges; mais au bout de ce temps il disparut. C'est vers 1545 qu'on place cet événement. On donne pour amante à Faust l'innocente Marguerite, et pour compagnons un fidèle serviteur, Waiger ou Wagner, et un chien familier, *Prestigiarius*. Il a pu exister un véritable Faust, mais le personnage vulgairement désigné sous ce nom a fini par n'être plus qu'un type qui représente à la fois l'avidité, la témérité et le danger de la science. La vie de J. Faust a été écrite par un certain George Wiedman, Hambourg, 1593, in-4, et traduite en français sous ce titre: *Histoire prodigieuse et lamentable de J. Faust, grand magicien et enchanteur*, etc., par V. Palma Cayet, Paris, 1674. Heuman a composé une curieuse dissertation sur Faust, Wittemberg, 1683. On sait quel parti Goethe a su tirer de la légende de Faust dans le célèbre drame de ce nom. — Quelques savants pensent que Faust n'est autre que le célèbre Jean Fust de Mayence, un des inventeurs de l'imprimerie, dont la vie aurait été défigurée par les contes populaires.

**FAUST** de Mayence. Voy. FUST.

**FAUSTA** (Flavia Maximiana), fille de Maximien Hèreule, et femme de Constantin, s'éprit d'une passion criminelle pour Crispus, fils de l'empereur, mais d'un autre lit. Blessée des refus du jeune prince, elle l'accusa devant Constantin d'avoir voulu attenter à sa pudeur; celui-ci, trop crédule, fit aussitôt mettre son fils à mort; mais ayant ensuite découvert la vérité, il fit étouffer Fausta dans un bain chaud, l'an 327 de J.-C.

**FAUSTE**, abbé de Lérins en 433, évêque de Riez en 460, mort vers 490, est regardé par quelques auteurs comme un saint. Il combattit la prédestination absolue, et écrivit un *Traité de la grâce et du libre arbitre*. — Un autre Fauste, martyr à Cordoue en 304, est hon. comme saint le 13 oct.

**FAUSTINE**, nom de deux impératrices romaines, qui toutes deux ne se signalèrent que par leurs déportements. La première, *Annia Galeria Faustina*, était femme d'Antonin-le-Pieux; la seconde, *Annia Faustina junior*, fille de la précédente, épousa le vertueux Marc-Aurèle, et fut mère de l'emp. Commode. Toutes deux furent, malgré leurs torts, traitées par leurs époux avec une excessive indulgence.

**FAUVILLE-EN-CAUX**, ch.-l. de cant. (Seine-Infér.), à 13 kil. N. O. d'Yvetot; 1,200 hab.

**FAVARD DE LANGLADE** (Guill.-Jean, baron), né à Saint-Florent, près d'Issoire, en 1762, mort en 1831, était avocat au parlement de Paris avant la Révolution. Il entra au Conseil des Cinq-Cents en 1795, et au Tribunal après le 18 brumaire. Il a travaillé aux différents codes. Il fut nommé conseiller à la cour de cassation en 1808, et devint en 1829 président de cette cour. Il fut pendant les Cent-Jours député au Corps législatif. Après la seconde restauration, il continua de siéger à la Chambre des Députés, et vota avec les ministres. On a de lui: *Conférences du Code civil*, 1805; *Répertoire de la législation du notariat*, 1807; *Code pénal, avec l'exposé des motifs et rapports*, 1808; *Répertoire de la nou-*

*velle législation civile, commerciale et administrative*, Paris, 1823-25, 5 vol. in-4.

FAVART (Charl.-Simon), auteur comique, né à Paris en 1710, mort en 1792, était fils d'un pâtissier en renom, chansonnier amateur. Il travailla longtemps pour l'Opéra-Comique où il amena la vogue, et dont il devint directeur; puis, ce théâtre ayant été supprimé (1745), à la demande des Italiens, qui étaient jaloux de ses succès, il alla diriger une troupe ambulante qui suivait en Flandre le maréchal de Saxe, et fit pour l'armée de nombreux impromptus qui, en excitant l'ardeur guerrière du soldat, purent contribuer aux triomphes de nos troupes. A son retour, il travailla pour les Italiens et le Théâtre-Français. On a de lui plus de 60 pièces, remplies pour la plupart d'esprit, de gaieté et de délicatesse; les plus connues sont : *la Chercheuse d'esprit*; *Annette et Lubin*; *Ninette à la cour*; *Bastien et Bastienne*; *la Fée Urgèle*; *la Belle Arsène*, opéras-comiques; *Soliman II ou les trois Sultanes*, comédie qui est restée au répertoire du Théâtre-Français; *l'Anglais à Bordeaux*, etc. Son Théâtre complet forme 10 vol., 1763-72; son Théâtre choisi, 3 vol., 1809. Favart était fort lié avec le spirituel abbé de Voisenon, et avait épousé une charmante actrice, mademoiselle Duronceray; tous deux eurent quelque part à plusieurs de ses opéras. — Son fils, né en 1749, mort en 1805, a été acteur aux Italiens et a donné lui-même quelques pièces.

FAVENTIA,auj. *Faenza*, ville d'Italie, dans la Gaule Cisalpine, au S. de Ravenne, était célèbre par ses vins. Totila y battit les Grecs, 542.—On donnait encore le nom de *Faventia* à *Fayence*, ville de France (Var). — et à *Barcelone*, ville d'Espagne.

FAVERGES, ville des Etats sardes (Savoie), à 23 kil. S. E. d'Annecy; 2,500 hab. Aux environs, papeteries, fabrique de cuivre en planches, etc. On croit que cette ville occupe l'emplacement de l'ancienne *Casuarina*.

FAVERNEY, ville du dép. de la H.-Saône, à 16 kil. N. de Vesoul, sur la Lauterne; 2,000 hab. Commerce de vins et de blé.

FAVERSHAM, ville d'Angleterre (Kent), à 13 kil. N. O. de Cantorbéry; 4,500 hab. Ancienne église avec abbaye; fabrique de poudre à canon. Pêche d'huitres. — Dès l'an 811 Faversham était ville royale. En 1147 le roi Etienne y fonda une abbaye de Bénédictins dont les ruines subsistent encore.

FAVIGNANA, *Agusa*, une des anciennes îles Egades, à 13 kil. de la côte occidentale de la Sicile, par 10° long. E., 37° 57' lat. N.; 10 kil. sur 3; 3,000 hab.

FAVORINUS, sophiste grec, natif d'Arélate (auj. *Arles*) en Gaule, disciple de Dion Chrysostôme, contemporain et ami de Plutarque, enseigna la rhétorique à Athènes et à Rome sous Adrien. Il jouit quelque temps de la faveur de ce prince, mais il finit par se l'aliéner par ses sarcasmes. Il mourut vers l'an 135 de J.-C. En philosophie, il penchait vers le scepticisme. Il avait composé un traité des *Tropes pyrrhoniens* qui s'est perdu, mais dont Diogène Laërce et quelques autres écrivains ont conservé des fragments. Il avait aussi rassemblé les matériaux d'une *Histoire universelle*, dont on doit vivement regretter la perte.

FAVORINUS (VARINUS ou GUARINO), lexicographe italien du XVI<sup>e</sup> siècle, religieux de la congrégation de St-Silvestre, était né à Favera, près de Camerino. Il fut précepteur de Jean de Médicis (Léon X), directeur de la bibliothèque de Médicis à Florence, évêque de Nocéra, et mourut en 1537. Il a laissé plusieurs ouvrages, dont le principal est un grand dictionnaire de la langue grecque, intitulé : *Magnum ac perutile dictionarium*, etc., Rome, 1523, Venise, 1712, in-fol.

FAVRAS (Thomas MAHI, marquis de), né à Blois en 1745, lieutenant des Suisses de la garde de Monsieur, frère de Louis XVI, et depuis roi (Louis XVIII); fut accusé en 1789 d'un complot ayant pour but d'égorger Lafayette, Necker et Bailly, et d'enlever Louis XVI, pour le mettre à la tête d'une armée contre-révolutionnaire. Il fut condamné à être pendu et fut exécuté le 19 février 1790. D'après la rumeur publique, le véritable chef du complot aurait été Morsieur, qui ne fit cependant rien pour le sauver.

FAYRE (Pierre), *Faber*, jésuite, le premier des compagnons de saint Ignace, né en 1506 au Villaret (Genève), mort à Rome en 1624, contribua puissamment à la fondation et à la propagation de l'ordre des Jésuites, établit les collèges de Cologne (1544), de Coimbre et de Valladolid (1546).

FAYRE (Antoine), *Faber*, juriconsulte, né en 1557 à Bourg-en-Bresse, mort en 1624, passa sa vie au service du duc de Savoie, qui le chargea de plusieurs missions importantes, et devint président du sénat de Savoie. Il tenta de réformer la jurisprudence romaine, en cherchant l'interprétation des *Pandectes* dans l'esprit de la loi et non dans les arguties des commentateurs, et rédigea dans ce but plusieurs ouvrages estimés, tels que *Jurisprudentia Papiniana*; *De erroribus pragmaticorum*; *Rationalia in pandectis*; *Codex Fabricianus*; *Conjectura*, qui ont été réunis en 10 vol. in-fol., Lyon, 1658-81. Il a aussi composé des quatrains moraux, 1601, que l'on trouve le plus souvent avec ceux de Pibrac. — Antoine Favre est père de Claude Favre, plus connu sous le nom de *Vauvclat*.

FAWKES (Guy), *Guido Falxius*, officier catholique anglais sous Jacques I, fut un des principaux acteurs de la conspiration des Pondres, 1606. Il fut arrêté au moment où il allait mettre le feu aux barils de poudre placés sous la salle des séances du parlement, fut condamné à mort, et subit le supplice avec une fermeté inébranlable.

FAY, ville du dép. de la Loire-Inf., à 13 kil. N. E. de Savenay; 3,000 hab.

FAY-BILLOT (LE), ch.-l. de cant. (H.-Marne), à 24 kil. S. E. de Langres; 2,393 hab.

FAY-LE-FROID, ch.-l. de cant. (H.-Loire), sur le Lignon, à 30 kil. S. E. du Puy; 700 hab.

FAYAL, une des Açores, par 31° 12' long. O., 38° 30' - 38° 38' lat. N.; 20 kil. sur 15; 22,000 hab. Ch.-l., Villa-da-Horta. On y trouve des montagnes, surtout au centre. Vins excellents. Forêts; fruits estimés; bons pores. Commerce actif. Cette île est, après Saint-Michel, la plus fréquentée du groupe.

FAYDIT (l'abbé), né à Riom vers 1640, mort en 1709, entra chez les Oratoriens et fut forcé d'en sortir pour avoir écrit en faveur de Descartes. Il fit quelque bruit en dénigrant de grands noms, souleva contre lui les théologiens par ses paradoxes, et mit dans toutes ses attaques une violence et un cynisme qui le déréglèrent. On a de lui, entre autres ouvrages : *De Mente humana juxta placita Neotericorum*, 1671, ouvrage cartésien; *Remarques sur Virgile et sur Homère*, 1705, assez estimé; *la Télé-machomanie*, 1713, mauvaise critique du chef-d'œuvre de Fénelon.

FAYE, bourg du dép. de Maine-et-Loire, à 9 kil. S. O. de Brissac; 1,300 hab.

FAYEL (DE). Voy. COUCY et VERGY (Gabrielle DE).

FAYENCE, ch.-l. de cant. (Var), dans l'ancienne Provence, à 19 kil. N. E. de Draguignan; 2,800 hab. Verrerie, tannerie. C'est, assure-t-on, le premier endroit en France où l'on ait fabriqué la faïence, qui était récemment importée de Faenza en Italie; selon d'autres, c'est à Fayence même qu'elle aurait été inventée. Suivant celle des deux opinions qu'on admettra, Fayence aura donné son nom à la faïence, ou elle l'en aura reçu.

FAYËTTE. Voy. LA FAYETTE.

**FAYETTEVILLE**, ville des États-Unis (Caroline du Nord), ainsi nommée en l'honneur de La Fayette, chef-l. du comté de Cumberland, à 90 kil. S. de Raleigh; 5,000 hab. Quelques édifices remarquables. On en exporte du coton, du tabac, du chanvre, des bois de construction, des munitions navales. C'est un des lieux les plus sains de la Caroline.

**FAYOUM**, département de la Moyenne-Egypte, borné à l'E. par ceux de Djizeh et de Benyousef; 90 kil. sur 55; 60,000 hab. Ch.-l., Medinet-el-Fayoum. Très fertile au N. Industrie plus active que dans le reste de l'Égypte. Commerce surtout avec le Caire.

**FAZOQL**, petit état de Nubie, sur la rive gauche du Bahr-el-Azrek, entre 11° et 12° lat. N., 32° long. E., est tributaire du Bertat, et a pour capit. Adassi. Forêts impraticables et peuplées de bêtes féroces. Or natif.

**FE (SANTA-) Voy. SANTA-FÉ.**

**FEBRONIUS (Justin) Voy. HONTHEIM.**

**FEGAMP**, ch.-l. de cant. (Seine-Inf.), à 60 kil. N. O. de Rouen, sur la Manche; 9,452 h.: port. Toil., siamoises, calicots, indiennes; raffinerie, corroteries; chantiers de construction; cordonnerie de pacotille. Commerce d'huile, eau-de-vie, vin, soude, cuirs, draperie. Armements pour pêches diverses. Entrepôt de denrées coloniales. Anc. abbaye (f. en 664).

**FECHT ou FAECHDT**, riv. de France (H.-Rhin), passe à Munster, reçoit la Weiss, et tombe dans l'Ille à Illhiseren.

**FECIAUX**, prêtres et officiers publics, institués par Ancus ou Numa, pour annoncer aux peuples voisins la paix, la guerre ou les trêves; ils étaient au nombre de vingt.

**FEDER (J.-George-Henri)**, philosophe allemand, né en 1740 à Schornweibach près de Bayreuth, mort en 1821, fut professeur de philosophie à Göttingen, 1768, puis directeur du collège *Georgianum* et de la bibliothèque à Hanover. On a de lui: *Recherches sur la volonté humaine*, Lemgo, 1779-93, 4 vol. in-4; *Principes de la connaissance de la volonté*, Gœtt., 1783. Il combattit la philosophie de Kant et enseigna une morale populaire et accessible à tous.

**FÉDÉRALISME. Voy. GIRONDINS.**

**FÉDÉRATIFS (ÉTATS). Voy. CONFÉDÉRATION.**

**FÉDÉRATION**. On désigne particulièrement sous ce nom la fête qui fut célébrée au Champ-de-Mars de Paris, le 14 juillet 1790, en mémoire du premier anniversaire de la prise de la Bastille. On y vit réunis, au nombre de 60,000, les députés des 83 départements nouvellement établis. Le roi Louis XVI assista à cette fête, et y jura le maintien de la constitution. L'enthousiasme y fut porté à son comble. Une seconde fédération eut lieu le 14 juillet 1792; mais l'union et l'entraînement qui avaient signalé la première avaient déjà fait place aux méfiances. Pendant les Cent-Jours, on tenta de renouveler les anciennes fédérations à Paris et dans la Bretagne; mais elles n'eurent aucun résultat.

**FEDERICI (J.-B.-Frédéric VIASSALO, dit Camillo)**, poète dramatique, né en 1751 dans le Piémont, mort en 1802, a fait pour les différents théâtres d'Italie un grand nombre de pièces dont quelques-unes ont eu le plus grand succès. Une des meilleures, intitulée *la Bugia vive poco*, a été transportée sur notre scène sous le nom de *la Revanche* par MM. Roger et Creuzé de Lesser; une autre, *le Remède est pire que le mal*, a été traduite dans la *Collection des chefs-d'œuvre des théâtres étrangers*. Il a été donné à Milan, en 1828, un Choix des pièces de Federici.

**FEDOR IWANOWITCH**, empereur de Russie, le dernier de la dynastie de Rurick, né en 1557, succéda en 1584 à son père Iwan IV, et mourut en 1598, empoisonné par Godunow, son beau-frère.

**FEDORI**, fils de l'usurp. Godunow, régna après lui, 1605, mais fut mis à mort par le faux Dmitri.

**FEDOR III ALEXIEWITCH**, empereur de Russie, fils d'Alexis et petit-fils de Michaël Fédérowitch, qui fonda la maison de Romanov (1613), succéda à son père en 1676, fit brûler tous les titres de noblesse afin que les distinctions fussent désormais la part du mérite et de la vertu, et mourut en 1682, laissant par testament la couronne à ses deux jeunes frères Iwan V et Pierre-le-Grand.

**FÉES**, êtres fantastiques, jouissant d'un pouvoir surhumain, mais soumises quelquefois à des lois bizarres et humilantes. On les représente tantôt sous la figure d'une femme jeune, belle, couverte d'habits magnifiques; tantôt comme une vieille ridée et couverte de haillons; mais elles sont toujours armées d'une baguette magique, instrument de leur puissance surnaturelle. Sans être immortelles, elles ont une existence de plusieurs milliers d'années. On ne commença à connaître les fées qu'au moyen âge. On a voulu chercher leur origine dans les *faunæ* ou *faunæ* des anciens qui prédisaient l'avenir et dont la première était *Fatua* ou *Fauna*, l'épouse de Faunus. On fait aussi dériver le nom de fée (en italien *fata*) de *fatum*, destin, ou de l'arabe *féri*. Quoi qu'il en soit, les fées ont joué un très grand rôle dans le moyen âge. A cette époque, de grandes familles, des contrées même avaient leur fée protectrice. Telles étaient la fée *Mélusine*, en Bretagne; la fée *Banshee*, en Irlande, protectrice des Fitz-Gérald; la fée des *Ortoli*, en Corse; la fée *Morgane*, à Reggio; la fée *Urgèle*, la *Dame Blanche* des Avenel, en Écosse, etc.

**FEHRBELLIN**, ville des États prussiens (Brandebourg), sur la petite riv. du Rhin, à 53 kil. N. O. de Berlin; 1,250 hab. L'électeur de Brandebourg, Frédéric-Guillaume, y remporta une grande victoire sur les Suédois en 1675. Un monument a été élevé près de la ville en mémoire de cet événement.

**FEINAIGLE (Grégoire DE)**, mnémoniste, né en Allemagne vers 1765, vint en France en 1806 pour y enseigner l'art d'aider la mémoire, en employant des procédés de localisation dont il se disait à tort l'inventeur. Après avoir obtenu quelques succès, il finit par devenir l'objet du ridicule, et se retira à Londres où il mourut en 1820.

**FEITAMA (SIBRAND)**, écrivain hollandais, né à Amsterdam en 1694, mort en 1758, donna d'abord au théâtre d'Amsterdam une tragédie intitulée: *Fabricius*, et un drame allégorique: *le Triomphe de la poésie et de la peinture*, puis renonça à la composition pour se livrer à la traduction. Il a traduit et fait paraître avec succès plusieurs tragédies de Corneille, de Voltaire, de Lamoignon-Houdard, etc.; mais ses traductions les plus estimées sont celles du *Télémaque* en vers, 1733, et de la *Henriade*, 1753. Le théâtre de Feitama a été publié en 1735, 2 vol. in-4.

**FEITH (RHYNSIS)**, poète hollandais, né à Zwoll, province d'Over-Yssel, en 1753, mort en 1824, fut avec Bilderdyk le restaurateur de la poésie en Hollande. Il étudia le droit à Leyde, puis s'adonna avec succès à la poésie; il fut bourguemestre de sa ville natale, et receveur du collège de l'amirauté. L'académie de Leyde ayant mis au concours *l'Éloge de Ruyter*, il envoya un poème et une ode qui fut considérée par les Hollandais comme un chef-d'œuvre du genre. Ses principaux ouvrages sont, en vers: des *Odes et Poésies diverses*, 1796-1810; plusieurs tragédies: *Thirsa, ou le triomphe de la Religion*, 1784; *Johanna Gray*, 1791; *Inès de Castro*, 1793, et *Mutius Cordus ou Rome délivrée*, et des *Lettres sur divers sujets de littérature*, 6 vol. in-8, 1784-94.

**FERETEHALOM**, ville de Transylvanie, à 15 kil. N. O. de Cronstadt; 3,150 hab. Ruines d'un ancien château-fort.

**FELANICHE ou FELANIX**, ville de l'île Majorque, à 44 kil. S. E. de Palma; 6,000 hab. Eau-de-vie. Beau couvent. Aux environs, ermitage où l'on va en pèlerinage.

**FELD-MARÉCHAL**, *feld marschall* en allemand, *feldmarshal* en anglais, titre d'un grade militaire qui fut d'abord en usage dans l'armée impériale d'Allemagne, et qui depuis a été employé, non-seulement par l'Autriche, mais aussi par la Prusse, la Russie et l'Angleterre. — *Feld maréchal* est la traduction littérale de notre mot *maréchal de camp*; mais il désigne de fait un grade beaucoup plus élevé, et qu'on peut comparer à celui de maréchal de France.

**FELDSBERG**, ville des Etats autrichiens (Autriche), à 14 kil. S. O. de Kostel; 2,500 hab. On récolte aux environs le meilleur vin de l'Autriche.

**FELGYHAZA**, ville de Hongrie, ch.-l. de la Petite-Cumanie, à 105 kil. S. E. de Pesth; 9,400 hab.

**FELIBIEN** (André), né à Chartres en 1619, mort à Paris en 1695, fut successivement secrétaire d'ambassade à Rome (1647), historiographe du roi, contrôleur-général des ponts et chaussées, membre et secrétaire de l'Académie de Peinture. Il a laissé de nombreux ouvrages de peinture, dont les principaux sont : *Origine de la peinture*, 1660, in-4; *Principes de l'architecture, de la sculpture, de la peinture et des autres arts qui en dépendent*, avec un dictionnaire des termes propres, 1675-90, in-4, fig.; *Entretiens sur les vies et les ouvrages des plus excellents peintres anciens et modernes*, 1666, in-4 : c'est le plus estimé de ses ouvrages; *Description sommaire du château de Versailles*, 1674; — *de la grotte de Versailles*, 1672; — *de la Chapelle du château de Versailles*, 1711 (posth.); — *des Tableaux, Statues, etc., des maisons royales*, 1687. — Son fils, J.-François, a donné la *Vie des plus célèbres architectes*, 1687.

**FELICE** (Fortuné-Barthélemy de), infatigable écrivain, né à Rome en 1723, d'une famille originaire de Naples, mort à Yverdun en 1789, enseigna d'abord les sciences avec distinction à Rome et à Naples. Forcé de quitter Naples par suite d'une intrigue amoureuse avec la comtesse de Panzutti, il erra longtemps en Italie et en Suisse, et se fixa vers 1756 à Berne, où il reprit ses travaux scientifiques et se lia avec Haller. Il y embrassa la religion protestante et se maria. Il alla plus tard former à Yverdun un grand établissement d'imprimerie, d'où sortirent une foule de bons ouvrages, et il y dirigea en même temps avec succès un pensionnat. Dans ses premières publications, il traduisit de l'anglais ou du français en latin et en italien des ouvrages scientifiques qu'il voulait faire connaître à l'Italie (Descartes, Maupertuis, d'Alembert, Newton); il rédigea à partir de 1758, avec Tschärner, des journaux littéraires et scientifiques fort estimés; édita les *Principes du droit naturel et des gens* de Burlamaqui, qu'il abrégéa ensuite sous le titre de *Leçons de droit de la nature et des gens*, 1769, et donna en 1770 des *Leçons de logique*, estimées; il publia enfin, de 1770 à 1780, une *Encyclopédie ou Dictionnaire universel des connaissances humaines*, Yverdun, 48 vol. in-4, et 10 volumes de planches. Dans cet immense ouvrage, dont l'*Encyclopédie* de Diderot forme la base, il eut pour collaborateurs Euler, Haller, Lalande, et plusieurs autres savants français, italiens et allemands. On lui doit encore un *Dictionnaire de justice naturelle*, 1778, 13 vol. in-4, un *Dict. de la Suisse*, 1775, etc.

**FELICITAS JULIA**, un des noms anc. de LISBONNE.

**FELICITE** (sainte), dame romaine, martyrisée avec ses sept fils, l'an 150, sous Antonin-le-Pieux, ou l'an 164, sous Marc-Aurèle. L'Eglise place sa fête au 10 juillet. — Compagne de Perpétue. Voy. PERPÉTUE.

**FELINO** (du TILLOT, marquis de), ministre de Parme, né à Bayonne en 1711, s'était formé à Versailles dans les bureaux du ministère, lorsque Louis XV le plaça auprès du duc de Parme, l'infant don Philippe, son gendre, 1749. Il obtint toute la confiance du prince, devint en 1759 premier

ministre, et rendit le duché florissant par son économie et sa bonne administration. Il eut à lutter contre la cour de Rome, expulsa les Jésuites, et fonda l'université de Parme. Don Philippe le créa, en récompense de ses services, marquis de Féline, 1769. Il ne s'en vit pas moins disgracié par le fils de ce prince, 1771. Il se retira en Espagne, puis en France, où il mourut en 1774.

**FELIX**, proconsul ou gouverneur de la Judée pour les Romains vers l'an 53 de J.-C., frère de Pallas, affranchi de Claude, épousa Drusille, princesse juive, fille du vieux roi Agrippa 1<sup>er</sup>. C'est devant lui que comparut saint Paul à Césarée; il retint l'apôtre en prison pour plaire aux Juifs.

**FÉLIX I** (saint), pape (269-274). Sous son règne, l'Eglise fut troublée par l'hérésie de Paul de Samosate et persécutée par l'empereur Aurélien. Il soutint les fidèles, les encouragea à supporter les persécutions et à souffrir le martyre; il fut prêt à se dévouer lui-même, mais il mourut en prison. L'Eglise le regarde néanmoins comme un martyr. On célèbre sa fête le 30 mai.

**FÉLIX II**, anti-pape, d'abord archidiacre de l'église romaine, fut placé sur le Saint-Siège par l'empereur Constance pendant l'exil du pape Libère, en 355. Trois ans après, Libère étant revenu à Rome, Félix en fut chassé.

**FÉLIX III**, pape, né à Rome, fut élu en 483, rejeta l'édit d'union des deux églises publié par l'empereur Zénon; condamna Acace, évêque de Constantinople, et plusieurs autres hérétiques; assembla un concile à Rome en 487, et mourut en 492.

**FÉLIX IV**, pape, natif de Bénévent, fut élu en 526 par la faveur de Théodoric, gouverna sagement, et mourut en 530.

**FÉLIX V**, antipape, élu par le conc. de Bâle en 1440, était duc de Savoie et avait longtemps gouverné ses états sous le nom d'Amédée VIII. Voy. SAVOIE.

**FÉLIX** de Valois (S.). V. VERMANDOIS (Hug. de).

**FELLAHS**, paysans ou cultivateurs en Egypte.

**FELLATAHS**, dits aussi *Foulahs* et *Peuls*, peuple indigène de l'Afrique centrale, se trouve répandu dans toute la Nigritie occid. (Sénégalie), où il possède les états de Fouta-Toro, de Fouladon, de Bondou, de Fouta-Djalo, etc.; et dans la Nigritie centrale (Soudan), où il habite le Ouasselon, le Sangara et l'empire des Fellatahs proprement dit.

**FELLATAHS** (empire des), vaste état de l'Afrique, situé dans la Nigritie centrale, comprend sous sa domination les roy. ou pays de Gouber, Kobbi, Guari, Niffé, Zamfra, Zeg-Zeg, Kano, Douri, Kachena, Katagoum, Kourri-Kourri, Djacoba : capit. Sakkaton, qui a 80,000 hab. Cet état est aujourd'hui la puissance prépondérante du Soudan. Il a été fondé à la fin du siècle dernier par le prétendu prophète Othman Danfodio, qui, sorti du Gouber, soumit la plupart des états que comprend le Soudan. En 1802, Othman devint fou; il régna néanmoins jusqu'en 1816, et eut pour successeur Mohammed-Bello, son fils; celui-ci partagea d'abord avec son frère Ben-Abdallah les vastes états que laissait Othman; mais Abdallah étant mort, tout l'empire des Fellatahs a été de nouveau réuni.

**FELLER** (Joachim), poète allemand, né à Zwickau en 1638, mort en 1691, débuta comme poète à 13 ans, fut professeur de poésie à Leipsick, puis bibliothécaire de l'université de cette ville. Il était somnambule et mourut d'une chute faite dans un accès de somnambulisme. Il faisait fort bien le vers latin. On a de lui : *Flores philosophici*; *Cygni Cygneæ*, en l'honneur des hommes distingués qu'il avait produits Zwickau (*Cygneæ*), sa patrie. — Son fils, Joachim-Frédéric Feller, né en 1673, mort en 1726, fut secrétaire du duc de Weimar (1706), et publia *Monumenta inedita*, Iéna, 1714, 12 vol. in-4, généalogie de la maison de Brunswick-Lunebourg;

*Otium Hanoveranum, Miscellanea Leibnitiana, etc.*

FELLER (François-Xavier DE), jésuite, né à Bruxelles en 1735, enseigna les humanités, puis la théologie à Liège, à Luxembourg, à Tyrnau en Hongrie, revint, après la suppress. de son ordre, se fixer à Liège, où il se mit à écrire; se réfugia en Westphalie lors de l'invasion des Français (1794), et mourut à Ratisbonne en 1802. Il a publié un grand nombre d'écrits, tous empreints d'un zèle ardent contre les philosophes et les Jansénistes; le plus célèbre est un *Dictionnaire historique*, publié pour la première fois en 1781, 6 vol. in-8, réimprimé plusieurs fois depuis, avec des augmentations; ce dictionnaire est en grande partie copié de celui de Chaudon. Feller a rédigé à Liège, de 1774 à 1794, un *Journal historique et littéraire*. On lui doit aussi un *Catéchisme philosophique*, 1777, 2 vol. in-8, et des *Discours sur la religion et la morale*, 1778, 2 vol., où l'on trouve du talent.

FELLETTIN, ch.-l. de cant. (Creuse), à 8 kil. S. d'Aubusson; 3,218 hab. Draps, tapisseries, teintureries, papeteries. Institution ecclésiastique.

FELOUPS, peuple de la Sénégambie occid., sur la Caramansa, entre les embouchures de la Gambie et du San-Domingo. On évalue leur nombre à 50,000 individus répartis dans 60 à 70 bourgades.

FELSINA, ville de l'Italie ancienne. Voy. BONONIA.

FELSOE-BANYA, ville de Hongrie (Szathmar), à 7 kil. E. de Nagy-Banya; 4,500 hab. Administration et tribunal des mines.

FELSOE-FEJER-WARNEGYE, comitat de Transylvanie. Voy. WEISSEBOURG (OBER-).

FELTON (Jean), Irlandais, lieutenant dans l'armée anglaise envoyée au secours de La Rochelle (1628), assassina le duc de Buckingham, au moment où la flotte allait partir d'Angleterre. Loin de se soustraire au supplice, il le brava avec fanatisme.

FELTRE, *Feltria*, ville du roy. Lombard-Vénitien, à 26 kil. S. O. de Bellune; 4,500 hab. Evêché. Cathédrale, grande place. Blanchisserie de cire, filature de soie, etc.

FELTRE (duc de). Voy. CLARKE.

FELTRIA, ville de l'Italie septentrionale, dans la Rhétie, chez les *Medoaci*, sur le *Plavis* (auj. *Piave*).

FEMERN, île du Danemark, dans la mer Baltique, près de la côte du Holstein; 22 kil. sur 12; 8,000 hab. Ch.-l., Burg. Bétail, céréales. Pêche et navigation actives. Fabrication de bas de laine.

FENAIGLE. Voy. FEINAIGLE.

FENELON (François DE SALIGNAC DE LAMOTHE-), né en 1651, au château de Fénelon en Quercy, d'une famille noble et ancienne, fut destiné de bonne heure à l'état ecclésiastique, et prêcha avec succès dès l'âge de 15 ans. Après avoir étudié à St-Sulpice, il fut chargé par l'archevêque de Paris de l'instruction des *nouvelles catholiques*; ces fonctions lui inspirèrent le traité de l'*Éducation des filles*. Sur la recommandation de Bossuet, Louis XIV lui confia le soin d'une mission dans le Poitou; repoussant l'auxiliaire de la force, Fénelon réussit par sa douceur et son éloquence à opérer un grand nombre de conversions. À son retour, le roi le choisit, d'après le conseil de madame de Maintenon, pour être précepteur de son petit-fils, le duc de Bourgogne. Il sut enseigner à son élève toutes les vertus d'un chrétien et d'un prince, et lui inspira pour sa personne une affection qu'il conserva jusqu'à sa mort. Lorsque cette éducation fut terminée, Louis XIV le promut à l'archevêché de Cambrai (1694). Né avec une âme tendre, et rempli d'un pur amour pour Dieu, Fénelon accueillit les idées mystiques de M<sup>me</sup> Guyon; Bossuet, qui avait été jusque-là son ami, l'attaqua vivement sur ce point, et fit condamner à Rome (1699) l'*Explication des Maximes des Saints*, que l'archev. de Cambrai avait publiée pour se justifier. Fénelon se soumit avec humilité et abjura pu-

bliquement ses erreurs. Vers le même temps, parut le *Télémaque*, ingénieuse fiction, où sont enseignés les devoirs d'un roi; cet ouvrage, que Fénelon n'avait pas voulu rendre public, lui avait été soustrait par un domestique infidèle. Louis XIV y vit une satire de son règne, arrêta l'impression et disgracia l'auteur. Retiré dans son diocèse, Fénelon ne s'occupa que du bonheur de son troupeau; il prit soin lui-même de l'instruction religieuse du peuple et des enfants, et se fit universellement chérir par sa bienfaisance. Pendant le cruel hiver de 1709, il se dépouilla de tout pour nourrir l'armée française qui campait près de lui. La réputation de ses vertus attirait à Cambrai nombre d'étrangers de distinction, entre autres Ramsay, qu'il convertit et qui ne le quitta plus. Il mourut en 1715, à 64 ans. Fénelon est inférior à Bossuet pour la force et le sublime; mais aucun auteur ne l'a égalé pour l'unction et le charme du style: c'est l'écrivain qui a le mieux reproduit dans les temps modernes la noble simplicité des anciens. Comme homme et comme chrétien, personne n'a porté plus loin les vertus douces et n'a mieux su faire aimer la religion. Il avait en politique des idées fort libérales. On a de lui un assez grand nombre d'ouvrages, mais on en a perdu plusieurs, Louis XIV ayant fait brûler, à la mort du duc de Bourgogne, plusieurs de ses écrits qui se trouvaient dans les papiers du prince. Les ouvrages principaux de Fénelon sont: l'*Éducation des filles*, 1687; les *Maximes des saints*, 1697; les *Aventures de Télémaque*, publié en 1699 sans l'aveu de l'auteur, réimprimé en 1717 par les soins de sa famille; on en a fait une foule d'éditions; il a été traduit dans toutes les langues et même mis en vers latins; *Dialogues des Morts et Fables*, 1712; *Dialogues sur l'éloquence*, avec une *Lettre à l'Académie Française*, 1718; *Examen de la conscience d'un roi* (pour le duc de Bourgogne), impr. seulement en 1734; *Démonstration de l'existence de Dieu*, 1713, avec une deuxième partie, 1718, souvent réimprimé, notamment en 1810 avec notes d'Aimé-Martin, et en 1834, chez Méquignon junior; des *Sermons*, qui pour la plupart furent prêchés d'abondance; des *Œuvres spirituelles*. Les œuvres de Fénelon ont été publiées par l'abbé Querbœuf aux frais du clergé de France, Paris, 1787-92, 9 vol. in-4; mais cette publication fut interrompue par la révolution; la seule édition vraiment complète est celle qui a été publiée par MM. Gosselin et Caron, d'après les manuscrits de l'auteur, 1820-29, 35 vol. in-8. Sa *Vie* a été écrite par Ramsay, et par l'abbé Querbœuf; son *Éloge* a été prononcé par La Harpe, Maury, etc. Enfin M. de Bausset a donné l'*Histoire de Fénelon*, 1808, 3 vol.; 1817, 4 vol. in-8.

FENELON (J.-B.-A. DE SALIGNAC abbé DE), né à Saint-Jean-des-Tellais en Dauphiné, 1714, était petit-neveu du précédent. Il fut aumônier de la reine Marie Leczinska, femme de Louis XV, puis se chargea de diriger un établissement charitable fondé pour améliorer le sort des *petits Savoyards* à Paris. Malgré ses vertus et sa bienfaisance il fut arrêté comme suspect, et traduit au tribunal révolutionnaire qui le condamna à mort. Tous les Savoyards de Paris se rendirent à la Convention pour demander la grâce de celui qu'ils appelaient leur *bon père*; leurs prières furent vaines, et il subit le supplice le 8 juillet 1794.

FENESTRANGE, *Vistringen*, ch.-l. de canton (Meurthe), à 13 kil. N. de Sarrebourg; 1,500 hab. Bonneterie, tanneries, blanchisseries de toiles. Cette ville était jadis le ch.-l. d'une baronnie et une des archi-maréchaussées de l'Empire. La maison de Fenestrange s'étant éteinte au xv<sup>e</sup> siècle, ses domaines passèrent, les uns aux princes de Salm, les autres (après plusieurs mariages) aux princes de Croÿ d'Havrè.

FENESTRELLE, bourg des États sardes, sur le

Clusone, à 30 kil. N. O. de Pignerol; 800 hab. Eau de menthe. Ce bourg est situé entre deux montagnes sur lesquelles on voyait jadis des forts qui ont été rasés en 1796. Le col de Fénéstrelle est célèbre par le passage de l'armée française en 1516.

FENNI, peuple barbare de l'Europe ancienne. Voy. FINNOIS.

FENNONIA, nom de la Finlande en latin mod.

FENOUILLOT DE FALBAIRE. Voy. FALBAIRE.

FENTON (Elisée), poète anglais, né à Shelton (Stafford), mort en 1730, passa la plus grande partie de sa vie auprès du comte Orrery, dont il éleva le fils, puis auprès du secrétaire d'état Craggs, et de la veuve de sir William Trumball, qui lui avait confié l'éducation de son fils. On a de lui un recueil de *Poésies*, 1717, une tragédie de *Mariamne*, 1723; la traduction des 1<sup>er</sup>, 4<sup>e</sup>, 19<sup>e</sup> et 20<sup>e</sup> livres de l'*Odyssée*, insérée dans celle de Pope; une *Vie de Milton*, etc.

FEN-TCHEOU, ville de Chine (Chan-si), sur le Fen-Ho, ch.-l. de département, par 109° 21' long. E. et 37° 19' lat. N. Eaux minérales renommées.

FÉODALITÉ, ou RÉGIME FÉODAL (de *feodum*, fief). On nomme ainsi un état de choses né, au moyen âge, de l'envahissement et de la conquête de l'Empire romain par les Barbares, et qui consistait dans une espèce de confédération de seigneurs investis chacun d'un pouvoir souverain dans leurs propres domaines, mais inégaux en puissance, subordonnés entre eux, et ayant des devoirs et des droits réciproques. De là, une distinction entre les *seigneurs suzerains* et les *vassaux* ou *feudataires*. Le vassal était celui qui, ayant reçu à titre de récompense une propriété territoriale nommée *benefice* ou *fief*, se trouvait par là dans la dépendance du donateur, auquel il devait *foi et hommage*. Le suzerain était celui qui, ayant conféré le fief, avait droit à l'obéissance du vassal. Du reste, le même seigneur pouvait être suzerain pour certains fiefs (ceux qu'il avait conférés), et vassal pour d'autres (ceux qu'il avait reçus). — Le système féodal paraît avoir existé en germe de temps immémorial chez les Germains; il fut régulièrement établi en Gaule à l'époque de la conquête des Francs; toutes les terres conquises furent alors divisées en *alleux* ou terres libres dévolues par le sort à des chefs indépendants, et en *benefices* ou *fiefs* (comme on les nomma plus tard), terres concédées par un chef à ses compagnons d'armes en récompense des services qu'ils lui avaient rendus à la guerre. Dans l'origine presque tous les benefices étaient amovibles; quelques uns étaient viagers; mais bientôt ils devinrent pour la plupart héréditaires; néanmoins il y eut longtemps à la fois des fiefs temporaires, des fiefs viagers et des fiefs perpétuels. En France, l'hérédité des fiefs fut sanctionnée en 587 par le traité d'Andelot; elle le fut de nouveau trois siècles après par l'édit de Quierzy-sur-Oise (877), qui étendit l'hérédité aux gouvernements des provinces de l'empire carlovingien. De ce moment commença la véritable époque féodale; les possesseurs des fiefs devenus héréditaires accrurent facilement leur puissance sous les derniers Carlovingiens, et les grands feudataires devinrent de fait indépendants. En 987, Hugues Capet consumma le triomphe de la féodalité en renversant la dynastie régnante; mais aussi dès la même époque commença la lutte du pouvoir royal contre la féodalité. Hugues Capet et ses premiers successeurs ne sont encore vraiment rois que dans leurs propres domaines. Louis VI fut le premier qui sut rendre à la royauté le rang qui lui appartenait. L'établissement des communes, en fournissant aux rois un auxiliaire contre la puissance des vassaux; les croisades, en forçant les seigneurs d'engager à la couronne des domaines qu'ils ne purent depuis recouvrer, portèrent les premiers coups à la féodalité;

Philippe-Auguste, saint Louis, Philippe-le-Bel, soit par la force des armes, soit par jugement, achat, donation, succession, réunirent nombre de fiefs au domaine royal. Leurs successeurs, devenus plus forts, attaquèrent victorieusement les privilèges des feudataires; enfin, Louis XI et Richelieu portèrent les derniers coups à la féodalité. La révolution française acheva d'en faire disparaître les dernières traces. — En Allemagne, la féodalité s'établit comme en France; mais elle eut un autre résultat; les empereurs furent trop faibles pour lutter contre leurs grands vassaux. De là la multiplicité des petits états indépendants que renferme encore aujourd'hui cette contrée.

FER (île de), *ista del Hierro* en espagnol, *Pluvialia* ou *Ombrios* des anciens, la plus occidentale des îles Canaries, par 20° 30' long. O., et 25° 45' lat. N., 22 kil. sur 16; 5,000 hab. Ch.-l. Valverde. Sol montagneux et volcanique: orseille, fruits, bons vins, peu de grains; forêts, pâturages. Eau-de-vie. Cette île a longtemps servi de point de départ pour compter les longitudes: une ordonnance de Louis XIII rendue en 1634 y fit passer le premier méridien de France. Ce premier méridien, adopté alors par une grande partie des états de l'Europe, n'est plus guère employé aujourd'hui que par les Allemands. Il est remplacé en France par le méridien de Paris.

FERAUD, député des Hautes-Pyrénées à la Convention, voulut dans la journée du 1<sup>er</sup> prairial (le 20 mai 1795) s'opposer à la populace qui forçait les portes de la Convention, et fut tué d'un coup de pistolet; sa tête, coupée et mise au bout d'une pique, fut portée jusque sur le bureau du président, Boissy-d'Anglas, qui resta inébranlable sur son siège, et salua respectueusement la tête de son infortuné collègue. La Convention rendit à Féraud les honneurs funèbres.

FERDINAND, nom dérivé de l'allemand *verdien*, mériter, a été porté par des empereurs d'Allemagne, des rois d'Espagne, de Naples, de Sicile, etc.

#### I. Allemagne.

FERDINAND I, empereur d'Allemagne, frère puîné de Charles-Quint, né à Alcalá de Hénarès (Castille) en 1503, mort à Vienne en 1564, devint roi de Bohême en 1526 après la mort de Louis, dont il avait épousé la sœur; fut élu roi des Romains en 1531, et succéda comme empereur à Charles-Quint après l'abdication de ce prince en 1556. Le pape Paul IV refusa de reconnaître Ferdinand pour chef de l'Empire, sous prétexte que le consentement du Saint-Siège n'était intervenu ni à son élection ni à l'abdication de Charles-Quint. Ferdinand protesta contre cette prétention, et depuis ce temps, les empereurs ont cessé de demander la confirmation du pape. Le règne de ce prince fut paisible, et ses dernières années furent consacrées à concilier les Protestants et les Catholiques.

FERDINAND II, empereur d'Allemagne, petit-fils du précédent, né en 1578, fut couronné roi de Bohême en 1617, et empereur en 1619. Il eut pour compétiteur l'électeur palatin, Frédéric V, qui souleva contre lui les Protestants, et donna par là naissance à la fameuse guerre de Trente-Ans. Battu à Prague (1620), l'électeur Frédéric fut dépossédé de ses états; Christian IV, roi de Danemark, qui lui succéda comme défenseur des protestants (1625-29), fut battu à Lutter, 1626, et signa la paix de Lubeck, 1629; les généraux de Ferdinand furent à leur tour battus par Gustave-Adolphe à Leipsick (1631) et à Lutzen (1632); cependant ayant repris l'avantage à Nordlingen (1634), l'empereur put faire avec quelques-uns de ses ennemis des accommodements avantageux. Il mourut peu après, en 1637. Ce prince eut pour généraux Maximilien de Bavière, Tilly et Wallenstein; il fit tuer ce dernier comme rebelle.

FERDINAND III, empereur d'Allemagne, fils du

précédent, né à Gratz en 1608, mort en 1657, fut couronné roi de Bohême en 1625, de Hongrie en 1627, et succéda à son père en 1637. Il eut à combattre à la fois les Suédois, et les Français leurs alliés, dans la guerre de Trente-Ans qui avait été commencée par son père; mais il trouva de trop redoutables adversaires dans les généraux des deux nations, Baner et le grand Condé, et se vit forcé de signer en 1648 le traité de paix de Westphalie, qui accorda la liberté de conscience à l'Allemagne, laissa la Poméranie à la Suède, et assura à la France l'Alsace et les trois évêchés de Toul, Metz et Verdun. Ferdinand III avait fait élire de son vivant son fils Ferdinand comme roi des Romains, sous le nom de Ferdinand IV; mais celui-ci mourut en 1654.

## II. Espagne (Castille, Léon, Aragon, etc.).

FERDINAND I, dit le Grand, roi de Castille, dès 1034 du vivant de Sanche III, son père, roi de Navarre; s'empara des états de Bermude, roi de Léon, en 1037; rendit les rois de Tolède, de Sarragosse et de Séville ses tributaires; repoussa les Maures de la Castille, et recula les bornes de ses états jusqu'au milieu du Portugal. On lui reproche la mort de Garcia IV, son frère, roi de Navarre, tué dans une bataille qu'il lui livra près de Burgos (1054), et les cruautés qu'il exerça contre ses ennemis vaincus. Il mourut en 1065 après avoir partagé ses états entre ses trois fils.

FERDINAND II, roi de Léon, fils d'Alphonse VIII, succéda à ce prince en 1157, et se distingua pendant un règne d'environ 30 ans par sa prudence, sa valeur et son affabilité; il fut nommé régent de Castille, après la mort de Sanche III son frère, pendant la minorité d'Alphonse IX son neveu, et apaisa les troubles qui s'étaient élevés dans ce pays; il enleva aux Maures plusieurs places importantes, recula les limites de ses états, et mourut en 1188, au moment où il se préparait à entrer dans une croisade. C'est du règne de ce prince que date l'ordre militaire de Saint-Jacques, destiné à la défense des domaines des Chrétiens.

FERDINAND III, dit le Saint, petit-fils de Ferdinand II, et fils d'Alphonse IX, roi de Léon, et de dona Bérengère, reine de Castille, né l'an 1200, mort en 1252, monta sur le trône de Castille en 1217 après Bérengère qui abdiqua en sa faveur, et sur celui de Léon en 1230, après la mort d'Alphonse, réunissant ainsi les deux couronnes de Léon et de Castille qui depuis ne furent plus séparées. Il combattit les Musulmans, les chassa de Cordoue, de Séville, de Cadix, etc. Ses vertus lui valurent l'honneur d'être placé au rang des saints par le pape Clément X en 1671. Ferdinand est regardé comme fond. de l'univ. de Salamanque. On l'hon. le 30 mai.

FERDINAND IV, dit l'Ajourné, roi de Castille et de Léon, né à Séville en 1285, mort en 1312; succéda en 1295 à son père Sanche IV. Les premières années de son règne furent très orageuses. Don Juan, son oncle, se fit proclamer roi de Léon, et Alphonse de la Cerda prit le titre de roi de Castille. Les rois de Portugal et d'Aragon s'emparèrent de plusieurs places de son royaume. Mais la reine Marie, sa mère, fit face à tout et se conduisit avec tant de sagesse, qu'elle assura la couronne à son fils. Ferdinand repoussa les Maures qui avaient envahi ses états, et leur enleva en 1309 la place de Gibraltar. Dans un accès de colère, ce prince fit jeter du haut d'un rocher deux gentilshommes; ceux-ci, avant d'être précipités, l'ajournèrent à comparaître devant Dieu dans 30 jours; et en effet, dit-on, il mourut au bout de ce terme; d'où le nom d'Ajourné, qu'on lui a donné.

FERDINAND V, dit le Catholique, roi de Castille, d'Aragon, de Grenade et de Sicile, né en 1452, mort en 1516, fils de Jean II, roi d'Aragon et de Sicile, épousa à 17 ans Isabelle, héritière de Castille, et régna au nom de sa femme sur cette contrée dès 1474.

En 1479 il hérita des états de son père, et réunit ainsi sous ses lois presque toute l'Esp. Il réorganisa en 1481 le tribunal de l'inquisition, enleva en 1492 la ville de Grenade aux Maures, chassa la même année tous les Juifs, ce qui ruina le commerce et l'industrie de l'Espagne; accueillit dans ses états Christophe Colomb qui découvrit en son nom le Nouveau-Monde (1492); enleva en 1504 le royaume de Naples aux Français qui venaient de le conquérir, de concert avec lui. Isabelle mourut la même année, laissant la Castille à sa fille Jeanne-la-Folle, mais en donnant à Ferdinand la tutelle de ce royaume jusqu'à la majorité de son petit-fils don Carlos (depuis Charles-Quint). L'archiduc Philippe, époux de Jeanne-la-Folle, lui disputa un instant la régence; mais il mourut en 1506, et Ferdinand fut reconnu pour tuteur par les grands de Castille. En 1512, Ferdinand réunit à ses états la Navarre espagnole, soumettant ainsi à son sceptre toutes les parties de la péninsule hispanique. Ce prince éleva l'Espagne au plus haut point de puissance, mais on lui reproche sa versatilité et sa fourberie qui lui méritèrent le surnom de Rusé, comme ses conquêtes sur les Maures lui valurent celui de Catholique. Il se joua de la bonne foi de Louis XII, et se montra tantôt son allié et tantôt son ennemi. Il fut habilement secondé dans ses entreprises par son ministre le cardinal Ximénès, et son général Gonsalve de Cordoue.

FERDINAND VI, roi d'Espagne, fils de Philippe V, né en 1713, monta sur le trône en 1746. Il ne travailla qu'au bonheur de ses sujets, réforma l'administration de la justice et des finances, ranima le commerce, établit de nouvelles manufactures, creusa des canaux et rétablit la marine. Sous le règne de ce bon roi, Lima, capitale du Pérou, fut presque entièrement détruite par un tremblement de terre en 1746; Quito, dans le même pays, éprouva un semblable malheur en 1755; sept mois après, l'Espagne souffrit encore du tremblement qui renversa Lisbonne. Il mourut en 1759, universellement regretté, et eut pour successeur Charles III, son frère.

FERDINAND VII, fils de Charles IV, né en 1784. En 1808, son père abdiqua en sa faveur; mais au bout d'un mois, ce prince lui reprit sa couronne pour la mettre entre les mains de Napoléon. Ferdinand fut retenu à Valençay jusqu'à la fin de 1813, époque à laquelle Napoléon fut forcé de lui rendre son trône. Devenu roi, il irrita ses peuples en refusant de tenir les engagements qu'il avait pris envers eux; il se vit en 1820 forcé par une insurrection militaire d'accepter une constitution; mais bientôt, aidé du secours de Louis XVIII, roi de France, il fit rentrer ses sujets sous le joug (1823). Il mourut en 1833 et légua par testament sa couronne à sa fille, l'infante Isabelle, sous la tutelle de Marie-Christine, sa mère, à l'exclusion de don Carlos, son frère, préparant ainsi une longue guerre civile.

FERDINAND I, dit le Juste, roi d'Aragon, 2<sup>e</sup> fils de Jean I, roi de Castille, et d'Eléonore d'Aragon, régna sur la Sicile et l'Aragon de 1409 à 1416.

FERDINAND II, dit le Catholique, roi d'Aragon de 1479 à 1516. Voy. ci-dessus FERDINAND V.

## III. Naples et Sicile.

FERDINAND I, roi de Naples, de la maison d'Aragon, né en 1424, mort en 1494, succéda en 1458 à Alphonse-le-Magnanime, dont il était fils naturel. Ce prince était faux et cruel; son peuple se souleva plusieurs fois contre lui; mais il parvint à maintenir son autorité par la terreur.

FERDINAND II, roi de Naples, fils d'Alphonse II, et petit-fils du précédent, fut couronné en 1495, après l'abdication de son père. L'inimitié que le peuple napolitain avait vouée à Ferdinand I et à Alphonse II s'étendit à Ferdinand II. Lors de l'invasion du roi de France, Charles VIII, le peuple, les troupes et la noblesse abandonnèrent Ferdinand

pour se soumettre au monarque français. Cependant, par un revirement subit d'opinion, les Napolitains ne tardèrent pas à rappeler leur souverain, et les Français durent abandonner le territoire napolitain. Ferdinand mourut en 1496, âgé de 26 ans.

**FERDINAND III**, roi de Sicile (1479), puis de Naples de 1504 à 1516, est le même que Ferdinand V, dit *le Catholique*. Voy. **FERDINAND V** (à la série *Espagne*).

**FERDINAND IV** (OU **FERDINAND I**, comme roi des Deux-Siciles), n'avait que huit ans quand son père don Carlos, appelé à la couronne d'Espagne sous le nom de Charles III, lui laissa le trône de Naples sous la tutelle de Tanucci, en 1759. En 1799, les Français s'emparèrent de ses états de terre ferme, mais il y rentra la même année; il les perdit de nouveau en 1806; Napoléon donna ce royaume à Joseph, son frère, puis à Murat. Ferdinand continua néanmoins à régner en Sicile; en 1815, il remonta sur le trône de Naples qu'il conserva jusqu'à sa mort en 1825. Ce prince faible fut gouverné par la reine Caroline et son favori Acton. Il avait donné en 1812 une constitution, qu'il retira en 1816; de là en 1820 une violente insurrection, qui ne fut réprimée qu'avec le secours de l'Autriche.

#### IV. Portugal.

**FERDINAND**, roi de Portugal, né à Coïmbre en 1340, succéda à Pierre-le-Cruel, son père, en 1367; soutint deux guerres malheureuses contre Henri II, roi de Castille, et contre Jean I, successeur de Henri II, et fut forcé de renoncer à ses prétentions sur quelques domaines de la Castille. Ce prince s'était aliéné le cœur de ses sujets en épousant Éléonore de Méneses, qu'il avait enlevée à don Laurent Velasquez d'A Cunha; mais il sut par la sagesse de son gouvernement ramener les esprits, et mourut regretté en 1383.

**FERDINAND**, infant de Portugal, fils de Jean I, né à Santarem en 1402, passa en Afrique pour combattre les Maures dès l'âge de 14 ans et mit le siège devant Tanger; mais il fut fait prisonnier par les Maures et passa le reste de sa vie dans la captivité; il mourut de misère en 1443. Les malheurs de ce prince sont devenus le sujet d'un grand nombre de légendes, parmi lesquelles nous citerons la *Chronique* du P. Jérôme Ramas, Lisbonne, 1577, in-8.

#### V. Princes divers.

**FERDINAND I**, grand-duc de Toscane de 1587 à 1609; et Ferdinand II, de 1621 à 1690, tous deux de la maison de Médicis, n'ont rien fait de remarquable.

**FERDINAND III**, grand-duc de Toscane, de la maison de Lorraine-Autriche, était fils du grand-duc Léopold (depuis empereur). Il monta sur le trône en 1790. Il fut forcé par les Anglais de prendre parti contre la France; vit ses états envahis dès 1796 par Bonaparte, et conquis définitivement en 1799. Il se retira à Vienne, pendant que Louis de Parme, puis Elisa Bonaparte occupaient son trône. En 1805, il accepta de Napoléon le grand-duché de Wurtemberg et accéda à la confédération du Rhin. Il rentra dans son duché en 1814, et y régna paisiblement jusqu'en 1824.

**FERDINAND DE BRUNSWICK, DE PARME**, etc. Voy. **BRUNSWICK, PARME**, etc.

**FERDINAND** (ordre de SAINT-) et du **MÉRITE**, ordre institué en 1800 par Ferdinand, roi des Deux-Siciles, au moment de son rétablissement sur le trône de Naples, pour récompenser les sujets restés fidèles à sa cause. La décoration consiste en une croix d'or formée de rayons et de fleurs de lis, ayant au centre l'image de saint Ferdinand avec la légende *Fidei et Merito*. Le cordon est moiré bleu avec un liséré ponceau.

**FERDINAND** (ordre militaire de SAINT-), ordre créé en 1811 par les cortès d'Espagne, et que confirma Ferdinand VII lors de sa rentrée à Madrid. La marque distinctive de cet ordre est une croix d'or pommelée, émaillée de blanc, ayant au centre

l'image de saint Ferdinand avec l'exergue : *El rey y la patria*. Le ruban est ponceau, avec un liséré orange.

**FERDOUCY** (Aboul-Cacem-Mansour), célèbre poète persan, né à Rizvan, près de Thous, dans le Khorasân, en 916 ou plutôt 940, m. vers 1020. Mahmoud-le-Gaznévide le chargea d'écrire le *Châh-Nâmeh*, ou histoire des rois de Perse. Ferdoucy employa 30 années à exécuter cette immense composition, qui ne contient pas moins de 120,000 vers; mais tandis qu'il se livrait au travail dans la retraite, ses ennemis le perdirent dans l'esprit du roi et l'obligèrent par leurs calomnies à fuir sa patrie. Il se retira à Bagdad, où sa haute réputation, qui l'y avait précédé, lui mérita la protection du calife. Après quelques années d'exil, Ferdoucy fut rappelé dans sa patrie, et y termina sa carrière. Le *Châh-Nâmeh* a été publié en persan à Londres par le capitaine Turner-Macan, 1829, 4 vol. in-8; il a été traduit en anglais par Atkinson, Londres, 1831. M. Vallenburg a donné en français une notice sur le *Châh-Nâmeh*, avec la traduction de quelques morceaux. Enfin ce grand ouvrage a été traduit en entier en franç., et pub. avec le texte et des commentaires par M. Jules Mohl, Paris, 1838-1850, 4 vol. in-8.

**FERE (LA)**, ville forte de France, ch.-l. de canton (Aisne), au confluent de la Serre et de l'Oise, à 20 kil. N. O. de Laon; 2,651 h. Ecole d'artillerie, arsenal de construction, martinets, salpêtreries, scieries hydrauliques. Commerce de vins, laines, toiles.—Cette ville a soutenu un grand nombre de sièges, notamment en 1530 contre les Espagnols qui la prirent. Henri IV s'en empara en 1596, et y construisit de nouvelles fortifications, augmentées sous Louis XIII, mais détruites sous Louis XIV en 1690. Les alliés s'en emparèrent en 1814, et la ravagèrent; mais en 1815 les Prussiens l'assiégèrent vainement.

**FERE-CHAMPENOISE (LA)**, ch.-l. de cant. (Marne), à 33 kil. S. d'Épernay; 1,800 hab. Bataille sanglante et acharnée, où l'aile gauche de l'armée de Napoléon fut écrasée par les alliés après la résistance la plus héroïque, le 25 mars 1814.

**FERE-EN-TARDENOIS (LA)**, ch.-l. de cant. (Aisne), sur l'Oureq, à 19 kil. N. E. de Château-Thierry; 2,000 hab. Poterie, bonneterie, huiles, etc.

**FEREKHABAD**, ville de l'Inde anglaise (Calcutta), sur le Gange, rive gauche, à 160 kil. E. d'Agra, par 77° 7' long. E., 27° 24' lat. N.; 70,000 hab. Palais du nabab. Hôtel des monnaies. Soieries, tissus de coton. Grand commerce avec le Cachemire, etc. Lord Lake remporta en 1805, près de cette ville, une victoire sur Holkar, chef des Mahrattes.—Une autre Ferekhabad, aussi dans l'Inde anglaise (Calcutta), est à 22 kil. S. E. de Radjemal.

**FERENTINUM**,auj. *Ferentino*, qu'il ne faut pas confondre avec *Ferentium*, était un lieu du Latium, près d'Anagnina. La confédération latine s'y tenait. Lorsque Rome eut soumis le Latium, elle prohiba ces diètes nationales, craignant qu'elles ne facilitassent les révoltes.

**FERENTINO**, *Ferentinum*, ville de l'État ecclési., à 65 kil. S. E. de Rome; 6,800 hab. Evêché.

**FERENTUM**,auj. *Forenza*, ville d'Italie, en Apulie, formait un petit état. Elle s'unifia avec Samnites contre Rome, et fut prise par le consul Aulus Carretanus, l'an 319 av. J.-C., puis devint colonie romaine en 118.

**FERET**, autrefois *Dyme*, ville de la Turquie d'Europe (Roumélie), sur la Maritza, à 1,000 kil. S. O. d'Andrinople; 3,000 hab. Aux environs, eaux minérales et thermales.

**FERETRIEN** (de *ferire*, frapper), surnom donné à Jupiter par Romulus, à la suite d'un combat, comme ayant lui-même frappé l'ennemi et donné la victoire aux Romains.

**FERGANAH**, pays du Turkestan indépendant, dans le Khokan. On étend son nom à tout le Khokan.

FERGUS, riv. d'Irlande (Clare), naît à 19 kil. N. O. d'Ennis et tombe dans le Shannon.

FERGUS (CARRICK-). Voy. CARRICK-FERGUS.

FERGUSON ou FERGUSSON (Jacques), mécanicien et astronome écossais, né en 1710 à Keith (Banffshire), fut membre de la Société royale de Londres, donna dans cette ville des leçons publiques de physique, publia des tables et des calculs astronomiques, et d'autres ouvrages qui obtinrent un grand succès. Les principaux sont les suivants : *L'Astronomie enseignée d'après les principes de Newton*, 1785, in-8 ; *Introduction à l'électricité*, 1769, 2<sup>e</sup> édition ; *Leçons sur divers sujets de mécanique, d'hydrostatique, d'hydraulique, de pneumatique et d'optique*, Edimbourg, 1805, avec des corrections, des additions et des notes, par David Brewster, 2 vol. in-8, et 1 vol. in-4 de planches ; *Traité de perspective*, 1775 ; et des *Mémoires* insérés dans les *Transactions philosophiques*.

FERGUSON (Adam), écrivain écossais, né en 1724 à Logierait, près de Perth, fut jusqu'en 1757 aumônier d'un régiment écossais. Il fut en 1759 élu professeur de philosophie naturelle à l'université d'Edimbourg, devint en 1764 professeur de philosophie morale, fut nommé en 1778 secrétaire de la commission envoyée en Amérique pour traiter avec les colonies insurgées. En 1785, il résigna ses fonctions de professeur. Puis il voyagea en Italie, et vécut depuis dans la retraite, jusqu'à sa mort arrivée en 1816. Il débuta comme auteur en 1767 par un *Essai sur la société civile* (traduit par Bergier, 1783) ; publia en 1769 des *Institutions de philosophie morale* (traduites par Reverdit, Genève, 1775), qui ne sont qu'un sommaire de ses leçons, et donna un exposé plus étendu de sa doctrine dans les *Principes des sciences morales et politiques*, 1792, 2 vol. in-4 ; mais le plus célèbre de ses ouvrages est *l'Histoire des progrès et de la chute de la république romaine*, 1782, 3 vol. in-4, et 1799, avec des corrections importantes ; traduite par De-meunier, 1784. Dans ce dernier ouvrage, il voulut imiter Gibbon ; mais s'il l'égalait pour l'érudition, il lui est inférieur par le style et l'intérêt.

FERGUSSON (Robert), né à Edimbourg en 1751, mort en 1774, se distingua comme poète. Ses poésies sont écrites les unes en anglais pur, les autres dans le dialecte écossais ; ces dernières sont les plus estimées. Le recueil de ses poésies a été imprimé à Glasgow, 1813, 2 vol. in-12, avec sa vie par D. Irving.

FERHABAD, ville d'Iran (Mazanderan), à 53 kil. N. E. de Balfrouch. On évaluait autrefois sa population à 16,000 hab., mais elle est beaucoup diminuée aujourd'hui. Riz, poisson, sel. Ruines d'un grand château, bâti par Abbas-le-Grand.

FERIA, ville d'Espagne (Badajoz), à 53 kil. S. E. de Badajoz ; 6,000 hab. Vieux château qui la domine.

FERICHTAH (Mohammed-Cacem-Astrabady), historien persan, natif d'Ahmednagar (Décan), florissait au commencement du xviii<sup>e</sup> siècle. Il occupa des postes éminents à la cour du souverain du Visapour, et publia une histoire de l'Inde en 12 livres, qui s'étend de 997 à 1620 ; elle est connue sous le titre de *Kétabi Ferichah iémam* (livre de Férichah complet). Ce grand ouvrage a été traduit en anglais par J. Briggs, Londres, 1829, 4 vol. in-8.

FÉRID-EDDIN, FÉRIDOUN. Voy. FÉRYD-EDDIN, FÉRYDOUN.

FÉRIES LATINES, *Feriae latinae*, fêtes annuelles instituées par Tarquin-le-Superbe, roi de Rome, pour consacrer l'alliance qu'il avait conclue avec tous les peuples du Latium. Elles étaient placées sous l'invocation de Jupiter *Latialis* (c'est-à-dire protecteur du Latium). La durée des Fêtes latines, bornée d'abord à un seul jour, fut dans la suite portée à quatre. On les célébrait sur le mont

Albain (aujourd'hui *monte Calvo*). Le consul en exercice en déterminait l'époque.

FERLACH, ville du roy. d'Illyrie, à 12 kil. S. de Klagenfurth, sur la Drave ; 3,000 hab. Manufactures d'armes ; tanneries.

FERMANAGH, comté d'Irlande (Ulster), entre ceux de Tyrone, Donegal, Monaghan, Cavan, Leitrim ; 45 kil. sur 26 ; 150,400 hab. Ch.-l., Enniskillen. Montagnes, marais, bois, lac Erne. Le N. est fertile, le reste du pays est mal cultivé. Fer, houille ; toiles, eau-de-vie.

FERMAT (Pierre de), géomètre, né en 1601 à Toulouse ou à Beaumont-de-Lomagne, m. en 1665, était conseiller au parlement de Toulouse, et cultivait les sciences comme par délassement. Il fut en correspondance avec Descartes, Pascal, Roberval, Toricelli, Huyghens, Mersenne, etc., et fit un grand nombre de découvertes dans les parties les plus élevées des mathématiques. Il partage avec Descartes la gloire d'avoir appliqué l'algèbre à la géométrie, il imagina pour la solution des problèmes une méthode, dite de *maximis et minimis*, qui doit le faire regarder comme le premier inventeur du calcul différentiel ; il créa, en même temps que Pascal, le *calcul des probabilités* ; découvrit le premier en arithmétique les propriétés de plusieurs nombres ; commenta et étendit Diophante ; rétablit avec une admirable sagacité plusieurs ouvrages perdus d'Apollonius et d'Euclide. Il était en même temps un habile helléniste et un profond jurisconsulte. On reproche à ce savant d'avoir caché ses méthodes, dont quelques-unes ont été perdues avec lui. On a de Fermat quelques opuscules, publiés 15 ans après sa mort par son fils, Samuel de Fermat, sous le titre de *Varia opera mathematica*, Toulouse, 1679, et des remarques sur *Diophante*, dans l'édition de 1670. Ses *Œuvres* se publient aux frais de l'Etat (1843).

FERMIERS GÉNÉRAUX. On nommait ainsi sous l'ancien régime ceux qui tenaient à ferme ou à bail les revenus publics, composés alors de la gabelle (l'impôt du sel), de l'impôt des tabacs, des octrois, etc. Ils formaient une association privilégiée, qui compta longtemps 40 membres, et qui fut ensuite portée à 60. Ils s'enrichissaient rapidement. Leur nomination dépendait du ministre des finances, et le plus souvent le ministre recevait du personnage préféré un pot-de-vin considérable. L'institution des fermiers-généraux avait donné lieu à une foule d'abus que l'Assemblée Constituante a fait disparaître.

FERMO, *Firmum*, ville de l'État ecclésiastique, ch.-l. de délégation, à 180 kil. N. E. de Rome ; 8,000 hab. Archevêché. Patrie de Lactance. — La délég. (jadis marche) de Fermo, une des div. de l'État ecclésiastique, est située entre celles de Macerata, de Camerino, d'Ascoli et l'Adriatique ; 42 kil. sur 29 ; 90,000 hab.

FERMOSELLE, *Ocellum Durii*, ville forte d'Espagne (Zamora), à 58 kil. S. O. de Zamora ; 3,000 hab.

FERMOY, ville d'Irlande (Cork), sur le Blackwater, à 31 kil. N. E. de Cork ; 6,000 hab.

FERNAMBOUC, ville du Brésil. Voy. PERNAMBOUC.

FERNAND, abréviation de Ferdinand. Voy. FERDINAND.

FERNAND CORTEZ. Voy. CORTEZ.

FERNANDEZ, famille portugaise qui s'est fait un nom dans l'histoire des découvertes géographiques aux xv<sup>e</sup> et xvii<sup>e</sup> siècles. Nous citerons :

FERNANDEZ (Juan), navigateur portugais. Il fut employé dans l'expédition envoyée par l'infant don Henri, en 1446, pour l'exploration des côtes d'Afrique, et qui était dirigée par Antonio Gonzales. Fait prisonnier par les Maures du Sahara, voisins du Rio-do-Ouro, Fernandez fut le premier voyageur européen qui pénétra dans ces terres inhospitalières. A son retour, il fit connaître les mœurs des tribus bar-

bares dans des récits qui ont été recueillis par les historiens portugais. En 1448 Fernandez, dans un second voyage, voulut pénétrer plus avant dans l'intérieur des terres; mais il fut abandonné par ses compagnons, et ne reparut plus.

FERNANDEZ (Denis), navigateur portugais, qui découvrit en 1445 l'embouchure du Sénégal et le cap Vert.

FERNANDEZ (Alvaro), navigateur portugais, connu surtout par la relation du naufrage du galion le *Grand Saint-Jean*, qui eut lieu en 1552 sur les côtes de Natal, près du Monomotapa, et auquel il avait eu le bonheur d'échapper. Le récit de ce naufrage, dont le plus grand intérêt est dans la sin tragique du capitaine Manuel de Souza et de sa famille, fut publié à Lisbonne en 1554. Esmenard a fait de ce funeste événement un des plus intéressants épisodes de son poème de *la Navigation*.

FERNANDEZ (Juan), pilote espagnol du xvi<sup>e</sup> siècle, découvrit en 1572, sur les côtes du Chili, les îles qui portent son nom, et en 1574 celles de Saint-Félix et de Saint-Ambroise, au N. des précédentes. Parti du Chili en 1576, il rencontra à son retour une côte qui avait toutes les apparences d'un continent. Comme son navire était très petit et assez mal équipé, il ne put pousser plus loin ses recherches, et la mort l'empêcha de revenir; on soupçonne que cette terre était la Nouvelle-Zélande. On trouve quelques détails sur les expéditions de Fernandez dans un ouvrage espagnol de Louis Arias, intitulé : *Mémoire pour recommander au roi la conversion des naturels des îles nouvellement découvertes* (1609).

FERNANDEZ NAVARETTE (Juan), d'une autre famille que les précédents, surnommé *el Mudo* (le Muet), peintre espagnol, né à Logrono en 1526, mort à Séville en 1579, perdit l'usage de la parole à la suite d'une maladie aiguë, dès l'âge de 2 ans. Cette infirmité ne l'empêcha pas de manifester de bonne heure un goût très décidé pour la peinture. Il alla se former en Italie et fut élève du Titien. De retour en Espagne, il fut nommé peintre du roi Philippe II, et il travailla presque exclusivement pour l'Escorial. Le plus remarquable de ses tableaux représente *Abraham au milieu des trois anges*.

FERNANDEZ (îles de JUAN-), dans le Grand-Océan. Voy. JUAN-FERNANDEZ.

FERNANDO (SAN-). Voy. SAN-FERNANDO.

FERNANDO-DA-NORONHA, île de l'Océan Equinoxial, près de la côte du Brésil, par 34° 58' long. O., 3° 56' lat. S. Elle sert de lieu de déportation pour les criminels.

FERNANDO-PO, île d'Afrique, dans le golfe de Biafra, par 6° 20' long. E., 3° 28' lat. N. Elle fut découverte en 1471 par un Espagnol qui lui donna son nom. Disputée auj. par l'Espagne et l'Angleterre.

FERNEL (Jean), célèbre médecin, né à Clermont (Oise) ou à Montdidier, en 1497, m. en 1558, commença par s'adonner avec passion à l'étude des mathématiques et de l'astronomie, se livra ensuite à la médecine, et acquit bientôt une telle célébrité que Henri II lui donna le titre de son premier médecin. Ses principaux ouvrages sont : *Cosmotheoria*, 1528, où il indique le moyen de mesurer avec exactitude un degré de méridien; *De naturali parte medicinae*, Paris, 1542; *Universa medicina*, 1567, qui a eu plus de 30 éditions; *Therapeutices universalis libri septem*, 1571; *Februum curandarum methodus generalis*, 1577. Fernel n'est pas moins remarquable par l'élégance du style que par la solidité des doctrines. Véritable éclectique, il avait recueilli et systématisé ce qu'il y avait de mieux dans ses prédécesseurs.

FERNEY ou FERNEX, dit aussi *Ferney-Voltaire*, bourg de France, ch.-l. de canton (Ain), à 9 kil. S. E. de Gex, à 7 kil. N. O. de Genève; 1,200 hab. Horloge-

rie, faïence, poterie. Voltaire en devint le seigneur et y résida vingt ans; d'un pauvre hameau, il fit une petite ville et y répandit l'aisance. On y voit encore son château, possédé depuis par le comte de Budé.

FEROE (archipel de). Voy. FÆROE.

FERONIE, divinité romaine, dont le culte était originaire d'Étrurie, avait pour principale attribution la garde des frontières et des champs; elle présidait aussi aux travaux de l'agriculture et aux apparitions surnaturelles. Ses prêtres, au rapport de Strabon, avaient l'adresse de marcher nu-pieds sur des charbons ardents sans se brûler.

FERONIERE (LA BELLE). Voy. FERRONNIÈRE.

FERRAH, ville murée du Kaboul (Afghanistan), par 60° 6' long. E., 32° 48' lat. N. On croit que c'est l'ancienne Parra, ville importante de l'empire des Parthes. — Ferrah est le ch.-l. d'une province bornée au N. O. par le Khoracan, au S. E. par le Kandahar, au S. par le Séistan, à l'O. par la Perse. Cette province compte 200,000 hab.

FERRAHOUD, rivière du Kaboul, sort du mont Berchek, traverse le Ferrah, entre dans le Séistan et tombe dans le lac Zerreh après 300 kil. de cours.

FERRAND (Antoine-François-Claude, comte), ministre d'état et pair de France, né en 1758, mort en 1821, avait d'abord été conseiller aux enquêtes dans le parlement de Paris, et proposa un des premiers à cette compagnie de demander à Louis XVI la convocation des états-généraux. Effrayé bientôt de la direction que prenaient les affaires, il émigra en 1790 et fit partie du conseil du prince de Condé. Il rentra en France en 1801, et partagea ses loisirs entre la culture des lettres et les travaux politiques. Ses opinions royalistes bien connues lui attirèrent quelques persécutions sous l'empire. A la restauration, il eut pendant un temps la confiance de Louis XVIII qui le nomma ministre d'état, directeur des postes, et qui même le consulta pour la rédaction de la Charte. Ses principaux ouvrages sont : *l'Esprit de l'histoire*, etc., 1802, 4 vol. in-8, souvent réimprimé; *Théorie des révolutions*, 1817, 4 vol. in-8. Il était de l'Académie Française depuis 1816.

FERRARE, *Forum Ailieni* des anciens, *Ferraria* en latin moderne, *Ferrara* en italien, ville de l'Etat ecclésiastique, ch.-l. d'une légation, à 324 kil. N. de Rome, sur le canal Panfilio, etc.; 24,000 hab. Elle comptait jadis 60,000 hab. Archevêché, université; citadelle, cathédrale, château des anciens ducs, palais d'Este, villa Bevilacqua; très beau théâtre; chartreuse, hôtel-de-ville; belle place. Nombreux établissements littéraires ou d'instruction; riche bibliothèque. Industrie et commerce peu actifs. Pat. de Savonarole, T. V. Strozzi, Guarini, Gui Benfivoglio; séjour de Bojardo, Arioste, Tasse, etc. — Fondée au v<sup>e</sup> s. par les hab. d'Aquilée, qui venait d'être détruite par les Huns, elle fut d'abord peu importante. Après avoir été soumise à l'empire d'Occident, aux Hérules, aux Ostrogoths, aux empereurs byzantins (tant sous Justinien que sous les exarques de Ravenne), elle tomba au viii<sup>e</sup> siècle entre les mains des Lombards, puis fut comprise dans la donation que fit Pepin au pape Etienne II. Sous la domination papale, elle devint une seigneurie vassale de l'Église et qui comprenait à peu près l'étendue de la légation actuelle. Après avoir passé en plusieurs mains, elle devint en 1208 la possession de la maison d'Este. Les princes de cette maison en firent leur résidence et la capitale de leurs états. C'est de ce moment que date l'importance de Ferrare, qui, grâce à la protection des princes d'Este, devint bientôt un des principaux centres littéraires de l'Italie. Rétablis en 1317 par le pape dans leurs états, dont ils avaient été un moment dépouillés par les Vénitiens, les seigneurs de Ferrare se reconquirent vassaux du Saint-Siège. En 1471 la seigneurie de Ferrare fut érigée en duché, et depuis ce temps

elle resta, à quelques interruptions près, et en dépit des efforts de Jules II, à la maison d'Este qui la garda jusqu'en 1597. A cette époque, la ligne ducale s'étant éteinte (par la mort d'Alphonse II), Clément VIII prit possession du duché de Ferrare, comme suzerain de ce fief. Les Français prirent Ferrare en 1796 et en firent le ch.-l. du dép. du Bas-Pô (roy. d'Italie). L'Église recouvra Ferrare en 1814; mais les Autrichiens ont le droit d'y entretenir une garnison. Eugène IV y transporta momentanément le conc. de Bâle, 1438. — Lalég. de F. est au N. de celle de Ravenne, à l'E. de celle de Bologne et du duché de Modène, au S. du royaume Lombard-Vénitien, à l'O. de l'Adriatique: 70 kil. sur 60; 170,000 hab. Air malsain, surtout aux environs des marais de Comacchio; grande fertilité, mais absence totale de bois.

FERRARE (ducs de). Voy. ESTE (maison d').

FERRARE (Hippolyte d'ESTE, dit le cardinal DE), fils d'Alphonse I<sup>er</sup> d'Este, duc de Ferrare, né en 1509, fut envoyé de bonne heure à la cour de François I<sup>er</sup> à laquelle sa famille était alliée; jouit de la faveur de François I<sup>er</sup>, de Henri II et de ses fils; fut nommé cardinal en 1539, obtint successivement les archevêchés de Milan, de Lyon, de Narbonne; gouverna pendant deux ans le duché de Parme pour la France, 1552-54; assista au colloque de Poissy, 1561, et mourut à Rome en 1572. Il protégea Paul Manuce, Muret et d'Ossat.

FERRARI, nom commun à un grand nombre de savants et de littérateurs italiens; les principaux sont: Louis Ferrari, habile mathématicien, né à Bologne en 1522, mort en 1566; il était disciple de Cardan et inventa une méthode ingénieuse pour résoudre les équations du 4<sup>e</sup> degré; il enseigna les mathématiques à Milan et à Bologne; — Philippe Ferrari, religieux servite, né vers 1570 à Orvillo (près d'Alexandrie), mort en 1626; on lui doit un *Lexicon geographicum* (Milan, 1627), qui a servi de base au *Dictionnaire* de Baudrand; — Gui Ferrari, jésuite, né à Novare en 1717, mort en 1791; on lui doit plusieurs ouvrages historiques estimés, entre autres: *De rebus gestis Eugenii principis bello Pannonico*, Rome, 1747; — *bello Italico*, Milan, 1752; — *bello Belgico*, Zutphen, 1773.

FERRATUS MONS,auj. *Jurjura*, chaîne de montagnes d'Afrique au N. O., dans la Mauritanie Césarienne, est peut-être l'*Atlas* des poètes. Voy. ATLAS.

FERREIRA, *Rarapia*, ville de Portugal (Alentéjo), à 24 kil. O. de Beja. Château-fort. Elle a donné son nom aux marquis de Ferreira, de la maison de Cadaval. Voy. CADAVAL.

FERREIRA (Antonio), poète portugais, né à Lisbonne en 1528, mort en 1569, occupait une place de juge. Il réussit dans l'épique, l'épître, l'ode, la comédie, la tragédie; sa meilleure pièce est *Inês de Castro*, une des premières tragédies régulières qu'aient produites les temps modernes. On a réuni ses poésies à Lisbonne, 1598, et ses comédies ont paru avec celles de Sâ de Miranda, 1621. Il fut de son temps le chef d'une école classique, et mérita d'être surnommé l'*Horace portugais*.

FERREOL (saint), évêque d'Uzès, 553-581, est fêté le 18 septembre. — Un autre saint Ferréol fut tribun dans l'armée rom., et subit le martyre à Vienne en Dauphiné en 304. On le fête avec le précédent. — Martyr au III<sup>e</sup> siècle. Voy. FARGEAU.

FERRERAS (Jean DE), historien espagnol, né à Labaniza (Astorga) en 1652, mort à Madrid en 1735, occupait une cure de village, quand le cardinal de Porto-Carrero, instruit de son mérite, l'appela à Madrid. Il jouit de la faveur de Philippe V, qui le nomma son bibliothécaire et l'éleva à des charges importantes; par un excès de modestie, il refusa les plus hautes dignités de l'Église. Ferreras a laissé un grand nombre d'ouvrages sur l'histoire, la théologie et la politique; le

plus célèbre est l'*Histoire d'Espagne* (jusqu'en 1589), Madrid, 1720-27, 16 vol. in-4, traduit en français par Vaquette d'Hermilly, 1751. Cette histoire est moins remarquable par le style que par l'esprit de critique et par l'exactitude.

FERRET, dit le *Grand Ferret* à cause de sa grande taille, né vers le milieu du XIV<sup>e</sup> siècle au village de Rivecourt près de Verberie, était d'une force prodigieuse. Il se signala d'abord dans la faction des *Jacquier*s, mais il servit ensuite le dauphin (Charles V). Les Anglais ayant surpris le château de Longueuil, le grand Ferret, armé d'une hache et suivi de quelques domestiques, se précipita sur eux, tue de sa main 45 ennemis, culbute le reste et délivre la place; une nouvelle troupe se présente, elle est encore taillée en pièces par ce héros. Accablé de fatigue après deux jours de combat, Ferret était sur le point de succomber à une fièvre brûlante, lorsqu'il apprit que douze Anglais s'avançaient pour lui arracher la vie: il s'élança de son lit, saisit sa hache, tue cinq ennemis et force les sept autres à chercher leur salut dans la fuite. Épuisé par ce dernier effort, il mourut peu de jours après.

FERRETTE, *Pfirt* en allemand, petite ville de France, ch.-l. de cant. (H.-Rhin), à 22 kil. S. O. de Huningue. — Tout près est Vieux-Ferrette, jadis ch.-l. du comté de Ferrette.

FERRETTE (comté de), petit comté formé lors du démembrement du comté de Montbéliard au XI<sup>e</sup> siècle, comprit d'abord les seigneuries de Ferrette, de Thann, d'Altkirch; puis celles de Belfort, de Delle, et de Rougemont. Frédéric I, son premier comte, le posséda dès 1104, mais n'en prit le titre qu'en 1125. En 1271 le comté de Ferrette devint vassal de l'église de Bâle. Jeanne, fille d'Ulric II, le porta au XIV<sup>e</sup> siècle dans la maison d'Autriche par son mariage avec Albert, 4<sup>e</sup> fils de l'empereur Albert, et le comté fut incorporé au landgraviat de Haute-Alsace. En 1469, l'archiduc Sigismond l'engagea, comme toutes ses possessions en Alsace, au duc de Bourgogne, Charles-le-Téméraire, qui le fit administrer par le sire de Hagenbach (Voy. ce nom). Mais la tyrannie de ce dernier ayant fait éclater une révolte à Brisach (1474), le comté de Ferrette revint à la maison d'Autriche; il fut compris comme les possessions autrichiennes dans le lot de Ferdinand, par le partage de 1522 entre ce prince et son frère Charles-Quint. Par le traité de Westphalie (1648), en cédant le Sundgau, la France devait recevoir en échange le comté de Ferrette; mais il y eut contestation, et le comté ne fut définitivement réuni à la couronne qu'en 1660. — Le bailliage de Ferrette appartenait à la famille de Mazarin.

FERRIER (saint VINCENT). Voy. VINCENT.

FERRIERE, ville du dép. de l'Allier, à 2 kil. S. E. de Cossé; 2,500 hab.

FERRIERE (Claude DE), docteur en droit de l'université de Paris, né dans cette ville en 1639, mort en 1715, professa la jurisprudence et se fit la réputation d'habile juriconsulte. Il a laissé une traduction des *Institutes de Justinien* avec des analyses du *Code*, du *Digeste* et des *Novelles*, Paris, 1677, 6 vol. in-4; des *Commentaires sur la coutume de Paris*, 2 vol. in-12; *Introduction à la Pratique*; la *Science parfaite du notaire*, 1684, in-4, etc.

FERRIERE (Claude-Joseph DE), fils du précédent, doyen des professeurs en droit de Paris, travailla à perfectionner les ouvrages de son père, refondit l'*Introduction à la pratique*, et en fit un *Dictionnaire de Droit*, Paris, 1740, 2 vol. in-4; augmenta la *Science parfaite du notaire*, Paris, 1761, qui a été plusieurs fois publiée depuis.

FERRIÈRES, *Aquæ Segestæ*, ch.-l. de cant. (Loiret), à 11 kil. N. de Montargis; 1,600 hab. Tanneries; ancienne abbaye. Voy. LOUP.

FERRIÈRES (Charles-Élie, marquis de), membre

de l'Assemblée constituante, né à Poitiers en 1741, mort le 30 juillet 1804 au château de Marsay près de Mirebeau, a laissé, outre plusieurs ouvrages littéraires, des *Mémoires pour servir à l'histoire de l'Assemblée constituante et de la révolution* de 1789, an VII, 3 vol. in-8, réimprimés dans la *Collection des Mémoires relatifs à la révolution française*, publiés chez les frères Baudouin, Paris, 1821, 2 vol. in-8 ; un 3<sup>e</sup> vol. jusqu'alors inédit fut publié la même année par MM. Berville et Barrière. Cet ouvrage est remarquable par l'impartialité avec laquelle il a été écrit.

**FERROL (LE)**, ville d'Espagne (Santiago), dans l'anc. Galice, à 20 kil. N. E. de La Corogne, sur la baie du Ferrol, par 10° 35' long. O., 43° 29' lat. N. ; 10,000 hab. Place forte ; port superbe ; forts, caserne, arsenal, chantier de construction, corderie, laminoir ; toiles à voiles, etc. Cette ville n'était qu'un petit bourg avant 1752. Les Anglais essayèrent vainement de s'en emparer en 1799.

**FERRONNIÈRE (LA BELLE)**, une des maîtresses de François I, était une bourgeoise de Paris et reçut, à ce qu'on croit, son nom de la profession de son mari qui aurait été ferronnier ou marchand de fer ; selon d'autres, elle aurait été la femme d'un nommé Féron, avocat célèbre alors. Cet homme, dit-on, feignit d'autoriser les désordres de sa femme, et imagina un odieux moyen de se défaire à la fois d'elle et de son amant. En effet, la belle Ferronnière mourut bientôt et François I ne guérit jamais. — Cette femme a donné son nom à une sorte de parure de femme consistant en une étroite bandelette qui entoure la tête et qui ferme sur le front avec un camée ou une pierre précieuse.

**FERRY (Nicolas)**, nain célèbre. Voy. BÉBÉ.

**FERRY DE SAINT-CONSTANT (J.-L.)**, littérateur, né en 1755 à Fano, dans les États romains, mort en 1830, vint de bonne heure en France, fut avant 1789 secrétaire de l'ambassadeur français en Hollande, devint en 1807 proviseur du collège d'Angers, et fut envoyé à Rome en 1811, pour y organiser l'instruction publique et y fonder un lycée. En 1814, il se retira à Fano, sa patrie. On a de lui : *De l'éloquence et des orateurs anciens et modernes*, Paris, 1789 et 1805 ; *les Rudiments de la traduction*, 1808 et 1811, 2 vol. in-12.

**FERSEN (AXEL, comte de)**, feld-maréchal suédois, d'une famille illustre de Livonie, se distingua dans les diètes de la Suède par son éloquence et son désintéressement, et fut trois fois élu président du corps de la noblesse. Il se montra toujours opposé au parti de la cour ; en 1756, il fit condamner à mort le comte de Brabé, ainsi que plusieurs autres seigneurs qui voulaient faire une révolution en faveur du roi. Il perdit toute influence après l'avènement de Gustave III. — Son fils, nommé aussi Axel de Fersen, jouit de la faveur du roi de Suède Charles XIII, qui le nomma chancelier de l'université d'Upsal ; mais il périt en 1810, à Stockholm, assailli par le peuple, dans les troubles qui eurent lieu au convoi du prince royal d'Augustenbourg.

**FERTE (LA)**, du latin *firmitas*, forteresse, maison forte ; nom commun à une foule de villes, de bourgs ou autres lieux de France. Les principaux sont :

**FERTE-ALEPS (LA)**, OU LA FERTE-ALAIS, *Firmitas Balduini*, puis *Firmitas Adelaïdis*, ch.-l. de cant. (Seine-et-Oise), à 15 kil. N. E. d'Étampes ; 800 hab. Filatures de coton, carrières de grès.

**FERTE-BERNARD (LA)**, ch.-l. de cant. (Sarthe), sur l'Huisne, à 27 kil. S. E. de Mamers ; 2,604 hab. Eglise paroissiale du xiv<sup>e</sup> au xv<sup>e</sup> siècle ; bibliothèque publique. Grande industrie (grosses toiles, calicots, étamines, etc.) ; commerce. Patrie du poète Rob. Garnier et de l'archevêque de Tolède Glapion.

**FERTE-FRESNEL (LA)**, ch.-l. de cant. (Orne), à 12 kil. N. E. de L'Aigle ; 300 hab.

**FERTE-GAUCHER (LA)**, ch.-l. de cant. (Seine-et-Marne), sur le Grand-Morin, à 15 kil. S. E. de Coulommiers ; 1,000 hab. Tanneries, mégisseries ; commerce de grains. Il s'y livra en 1814 un combat entre les Français et les alliés.

**FERTE-IMBAULT (LA)**, bourg du dép. de Loir-et-Cher, à 19 kil. de Romorantin. Antique château. **FERTE-MACÉ (LA)**, ch.-l. de cant. (Orne), à 19 kil. E. de Domfront ; 4,744 hab. Grande industrie : toiles de coton, rubans de fil, ouvrages de bois, teinturerie, distilleries d'eau-de-vie, calendres.

**FERTE-MILON (LA)**, ville du dép. de l'Aisne, sur l'Oureq, à 25 kil. N. O. de Château-Thierry ; 2,000 hab. Beau château ; commerce. Patrie de J. Racine.

**FERTE-SAINT-AUBIN (LA)**, jadis LA FERTE-NABERT, *Firmitas Naberti*, ch.-l. de cant. (Loiret), sur le Cosson, à 19 kil. S. d'Orléans ; 1,600 hab.

**FERTE-SENNETERRE OU SÉNÈTERE (LA)**, ville du dép. de Puy-de-Dôme. Voy. SAINT-NECTAIRE.

**FERTE-SOUS-JOUARRE (LA)**, ch.-l. de cant. (Seine-et-Marne), à 17 kil. E. de Meaux ; 3,907 hab. Pierres meulières ; filature de laine ; cardes. Commerce (blé, bois, charbon). Aux environs, château de la Barre, flanqué de tourelles.

**FERTE-SUR-AMANCE (LA)**, ch.-l. de cant. (Haute-Marne), à 10 kil. E. de Fay-Billot ; 500 hab.

**FERTE-SUR-AUBE (LA)**, *Firmitas ad Albulam*, ville du dép. de la H.-Marne, à 7 kil. S. de Clairvaux ; 1,000 hab. Forges ; commerce de bois. Combat entre les Français et les alliés.

**FERTE-SUR-GROSNE (LA)**, ville du dép. de Saône-et-Loire, à 11 kil. S. de Châlons ; 500 hab. Abbaye célèbre, une des quatre dites *filles de Cîteaux*. Voy. CÎTEAUX.

**FERTE-VIDAME (LA)**, ch.-l. de cant. (Eure-et-Loir), à 36 kil. S. O. de Dreux ; 1,000 hab. Château.

**FERTE (H. DE SENNETERRE OU SAINT-NECTAIRE, duc de LA)**, maréchal de France, né à Paris en 1600, mort en 1681, reçut le bâton de maréchal en 1651, après s'être distingué au siège de La Rochelle (1628), aux batailles d'Avènes, de Rocroy, de St-Nicolas, où il défit le comte de Ligneville (1650). Fait prisonnier à Valenciennes en 1656, il fut racheté par le roi, prit Montmédy (1657), Gravelines (1658), et ne se reposa qu'à la paix des Pyrénées (1659).

**FERTE-IMBAULT (Jacques D'ÉTAMPES, marquis de LA)**, maréchal de France, né en 1590, mort en 1668, se distingua au combat des Ponts-de-Cé, en 1620, aux sièges de St-Jean-d'Angély, de Montauban (1621), et surtout au combat de Veillane (1630), où avec sa seule compagnie il chargea et tua en pièces 3,000 ennemis ; servit dans les campagnes de Flandre, 1646-48, et fut fait maréchal en 1651. Il avait été quelque temps ambassadeur en Angleterre et rendit de grands services à son pays pendant son séjour à Londres.

**FERTE-IMBAULT (la marquise de LA)**, fille de la célèbre madame Geoffrin, se distingua comme sa mère par son esprit, mais fut aussi opposée aux philosophes que sa mère leur avait été dévouée. Elle avait épousé en 1733 le petit-fils du maréchal de La Ferté ; elle resta veuve à 21 ans. Elle fut chargée, sous madame de Marsan, gouvernante en titre, d'une partie de l'éducation de mesdames Clotilde et Elisabeth, sœurs de Louis XVI.

**FERRUSSAC (François d'AUDEBARD, baron de)**, né au Chartron (Tarn-et-Garonne) en 1786, mort en 1836, lieutenant-colonel d'état-major, s'est rendu célèbre par ses travaux sur la géologie et sur les mollusques. Il compléta et publia un grand ouvrage auquel son père (J.-B.-Louis de Ferrussac, officier d'artillerie et géologue distingué) avait déjà consacré trente années : *Histoire naturelle des Mollusques*, Paris, 1819-32, 4 vol. in-4. Il fut fondateur et le directeur du *Bulletin universel des sciences*

et de l'industrie, journal périodique publié de 1823 à 1831, qui obtint du succès et qui contribua à répandre le goût des sciences. Férussac fut quelque temps député de son département après 1830.

FÉRYD-EDDIN-ATTHAR, poète persan, né vers 1226, dans le Khorasân, quitta un commerce lucratif pour embrasser l'état de derviche ; se livra aux exercices de la piété la plus exaltée, et fut consacré vers 1280 par les Mogols qui avaient envahi son pays. On a de lui plusieurs poèmes moraux et mystiques dont le plus célèbre est le *Pend-Nâmeh* (Livre des Conseils), trad. par M. de Sacy, 1819, in-8.

FÉRYDOUN, roi fabuleux de la Perse, fils ou petit-fils de Djemchid, délivra les peuples iraniens du joug de l'usurpateur Zohak, et gouverna avec sagesse. Le *Zend-Avesta* lui donne un règne de 500 ans. Ses successeurs furent les derniers Pischdadiens. On a longtemps cru voir dans Férydoun l'Arbacès des Grecs : depuis, quelques savants ont combattu cette opinion.

FESA ou PASA, *Pasargadæ*, ville d'Iran (Fars), à 136 kil. S. E. de Chiraz, dans un défilé. Tissus de soie, de coton, de laine. Culture et commerce de tabac.

FESCENNINS (vers), chants satiriques et licencieux en usage à Rome, tiraient leur nom de Fescennia, petite ville d'Etrurie (au N. de Faléries), d'où ils avaient été importés à Rome. Les vers fescennins ont donné naissance aux pièces appelées chez les Romains *exodes* et *atellanes*.

FESCH (Joseph), cardinal, archevêque de Lyon, né à Ajaccio en 1763, mort en 1839, était oncle maternel de Napoléon. Il fut nommé archevêque de Lyon en 1802, cardinal en 1803, puis envoyé comme ambassadeur à la cour de Rome. En 1805, il fut élevé aux dignités de grand-aumônier de l'Empire, de comte et de sénateur. Il refusa l'archevêché de Paris et ne craignit pas, dans le concile tenu à Paris en 1810, des opposer aux volontés de Napoléon à l'égard de Pie VII. Tombé en disgrâce, il se retira dans son diocèse où il resta jusqu'en 1814. Après l'abdication de l'empereur, il alla vivre à Rome où il passa ses derniers jours dans l'étude des lettres et des arts, sans vouloir jamais consentir à se démettre de son archevêché. Il avait formé une riche collection de tableaux : il en a légué 1200 à la ville d'Ajaccio.

FESTUS (Sext.-Pomp.), écrivain latin, qui vivait vers la fin du III<sup>e</sup> siècle ou au commencement du IV<sup>e</sup> siècle de J.-C., abrégé le traité *De Verborum significatione* de Verrius Flaccus, et fut lui-même abrégé par Paul Diacre. Il ne reste que des fragments de Festus ; ils ont été publiés par Ant.-Augustin, Venise, 1559 ; par Fulvius Ursinus, Rome, 1581 ; par Dacier, Paris, 1681, *ad usum delphini* ; l'édition la plus récente et la plus complète est celle d'Erger, Par. 1839 ; trad. en fr. par A. Savagner, 1846.

FESULES, *Fesulæ*,auj. *Fiesole*, ville de l'Etrurie septentr., près de l'Apennin, devint colonie romaine sous Sylla, et fut en 63 le centre des tentatives de Mallius en faveur de Catilina.

FÊTE-DIEU, ou FÊTE DU SAINT-SACREMENT, *festum Corporis Christi*, fête religieuse qui a pour but d'honorer la présence réelle de Jésus-Christ dans le sacrement de l'eucharistie, est célébrée le jeudi qui suit la Trinité. Cette fête fut instituée le 8 septembre 1264 par le pape Urbain IV, qui fit à cet effet composer des prières par saint Thomas d'Aquin. Ce ne fut néanmoins qu'en 1312 que la bulle d'Urbain IV fut confirmée au concile de Vienne sous Clément V et que la célébration de la Fête-Dieu devint générale. Cette fête était autrefois accompagnée de processions publiques où l'hostie sainte était portée en grande pompe à travers les rues ; depuis 1830, ces processions ne se font plus à Paris et dans quelq. gr. villes.

FÊTES. Pour les anciens : Voy. MÉGALÉSIES, PANATHÉNÉES, BACCHANALES, LUPERCALES, SATURNALES,

etc., etc. Pour les modernes : Voy. PAQUES, ASCENSION, ASSOMPTION, FÊTE-DIEU, NOËL, etc.—Voy. aussi CARNAVAL, fête des FOUS, etc.

FÊTES FÊTÉES ou fêtes chômées, dites aussi fêtes carillonnées, fêtes obligatoires, pendant lesquelles il était défendu de travailler ou d'ouvrir boutique. Avant 1789, on comptait, avec les dimanches, 82 fêtes chômées ; le concordat de 1802 ne conserva en dehors des dimanches que quatre fêtes d'obligation : l'Ascension, l'Assomption, la Toussaint et Noël.

FÊTES MOBILES. L'Eglise chrétienne distingue parmi les fêtes annuelles des fêtes mobiles et des fêtes non mobiles. Parmi les fêtes mobiles se trouvent Pâques, l'Ascension, la Pentecôte, la Trinité, la Fête-Dieu. C'est le jour auquel on célèbre la fête de Pâques qui décide de toutes les autres (Voy. PAQUES). Les fêtes non mobiles reviennent tous les ans au même jour du mois ; telles sont : la Circouconcion (1<sup>er</sup> janvier), l'Epiphanie (6 janvier), l'Assomption (15 août), la Toussaint (1<sup>er</sup> novembre), Noël (25 décembre).

FETH-ALI-SCHAH ou BABAKHAN, roi de Perse, 2<sup>e</sup> prince de la dynastie turcomane des Kadjars, né en 1762, mort en 1834, fut d'abord gouverneur du Farsistan pour son oncle Aga-Mohammed, et monta sur le trône de Perse en 1797 après la mort de ce dernier. Après avoir triomphé de plusieurs compétiteurs, il tourna ses armes contre la Géorgie (1803), mais ne put soumettre le prince George qui avait appelé les Russes à son secours. En 1805, il fit alliance avec Napoléon contre la Russie ; mais après la paix de Tilsitt, il abandonna cette alliance pour celle de l'Angleterre. En 1813, il conclut à Gulistan un traité de paix avec les Russes, en abandonnant ses prétentions sur la Géorgie. La même année, Feth-Ali enleva au roi de Kaboul la province d'Hérat ; mais la mésintelligence qui éclata entre ses fils Abbas-Mirza et Mohammed-Ali l'empêcha de la conserver. En 1821, il déclara la guerre à la Porte et obtint pour la Perse un traité avantageux (1823). Après la mort de l'empereur Alexandre, Feth-Ali conçut le projet de reconquérir sur les Russes les places qu'il avait perdues. D'abord vainqueur, il fut ensuite défait en plusieurs rencontres par le général russe Paskevitch et signa en 1828 une paix onéreuse : l'Araxe devint alors la frontière entre la Russie et la Perse. Feth-Ali mourut six ans après, laissant le trône à son petit-fils Mohammed-Mirza, fils d'Abbas-Mirza, qui était mort peu de temps avant lui.

FÉTICHISME, adoration des fétiches, religion ainsi appelée du nom donné par les nègres d'Afrique à leurs idoles (*fetisso*) ; c'est la religion des peuples les moins civilisés. Elle s'étend depuis les hordes sauvages du continent austral jusqu'aux peuples moins barbares du centre de l'Asie et de l'Afrique ainsi que de l'Amérique septentrionale. C'est dans les éléments, surtout le feu, c'est dans les arbres, les fleuves, et parmi ces êtres invisibles, ces génies bienfaisants ou malfaisants, créés par la superstition et la crainte, que tous ces peuples ont été chercher leurs fétiches. Tels sont les *grisgris* de l'Afrique centrale, les *manitous* et les *ockis* de l'Amérique, les *burkhans* de la Sibérie. Des sacrifices humains, des actes atroces, distinguent la plupart de ces religions barbares. Les prêtres de ces idoles sont appelés *griots* en Afrique, *jongleurs* en Amérique, *chamanes* dans l'Asie centrale.

FEU (culte du). Le feu a été l'objet de l'adoration d'un grand nombre de peuples. Chez les anciens, les Perses regardaient le culte du feu comme la partie fondamentale de leur religion, et les cérémonies de ce culte sont retracées avec détail dans le *Zend-Avesta*. Les Perses saluaient tous les matins le soleil levant, symbole du feu le plus pur ; ils regardaient le feu comme le protecteur des états, et con-

servaient dans des sanctuaires particuliers le feu sacré qui ne devait s'éteindre jamais. Behram, fils d'Ormuzd et l'un des 28 Izeds, était le génie du feu. Chez les Perses actuels, les Guèbres, qui habitent dans le Kerman et le Guzerat, ont conservé encore auj. toutes les cérémonies des anciens Perses à l'égard du feu. Le pur *asbeston* des Grecs qui brûlait sans cesse à Athènes et à Delphes, le feu qu'entretenaient à Rome les prêtresses de Vesta (*Estia* ou *Festia* des Grecs), le culte de Vulcain (*Héphéstios*), rappellent encore la déification du feu, commune du reste à tous les peuples de race pélasgique. On en retrouve également des traces dans la religion des Péruviens et dans le fétichisme.

FEU (TERRE DE), *Terra-do-Fogo* en portugais, ou archipel de Magellan, à la pointe S. de l'Amérique mérid., se compose d'une infinité d'îles et d'écueils situés par 52° 30' - 55° 59' lat. S. et 67° 10' long. O. C'est un pays effroyable, hérissé de montagnes volcaniques et couvert de neiges éternelles. Les naturels de ces îles sont dans un état de misère et d'abrutissement profond. Ils se nourrissent de poisson, surtout de la chair des phoques et des loutres qu'ils prennent sur les côtes. L'île principale ou *Terre-de-Feu* proprement dite (*King Charles Southland* des Anglais), située à l'E. des autres, est remarquable par son étendue; on y remarque le mont Sarmiento et un volcan qui lui a valu son nom. Ensuite viennent les îles Occidentales (ou *South-Desolation*), Clarence, des Etats, et Horn (que termine au S. le cap Horn, la pointe la plus mérid. de l'Amérique). La Terre de Feu est séparée du continent par le détroit de Magellan dont la navigation est très périlleuse. — Cet archipel fut aperçu pour la première fois en 1520 par le navigateur portugais Magellan; Cook en 1768, et peu après sir Banks et Solander le visitèrent. Les capitaines Weddel et King l'ont récemment exploré. Les Anglais y ont formé un établissement.

FEU (île de), une des îles du Cap-Vert. *Voy. FOGO.*

FEUDATAIRE. *Voy. FÉODALITÉ* et FIEF.

FEULLADE, village du dép. de la Charente, à 25 kil. S. E. d'Angoulême; 800 hab. Mines de fer.

FEULLADE (Franç. d'AUBUSSON, vicomte de LA), maréchal de France, issu de la famille du grand-maître d'Aubusson, fut un des plus zélés serviteurs de Louis XIV. Il fit avec distinction la campagne de Flandre (1651-54); alla, après la paix des Pyrénées, servir sous Montécuculli contre les Turcs; accompagna Louis XIV en 1674 dans la conquête de la Franche-Comté; prit Salins (1674), et emporta, l'épée à la main, le fort St-Etienne qui défendait Besançon. Il fut fait maréchal en 1675, gouverneur du Dauphiné en 1681, et mourut en 1691. Courtisan flatteur, il avait fait ériger à ses frais en 1686 sur la place des Victoires une magnifique statue de Louis XIV couronné par la victoire, et tenant à ses pieds quatre esclaves enchaînés représentant autant de nations vaincues; cette statue a depuis été détruite. — Son fils, Louis de La Feuillade, fut aussi maréchal (1724), mais il était loin d'égalier son mérite. Il se laissa battre en Piémont par le prince Eugène.

FEULLANTS, *Folietani*, ordre religieux de la règle de Cîteaux, fut institué en 1577 par Jean de La Barrière à l'abbaye de Feuillant près de Toulouse. Ils devaient avoir la tête et les pieds nus, dormir sur des planches, manger à genoux, s'impos. des privations surhumaines; l'austérité de cette règle fut bientôt adoucie. Les Feuillants prirent une grande part aux troubles de la Ligue, surtout un Bernard de Montgaillard, dit le *Petit Feuillant*, qui se signala par la véhémence de ses sermons. En 1630, Urbain VIII sépara les Feuillants d'Italie, sous le nom de *Réformés de Saint-Bernard*, des Feuillants de France qui, en 1789, comptaient 24 maisons. — *Feuillantines*, religieuses qui suivaient la réforme des Feuillants et dont le premier couvent fut établi en 1590

à Montesquiou près de Toulouse. En 1622, Anne d'Autriche fonda une maison de Feuillantines au faubourg St-Jacques à Paris.

FEULLANTS (club des), société formée de la scission de la partie modérée du club des Jacobins qui s'appela d'abord *Société de 1789*, tint ses premières séances au Palais-Royal, et prit le nom de Feuillants quand elle vint s'établir au couvent des Feuillants près des Tuileries. On comptait parmi les principaux membres de ce club Lafayette, Bailly, Dupont, les frères Lameth. Leurs adversaires leur avaient donné le nom de club monarchique. Il ne fut plus question de ce club après le 10 août.

FEULLEE (Louis), minime, de l'Académie des Sciences, né à Mane, près de Forcalquier, en 1660, mort en 1732, voyagea par ordre du roi dans les différentes parties du monde, visita en 1709 et 1710 le Pérou et le Chili, et détermina avec exactitude la position des côtes de ce pays. Il a laissé : *Journal des observations physiques, mathématiques et botaniques*, Paris, 1714 et 1725, 3 vol. in-4; *Voyage aux Canaries*, pour la fixation du premier méridien; *Histoire des plantes médicinales du Pérou et du Chili*, etc.

FEUILLET (Nicolas), chanoine de Saint-Cloud, né en 1622, mort en 1693, se fit un nom par ses prédications et son esprit de prosélytisme, et fit plusieurs conversions remarquables, entre autres celle de M. de Chanteau; il a écrit l'histoire de cette conversion, 1712, in-12. Il a laissé une *Oraison funèbre de Henriette d'Angleterre*.

FEUQUIÈRES, village du dép. de l'Oise, à 7 kil. O. de Grandvilliers; 1,300 hab. Étoffes de laine, bonneterie. Commerce de grains et bestiaux.

FEUQUIÈRES (Manassés DE PAS, marquis de), lieutenant-général sous Louis XIII, né à Saumur en 1590, contribua puissamment à la prise de La Rochelle, fut chargé en 1633 d'une mission en Allemagne pendant la guerre de Trente-Ans, et fit en 1639 le siège de Thionville; il y fut blessé et pris, et mourut quelques mois après. Il a laissé des mémoires sur ses négociations en Allemagne, publiés en 1753, 3 vol. in-12.

FEUQUIÈRES (Antoine DE PAS, marquis de), petit-fils du précédent, né en 1648, mort en 1711, se signala sous Louis XIV par une bravoure extraordinaire; servit sous Luxembourg, Turenne et Catinat, et contribua beaucoup au gain de la bataille de Nerwinde (1693), où il commandait avec le titre de lieutenant-général. Disgracié pour avoir parlé trop librement, il occupa ses loisirs à écrire des *Mémoires sur la guerre*, qui sont très estimés; ils ont été publiés par son neveu en 1770, 4 vol. in-4.

FEURS, *Forum Segusianorum*, ch.-l. de cant. (Loire), sur la Loire, rive droite, à 19 kil. N. E. de Montbrison; 2,600 hab. Restes de construction romaine (digues qui resserrent la Loire, etc.). — Feurs a été la capitale du Forez jusqu'en 1441. Les Calvinistes la prirent en 1562. C'est de cette époque que date sa décadence.

FEVE, riv. des États-Unis (Arkansas), naît à 310 kil. S. O. de Cadron, et grossit l'Arkansas, après 350 kil. de cours.

FEVEDA, île de l'Amérique du Nord, sur la côte N. O., entre le continent et l'île Quadra-et-Vancouver; 58 kil. sur 5. Elle fut découverte en 1791 par des Espagnols.

FEVERSHAM, ville d'Angleterre. *Voy. FAVERSHAM.*  
FEYJOO (Benoît-Jérôme), écrivain espagnol, né à Compostelle en 1701, mort en 1764, abbé du monastère Saint-Vincent à Oviédo, avait de bonne heure renoncé au monde pour se livrer tout entier à l'étude des langues, de l'histoire, des belles-lettres. Il fit paraître en 1726 son *Théâtre critique universel*, espèce de revue satirique des opinions, des hommes et des principales professions de la vie.

qui eut un succès prodigieux : cet ouvrage, successivement augmenté, a été traduit en français par d'Hermilly, Paris, 1742-1746, 4 vol. in-12. On a encore du même auteur des *Lettres curieuses et instructives*, Madrid, 1748, 8 vol. in-8. La meilleure édition des œuvres de Fejoo est celle qu'a donnée Campomanes avec une *Vie* de l'auteur, Madrid, 1780, 33 vol. in-8.

FEYZ-ABAD, ville de l'Inde tributaire des Anglais (Aoude), sur la rive droite de la Gograh, par 26° 47' lat. N., 79° 43' long. E. Ville grande et peuplée, mais en partie ruinée. Elle fut au XVIII<sup>e</sup> siècle la résidence des nababs d'Aoude, qui l'ont abandonnée pour Lacknau en 1775.

FEZ, ville de l'empire de Maroc, ch.-l. de la prov., et jadis du roy. de Fez, à 375 kil. N. E. de Maroc, par 7° 18' long. O., 34° 6' lat. N.; 80,000 hab. (bien qu'ordinairement on ne lui en donne que 20,000). C'est la ville la plus importante de l'empire, et la plus belle de la Barbarie; mais elle n'a pas de beaux monuments. On y fabrique des couvertures de laine, des armes blanches et à feu, du maroquin, de la poudre à canon, etc. Son commerce est actif. Elle a eu des écoles renommées parmi les Mahométans; elle possède une bibliothèque considérable pour le pays. Elle fut fondée en 807 par Edris II; prise en 1459 par Alphonse de Portugal.

FEZ (roy. de), au N. E. du Maroc proprement dit, au N. O. du roy. de Taflet, a pour bornes au N. la Méditerranée, à l'O. l'Atlantique. Il a 520 kil. sur 450. Ch.-l., Fez. Autres villes princip., Meksanah (Méquinez), Tetouan, Tanger, Rabat. Ses monts principaux sont les monts Errifs qui réunissent le grand et le petit Atlas. Le climat est brûlant dans les lieux bas, tempéré dans les monts. Le sol est très fertile. — Ce pays, après avoir formé la plus grande partie de la Mauritanie Tingitane, fut annexé sous les derniers empereurs au diocèse d'Hispanie, devint ensuite et successivement la proie des Vandales et des Arabes (678). Ceux-ci lui donnèrent le nom d'Accey (éloigné). Le royaume de Fez fut d'abord partie du grand califat de Damas; mais il s'en démembra de bonne heure, et devint le centre de la puissance des Edrisites en 782. Il fut ensuite annexé par Abdérame III (931-960) au califat de Cordoue; mais il lui échappa en 960 pour passer sous les lois des califes fatimites. En 1070, les Almoravides s'emparèrent du royaume de Fez, et en firent une dépendance de leur empire. Les Almohades leur succédèrent en 1145, mais ils établirent leur résidence à Maroc. Sous les Mérinides (1248), Fez reprit sa prééminence, soumit les royaumes voisins de Sous, de Maroc et de Taflet; mais en 1536, il perdit toutes ces provinces; depuis ce temps, il fut sans cesse en guerre avec l'empire de Maroc; il fut subjugué en 1730 par les souverains de cette dernière ville, et finit par devenir partie intégrante de cet empire dont il n'est plus auj. qu'une province.

FEZENSAC (comté de). Voy. VIC-FEZENSAC.

FEZENSAGUET (vicomté de), apanage formé en 1163 par Bernard IV, comte d'Armagnac, pour son 4<sup>e</sup> fils, Roger. Gérard V, fils de Roger, devint en 1256 comte d'Armagnac par l'extinction des lignes aînés; mais en 1285, son fils cadet fonda une nouvelle branche de comtes de Fézensaguet.

FEZZAN, *Phazania*, prov. de l'état de Tripoli, s'étend de 23° 55' à 30° 50' lat. N., et de 10° 15' à 17° 5' long. E.: 576 kil. sur 310; 90,000 hab. Ch.-l., Mourzouk. Autres villes, Ghermah, Sebha, Bangem, Tessaouah. Le Fezzan se compose de plusieurs oasis séparées par d'immenses plaines de sable. Le sol est très fertile dans les oasis; les dattes y sont les meilleures connues. C'est le grand marché intérieur de l'Afrique septentrionale, et le rendez-vous des caravanes du Caire, de Tripoli, de Tunis, de Ghadamès. — Le Fezzan était primitive-

ment habité par les Garamantes, dont la ville actuelle de Ghermah rappelle le nom. Au temps de Pline, ce pays portait le nom de Phazanie, d'où est dérivé le nom moderne. Conquis par les Arabes, le Fezzan devint, grâce à sa position au milieu des sables du désert, un état indépendant; cependant, cet état finit par payer tribut au bey de Tripoli, tout en conservant ses chefs indigènes; mais en 1811 Mohammed-el-Mokuy, envoyé par le bey de Tripoli pour percevoir le tribut, s'empara de Mourzouk pour son propre compte, massacra la famille régnante, et se fit confirmer par le bey dans sa nouvelle conquête en lui offrant un tribut triple de celui qu'il recevait précédemment.

FIACRE (saint), patron des jardiniers, né en Irlande vers 600, vint en France, établit dans la Brie, près de Meaux, à l'endroit où se trouve aujourd'hui un village de son nom, un hospice pour les pèlerins, et mourut en 670. On dit que les voitures de louage appelées *fiacres* ont pris le nom de saint Fiacre parce qu'elles avaient servi d'abord à transporter les voyageurs à l'hospice fondé par ce saint. On célèbre la Saint-Fiacre le 30 août.

FIBONACCI (Léonard), nommé aussi *Léonard de Pise*, du nom de sa patrie, né à Pise au XII<sup>e</sup> siècle, voyagea parmi les Arabes d'Afrique, et en rapporta, dit-on, la connaissance des chiffres arabes, dont d'autres attribuent l'introduction à Gerbert. On a de lui en manuscrit : *Liber Abaci*, écrit en 1202.

FICAROLO, ville du roy. Lombard-Vénitien, à 27 kil. S. O. de Rovigo; 3,000 hab. Port, pont volant sur le Pô. Commerce de soie.

FICHTE (J. Gottlieb), philosophe allemand, né en 1762 à Ramenau en Lusace, fils d'un marchand mercier, fut d'abord précepteur particulier à Königsberg, où il se lia avec Kant; se fit connaître de bonne heure par la *Critique des Révolutions* (1792), et par un écrit sur la *Révolution française* (1793), et devint en 1793 professeur de philosophie à Iéna où il excita un grand enthousiasme par son éloquence et par la nouveauté de ses idées. Accusé d'athéisme dans cette ville, il se démit de ses fonctions en 1799 et se retira à Berlin. Il fut nommé en 1805 professeur à Erlangen, et peu après professeur et en même temps recteur à l'université de Berlin. Lors de l'invasion des Français en Prusse, il prononça des *Discours à la nation allemande*, qui ranimèrent vivement l'esprit public. Il mourut à Berlin en 1814, attaqué d'une épidémie que la guerre avait fait naître. Fichte voulut compléter le système de Kant et donner une base inébranlable aux connaissances humaines; il imagina pour cela une théorie qu'il appelle la *doctrine de la science*. Partant de la seule idée du moi, il prétend en faire sortir la notion du monde et celle de Dieu même. Ce système est connu sous le nom d'*idéalisme transcendantal*. Il le modifia lui-même considérablement dans la suite, et tomba dans une espèce de panthéisme. Il reconnut enfin la vanité de la spéculation et la nécessité de s'en rapporter aux convictions naturelles de la conscience. Fichte eut un grand nombre de disciples, entre autres Schelling, qui devint ensuite son adversaire. Ses principaux ouvrages sont : *Idée de la Doctrine de la science*, 1794; *Principes fondamentaux de la Doctrine de la science*, 1794; *Destination de l'homme de lettres*, 1794; *Droit naturel*, 1796; *Système de morale*, 1798; *Destination de l'homme*, 1800 (traduit en français par Barchou de Penhoën, 1832); *Théorie de la religion*, 1806. Il a en outre exposé ses opinions dans un *Journal philosophique*, publié à Iéna, 1797 et années suivantes. Une *Vie de Fichte* a été publiée par son fils, aujourd'hui prof. à Bonn, 1830, 2 v. in-8. M. Grimblot traduisit ses *Œuvres choisies*, 1843, in-8.

FICHELBERG ou FICHELTEGEBIRGE (c.-à-d. le mont aux sapins), montagne de Bavière (Haut-

Mein), par 50° lat. N., 9° 15' long. E., lie le Bohmerwald aux monts de Franconie; son sommet le plus haut atteint 1,060 mètres. Des ses flancs sortent la Naab au S., l'Eger à l'E., la Saale au N. et le Mein à l'O.

FICIN (MARSILE), *Marsilio Ficino*, né à Florence en 1433, mort en 1499, fils du médecin de Côme de Médicis, étudia dès sa première jeunesse avec ardeur la langue grecque et la philosophie de Platon. Il devint recteur de deux églises de Florence, puis chanoine de la cathédrale, et fut comblé des bontés de Côme, Pierre et Laurent de Médicis. Il rendit à Platon un culte presque idolâtre et fit établir à Florence une académie platonicienne. Il croyait à l'astrologie, à la divination, à l'alchimie. On lui doit la traduction latine de Platon, Venise, 1491; de Plotin, Florence, 1492; de Denys l'Aréopagite, Cologne, 1536; de quelques traités de Jamblique, Porphyre, etc., Venise, 1497; il a en outre composé un grand nombre d'ouvrages, entre autres: *Theologia platonica de immortalitate*, etc., 1488; *De Vita*, 1489. Ses œuvres ont été publiées en 2 vol. in-fol., Paris, 1641.

FIDANZA (BONAVENTURE DE). Voy. BONAVENTURE.

FIDELITE (marquis de LA). Voy. ELIO.

FIDELITE (ordre de la). On nomme ainsi: 1° un ordre institué en 1701 par Frédéric III, électeur de Brandebourg, et plus connu sous le nom d'ordre de l'Aigle-Noir (Voy. AIGLE); — 2° un ordre institué en 1715 par le margrave Charles-Guillaume de Bade-Dourlach, à l'occasion de la fondation de Carlsruhe.

FIDENES, *Fidenæ*, petite ville des Sabins, au confluent du Tibre et de l'Anio, fut prise par Romulus, Tullus Hostilius, Ancus Martius, Tarquin l'Ancien, mais ne reçut de colonier rom. qu'en 425 av. J.-C. Son amphith. s'écroula l'an 26 de J.-C.; 20,000 h. y périrent.

FIDENTIA, ville d'Italie,auj. BORGOSAN-DONINO.

FIDJI (archipel). Voy. VITI.

FIEF, en latin mod. *Feodum* (du saxon *fee*, salaire, et *od*, bien, propriété), d'où *féodalité* et *feudataire* (Voy. ces noms). On désignait par ce mot la terre donnée à titre de récompense par un chef germain ou franc aux guerriers de sa bande, qui l'avaient suivie dans les combats. C'est dans une charte de Charles-le-Gros en 884 que le mot *ief* est employé pour la première fois pour désigner ces sortes de concessions, que jusqu'au IX<sup>e</sup> siècle on avait appelées *beneficium*, bénéfice. (Voy. BÉNÉFICE). On distinguait les fiefs en *grands fiefs* ou *pairies féodales* (Voy. PAIRS); en *fiefs simples*, qui relevaient de la couronne, et *arrière-fiefs* dont les possesseurs ne relevaient qu'indirectement de la couronne et dépendaient d'un seigneur qui lui-même était feudataire et soumis à un suzerain plus puissant. Le nombre des fiefs varia en France d'une manière infinie.

FIELDING (Henri), romancier anglais, né en 1707 à Sharpam-Parck (Somerset), mort à Lisbonne en 1754, fut d'abord destiné au barreau. Il se livra dans sa jeunesse à la dissipation et épuisa sa fortune. Il fit alors pour vivre des comédies et des romans, Il obtint ensuite la place de juge de paix à Londres. Le plus célèbre de ses romans est *Tom Jones* ou *l'Enfant trouvé*, 1750, que l'on regarde comme un modèle du genre. On a encore de lui: *Jonathan Wild*, *Joseph Andrews*, 1742; *Amélie*, 1751. Plusieurs de ses comédies sont imitées de Molière. *Tom Jones* a été traduit par Laplace, 1750, Chéron, 1804, Labédollière, 1833, Defauconpret, 1836. Les *Œuvres complètes* de Fielding ont été plusieurs fois publiées, et dernièrement à Londres, 1833, 10 vol. in-8. — Sa sœur, Sarah Fielding, a donné le roman de *David Simple*, 1749, et quelques autres écrits.

FIESCHI (Joseph), auteur d'un des plus horribles attentats dont l'histoire ait conservé le souvenir, né en Corse en 1790, tenta en 1835 de faire périr d'un seul coup le roi de France Louis-Philippe et les

princes de la famille royale. Il dressa dans ce but une machine infernale dans une maison du boulevard du Temple, et le 28 juillet, pendant une grande revue, il la fit partir au moment où le roi passait devant ses fenêtres, accompagné de son état-major: 18 personnes perdirent la vie, au nombre desquelles on compte le maréchal Mortier, duc de Trévise; 22 autres personnes furent grièvement blessées; le roi n'échappa que par miracle. Fieschi fut pris et condamné à mort avec Pépin et Morey, ses complices. Cet homme avait d'abord été berger, puis militaire; il était, peu avant l'exécution du crime, employé à Paris par le gouvernement comme gardien du moulin de Croullebarbe sur la Bièvre; mais ayant perdu cette place, il se trouvait sans ressources. Il avait été précédemment condamné pour vol à 10 ans de reclusion.

FIESOLE, *Fæsula*, ville de Toscane, à 6 kil. N. E. de Florence. Evêché. Voy. FÈSULES.

FIESOLE (Giovanni DA), peintre. Voy. GIOVANNI.

FIESQUE, en italien *Fiesco*, et au pluriel *Fieschi*, illustre famille de Gènes qui remonte aux premiers temps du moyen âge; elle posséda d'abord en pleine souveraineté et à titre de comté la ville de Lavagna, située à l'E. de Gènes; mais elle la céda à cette république en 1198, et reçut en échange le droit de bourgeoisie et de noblesse. Les Fiesques possédaient de nombreux fiefs dans la Ligurie, le Piémont, la Lombardie, l'Ombrie, et même dans le royaume de Naples. Ils ont donné à l'Église deux papes (Innocent IV et Adrien V), un grand nombre de cardinaux, de patriarches, d'archevêques, etc. On compte parmi eux plusieurs nobles du Saint-Empire, un maréchal de France sous Louis IX, plusieurs généraux, quatre amiraux; mais le plus célèbre de tous est Jean-Louis Fiesque (qui suit), auteur de la conspiration dite *conjuración de Fiesque*.

FIESQUE (J.-Louis), noble génois, né vers 1524, conspira en 1547 contre André Doria, qui exerçait le pouvoir suprême à Gènes, et contre Jeannetin Doria, son neveu, qui devait lui succéder. Il s'était déjà rendu maître de la ville, et avait fait massacrer Jeannetin Doria, lorsqu'il tomba à la mer en passant sur une planche et se noya. Après sa disparition, la conspiration fut bientôt étouffée; ses complices furent cruellement punis. L'histoire de cette conspiration a été écrite en italien par Mascardi, 1629, in-4, et en français par le cardinal de Retz. Schiller a mis sur la scène la *Conjuración de Fiesque*, et M. Ancelot a donné en 1824 une tragédie de *Fiesque*.

FIFE, comté maritime de l'Écosse, appelé d'abord *Othelinia*, est situé au N. du golfe de Forth, à l'E. des comtés de Perth, Clackmannan, Kinross, et sur la mer: 65 kil. sur 25; 129,000 hab. Ch.-l., Cupar. Houille, chaux, beau marbre, culture florissante. — Ce comté fut en 840 érigé par Kenneth, roi d'Écosse, en faveur de Fife-Macduff qui lui donna son nom. Le comté de Fife fut le théâtre des premiers troubles qui éclatèrent en Écosse au XVI<sup>e</sup> siècle.

FIFE (comtes de), illustre famille d'Écosse, dont l'origine remonte à Fife-Macduff, qui reçut le titre de comte sous le règne de Kenneth II, vers 840, en récompense des services qu'il avait rendus dans les guerres contre les Pictes. Ses descendants, parmi lesquels on remarque Macduff qui soutint Malcolm contre l'usurpateur Macbeth, portèrent le titre de comtes de Fife jusqu'en 1353 ou 1424. Le nom de Duff subsista seul à partir de cette époque; mais en 1750, William Duff de Bracco reprit le titre de comte de Fife. Ce titre est aujourd'hui représenté par James, 4<sup>e</sup> comte de Fife, vicomte Macduff, et pair d'Angleterre.

FIGEAC, ch.-l. d'arr. (Lot), à 50 kil. N. E. de Cahors; 6,237 hab. Toiles, étoffes de coton. Société d'agric., collège. Pat. de Fr. Champollion, auquel on doit la connaissance du système hiéroglyphique, et

de son frère, connu sous le nom de Champollion-Figeac. — Figeac doit son origine à une abbaye de Bénédictins, fondée en 755 par Pepin. Les Calvinistes, après plusieurs tentatives inutiles, s'en emparèrent en 1576 et y construisirent des fortifications qui furent démolies en 1622.

FIGUEIRA (Jacques), navigateur portugais, s'empara de l'île de Sumatra en 1510 sous le règne d'Emmanuel-le-Grand, et au nom de son souverain.

FIGUEIRA-DA-FEZ, ville du Portugal (Beira), à 35 kil. S. O. de Coïmbre, à l'embouchure du Mondego; 6,400 hab. Port sûr, mais d'accès difficile. Commerce de sel, vin, etc.

FIGUEIREDO (Antonio PEREIRA DE), savant oratorien portugais, né à Macao en 1725, mort en 1797, publia d'abord des ouvrages de grammaire qui firent du bruit, puis s'attacha à la politique, écrivit pour le pouvoir royal, fut nommé membre du tribunal royal de censure en 1768, interprète dans les bureaux des affaires étrangères et de la guerre, député de la junte du subsidie littéraire et de l'instruction publique. Il était membre de l'Académie royale des Sciences dans la classe de littérature. Il composa un très grand nombre d'ouvrages; les principaux sont : *Exercices des langues latine et portugaise*, en latin et portugais, Lisbonne, 1751, in-8; *Novo methodo da Grammatica latina*, 1752, in-8; *Doctrina veteris ecclesie de suprema regum potestate*, 1765, in-fol., traduit en français avec le texte latin, Paris, 1766.

FIGUEIRO DOS VINHOS, ville du Portugal (Estremadura), à 40 kil. N. O. de Thomar; 2,400 hab.

FIGUEROA (François DE), poète espagnol, né à Alcalá de Hénarès en 1540, mort en 1620, eut une grande célébrité de son temps et fut membre des académies de Naples, de Rome, de Bologne et de Sienna. Il a composé plusieurs comédies dont la meilleure est intitulée : *Amor y Fortuna*. Ses œuvres ont été imprimées à Lisbonne en 1626.

FIGUIERES, en espagnol *Figueras*, ville d'Espagne (Barcelone), à 44 kil. S. E. de Perpignan; 7,400 hab. Citadelle importante, dite *San-Fernando*, à 600 mètres de la frontière française. Arsenal, magasin à poudre, casernes, etc. Grande place entourée d'arcades. — Les Français se sont emparés plusieurs fois de la citadelle qui défend cette ville, notamment en 1808, en 1811 et en 1823.

FILADELFIA, ville du roy. de Naples (Calabre Ult. 2<sup>e</sup>), à 19 kil. S. de Nicastro; 3,200 hab. Plusieurs belles églises. A 4 kil. au N. O. de cette ville se trouve l'*Ostia di Ciccone*, construite sur l'emplacement du *Fundus Sicæ* qui faisait partie de l'ancienne *Hipponium*, et où Cicéron se réfugia pour se soustraire aux recherches de Clodius.

FILANGIERI (Gaëtan), célèbre publiciste, né à Naples en 1752 d'une famille noble et ancienne, fut d'abord destiné à l'état militaire; mais il préféra l'étude du droit, et se distingua de bonne heure au barreau. Il occupa depuis 1777 plusieurs emplois à la cour et fut appelé en 1787 au conseil suprême des finances. Une application trop assidue et des malheurs domestiques abrégèrent sa vie, et il mourut à l'âge de 36 ans, en 1788. Filangieri s'est fait une réputation européenne par l'ouvrage intitulé : *Science de la législation*, où il traite des règles générales de la législation et des moyens d'apprécier ou de perfectionner les lois existantes, en 5 livres, 1780-88, 7 vol. in-8. L'ouvrage est malheureusement resté inachevé; dans ce qui en a paru, l'auteur expose d'abord les règles générales de la législation, puis il applique ces lois à la politique, à l'économie sociale, à l'éducation, à l'instruction publique, à la religion. L'ouvrage a été traduit en français par Gallois, 1789-91, 7 vol. in-8, et accompagné de notes par Benjamin Constant, 1821, 6 vol. in-8.

FILASSIER (J.-J.), compilateur, né en Flandre vers 1736, mort en 1806. Enthousiaste des écrits de J.-J. Rousseau, il fit plusieurs ouvrages dans le but de contribuer au perfectionnement de l'éducation, entre autres : *Dictionnaire historique d'éducation*, Paris, 1771, 2 vol. in-8 (recueil d'anecdotes instructives); *Eraste, ou l'Ami de la jeunesse*, 1773 (abrégé encyclopédique en forme de dialogues). Filassier était aussi un agronome distingué. On lui doit un *Dictionnaire du Jardinier*, 1790. Il fut membre de l'Assemblée législative.

FILEHNE, *Wielen* en polonais, ville des États prussiens (Posen), à 70 kil. N. O. de Posen; 3,100 hab.

FILICAIA (Vincent DE), poète lyrique italien, né en 1642 à Florence, mort en 1707. Retiré à la campagne, il cultiva longtemps les muses en silence, sans songer à publier ses poésies; mais plusieurs odes qu'il composa lors de la délivrance de Vienne et de la défaite des Turcs par Sobieski (1683) ayant été connues, il jouit bientôt d'une réputation européenne, et se vit recherché par les princes. Le grand-duc de Toscane le nomma sénateur et lui donna le gouvernement de la ville de Volterra; la reine Christine le combla de bienfaits. Le recueil des poésies de Filicaia parut en 1684, in-4; il en a paru en 1762 une édition en 2 vol., le 1<sup>er</sup> contenant des poésies toscanes (odes ou canzoni, sonnets, etc.), l'autre des vers latins. Outre ses odes sur *l'expulsion des Turcs*, on admire surtout un sonnet de Filicaia sur la destinée de l'Italie.

FILICURI, *Phœnicussa* ou *Phœnicodes*, une des îles Lipari, par 12° 3' long. E., 38° 34' lat. N.; 10 kil. sur 7; 800 hab. Un peu de blé, de vin et d'huile.

FILIOS, *Billæus*, rivière de la Turquie d'Asie (Anatolie), tombe dans la mer Noire près d'une ville nommée aussi Filios, après un cours de 130 kil.

FILLEAU DE LA CHAISE (Jean), né à Poitiers vers 1630, mort à Paris en 1693, fut chargé d'écrire l'*Histoire de saint Louis* avec les pièces recueillies par Tillemont. Cet ouvrage parut en 15 livres, Paris, 1688, in-4, et eut un grand succès. On a encore de lui : *Discours sur les pensées de Pascal*, 1672, et *Discours sur les preuves des miracles de Moïse*, qui se trouvent dans plusieurs éditions des *Pensées de Pascal*. — Filleau de Saint-Martin, frère cadet du précédent, mort vers 1695, a traduit l'*Histoire de Don Quichotte de la Manche*, 1677, 4 vol. in-12. — Un autre Filleau, professeur de droit à Poitiers, a publié : *Arrêts notables du parlement de Paris*, 1631, 2 vol. in-fol.

FILMER (sir Robert), publiciste anglais, né en 1604, dans le comté de Kent, mort en 1647, a publié : *Anarchie d'une monarchie limitée et mixte*, 1646, et *Patriarcha*, où il fait dériver la politique de l'autorité paternelle. Il fut réfuté par Locke et Sidney.

FILOQUIA, ville de la Grèce moderne. Voy. ARGOS AMPHILOCHICUM.

FIMBRIA, fougueux partisan de Marius. Envoyé en Asie comme lieutenant du consul Valérius Flaccus, qui avait été nommé à la place de Sylla (86 av. J.-C.), il souleva l'armée contre ce général, et le fit périr pour se mettre à sa place. Il remporta plusieurs avantages contre Mithridate, et, fier de ses succès, parcourut l'Asie, exerçant ses vengeances sur les partisans de Sylla; mais bientôt, poursuivi lui-même par ce général, il fut réduit à se donner la mort, l'an 85 av. J.-C.

FIMES, ville de France. Voy. FISMES.

FINAL, *Finale* en italien, ville des États sardes, sur le golfe de Gènes, à 53 kil. S. O. de Gènes; 7,000 hab. Trois forts; commerce. Aux environs, grottes curieuses. — Cette ville était jadis le ch.-l. d'un marquisat que l'empereur Charles VI vendit en 1713 à la ville de Gènes.

FINAL, *Finale*, ville du duché de Modène, sur

le Tanaro, à 9 kil. N. E. de Modène; 6,000 hab. Soieries, toiles; commerce.

**FINDHORN**, riv. d'Écosse, naît dans le comté d'Inverness, et tombe dans le comté de Murray, à 2 kil. N. E. de Forres, après un cours de 70 kil.

**FINE (LOCH)**, golfe sur la côte S. O. de l'Écosse, dans le comté d'Argyle; 60 kil. de profondeur sur 5 de large. Renommé par les harengs qu'on y pêche.

**FINESTRAT**, ville d'Espagne (Valence), à 6 kil. de la Méditerranée, et à 77 kil. N. E. d'Alicante; 2,700 hab. Sparterie.

**FINGAL**, guerrier écossais, père d'Ossian. *Voy. OS-SIAN.*

**FINGAL** (grotte de), grotte curieuse, formée de colonnes basaltiques, est située dans l'île de Staffa, une des Hébrides, sur la côte occidentale de l'Écosse, à 35 kil. d'Oban.

**FINGUERRA** (Tommaso ou Maso par abréviation); sculpteur et orfèvre de Florence, inventa vers l'an 1452 l'art d'imprimer des estampes avec des planches de cuivre gravées en creux. Il excellait aussi dans l'art de nieller, c.-à-d. de fondre, dans les sillons faits avec le burin sur l'or ou sur l'argent, un métal d'une autre couleur qui formait un dessin. On estime surtout son estampe du *Couronnement de la Vierge*, qui est au musée du Louvre.

**FINISTERRE** ou **FINISTERE** (cap), *Finis terræ* et *Ariabrum prom.*, promontoire d'Espagne (Santiago), par 11° 36' long. O., 42° 56' lat. N.; il était regardé par les anciens comme le point le plus occidental de l'Europe, et l'endroit où le monde finissait.—Tout près de ce cap se trouve un village du même nom.

**FINISTERRE** (cap), *Boletium promont.* des anciens, *Land's End* des Anglais, cap d'Angleterre, au S. O. du comté de Cornouailles, à l'O. du cap Lizard.

**FINISTERRE** (dép. du), département le plus occidental de toute la France, se trouve à la fois sur la Manche et sur l'Océan Atlantique, et est borné à l'E. par les départements du Morbihan et des Côtes-du-Nord; 111 kil. sur 84; 6,934 kil. carrés; 546,955 hab.; ch.-l. Quimper. Il prend son nom de sa position à l'extrémité occidentale de la terre de France. Il est formé de la partie occidentale de la Bretagne (l'île d'Ouessant en fait aussi partie). Côtes découpées; beaucoup de baies, anses et bons ports. Montagnes dites d'Arrée et montagnes Noires; climat humide; mines de plomb argentifère (à Poullaouen et Huelgoat); houille, grès, gneiss, schistes, bonnes pierres à aiguiser les faux; 4 sortes de marbres, terre à bruyères, mais fertile (grains, légumes, grands choux, fruits à cidre, tabac); pâturages excellents, quelques forêts. Bons chevaux (2 races), bétail (petite race), moutons, pores, etc. Industrie active; exploitation des mines; toiles diverses, corderies, papier, tabac, etc.—Le dép. du Finisterre se subdivise en 5 arrondiss. (Quimper, Brest, Morlaix, Châteaulin, Quimperlé), 43 cantons, 281 communes; il dépend de la 15<sup>e</sup> division militaire, ressort de la cour royale de Rennes, et a un évêché à Quimper.

**FINLANDE** (grand-duché de), *Souomi* en finnois, *Finland* en allemand, *Finnungia*, *Fennonia*, *Venedia* en latin moderne, province de la Russie d'Europe, bornée par le golfe de Finlande au S., par le golfe de Botnie à l'O., par la Norwège au N., s'étend de 59° 53' à 70° lat. N. et de 17° à 30° 15' long. E.: 1,100 kil. carrés sur 550; 1,300,000 hab. Les archipels d'Aland et d'Abo en dépendent. Abo était jadis sa capitale; c'est aujourd'hui Helsingfors.—Elle est actuellement divisée en 7 petits gouvernements, Viborg, Kimmenegard, Tavastehus, Uleaborg, Vasa, Kuopio, Abo. Elle a été formée de la réunion successive de la Finlande propre, d'une partie de la Laponie, de la Botnie et de la Carélie. La Finlande renferme une grande quantité de lacs (dont les principaux sont les lacs de Ladoga, Pajani, d'Enara, de Sälma); elle a de beaux ports, quel-

ques mines de fer, de cuivre, et des carrières de marbre; le froid y est extrême, le sol peu propre à l'agriculture, sauf au S. et à l'O. L'industrie est peu avancée. Sa position à l'O. et sur la mer Baltique la rend d'une haute importance pour la Russie. La Finlande fut totalement inconnue aux anciens, bien qu'ils paraissent avoir connu les *Fenni* ou Finnois (*Voy. FINNOIS*). Aux 5<sup>e</sup>, 11<sup>e</sup>, 12<sup>e</sup> siècles les principaux habitants de ce pays étaient les Ymes, les Quènes, les Kiriales, peuplades tchoudes qui formaient autant de petits états indépendants. Le christianisme s'introduisit en Finlande au 11<sup>e</sup> siècle. La possession de cette province fut longtemps disputée par les Suédois et les Russes; la paix de Viborg, 1609, et celle de Stolbova (1617), la donnèrent à la Suède. Les Russes recouvrèrent une portion de la Carélie par le traité de Nystad, 1721; acquirent en outre diverses places par celui d'Abo, 1743, et enfin le reste de la Finlande (avec la Botnie orient.), par celui de Frédrikshamn, 1809.

**FINLANDE** (golfe de), bras oriental de la mer Baltique, s'étend de 59° à 60° 37' lat. N. et de 19° 25' à 27° 37' long. E. Il a 115 kil. de long sur 13 à 28 de large et reçoit entre autres rivières la Néva. Ses côtes sont semées d'îlots et de récifs.

**FINMARK** (c.-à-d. *marche finnoise*), province septent. de la Norwège, entre 60°-71° lat. N., est séparée de la Laponie russe par la rivière de Tana; au N. et à l'O., elle est bornée par l'Océan Glacial; 660 kil. sur 300; 30,000 hab. Lieu principal, Alten. Un nombre infini d'îlots sont répandus sur les côtes du Finmark, qui à son extrémité septentrionale est terminée par le cap Nord. Cette province stérile et glacée est habitée par des Lapons nomades qui se nourrissent de la chair et du lait de leurs rennes, et par des Quènes ou Finnois qui y ont émigré au 17<sup>e</sup> siècle et lui ont donné le nom qu'il porte auj.

**FINNINGIA**, nom latin moderne de la FINLANDE.

**FINNOIS**, *Fenni* en latin, peuple barbare de l'Europe N. E., originaire de l'Asie septentrionale, le plus reculé de tous suivant les anciens, habitait dans les premiers temps de l'empire romain tout l'intérieur des terres comprises depuis la Vistule et les monts Carpathes jusqu'au Rha (Volga); mais lors de l'arrivée des Goths, les *Fenni* furent moitié soumis et moitié refoulés dans la Sarmatie septentrionale et la Scandinavie. On peut les partager dès cette époque en deux groupes principaux: les *Fenni* occidentaux ou Finnois proprement dits, qui habitaient les golfes actuels de Livonie et de Finlande jusqu'au confluent du Volga et de l'Oka; les *Fenni* orientaux, qui s'étendaient depuis le confluent du Volga et de l'Oka jusqu'aux monts Oural. Dans la suite les migrations successives des barbares de l'Asie resserrèrent peu à peu les Finnois dans la partie de l'Europe qui a pris d'eux le nom de Finlande (*Voy. FINLANDE*). On croit avec raison que les *Fenni* sont une branche des Huns (*Humi*).

**FIONDA** ou **FIRONDA**, *Tekrova* des Turcs, ville de la Turquie d'Asie (Satalieh), à 49 kil. S. O. de Satalieh. On voit près de là les ruines de l'anc. *Phaselis*.

**FIONIE**, île du Danemark. *Voy. FYEN.*

**FIORD**, terminaison d'un grand nombre de noms géographiques suédois et danois, veut dire bras de mer ou détroit.

**FIORENZO**, ville de Corse. *Voy. SAINT-FLORENT.*

**FIORENUOLA**, *Florentia*, ville du duché de Parme, à 23 kil. S. E. de Plaisance; 3,000 hab. Patrie du cardinal Alberoni. A 13 kil. au S. de cette ville se trouvent les ruines de l'ancienne *Veleia* qui fut engloutie au 1<sup>er</sup> siècle par l'éboulement d'une montagne.

**FIRANDO**, *Phing-hou* en chinois, île du Japon, près de la côte S. de celle de Ximo, par 33° 30' lat. N., 127° long. E.: 40 kil. sur 22. Lieu principal, Nagasaki. Les Hollandais y abordèrent en 1609 et y

fondèrent le premier établissement qu'ils aient eu au Japon.

**FIRDOUCY.** Voy. FERDOUCY.

**FIRENZE**, nom italien de FLORENCE.

**FIRENZUOLA** (Ange), écrivain toscan, né à Florence en 1493, mort vers 1548, étudia à Perouse et se lia dans cette ville avec le fameux Arétin. Il suivit d'abord le barreau, puis entra chez les religieux de Vallombreuse, et fut pourvu de plusieurs abbayes. Il mena, comme son ami Pierre l'Arétin, une vie fort licencieuse, et publia des écrits plaisants ou galants, entre autres : *Discours des animaux*, imités des fables orientales (traduits par Gabriel Cottier, 1556) ; *Entretiens d'amour* ; *Nouvelles* dans le genre de Boccace ; *Dialogues sur les beautés des dames* (traduits par J. Pallet, 1578). Ses œuvres ont été réunies en 3 vol. . Florence, 1763.

**FIRMA AUGUSTA**, ville d'Hispanie,auj. EGJJA.

**FIRMICUS MATERNUS** (Julius), écrivain chrétien du iv<sup>e</sup> siècle, a composé un *Traité de la fausseté des religions profanes*, publié d'ordinaire avec *Minutius Félix*, Leyde, 1672, in-8. On lui attribue aussi un ouvrage sur l'astronomie, ou plutôt l'astrologie, qui ne paraît pas être de lui.

**FIRMIN** (saint), premier évêque d'Amiens, martyr vers l'an 287. On le fête le 25 septembre.

**FIRMINY**, ville du dép. de la Loire, à 11 kil. S. O. de Saint-Étienne; 2,800 hab. Clous, noir de fumée, rubans. Aux environs, riches mines de houille.

**FIRMONT** (EDGEWORTH DE), Voy. EDGEWORTH.

**FIRMUM, FIRMUM, Fermo**, v. d'Italie (*Picenum*), près de l'embouchure du Tinnna dans l'Adriatique, devint colonie romaine l'an 264 av. J.-C. (Voy. FERMO.)

**FIRMUS** (Marcus), général romain, né à Séleucie en Syrie, se proclama empereur en Égypte et voulut venger Zénobie; il fut pris par Aurélien qui le fit mettre à mort (273).

**FIRMUS**, général des Maures en Afrique, se souleva contre Valentinien II en 375. Après quelques succès il fut forcé de se donner la mort.

**FIROZABAD** ou **DJOUR**, ville d'Iran (Fars), à 100 kil. S. de Chiraz; 2,000 hab. Commerce d'eau de rose célèbre. Elle est bâtie sur les ruines de *Firoshah*, v. jadis importante. Toutes deux tirent leur nom de rois nommés Firouz (Voy. PEROSÉS et PACORUS). — Il y a un autre Firozabad en Iran (Kourdistan), à 95 kil. S. O. d'Hamadan.

**FIROZPOUR**, ville murée de l'Inde anglaise (possessions médiates), à 100 kil. N. O. de Delhi. Ch.-l. d'un état nommé aussi Firozpour.

**FIRTCHOVA** ou **HIRTCHOVA**, ville de la Turquie d'Europe (Roumélie), dans l'ancienne Albanie, sur le Drin noir, à 180 kil. S. E. de Scutari.

**FISCHART** (Jean), satirique allemand. Voy. MENTZER.

**FISCHER** (J.-Frédéric), philologue, né à Cobourg en 1726, mort à Leipsick en 1799, fut nommé en 1751 co-recteur de l'école de Saint-Thomas à Leipsick, et devint en 1762 professeur de belles-lettres à l'université de cette ville. Il a donné des éditions estimées d'Anacréon, d'Eschine le *Socratique*, de Théophraste, de Paléphate, de plusieurs dialogues de Platon, et d'excellentes *Remarques sur la grammaire grecque* de Weller, 1748 et 1798. — Le nom de Fischer a été porté en Allemagne par un grand nombre d'autres personnages, notamment par un célèbre architecte de Vienne qui florissait vers 1700, et à qui on doit le palais de Schenbrunn et l'église de St-Barthélemy à Vienne; — et par deux savants mathématiciens, l'un J.-Charles Fischer, né en 1760 à Alstedt (Saxe-Weimar), mort en 1833, professeur à Iéna, à Dortmund, à Greifswalde, auteur d'excellents ouvrages élémentaires sur les mathématiques, la physique, l'agriculture; on connaît surtout en France ses *Éléments de physique*, Iéna, 1797,

trad. en français par M. Biot; — l'autre, Gott.-Auguste Fischer, né en 1763 près de Meissen, mort en 1832, professeur à l'école polytechnique de Saxe, auteur de divers ouvrages, parmi lesquels on remarque *l'Art de faire des calculs de tête*, Dresde, 1808.

**FISHER** (J.), évêque de Rochester, chancelier de l'université de Cambridge, né à Beverley (comté d'York) vers 1455, très habile dans la controverse et les questions théologiques, défendit avec zèle le catholicisme et s'opposa avec courage au divorce de Henri VIII. Ce prince le fit condamner à mort; il fut exécuté en 1535. Il venait d'être nommé cardinal par le pape.

**FISHGUARD**, petit port d'Angleterre, dans le pays de Galles (Pembroke), à 31 kil. N. de Pembroke, sur le canal Saint-George; 2,000 hab. Pêche du hareng autrefois très active, construction de bâtiments pour le cabotage. Un corps français de 1,200 hommes y fit une descente en 1797 et y fut fait prisonnier.

**FISKERNÆS**, colonie danoise des Frères Moraves, dans le Groënland occid., fondée en 1754; 1,000 hab. Pêche de phoques.

**FISMES**, *Fines Remorum*, ch.-l. de cant. (Marne), à 26 kil. O. de Reims; 2,120 hab. Lainages. Commerce de vins, etc. Patrie de l'historien Velly et de mademoiselle Lecouvreur, actrice. Cette ville a été le siège de deux conciles provinciaux en 881 et 935.

**FITAKI**, prov. du Japon, située dans la partie orientale de l'île de Nippon, s'étend sur une longueur de plus de 130 kil., et a pour ch.-l. Mito. Grand commerce de soie et de bestiaux.

**FITERO**, ville d'Espagne (Bilbao), à 20 kil. S. O. de Tudela; 2,500 hab. Abbaye royale. Draps communs, huile. On y fabrique des chaussures particulières dites *alpargatas*. Eaux thermales renommées.

**FITTRÉ**, pays de la Nigritie orientale, tributaire du royaume de Bergou. On y place un grand lac qui a, dit-on, quatre journées de circuit. C'est probablement le *Nuba palus* de Ptolémée ou le *Cauga* d'Edrisi.

**FITZ**, d'un vieux mot français qui veut dire *fil*, mot que l'on ajoute quelquefois en Angleterre au nom du père pour désigner le fils. Il s'applique surtout aux fils naturels des rois d'Angleterre, comme Fitz-James, duc de Berwick (fils naturel de Jacques II); James Fitz-roi, duc de Grafton, etc. — En Irlande, plusieurs familles font précéder leur nom du mot Fitz; les principales sont les Fitz-Gerald, les Fitz-Moritz, etc.

**FITZ-GÉRALD**, illustre famille d'Irlande, dont l'origine remonte au temps d'Édouard-le-Confesseur; elle porta dès 1314 le titre de comtes de Kildare, auquel elle ajouta, vers 1766, celui de ducs de Leinster.

**FITZ-GÉRALD** (lord Edward), né en 1763, près de Dublin, fils de James, premier duc de Leinster, et de lady Emilia Lennox, fille du duc de Richmond et nièce de Fox. Il embrassa d'abord la carrière des armes et combattit dans la guerre d'Amérique; mais en 1790, il quitta le service et vint prendre place au parlement d'Irlande. Dès que la révolution française eut éclaté, Fitz-Gérald en adopta les principes et se rendit en 1793 à Paris; il y épousa mademoiselle Pamela, fille, disait-on, du duc d'Orléans, L.-Philippe-Joseph, et de madame de Genlis. De retour en Irlande, Fitz-Gérald voulut affranchir son pays; il détermina le Directoire à lui fournir une flotte et des troupes (1796), et tenta plusieurs fois un débarquement; mais l'échoua dans ses efforts, fut trahi, livré, et se vit condamné à mort par la cour du banc du roi; il mourut, avant le supplice, des blessures qu'il avait reçues en se défendant (4 juin 1798). — Sa femme, aussi remar-

quable par sa beauté que par son esprit, avait été élevée avec les filles du duc d'Orléans par Mad. de Genlis ; elle épousa en secondes noces M. Pitcairn, consul américain à Hambourg, dont elle se sépara bientôt ; elle mourut presque dans l'abandon en 1831.

**FITZ-JAMES** (maison DE), noble famille, originaire d'Angleterre, mais française à partir du maréchal de Berwick, a pour tige James ou Jacques Stuart, duc d'York, roi d'Angleterre sous le nom de Jacques II, dont le fils naturel, Berwick, fut le premier duc de Fitz-James. (Voy. BERWICK).

**FITZ-JAMES** (François DE), 2<sup>e</sup> fils du maréchal de Berwick, embrassa l'état ecclésiastique, et devint en 1727 abbé de Saint-Victor, puis évêque de Soissons (1739). Il mourut en 1764. On a de lui : *Instruction pastorale contre le P. Berruyer*. — Charles, duc de Fitz-James, 3<sup>e</sup> fils du maréchal, et frère du précédent, né en 1712, mort en 1787, devint pair et maréchal de France. Il est l'aïeul d'Edouard, pair, puis député (après 1830), m. en 1838.

**FITZ-JAMES**, village du dép. de l'Oise, à 2 kil. N. E. de Clermont ; 400 hab. Ce village, nommé d'abord *Wart*, était le ch.-l. d'une seigneurie qui fut érigée en duché-pairie en 1710, en faveur de Fitz-James, duc de Berwick, fils naturel de Jacques II ; il porta depuis le nom de ce prince.

**FIUME**, *St-Veit-am-Flaum* en allemand, *Reka* en croate, ville maritime des États autrichiens, sur le golfe de Quarnero, à l'embouchure de la Fiumara, ch.-l. du district littoral hongrois, à 65 kil. S. E. de Trieste, par 45° 19' lat. N., 12° 6' long. E. ; 7,600 hab. ou 9,000 suivant d'autres. Port franc. Siège de l'évêché de Modrus. Lazaret, bibliothèque, gymnase, etc. Toiles, drap, potasse, tabac ; rosoglio, raffinerie de sucre ; etc. Commerce très actif avec les États d'Italie, la France, l'Algérie et Tunis.

**FIUME-FREDDO**, ville du roy. de Naples (Calabre Citérieure), à 17 kil. S. O. de Cosenza ; 3,700 hab.

**FIUMESINO**, l'ancien *Rubicon*, riv. de l'État ecclésiastique, naît à 3 kil. N. E. de Sogliano, et tombe dans l'Adriatique à 13 kil. S. E. de Cervia, après un cours de 20 kil.

**FIUMICINO**, port de l'État ecclésiastique, à 25 kil. S. O. de Rome, à l'embouchure du bras septent. du Tibre, approvisionnement Rome de poisson.

**FLACCUS** (Q. HORATIUS). Voy. HORATIUS.

**FLACCUS** (C. VALERIUS). Voy. VALERIUS.

**FLACCUS** (VERRIUS). Voy. VERRIUS.

**FLACIUS** (Mathias), théologien protestant, né en 1520, à Albone en Illyrie, mort en 1575, était élève de Luther et de Mélanchthon. Il fut d'abord professeur de langue hébraïque à Wittemberg (1544), puis professeur de théologie à Iéna (1557). Il eut en 1560 de longues discussions avec Strigelius sur le péché originel, et fut pour cette raison forcé de quitter l'université (1562). Il professa depuis dans différentes villes d'Allemagne et de Hollande. Flacius est surtout célèbre comme auteur d'une histoire ecclésiastique, écrite en latin et connue sous le nom de *Centuries de Magdebourg*, parce que Flacius la commença dans la ville de ce nom. Elle a été imprimée à Bâle, 13 vol. in-fol., 1559-74. On en a publié un extrait en 9 vol. in-4, Tubingue, 1592-1604. Cet extrait a été traduit en allemand tout entier, et partiellement en français et en suédois.

**FLAGELLANTS**, pénitents qui allaient en procession par les villes, nus jusqu'à la ceinture et armés d'un fouet dont ils se flagellaient publiquement pour expier leurs péchés. Les premiers Flagellants apparurent au XI<sup>e</sup> siècle. En 1268 ils formèrent une véritable secte, et Reinier, dominicain de Pérouse, fut déclaré leur chef. La peste qui désola l'Allemagne en 1348 redoubla leur ferveur, et ils se multiplièrent, malgré les censures et les anathèmes du clergé. En 1574, le roi de France, Henri III, s'enrôla dans cet ordre avec toute sa cour.

Il n'y a pas un siècle qu'on trouvait encore de ces fanatiques en Italie et dans le Midi de la France. J. Boileau a écrit l'*Histoire des Flagellants*, Paris, 1701. — On les nommait aussi *Blancs-Battus*.

**FLAHAUT**, famille noble de Picardie, possédait dès la fin du XVI<sup>e</sup> siècle la seigneurie de la Billarderie en Boulonnais, et reçut le titre de comte à la fin du dernier siècle. Elle a fourni à la France plusieurs officiers distingués. — C'est à cette famille qu'appartient le comte de Flahaut, ancien aide-de-camp de Napoléon, auj. pair de France.

**FLAHAUT** (madame DE), comtesse de Souza. Voy. SOUZA.

**FLAMAND** (François), sculpteur. Voy. DUQUESNOY (François).

**FLAMBOROUGH**, ville d'Angleterre (York), à 26 kil. S. E. de Scarborough ; 1,400 hab. Pêche. A 4 kil. E. se trouve le cap Flamborough, sur lequel on a élevé en 1806 un phare de 83 mètres de haut.

**FLAMEL** (Nicolas), écrivain-juré de l'université de Paris au XIV<sup>e</sup> siècle, mort en 1413, a été le sujet des fables les plus absurdes. Il avait acquis par des moyens qui n'étaient pas connus une fortune considérable ; on prétendit qu'il avait trouvé le secret de faire de l'or. On l'a fait aussi auteur de quelques ouvrages d'alchimie. Quoi qu'il en soit, on lui attribue la fondation de quatre hôpitaux, entre autres celui des Quinze-Vingts, des églises St-Jacques-la-Boucherie et des Innocents.

**FLAMINE DIALE**, grand pontife de Jupiter à Rome, avait la chaise curule, la robe de pourpre, et se faisait précéder d'un licteur. Il était soumis à une foule de pratiques bizarres et ridicules ; ainsi il lui était défendu de toucher des fèves, ou de la farine levée ; il ne pouvait porter sur lui aucun nœud, ni coucher trois jours de suite dans le même endroit, etc. Si sa femme venait à mourir, il perdait sa dignité de flamine.

**FLAMINES**, prêtres romains institués par Romulus ou par Numa, ainsi nommés du *flammeum*, espèce de voile couleur de feu qu'ils portaient sur la tête, et dont ils enveloppaient leurs cheveux. Ils se divisent en deux classes, les Flamines majeurs et les Flamines mineurs. Parmi les premiers, on distinguait le Flamine diale ou de Jupiter (Voy. ci-dessus), celui de Mars et celui de Quirinus.

**FLAMINIE**, *Flaminia*, une des sept provinces du diocèse d'Italie, allait de Modène à l'Adriatique, et avait pour bornes à l'O. l'Émilie, au N. la Vénétie, au S. la Valérie. Ch.-l., Ravenne. Elle correspondait à la partie orientale de la légation de Bologne, aux légations de Ferrare et de Ravenne, et à une partie de celle de Forlì. Elle devait son nom à la voie Flaminienne qui la traversait.

**FLAMINIENNE** (voie), *Flaminia via*, une des grandes voies romaines, conduisait de Rome à Ariminum par la Sabine, l'Ombrie, le pays des *Senones*, et avait 360 milles de long. Elle fut commencée par le consul Flaminius, l'an 222 av. J.-C. On la prolongea depuis jusqu'à Aquilée.

**FLAMININUS** (T. QUINTUS), général romain, consul l'an 197 av. J.-C., fut envoyé contre Philippe, roi de Macédoine, et contre la Ligue Achéenne. Il battit Philippe sur l'Aoûs, détacha de son parti les Achéens avec lesquels il fit alliance, le défit complètement lui-même à Cynoséphales, et peu après proclama libres toutes les villes grecques, mesure qui charma les Grecs, mais qui préparait leur asservissement. Il réduisit ensuite Nabis sans l'anéantir et souleva les Étoliens. De retour à Rome, il y obtint les honneurs du triomphe ; la cérémonie dura trois jours. Dix ans après, il fut envoyé à la cour de Prusias où Annibal avait trouvé un asile, et décida ce prince à livrer son hôte aux Romains, ce qu'Annibal ne put éviter qu'en s'empoisonnant. Plutarque a écrit sa vie. Florus l'appelle Flaminus.

**FLAMINIUS NEPOS (C.)**, consul l'an 223 avant J.-C., battit les Gaulois Insubriens. Nommé de nouveau consul en 217, il eut la témérité de livrer bataille à Annibal sans attendre son collègue et malgré les ordres du sénat; il fut complètement battu sur les bords du lac Trasimène et périt dans l'action. Quelques années auparavant (221), il avait pendant sa censure fait construire une route et un cirque qui portèrent son nom. *Voy. FLAMINIUS.*

**FLAMSTEED (J.)**, astronome, né en 1646 à Derby (Derbyshire), mort vers 1719, fut le premier chargé des travaux astronomiques à l'observatoire de Greenwich (1676). On a de lui *Historia caelestis*, 1712, dont il parut en 1725 une édition plus complète, 3 vol. in-fol. (c'est un des plus riches dépôts d'observations; on y trouve un catalogue de 3,884 étoiles). On lui doit aussi un magnifique *Atlas céleste*, 1729.

**FLANATIQUE (golfe)**, *Flanaticus sinus*, à l'E. de l'Istrie, entre cette province et l'Illyrie, auj. golfe de QUARNEROLO.

**FLANDRE**, *Vlaanderen* en flamand, *Flandra* en latin moderne. Nous distinguerons la Flandre actuelle et la Flandre ancienne.

#### 1° Flandre actuelle.

Le pays qui porte aujourd'hui le nom de Flandre se compose de deux provinces du royaume de Belgique, dites Flandre orientale et Flandre occidentale.

**FLANDRE ORIENTALE**, *Oost-Vlaanderen*, province du royaume de Belgique, bornée au N. par la province de Zélande, à l'E. par celles d'Anvers et du Brabant méridional, au S. par celle de Hainaut, et à l'O. par la Flandre occidentale: 60 kil. sur 53; 650,000 hab. Ch.-l., Gand. La Flandre orientale est formée de presque toute la partie orientale de l'ancien comté de Flandre et du pays de Waas; elle a remplacé en 1814 le dép. français de l'Escaut. Elle se divise en 4 arrond. (Gand, Oudenarde, Dendermonde, Eecloo).

**FLANDRE OCCIDENTALE**, *West-Vlaanderen*, prov. du roy. de Belgique, bornée au N. et au N. O. par la mer du Nord, à l'E. par les provinces de Zélande et de la Flandre orientale, au S. E. par celle de Hainaut, au S. O. et à l'O. par la France (dép. du Nord): 70 kil. sur 60; 530,000 hab. Ch.-l., Bruges. La Flandre occidentale est formée de la partie occidentale de l'ancien comté de Flandre; elle a remplacé en 1814 le dép. français de la Lys. Elle est divisée en 4 arr. (Bruges, Courtray, Furnes, Ypres).

#### 2° Flandre ancienne.

Anciennement on étendait le nom de Flandre à tout le pays compris entre le Bas-Escaut, la mer d'Allemagne, l'Artois, le Hainaut et le Brabant. On distinguait dans ce pays: le comté de Flandre qui en comprenait la plus grande partie; la Flandre française, qui fut détachée du comté de Flandre; et la Flandre impériale ou seigneurie de Flandre; cette dernière était formée du comté d'Alost sur la Dender, et du pays de Waas le long du Bas-Escaut.

**COMTÉ DE FLANDRE**, partie la plus importante de l'ancienne Flandre, embrassait dans sa plus grande étendue tout le pays compris entre les embouchures de la Swin et de l'Escaut au N., le Brabant et le Hainaut à l'E., la riv. de la Canche (dans le dép. du Pas-de-Calais) au S., et la mer du Nord à l'O. On y distinguait: la *Flandre française*, ainsi nommée parce qu'on y parlait le pur français (*Voy. ci-après*); elle fut détachée du comté en 1679; la *Flandre welche*, *gallicane* ou *wallone*, ainsi nommée parce qu'on y parlait un dialecte français: elle était comprise entre la Lys au N. et la Flandre française au S.; Tournay en était la ville principale; la *Flandre allemande* ou *teuto-nique*, *flamande* ou *flamingante*, ou encore *maritime*, pays où l'on parlait le dialecte flamand; il s'étendait entre la mer du Nord au N. O. et la Lys au S. O. D'autres noms étaient encore donnés à

diverses parties du comté de Flandre; mais ils sont moins usités. Sous le rapport administratif, le comté de Flandre était divisé en quatre districts: Gand, Bruges, Ypres et le pays libre. La capitale générale était Gand.

**FLANDRE FRANÇAISE**, province septentrionale de l'ancienne France, se composait de 3 quartiers: le quartier de *Terre-Franche*, le quartier de *Cassel*, le quartier de *Lille*; ce dernier se divisait en bailliages de Douai, châtellenie d'Orchies, châtellenie de Lille, Ch.-l. général, Lille. Autres villes remarquables: 1° dans le quartier de Terre-Franche, Dunkerque, Gravelines, Hondschoolle; 2° dans le quartier de Cassel, Cassel, Hazebrouck; 3° dans le bailliage de Douai, Douai; 4° dans la châtellenie d'Orchies, Orchies, Marchienne, Saint-Amand, Mortagne; 5° dans la châtellenie de Lille, Lille, Commines, Armentières, Bouvines, Roubaix. La Flandre française forme aujourd'hui la plus grande partie du dép. du Nord (les 4 arr. de Dunkerque, Hazebrouck, Lille, Douai). Elle appartenait d'abord au comté de Flandre, et fut cédée à la France par la paix de Nimègue (1679).

Le sol de toutes les Flandres est bas et sablonneux; le climat humide, mais sain en général; la culture y est très active et la fertilité extraordinaire. Un grand nombre de rivières et de canaux sillonnent la Flandre, et facilitent les transports. Parmi les premières, on remarque l'Escaut, la Lys, la Dender, la Drume, l'Yser, etc.; parmi les canaux les plus importants sont ceux de Gand à Bruges, de Bruges à Ostende, de Dunkerque, de Furnes, de Nieuport, de Loo, etc. Les principales productions sont les céréales, le lin, le chanvre, le colza, le houblon, le tabac; il y a peu de bois, mais beaucoup de pâturages. On y nourrit quantité de bêtes à cornes et des chevaux excellents. L'industrie principale consiste dans la fabrication des toiles et des dentelles.

Du temps des Romains le territoire de la Flandre était occupé par les *Morini* et une partie des *Nervi*, des *Atuatici* et des *Menapii*. C'est au VII<sup>e</sup> siècle que le nom de Flandre apparaît pour la première fois; encore ne s'étendait-il à cette époque qu'au territoire de Bruges. Ce territoire fut compris dans le royaume de France par le traité de Verdun (843). En 862, il fut érigé en comté vassal des rois de France, en faveur de Baudouin, dit *Bras-de-Fer*, gendre de Charles-le-Chauve, dont la famille le conserva jusqu'en 1119. Les comtes de Fl. étaient en 987 au nombre des six pairs de Hugues Capet. Deux comtes de Flandre eurent le titre de régent de France: l'un, Baudouin V, fut tuteur de Philippe I; l'autre, Philippe, fils de Thierry, eut la tutelle de Philippe-Auguste. Un 3<sup>e</sup>, Baudouin IX, fut empereur de Constantinople (1204). Après l'extinction de la 1<sup>re</sup> dynastie de ses comtes, la Flandre fut possédée, en vertu d'un testament de Baudouin VII, par Charles I, le Bon, fils de Canut, roi de Danemark (1119-1127), et après la mort de celui-ci par Guillaume Cliton, fils de Robert II, duc de Normandie, que le roi de France Louis-le-Gros investit du comté; mais Guill. Cliton périt l'année suivante (1128), au siège d'Alost. Thierry d'Alsace, fils de Thierry, duc de Lorraine, lui succéda et transmit le comté à ses descendants. Dans les guerres de la France et de l'Angleterre, les comtes de Flandre prirent souvent parti pour celle-ci, malgré les liens de vassalité qui les attachaient à la France. Après la mort de la comtesse de Flandre Marguerite II, qui avait épousé successivement Bouchard, seigneur d'Avènes, et Guy de Dampierre, la Flandre échut à Guy de Dampierre, un de ses fils (1280). La révolte de Guy contre Philippe-le-Bel, en 1297, fut suivie de la conquête et de la réunion de son comté à la couronne de France; mais en 1302 les Flamands s'insurgèrent,

battirent Philippe-le-Bel à Courtray, et obtinrent qu'on leur rendit leurs comtes (1304). En 1337, sous Louis I de Dampierre, les villes flamandes, à l'instigation du premier Arteveld, reconnurent comme roi de France Edouard III d'Angleterre, et par là donnèrent lieu à la guerre de Cent-Ans, entre les rois de France et d'Angleterre. En 1382, elles se révoltèrent, sous la conduite de Philippe Arteveld, contre Louis II, leur comte, et s'attirèrent ainsi la terrible défaite de Rosebecque. Après la mort de Louis II (1384), la dynastie française de Valois-Bourgogne remplaça celle des Dampierre par le mariage de Philippe I, duc de Bourgogne, avec Marguerite, fille de Louis II. Cette époque fut pour les villes de Flandre un temps de splendeur et de prospérité; les villes populeuses de Gand, de Bruges, d'Ypres, etc., avaient acquis par leur commerce des richesses immenses; mais aussi jalouses de leurs libertés, elles étaient sans cesse en querelle avec leurs seigneurs. Après la mort de Charles-le-Téméraire, qui avait toujours été en guerre avec Louis XI (1465-1477), le comté de Flandre échut à sa fille Marie; celle-ci, en épousant l'archiduc Maximilien, porta ce comté avec toutes ses dépendances dans la maison d'Autriche; de là, les longues guerres de la France avec cette maison. En 1526, le traité de Madrid, en abolissant la vassalité de la Flandre, brisa le dernier lien qui attachait ce pays à la France. Charles-Quint l'incorpora aux 17 provinces qui formèrent le cercle de Bourgogne. Le traité des Pyrénées, en 1659, rendit à la France quelques villes de la Flandre et de l'Artois. Le traité de Nimègue lui donna tout l'Artois et une bonne partie de la Flandre avec un peu du Hainaut et la ville de Cambrai. La paix d'Utrecht conféra la Flandre non française à la ligne d'Autriche-Autriche, d'où elle passa en 1740 à la maison de Lorraine-Autriche, mais toujours en restant partie intégrante de l'empire germanique. En 1792, les Français envahirent la Flandre impériale, et ils l'occupèrent depuis jusqu'en 1814. Ils en formèrent les départements de la Lys et de l'Escaut. En 1814, cette partie de la Flandre fut donnée au roi des Pays-Bas, qui en fit deux provinces. Après la révolution de 1831, elle resta à la Belgique.

Comtes de Flandre.

1 <sup>re</sup> Dynastie.		gal, puis Thomas	
Baudouin I,	862	de Savoie,	1206
Baudouin II,	879	Marguerite II, qui	
Arnoul I et Baudouin III,	918	épousa Guillaume	
Arnoul II,	965	de Dampierre,	1244
Baudouin IV,	989	Guy,	1280
Baudouin V,	1036	Robert III,	1305
Baudouin VI,	1067	Louis I,	1322
Arnoul III,	1070	Louis II,	1346
Robert I,	1071	Marguerite III, de	
Robert II,	1093	Dampierre, épouse	
Baudouin VII,	1111	de Philippe I, duc	
Divers.		de Bourgogne,	1384
Charles I de Danemark,	1119	Dynastie de Valois-Bourgogne ou des ducs de Bourgogne.	
Guillaume Cliton de Normandie,	1127	Jean-sans-Peur,	1405
Dynasties d'Alsace et de Hainaut.		Philippe II, le Bon,	1419
Thierry I, d'Alsace,	1128	Charles-le-Téméraire,	1467
Philippe,	1168	Marie, qui épouse	
Marguerite I, qui épousa Baudouin VIII, comte de Hainaut,	1191	Maximilien d'Autriche.	1477
Baudouin IX, empereur de Constantinople,	1194	Dynastie d'Autriche.	
Jeanne, qui épousa Ferrand de Portu-		Philippe III, le Beau,	1482
		Charles III (Charles-Quint),	1506
		(Voy. pour la suite les empereurs d'Allemagne et les rois des Pays-Bas.)	

FLAstrand, ville de Danemark. Voy. FREDERICKSHAVN.

FLAVIA, famille romaine. Voy. FLAVIUS.

FLAVIA,auj. *Fraga* ville d'Hispanie (Tarraconaise), chez les Ibergetes, sur le *Sicoris*, et près de l'Ébre.

FLAVIA COLONIA, la même que CÉSARÉE de Palestine.

FLAVIE CÉSARIENNE, *Flavia Cæsariensis*, une des 5 provinces du diocèse de Bretagne ou Bretagne romaine, comprenait les comtés de l'E., au N. de la Tamise, plus quelques-uns des plus voisins à l'O., et avait pour ch.-l. *Venta* (Winchester).

FLAVIEN (saint), *Flavianus*, fut élu vers l'an 331 patriarche d'Antioche du vivant de son prédécesseur Paulin, ce qui fit naître dans l'église de Syrie un schisme qui ne fut éteint que sous Innocent I. Flavian plaida auprès de Théodose en faveur des habitants de sa métropole, qui dans une sédition avaient renversé et outragé les statues de cet empereur et de l'impératrice, et il obtint leur grâce. Il mourut en l'an 404, après avoir gouverné son église 23 ans. S. Chrysostôme lui prête un beau discours. — Patriarche de Constantinople, 447, fit condamner Eutychès en 448, et périt en 449 à Ephèse, victime des violences des Eutychéens. Un l'hon. le 17 fév.

FLAVIGNY, ch.-l. de cant. (Côte-d'Or), à 14 kil. E. de Semur; 1,300 hab. Commerce d'anis très recherchés.

FLAVIOBRIGA,auj. *Bilbao*, ville d'Hispanie, dans la Tarraconaise, chez les Cantabres, sur la côte.

FLAVIONAVIA,auj. *Avilès*, ville d'Hispanie, dans la Tarraconaise, ch.-l. des *Pesici*.

FLAVIOPOLIS, nom commun à diverses villes peu connues d'Asie-Mineure, de Thrace, etc.

FLAVIUM BRIGANTUM, ville d'Hispanie, auj. BETANCOS.

FLAVIUS, nom d'une famille plébéienne de Rome, de laquelle étaient issus les empereurs Vespasien, Titus et Domitien. — Constance Chlore, Constantin-le-Grand, portaient aussi ce nom. — Le nom de Flavius fut d'abord un surnom tiré de la couleur des cheveux (*a flavis capillis*). Sous les empereurs, depuis Vespasien, beaucoup de Romains le prirent par flatterie; il devint alors un prénom.

FLAVIUS (Cneus), scribe ou secrétaire d'Appius Claudius, fils d'un affranchi; devint édile vers l'an 305 av. J.-C. Pour se venger des patriciens qui affectaient de le mépriser, il déroba à Appius et publia un recueil des formules qu'on était obligé d'employer pour intenter un procès, et sans lesquelles une procédure ne pouvait être valable. C'est ce qu'on nomma le *droit flavien* (*flavianum jus*). Les patriciens avaient jusqu'alors caché soigneusement ces formules au peuple, pour se réserver une influence entière dans l'administration de la justice. Flavius fut en récompense élu tribun du peuple (303). Il entra dans la suite au sénat.

FLAXMAN, sculpteur anglais, né à York en 1755, mort en 1826, fut nommé en 1810 membre de l'Académie roy. de peinture et de sculpture de Londres et professeur à cet établissement. On estime surtout de lui les monuments de *Howe* et de *Nelson* à St-Paul, celui du *comte Mansfield* à Westminster; le *Boucheur d'Achille*, bas-relief. Il fit de beaux dessins pour les œuvres d'Homère, Hésiode, Eschyle, Dante. Son *Œuvre* a paru chez Réveil, Paris, 1833, 2v. obl.

FLÈCHE (LA), *Flaxia* en latin moderne, ch.-l. d'arr. (Sarthe), sur le Loir, à 40 kil. S. O. du Mans; 6,440 hab. Beau collège, fondé par Henri IV en 1603 et qu'il donna aux Jésuites. Il a été affecté depuis à l'école préparat. d'ite Collège militaire. Toiles, étamines, chapellerie, huile de noix, etc. La v. tire son nom d'une *flèche* placée au XII<sup>e</sup> s. sur la tour de St-Thomas. Pat. de l'abbé Picard, astronome, de Jos. Saurveur, mécanicien, etc. — L'arr. a 7 cant. (Brulon, le

Lude, Malicorne, Mayet, Pontvallain, Sablé, plus La Flèche), 80 communes, et 97,943 hab.

FLECHIER (Esprit), évêque et orateur sacré, né en 1632 à Pernes, dans le comtat d'Avignon, d'une famille d'artistes, entra dans la congrégation de la Doctrine chrétienne à l'âge de 16 ans, vint à Paris en 1661, et obtint la place de lecteur du dauphin par la protection du gouverneur de ce prince, le duc de Montausier. Fléchier se fit d'abord connaître par des sermons qui obtinrent du succès; mais il réussit surtout dans l'oraison funèbre. Les deux premières qu'il prononça furent celles de la duchesse de Montausier (1672) et de la duchesse d'Aiguillon (1675). En 1676 il prononça celle de Turenne; c'est là que son talent s'éleva à toute sa hauteur. Louis XIV le nomma en 1685 à l'évêché de Lavaur, puis en 1687 à celui de Nîmes. Ce diocèse était rempli de Calvinistes, et l'édit de Nantes venait d'être révoqué; Fléchier sut pourtant se concilier l'affection générale, et il mourut en 1710 regretté de tous également. Fléchier se place après Bossuet dans l'oraison funèbre; sa pensée est en général noble, elle n'est pas toujours élevée; son style est fleuri, plein d'harmonie, mais il pêche souvent par une symétrie monotone dans l'arrangement des phrases, et surtout par l'abus des antithèses. Fléchier avait été reçu à l'Académie en 1675. Ses œuvres ont été publiées en 1782 par Ducreux, 10 vol. in-8. On y remarque, avec les *Or. funèbres*, des *Sermons*, des *Panég. de saints*, une *Vie de Commendon*, les *Hist. de Théodose*, — de *Ximènes*. Il a laissé des *Mém. sur les Grands-jours de Clermont*, publ. en 1844 par M. Gonod.

FLEETWOOD (Charles), gouverneur d'Irlande sous Cromwell, fils de Guillaume Fleetwood, échançon des rois Jacques I et Charles I, prit de bonne heure du service, se fit élire membre du long-parlement, où il se déclara contre Charles I, et fut en 1647 un des commissaires chargés par l'armée de traiter avec le parlement. Il épousa la fille de Cromwell, veuve d'Ireton; son beau-père le nomma alors commandant général des troupes d'Irlande. Fleetwood s'opposa à ce qu'Olivier Cromwell prit le titre de roi, et fut un des premiers à faire déposer Richard Cromwell. Il fut proscrit après la restauration des Stuarts et mourut dans l'obscurité. C'était un homme faible et sans résolution.

FLEIX, village du dép. de la Dordogne, à 18 kil. O. de Bergerac; 1,400 hab., est remarquable par le traité de 1580, qui fit trêve aux guerres civiles religieuses du temps, et que compléta la convention de Contras, signée le 16 déc. de la même année.

FLEMING (Abraham), écrivain anglais, né à Londres vers le milieu du XVI<sup>e</sup> siècle, a traduit les *Bucotiques* et les *Georgiques* de Virgile, Londres, 1575; les *Épîtres* de Cicéron, Isocrate, Plinc et autres, 1576, in-4., et a composé quelques ouvrages originaux: *Combats entre le vice et la vertu*, 1582, in-8; le *Diamant de la dévotion*, 1586, in-12, etc.

FLEMMING (Jacques-Henri, comte de), né en 1667, mort en 1728, entra de bonne heure au service de l'électeur de Saxe, Jean-George, qui l'honora de son amitié. Il obtint également la confiance de Frédéric-Auguste, son successeur, qui le nomma feld-maréchal et premier ministre. Flemming contribua puissamment à assurer sur la tête de son maître la couronne de Pologne qui lui était disputée par le prince de Conti. Il poussa avec vigueur la guerre contre Charles XII, et il ne tint pas à lui que ce prince ne fût arrêté lors de la visite imprudente qu'il fit à Dresde au roi Auguste. Après la bataille de Pultawa, il essaya vainement d'assurer la Livonie à la Saxe, et de décider le roi de Prusse à déclarer la guerre à la Suède.

FLENSBURG, ville murée du Danemark (Sleswig), à 29 kil. N. de Sleswig, sur le Flensborg-fjord;

16,000 hab. Port sûr et profond, étroit d'entrée. Hôtel-de-ville, théâtre, bourse. École de navigation. Toiles à voiles, tabac, savon, papier, bleu de Prusse; fonderie de cuivre; raffinerie de sucre; teintureries; chantiers de construction; eau-de-vie; etc. Commerce actif. Armements pour la pêche au Groënland.

FLEERS, ch.-l. de cant. (Orne), à 47 kil. N. de Domfront; 4,895 hab. Toiles, coutils, basins, etc.

FLESSELLES (Jacques de), prévôt des marchands de Paris, fut une des premières victimes de la révolution. Accusé d'entretenir des relations avec la cour et de tromper le peuple, il fut tué d'un coup de pistolet à l'hôtel-de-ville, le 14 juillet 1789, jour de la prise de la Bastille.

FLESSINGUE, *Vlissingen* en hollandais, *Flushing* en anglais, ville de Hollande (Zélande), dans l'île de Walcheren, à 6 kil. S. O. de Middelburg, à l'embouchure du Hondt (bras de l'Escaut); 4,700 hab. Port excellent; bassin pour 50 vaisseaux; siège d'une amirauté, etc. Patrie de Ruyter. — Flessingue fut la première ville qui, en 1572, se déclara contre les Espagnols. En 1585 le prince d'Orange l'engagea à la reine Elisabeth en garantie d'un prêt qu'elle avait fait à la Hollande dans la guerre contre l'Espagne. Les Anglais la gardèrent jusqu'en 1616. Au commencement du XIX<sup>e</sup> siècle elle devint française: mais elle fut bombardée et en partie détruite par les Anglais en 1809. C'est alors que périt son superbe hôtel-de-ville. Napoléon la releva. Flessingue a aussi beaucoup souffert des inondations.

FLETCHER (Richard), prêtre anglican, fut chargé en 1587 d'accompagner Marie Stuart à l'échafaud, et montra contre cette malheureuse reine une animosité fanatique. Lorsque la tête eut été tranchée, il s'écria: « Périssent ainsi tous les ennemis d'Elisabeth! » Il fut fait, en récompense, évêque de Bristol, puis de Londres. Il m. disgracié, en 1596.

FLETCHER (John), auteur dramatique, fils du précédent, né vers 1576, dans le comté de Northampton, fut destiné au barreau, mais renonça à cette carrière pour laquelle il ne se sentait aucune vocation. Il se lia de bonne heure avec le poète Beaumont, et donna en société avec lui plus de 50 pièces, tragédies et comédies. Il survécut à son ami qui mourut en 1615, et fit seul quelques pièces. Il mourut de la peste à 49 ans, en 1625. Autant qu'il est possible d'établir une préférence entre les deux amis et de distinguer leurs ouvrages, on estime davantage les comédies de Fletcher: elles brillent par l'esprit, la vivacité et la fidélité des peintures. Les meilleures sont: *le Fat*, *le Capitaine*, *le Voyage des Amants*. Contemporains de Shakespeare, Beaumont et Fletcher eurent de leur temps plus de vogue que ce grand poète. L'édition la plus complète et la plus récente de leurs œuvres est celle de Dyce, Lond., 1844, 11 v. in-8. On trouve plusieurs de leurs comédies traduites dans les *Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers*, 1823, etc.

FLETCHER DE SALTOUN (André), patriote écossais, né au bourg de Saltoun en 1653, mort à Londres en 1716, était l'élève de Gilbert Burnet. Membre du parlement d'Écosse, il se montra orateur énergique, républicain zélé, combattit successivement le gouvernement de Charles II, de Jacques II et de Guillaume III, entra dans la conspiration de Monmouth, et s'opposa toujours à la réunion de l'Écosse et de l'Angleterre. Il a laissé quelques écrits politiques qui ont été réunis à Glasgow, 1749, 1 vol. in-12.

FLEURANCE, ch.-l. de canton (Gers), à 11 kil. S. de Lectoure; 2,900 hab. Jolie ville. Commerce en grains, farine, eau-de-vie, etc.

FLEURANGES (Robert de LA MARK, seigneur de). Voy. MARK (Robert III de la).

FLEURIEU (Charles-Pierre CLARET, comte de),

ministre de la marine sous Louis XVI, membre de l'Institut, né à Lyon en 1738, entra dès l'âge de 13 ans au service de mer et montra de bonne heure une habileté et une instruction surprenantes. En 1763, il fabriqua, de concert avec Ferdinand Berthoud, la première horloge marine qu'on eût encore vue. En 1776, il fut nommé directeur-général des ports et arsenaux : il dirigea les opérations navales de la guerre d'Amérique, et fournit les plans des voyages de découvertes entrepris par La Pérouse et le chevalier d'Entrecasteaux. Appelé en 1790 au ministère de la marine, le comte de Fleurieu donna sa démission l'année suivante, et fut nommé gouverneur du jeune Louis XVII. Il fut arrêté en 1793, mais recouvra bientôt sa liberté; devint membre du Conseil des Anciens en 1797; fut exclu de cette assemblée le 18 fructidor, et appelé par Bonaparte au Conseil d'état après le 18 brumaire. Le comte de Fleurieu mourut à Paris en 1810. On a de lui : *Découvertes des Français dans le S. E. de la Nouvelle-Guinée*, en 1768 et 1769, Paris, Imprimerie royale, 1790, in-4; *Voyage autour du monde, fait pendant les années 1790 et 1792, par Etienne Marchand*, Paris, an vi (1798), 4 vol. in-4. Tous ses ouvrages sont précieux par l'exactitude des détails et la perfection des cartes hydrographiques. — On a donné le nom de *Fleurieu* à une baie de la Terre de Diémen, sur la côte orientale, qui fut découverte en 1802 par Baudin; — et à une île située à l'extrémité N. O. de la Terre de Diémen, découverte en 1798 par Flinders, puis explorée par Freycinet.

FLEURUS, quelquefois *Fleuri*, ville de Belgique (Hainaut), près de la Sambre (r. gauche), à 11 kil. N. E. de Charleroi; 2,000 hab. Elle a donné son nom à quatre batailles mémorables : la 1<sup>re</sup> eut lieu le 30 août 1622, entre l'armée espagnole sous les ordres de Gonzalès de Cordoue, général de la ligue catholique, et les troupes de l'Union protestante commandées par le bâtard de Mansfeld, le duc Christian de Brunswick, et Frédéric, duc de Saxe-Weimar; les deux partis s'attribuèrent l'avantage; — la 2<sup>e</sup> fut donnée le 1<sup>er</sup> juillet 1690 : François de Montmorency, duc de Luxembourg, y défit G. Fréd. prince de Waldeck, l'un des plus habiles généraux de la ligue d'Augsbourg; — la 3<sup>e</sup> fut livrée le 26 juin 1794 (8 messidor an II) : le général Jourdan, commandant en chef de l'armée de la Moselle, y défit les Impériaux sous les ordres du prince de Cobourg; c'est la plus importante; — la 4<sup>e</sup> bataille de Fleurus, plus communément appelée *bataille de Ligny*, eut lieu le 16 juin 1815 : Napoléon y défit complètement le général prussien Blücher.

FLEURY, nom commun à un grand nombre de bourgs et villages de France; le plus connu est Fleury-sur-Andelle, joli village du dép. de l'Eure, à 15 k. N. des Andelys; ch.-l. de c.; 2,500 h. Eglise toute moderne. Filatures, imprim. sur indiennes.

FLEURY (l'abbé Claude), sous-précepteur des enfants de France, né à Paris en 1640, mort en 1723, entra dans l'état ecclésiastique en 1667 après avoir été pendant 9 ans avocat au parlement; fut nommé en 1672 précepteur des princes de Conti, et devint en 1689 sous-précepteur des ducs de Bourgogne, d'Anjou et de Berry, petits-fils de Louis XIV, dont Fénelon était précepteur. Il reçut en récompense de ses soins le prieuré d'Argenteuil (1706). En 1716, il fut nommé confesseur de Louis XV. Fleury a laissé d'excellents ouvrages, tels que le *Catéchisme historique*, 1679; les *Mœurs des Israélites*, 1681; les *Mœurs des Chrétiens*, 1682; *Traité du choix des études*, 1686; le plus important de tous ses écrits est l'*Histoire ecclésiastique*, précédée du *Discours sur cette histoire*, 1691 et années suivantes, 20 vol. in-4. L'ouvrage s'étend depuis l'établissement du christianisme jusqu'en 1414. Il a paru chez Didier en 1840 une nouvelle édition de cette histoire en 6 vol. grand in-8,

avec 4 livres inédits qui contiennent l'esquisse du xv<sup>e</sup> siècle (1414-1517). L'*Histoire ecclésiastique* est aussi remarquable par le naturel du style et l'impartialité des jugements que par l'érudition; c'est, d'après Voltaire même, la meilleure histoire de ce genre qu'on ait jamais écrite. Rondet a réuni les *Opuscules* de Fleury en 5 vol. in-8, 1780. L'abbé Fleury n'était pas moins remarquable par ses vertus que par sa science. Il entra à l'Acad. en 1696.

FLEURY (André-Hercule DE), cardinal et ministre, né à Lodève dans le Languedoc en 1653, fut d'abord aumônier de Louis XIV; devint en 1698 évêque de Fréjus, et fut choisi en 1715 par le vieux roi mourant pour être précepteur du jeune Louis XV. Fleury gagna toute la confiance de son élève, et en 1726, il succéda au duc de Bourbon dans la charge de premier ministre; la même année il fut nommé cardinal. Il montra de la sagesse dans l'administration intérieure; il diminua les impôts et mit quelque ordre dans les finances; mais il ne sut pas maintenir l'influence de la France au dehors. Stanislas, roi de Pologne, qui devait être soutenu, fut abandonné dans la guerre qu'il entreprit pour reconquérir son trône; cependant, par le traité de Vienne (1736), Fleury fit céder par l'Autriche à ce roi déchu les duchés de Lorraine et de Bar, en stipulant que ces duchés, après la mort de Stanislas, reviendraient à la France. Dans la guerre de la succession (1740), le cardinal ne fit pas encore jouer à nos armées un rôle bien brillant, mais il ne vit pas la fin de cette guerre : il mourut en 1743.

FLEURY (Joseph-Abraham BÉNARD, dit), acteur français, né vers 1750 à Lunéville, fils d'un des acteurs de la troupe du roi Stanislas, débuta à la Comédie-Française en 1772, et réussit parfaitement dans les rôles de petits-maîtres, de courtisans, de mauvais sujets. On ne se lassait pas de l'applaudir dans *le Chevalier à la mode*, dans *l'Homme à bonnes fortunes*, et surtout dans le marquis de *l'École des Bourgeois*. Fleury quitta la scène en 1818, et il mourut en 1822 plus que septuagénaire. M. Lafitte, homme de lettres, a publié en 1836 et 1837 des *Mémoires de Fleury*, auxquels celui-ci n'a sans doute coopéré que par quelques notes trouvées dans ses papiers après sa mort.

FLEURY (JOLY DE), magistrat. Voy. JOLY.

FLEVO (Iac), lac situé jadis au N. du Rhin inférieur, dans le pays des Bataves, et qui communiquait par un étroit canal (dit *Flevum ostium*) avec l'Océan Germanique. L'irruption des eaux de l'Océan en 1238 l'agrandit et en fit le Zuyderzée actuel.

FLEVUS, fleuve du pays des Bataves,auj. l'Yssel.

FLEXIA, nom latin moderne de LA FLÈCHE.

FLIBUSTIERS, de *flyboat*, vaisseau qui vole; ou plutôt de *free booter* (en allemand *freibeuter*), franc butineur; nom donné à des pirates des Antilles, qui se sont fait un nom dans le xviii<sup>e</sup> siècle par leur audace et leur acharnement contre le gouvernement espagnol. Descendus de ces Boucaniers de l'île de Saint-Domingue dont les Espagnols avaient détruit le commerce, ils couraient les mers, pillant les colonies et les vaisseaux espagnols, et dissipant ensuite leur butin dans la débauche. Les plus célèbres de ces flibustiers furent : l'Anglais Morgan, qui prit Panama en 1670; Pierre LeGrand, de Dieppe; Nau l'Olonnais, Michel le Basque et Monbars l'Exerminateur. Le dernier exploit de ces pirates fut la prise de Carthagène, dont ils s'emparèrent en 1697, à l'aide d'une flotte de corsaires français. Depuis cette époque leur nombre diminua sensiblement, et l'histoire n'en parle plus après le xviii<sup>e</sup> siècle.

FLINDERS (Matth.), navigateur anglais, né vers 1760, mort en 1814, parcourut en 1798 avec Bass les côtes de la Nouvelle-Hollande, découvrit le détroit de Bass qui sépare la Terre de Diémen du continent, et publia à son retour : *Voyage aux Terres*

australes pendant les années 1801, 1802 et 1803, Londres, 1814, 2 vol. in-4, avec atlas.

FLINDERS (Terre de), partie de la côte S. de la Nouvelle-Hollande, entre les 130° et 136° de long. E. — Près de cette côte, par 132° 7' long. E., 33° 41' lat. N., est une ville qui porte aussi le nom de Flinders. On y trouve une espèce particulière de kangourous.

FLINES-LÈS-MORTAGNÈS, ville du dép. du Nord, à 8 kil. S. O. de Saint-Amand; 1,800 hab. Bas de laine, toiles.

FLINSBERG, ville des États prussiens (Silésie), près de la Queiss, à 25 kil. S. O. de Lœwenberg; 1,500 hab. Verrerie. Eaux minérales célèbres qui s'exportent en grande quantité à l'étranger. On trouve aux environs des cailloux blancs très propres à la fabrication du verre.

FLINT, ville d'Angleterre, ch.-l. du comté de Flint, dans le pays de Galles, à l'embouchure de la Dee et à 17 kil. S. O. de Liverpool. Bains de mer. 2,216 hab. Ruines d'un château-fort. — C'est près de cette ville que Richard II fut pris, et qu'il fut forcé de céder sa couronne au duc de Lancastre (Henri IV) en 1399. — Le comté de Flint, un des comtés maritimes de l'Angleterre, est situé entre ceux de Denbigh à l'O. et de Chester à l'E.: 45 kil. sur 20; 60,000 hab. Pâturages, grains; plomb, houille, zinc, etc.

FLIXECOURT, bourg du dép. de la Somme, à 19 kil. N. O. d'Amiens, sur la Somme; 1,500 hab. Aux environs, ruines d'un camp de César.

FLIZE, ch.-l. de cant. (Ardennes), à 7 kil. S. E. de Mézières; 300 hab.

FLODDEN, hameau d'Angleterre (Northumberland), à 9 kil. N. O. de Wooler et à 18 kil. S. de Berwick, est célèbre par la bataille qui s'y livra en 1513, entre les Anglais, commandés par Surrey, et les Écossais, commandés par Jacques IV: le roi d'Écosse y périt avec presque toute sa noblesse.

FLODOARD, chroniqueur français, né à Epernay en 894, mort à Reims en 966, fut chanoine de la cathédrale de cette ville. On a de lui une *Histoire de l'église de Reims*, en latin, Douai, 1617, et une *Chronique de France* de 919 à 966, publiée par Duchesne. M. Guizot en a donné la traduction dans sa *Collection des Mémoires relatifs à l'histoire de France*.

FLORAC, ch.-l. d'arr. (Lozère), à 23 kil. S. E. de Mende, sur le Tarnone, près de son confluent avec le Tarn; 2,000 hab. Société d'agriculture. — L'arr. de Florac a 7 cantons (Barre, Sainte-Enimie, Massegros (jadis S.-George), Saint-Germain-de-Calberte, Meyrueis, Pont-de-Montvert, plus Florac), 53 communes, et 41,439 hab.

FLORAUX (Jeux). Voy. JEUX et FLORE.

FLORE, *Flora*, déesse des fleurs et des jardins, épouse de Zéphyre. Son culte fut introduit à Rome par Tatus. On célébrait en son honneur les jeux floraux. Selon d'autres le culte de cette déesse aurait pour origine un legs fait au peuple romain par une courtisane nommée Flora, à la condition que l'on célébrerait tous les ans une fête en son honneur; il est probable que les 2 cultes se confondirent.

FLORE (FRANC-), peintre flamand. Voy. FLORIS.

FLORENCE, *Florentia Tuscorum* des anciens, *Firenze* en italien, capitale du grand-duché de Toscane, sur l'Arno, dans une situation délicieuse, par 8° 55' long. E., 43° 46' lat. N., à 250 kil. S. E. de Milan, à 1,200 kil. S. E. de Paris; 90,000 hab. Archevêché. Edifices superbes et qui en font une des plus belles villes du monde: palais Pitti, Vieux-Palais, galerie de Florence, nombreux palais appartenant à des particuliers; magnifique cathédrale dite *Duomo*; belles églises; beaux jardins, places vastes et richement décorées. Les statues, tableaux et autres objets d'art se trouvent en profusion à Florence. Cette ville a de plus beaucoup d'établissements

scientifiques, artistiques et littéraires (les bibliothèques Magliabecchiana, Laurentine, la bibl. particulière du grand-duc; le Musée florentin; le Musée d'histoire naturelle); plusieurs académies et sociétés savantes, entre autres l'Académie della *Crusca*; les écoles pies, une école de peinture, un observatoire, etc.). Florence fabrique les taffetas qui ont pris son nom, des lainages, des instruments de mathématiques et de physique, de la carrosserie; on en exporte des chapeaux de paille. Patr. des Médicis, du Dante, de Boccace, de Machiavel, de Guichardin, de Villani, de Mars, Fein, d'Amérique Vespuce, de Cimabué, de Brunelleschi, d'André del Sarto, et d'un grand nombre de peintres qui ont formé l'école dite Florentine, du musicien Lulli, de plusieurs papes, entre autres Léon X. — Florence existait du temps des Étrusques, mais elle n'eut quelque célébrité que quand Sylla en eut fait une colonie romaine. Stilicon y remporta une grande victoire sur Radagaise en 406. Prise et reprise successivement par Totila, par Narsès, elle finit par être ruinée: Charlemagne la releva en 781, et elle parvint sous l'autorité des rois d'Italie à une haute prospérité, tandis qu'entour d'elle les factions déchiraient l'Italie. Mais en 1215 elle prit part à ces discordes, et depuis ce temps elle devint la proie des partis et de l'anarchie. Elle fut dans l'Italie centrale le siège de la puissance des Guelfes: son gouvernement varia souvent en général, pourant sa tendance fut éminemment démocratique, et la constitution dite *Ordinamenti di giustizia* (1282) fut la base des organisations postérieures. Souvent en guerre avec l'Empire, avec Milan, avec les Pisans, avec les papes; soumise à Naples de 1314 à 1317, puis de 1326 à 1328; à Gauthier de Brienne de 1342 à 1343; gibeline un instant, de 1378 à 1383, elle acquit au milieu des guerres Pistoie, Arezzo, Pise. Elle tomba à partir de 1421 sous l'influence des Médicis, et finit par devenir le patrimoine de cette famille: elle conserva d'abord le nom de république; mais à partir de 1569, Florence et son territoire furent érigés en grand-duché sous le titre de grand-duché de Toscane. — A Florence se tint en 1439 le 18<sup>e</sup> concile œcuménique, suite de celui de Ferrare, qui lui-même faisait suite à la partie du concile de Bâle tenue de l'aveu du pape. On s'y occupa des moyens de réunir les églises d'Orient et d'Occident.

FLORENCE (compartiment de), une des cinq divisions actuelles du grand-duché de Toscane, au N. de celui de Sienne, à l'E. de celui de Pise. Ch.-l., Florence. Voy. TOSCANE

FLORENCE (le cardinal de). Voy. ZABARELLA.

FLORENSAC, ch.-l. de canton (Hérault), à 8 kil. S. E. de Pezenas; 3,525 hab.

FLORENT (saint), abbé du monastère de Glonne, depuis Saint-Florent-le-Vieux, en Anjou, mort au commencement du 5<sup>e</sup> siècle. On le fête le 22 septembre ou le 7 novembre. — Voy. SAINT-FLORENT.

FLORENTIA,auj. FIRENZUOLA et FLORENCE.

FLORENTIN. On désignait sous ce nom avant 1789 une des trois grandes divisions du grand-duché de Toscane. Il en formait la partie septentrionale: outre Florence, il comprenait les villes de Pistoia, Fiesole, Arezzo, Borgo, Montepulciano, Cortone, Vallombreuse et Camaldoli. Sous l'empire français, il a formé le dép. de l'Arno et une partie de ceux de la Méditerranée et de l'Ombre.

FLORES, une des Açores, la plus à l'O., par 33° 28' long. O., 39° 33' lat. N.; 10,000 hab.: 26 kil. sur 14. Ch.-l., Flores. Montagnes, forêts. Orseille, grains, très bons fruits. Pêche.

FLORES, dite aussi *Endé*, ou *Mangderai*, une des îles de la Sonde, par 117° 37'-120° 45' long. E., 7° 53'-9° 3' lat. N.: 310 kil. sur 90. On y remarque un volcan. Cannelle sauvage, sandal, coton, riz, bois de sapan. Habitants malais, quelques Portu-

gais. L'île appartient à la Hollande. — Flores est séparée de Soubava par le détroit de Sabi : on nomme détroit de Flores le canal entre les îles de Solor et de Sabroun.

FLORES, île de la Nouvelle-Bretagne, près de la côte S. des îles de Quadra et Vancouver.

FLORIAN, hameau et château du dép. du Gard, à 6 kil. E. de Sauve. Patrie de Florian.

FLORIAN (J.-P. CLARIS DE), littérateur, né en 1755 au château de Florian dans les Cévennes, fut de bonne heure accueilli et encouragé par Voltaire, auquel sa famille était alliée; entra comme page chez le duc de Penthièvre, servit quelque temps comme officier de dragons, puis vint se fixer à Anet et à Sceaux, auprès du duc de Penthièvre, dont il devint le favori et dont il distribuait les bienfaits. La révolution troubla son bonheur : il fut incarcéré en 1793 et mourut peu après à Sceaux en 1794, à 38 ans. Florian s'était exercé dans plusieurs genres; quoiqu'il manquât de vigueur et de génie, il se distingua toujours par la grâce et la sensibilité. Il a écrit des nouvelles pleines d'intérêt, des pastorales dont les plus estimées sont : *Estelle*, *Galatée* (1783); des poèmes en prose, *Numa Pompilius* (1786), *Gonzalve de Cordoue* (1791), précédé d'un excellent *Précis sur les Maures*; de jolies comédies dont *Arlequin est le héros*, et des *Fables charmantes*, qui lui assurent le premier rang après La Fontaine. Il avait beaucoup étudié la littérature espagnole et a laissé une traduction, ou plutôt une imitation libre de *Don Quichotte*. Florian fut reçu à l'Académie Française en 1788. Il a été fait plusieurs éditions de ses œuvres; les plus récentes sont celles de Briand, 1823-1824, 13 vol. in-8, et de Jauffret, 1837, 12 vol. in-8. Jauffret a écrit sa *Vie*, et Lacretelle son *Éloge*.

FLORIDA-BLANCA (François-Antoine MONINO, comte de), ministre espagnol, né à Hellin en 1729, fut d'abord ambassadeur d'Espagne près la cour de Rome. Les talents dont il fit preuve dans cette mission le firent choisir pour principal ministre par le roi Charles III. Son administration à l'intérieur fut sage et glorieuse, mais il échoua dans l'entreprise de chasser les Anglais de Gibraltar, et engagea son pays dans une guerre ruineuse et impolitique contre l'Angleterre, en prenant parti pour les États-Unis. Dégradié par Ch. IV en 1792, il resta plusieurs années emprisonné à Pampelune. Il ne reparut qu'en 1808 et fut alors élu président de la junte centrale; mais il mourut la même année, à Séville.

FLORIDE, presque île et état de l'Union, au N. E. du golfe du Mexique, à l'O. de l'Atlantique, au S. E. de l'état d'Alabama et au S. de la Géorgie, par 24° 50' 31" lat. N., 82° 15' 37" 40" long. O. : 470 kil. sur 200; 54,000 hab. (35,000 blancs, et 19,000 naturels ou esclaves). Capitale, Tallahassee. Jadis la Floride était divisée en deux parties: Floride orientale et Floride occidentale; St-Augustin était le ch.-l. de la Floride orientale, et Pensacola de la Floride occidentale; d'où le nom de *Deux-Florides* donné souvent à ce territoire. Terrain plat, bas et marécageux. Savanes immenses; sables en beaucoup d'endroits; chaleur étouffante et fièvres terribles. — Le nom de Floride, qui vient de Pâques-Fleuries, fut donné à cette contrée par Juan Ponce de Léon, qui en fit la découverte en 1512 le dimanche des Rameaux (qu'on nomme aussi Pâques-Fleuries). Longtemps on donna le nom de Floride à tout le pays situé à l'O. du Mississippi. Sur ce vaste espace vivaient six nations dont l'ensemble compose la famille Mobile-natchez ou floridienne, savoir: les Natchez, les Criks supérieurs (dans l'Alabama), les Criks inférieurs ou Séminoles (sur les bords du Flint), les Tchickasah, les Chaktas ou Têtes-Plates, les Yazoux (tous deux dans l'état du Mississippi, au N.). Après bien des vicissitudes, les Espagnols restèrent maîtres de la Floride vers 1570, et ils la possédèrent jusqu'en

1763, époque à laquelle elle fut cédée à la Grande-Bretagne. En 1781, les Espagnols la reconquirent, et le traité de Paris en 1783 les confirma dans la possession de cette contrée; enfin en 1819 les États-Unis l'achetèrent à l'Espagne et en firent un territoire, qui devint *Etat* en 1845. — On nomme *Traité des Florides* un traité conclu en 1819 pour fixer les limites des États-Unis et du Mexique.

FLORIDE (golfe du). Voy. canal de BAHAMA.

FLORIDIA, ville de Sicile (Syracuse), à 13 kil. O. de Syracuse; 4,000 hab.

FLORIEN, *Marius Antonius Florianus*, frère utérin de l'empereur Tacite, prétendit lui succéder après sa mort, en 276, et se fit reconnaître par le sénat; mais Probus ayant été proclamé par les légions d'Orient, il marcha à sa rencontre; il essaya un premier échec après lequel ses propres soldats le massacrèrent. Il n'avait régné que deux mois.

FLORIS (François), dit *Franc-Flore*, peintre d'histoire, né à Anvers en 1520, mort en 1570, fut surnommé par ses compatriotes le *Raphaël flamand*, jouit de l'estime de Charles-Quint et de Philippe II, et amassa par son talent une grande fortune. On distingue parmi ses œuvres de beaux *Arcs de triomphe*, les *Deux travaux d'Hercule*, et un *Jugement dernier*. — Il forma un grand nombre d'élèves dont le plus célèbre est son fils François, dit *Floris le Jeune*.

FLORUS (Annæus Julius), historien latin, que l'on croit natif d'Espagne et de la famille de Sénèque et de Lucain, vivait, selon les uns, sous Adrien, selon les autres 100 ans plus tard. On a sous son nom un *Épître* ou *Abregé de l'histoire romaine* depuis Romulus jusqu'à Auguste, en 4 livres, ouvrage écrit d'un style brillant et rapide; on lui attribue aussi le *Pervigilium Veneris* et quelques autres poésies. Les meilleures éditions de Florus sont celles ad *usum Delphini*, 1674, in-4, et 1726, in-8, de Maittaire, Londres, 1715. Il a été traduit par Coëffetau, 1618; par l'abbé Paul, 1774; par M. Ragon, 1826, dans la collection de Panckoucke; et par M. Durozoir, 1829.

FLOTTE (LA), ville du dép. de la Charente-Inf., sur la côte N. de l'île de Ré: rade et port excellents; 2,600 hab.

FLOUR (saint), premier évêque de Lodève, martyrisé en Auvergne vers 389, suivant les légendes, donna son nom à la ville de St-Flour (Voy. SAINT-FOUR). On le fête le 3 novembre.

FLUDD (Robert), *Robertus de Fluctibus*, né à Milgate (Kent) en 1554, mort à Londres en 1637, cultiva toutes les sciences connues de son temps, surtout la médecine et la physique; donna dans les erreurs de la théosophie, de l'alchimie, de la magie, et s'affilia aux Rose-Croix. Ses écrits sont presque intelligibles. Ils jouissent cependant d'une grande réputation et furent réfutés par Kepler, Gassendi, Merenne, etc. Les principaux sont: *Utriusque Cosmi historia*, Oppenheim, 1617; *De supernaturali microcosmi historia*, 1619; *Clavis philosophiæ et alchimie fluddanæ*, Francfort, 1633. Ses *Œuvres* forment 6 vol. in-fol.

FO ou FOË, fondateur d'une secte religieuse qui compte de nombreux partisans en Chine, paraît être le même que Bouddha. Il naquit dans l'Inde, à Bénarès, ou dans le Cachemire, environ 1027 ans av. J.-C. Il réforma la religion des Brachmanes, proserivit la distinction des castes et l'inégalité des hommes, et enseigna une doctrine dont les préceptes fondamentaux sont de ne point mentir, de respecter le bien d'autrui, de ne tuer aucune créature vivante, de s'abstenir de vin, d'éviter l'impureté, de croire à des récompenses et à des punitions après la vie. Sa doctrine ne commença à se répandre en Chine qu'environ 200 ans av. J.-C. Ses prêtres se nomment Bonzes et vivent réunis dans des mo-

nastères. Voy. BOUDDHA. — Il ne faut pas confondre Fo avec Fohi, premier législateur de la Chine, qui vivait vers 2953 av. J.-C.

FOCONES, riv. du gouvernement de Buénos-Ayres. Voy. IBEIRI.

FOCUNATES, petite peuplade de l'Italie septent., à l'E. du lac Verbane (lac Majeur), dans le district qu'on appelle auj. Vogogna.

FOE, législateur chinois. Voy. FO.

FOE, écrivain anglais. Voy. DE FOE.

FOEDOR. Voy. FEDOR.

FOEHR, île du Danemark, sur la côte O. du Sleswig : 12 kil. sur 8 ; 5,600 hab. Ch.-l., Wick. Pêche. Fabriques de bas de laine.

FOEODOSIE ou KEFA, ville de la Russie d'Europe. Voy. CAFFA.

FOEROE, FOEROER. Voy. FÆROER.

FOGARACH, ville de Transylvanie, à 49 kil. N. O. de Cronstadt, sur l'Aluta ; 5,000 hab. Evêché. Beau pont. Vieux château fortifié.

FOGGIA, ville du roy. de Naples, ch.-l. de la prov. de la Capitanate, à 133 kil. N. E. de Naples ; 20,900 hab. Evêché. Palais de l'intendance, collégiale, douane. Commerce de blé, bestiaux, etc. Elle souffrit beaucoup du tremblement de terre de 1781. — Fondée au IX<sup>e</sup> s. près d'Arpi. Manfredi battit près de cette ville le pape Innocent V, mais il y fut défait à son tour par Charles d'Anjou (1266). Foggia ayant pris parti pour Conradin, Charles la détruisit ; elle fut rebâtie peu de temps après.

FOGLIETTA (Uberto), historien génois, né en 1518, mort en 1581, publia en 1559 un livre qui le fit exiler de sa patrie : *della Republica di Genova*, et passa la plus grande partie de sa vie auprès du cardinal Hippolyte d'Este à Rome. Il composa et publia dans cette ville : *Hist. Genuensium libri XII* ; *Clarorum Ligurum Elogia* ; *De Causis magnitudinis Turcarum imperii* ; *De Linguae latinae usu et praestantia*, et plusieurs opuscules qui devaient faire partie de l'histoire générale de son temps. Il passe pour un des meilleurs écrivains latins modernes.

FOGO ou SAINT-PHILIPPE, *île de Feu* de quelques géographes français, une des îles du Cap-Vert, par 26° 40' long. O., 14° 50' lat. N. : 27 kil. sur 23 ; 9,700 hab. Ch.-l., St-Philippe. Vaste volcan, presque continuellement en éruption. Fruits, courges, melons, maïs.

FOHI ou FOUHI, premier empereur et premier législateur de la Chine. On place son avènement vers l'an 2953 avant notre ère. On ne sait rien de bien précis sur son règne ; on lui attribue l'institution du mariage, l'invention de la pêche, de la chasse, de la musique, de l'écriture. Il reconnut un Dieu suprême et lui rendit un culte. — Il ne faut pas le confondre avec Fo, réformateur de la religion en Chine.

FOIX, ville de France, *Fuzum* en latin moderne, ch.-l. du département de l'Ariège, sur l'Ariège ; 4,699 hab. Martinets à cuivre et à fer, forges à la catalane, etc. Sur un rocher escarpé qui domine la ville, on voit les ruines de trois tours gothiques. Quelques auteurs prétendent que Foix aurait été fondée par les Phocéens qui lui auraient donné le nom de *Phocée*, d'où serait dérivé par corruption le nom de Foix. — L'arr. de Foix a huit cant. (Ax, la Bastide-de-Serou, les Cabanes, Lavelanet, Quérigut, Vie-Dessous, Tarascon, plus Foix), 140 comm. et 91,684 hab.

Foix (gouvernement de), un des grands-gouvernements de la France mérid. avant la révolution, était situé entre le Languedoc et le Roussillon, et se composait de la province de Foix, plus le Donnezan et la co-suzeraineté du roi de France sur l'Andorre. Ch.-l., Foix. Auj. il fait partie du dép. de l'Ariège.

FOIX (province, jadis comté de), partie du pays des Volces Tectosages sous les Romains, se divisait en haut et bas pays de Foix, et avait pour places

principales : dans le haut-pays, Foix, Tarascon, Ax ; dans le bas-pays, Pamiers, Saverdun, Lezat, Mas-d'Azil. — Le comté de Foix, après avoir fait partie de l'empire romain, du roy. des Wisigoths, de la monarchie mérovingienne, du duché d'Aquitaine, de l'empire carolingien, et enfin du comté de Carcassonne, fut démembré de ce dernier comté au XI<sup>e</sup> siècle, forma d'abord une seigneurie, et fut érigé en comté en 1050 en faveur de Roger I, fils de Bernard de Foix et petit-fils de Roger I, comte de Carcassonne ; il fut uni en 1290 au vicomté de Béarn. En 1398, Isabelle, héritière du comté de Foix, le porta dans la maison de Grailly, par son mariage avec Archambault de Grailly. En 1479, Éléonore, reine de Navarre, qui avait épousé Gaston IV, comte de Foix, mourut en choisissant pour son successeur son petit-fils François Phœbus ; mais celui-ci mourut fort jeune, et sa sœur Catherine, en épousant Jean, sire d'Albret, fit passer dans cette maison le comté de Foix, ainsi que la couronne de Navarre. De ce moment, les destinées du comté de Foix se confondent avec celles de la Navarre.

FOIX (Raymond-Roger, comte de), fils de Roger-Bernard I, lui succéda en 1188, accompagna Philippe-Auguste à la Terre-Sainte en 1191 ; se signala au siège d'Ascalon et à la prise de St-Jean-d'Acre. Il revint avec ce roi lorsque Richard Cœur-de-Lion eut pris le commandement de l'armée des Croisés. S'étant déclaré en faveur des Albigeois, le comte de Foix fut battu en plusieurs rencontres, et dépossédé de ses états. Il mourut en 1223.

foix (Roger-Bernard III, comte de), mort en 1302, se distingua comme poète et comme troubadour.

foix (Gaston III, comte de), vicomte de Béarn, né en 1331, fut surnommé *Phœbus*, soit à cause de sa beauté, soit parce que, semblable au dieu Phœbus, il avait une blonde chevelure ; ou enfin parce qu'il avait pris un soleil pour devise. Il succéda à son père Gaston II, à l'âge de douze ans, et s'illustra par sa valeur et sa magnificence ; mais on lui reproche un caractère violent et on l'accuse d'avoir causé la mort de son propre fils. Ce jeune prince, accusé d'avoir voulu empoisonner son père, à l'instigation de Charles-le-Mauvais, fut emprisonné et cruellement maltraité par Gaston ; il se laissa mourir de faim dans sa prison (1382). La vie de Gaston se passa dans des guerres continuelles : il fit ses premières armes en 1345 contre les Anglais, alla ensuite servir en Prusse contre les Infidèles en 1356 ; en 1358, pendant la révolte dite de la *Jacquerie*, il contribua à la délivrance de la cour à Meaux ; il combattit ensuite le comte d'Armagnac, qui manifestait des prétentions sur le Béarn (1372), et le duc de Berri qui lui avait enlevé le titre de lieutenant du Languedoc (1375). Il mourut en 1391. On a de lui un livre sur la chasse intitulé : *Phœbus des déduits de la chasse des bestes sauvages et des oyseaux de proye*, en prose, imprimé avec corrections dans quelques éditions de la *Venerie* de Jacques du Fouilloux, Poitiers, 1560, 61, 62 et 68, in-fol. C'est du style emphatique et embrouillé de cet ouvrage qu'est, dit-on, venue l'expression *faire du Phœbus*. — Le surnom de Phœbus a été, après Gaston III, porté par quelques autres membres de la fam., dont un fut roi de Navarre en 1479.

FOIX (Pierre DE), dit l'ancien, cardinal et archevêque d'Arles, né en 1386, mort en 1464, fut député par Benoît XIII au concile de Constance, convoqué pour examiner les droits des prétendants au trône pontifical, et contribua à l'élection de Martin V. Envoyé par le nouveau pontife en qualité de légat près du roi d'Aragon, il convoqua en 1429 un concile à Tortose, et en obtenant la démission de l'anti-pape Clément VIII, termina heureusement le schisme qui troublait l'église depuis de longues années. En 1457, Pierre de Foix rassembla un concile provincial à Avignon, et y fit arrêter de sages régle-

ments pour l'administration des diocèses. Toulouse lui dut la fondation d'un collège doté de 25 bourses en faveur des étudiants pauvres de la ville.

**FOIX** (Catherine DE), porta en dot la Navarre avec le comté de Foix à Jean d'Albret vers l'an 1484. Ses états furent envahis par Ferdinand-le-Catholique, roi d'Espagne (1512), et l'usurpation fut sanctionnée par une bulle du pape Jules II. Catherine en mourut de chagrin, l'an 1517.

**FOIX** (Gaston DE), duc de Nemours, fils de Jean de Foix, vicomte de Narbonne, et de Marie d'Orléans, sœur de Louis XII, né en 1489, fut mis en 1512 à la tête de l'armée d'Italie, se signala par ses hauts faits, et fut surnommé *le Foudre d'Italie*. Il gagna la célèbre bataille de Ravenne le 11 avril 1512, à 23 ans, mais périt en poursuivant les vaincus.

**FOIX**. Voy. LAUTREC, LESCUN, CHATEAUBRIAND.

**FOLARD** (le chevalier DE), surnommé *le Végèce français*, célèbre tacticien, né à Avignon en 1669, mort dans cette ville en 1752, montra de bonne heure un goût décidé pour la carrière des armes, et s'engagea à l'âge de 18 ans. La lecture des *Commentaires de César* lui apprit à considérer la guerre non comme un simple métier, mais comme un art savant et profond. Aussi toutes les actions où il se trouva furent-elles pour lui une source d'instruction et de remarques savantes qu'il consigna depuis dans des ouvrages remarquables. Folard prit part à toutes les guerres de la fin du règne de Louis XIV, donna aux généraux sous lesquels il servait tantôt des plans de défense de places, tantôt des plans de campagne; se distingua en qualité de capitaine à la bataille de Malplaquet (1709); alla successivement, après la paix d'Utrecht (1713), offrir ses services aux chevaliers de Malte contre les Turcs, puis au roi de Suède Charles XII, et sut faire adopter ses idées par ce dernier prince. A son retour en France, il fut nommé mestre-de-camp et commandant de place. Il donna à la fin de sa vie dans les extravagances des Convulsionnaires. Les principaux ouvrages de Folard sont : *Nouvelles Découvertes sur la guerre*, Paris, 1724, in-12; *Défense des places*; *Histoire de Polybe, avec Commentaires*. Ce dernier ouvrage est le plus estimé; la meilleure édition qui en ait été donnée est celle d'Amsterdam, 1735, 7 vol. in-4. L'auteur a placé en tête un *Traité des colonnes et de l'ordre profond*, où il expose un nouveau système de tactique qui donna lieu à de vives discussions.

**FOLEMBRAY**, b. de l'Aisne, à 24 k. O. de Laon; 900 h. Anc. château royal, où Mayenne fit sa soumission à Henri IV, le 24 janv. 1596. Grande verrerie.

**FOLENGO** (Théophile), poète burlesque, né en 1491 dans un faubourg de Mantoue nommé Cipada, d'une famille noble, entra à 16 ans dans l'ordre des Bénédictins, quitta quelques années après son couvent pour courir le monde avec une femme qu'il avait séduite, et afin de se livrer à son goût pour la poésie. Il rentra cependant au couvent en 1526 et il y mourut en 1544. Il est le créateur du genre dit *macaronique*: il publia, sous le pseudonyme de Merlino Coccoio, 17 livres de poésies de ce genre (intit. *Macaroniè* ou *Plat de macaroni*), où il mêle le latin, l'italien et le patois mantouan. On a aussi de lui l'*Orlandino* ou l'*Enfance de Roland*, et des poésies dévotives.

**FOLIGNO**, *Fulginium*, ville de l'Etat ecclésiastique (délégation de Pérouse), à 31 kil. S. E. de Pérouse; 12,000 hab. Jadis fortifiée. Cire, papier, confitures estimées. Commerce actif.

**FOLKSTONE**, ville d'Angleterre (Kent), à 10 kil. S. O. de Douvres; 4,500 hab. Ancien couvent. Port très fréquenté depuis peu. Serv. de vapeur pour Boulogne. Chemin de fer pour Londres. Bains de mer.

**FOLLE-AVOINE** ou **MENOMONIS**, peuple indigène de l'Amérique septentrionale, fait partie de la nation des Chippaways et habite au S. du lac Supé-

rieur et à l'O. de la baie Verte du lac Michigan. Ils doivent leur nom au goût qu'ils ont pour l'espèce de graine appelée *folle-avoine*.

**FONCEMAGNE** (Et. LAUREAULT DE), sous-gouverneur du duc de Chartres, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, né à Orléans en 1694, mort en 1779, a rédigé de savants mémoires sur les premiers temps de notre histoire (dans le *Recueil* de l'Académie des Inscriptions). Il soutint contre Voltaire l'authenticité du testament du cardinal de Richelieu.

**FONDI**, *Fundi*, ville du roy. de Naples (Terre-de-Labour), à 88 kil. N. O. de Naples; 5,000 hab. Evêché. Bons vins. Cathédrale. La voie Appienne traverse cette ville et en forme la principale rue.

**FONDI** (lac de), *Fundanus lacus*, entre Fondi et la mer: ses eaux se rendent dans la mer par deux canaux. Ses bords sont couverts de myrtes et de peupliers.

**FONDULE**, mont. de France dans le dép. du Gard, s'éleva en partie l'an 1800, et engloutit plusieurs villages.

**FONFREDE** (J.-Bapt. BOYER-), un des Girondins, né à Bordeaux en 1766, était un des principaux négociants de cette ville. Il fut député à la Convention nationale en 1791, et se signala par son éloquence et son courage. Il dénonça les massacres de septembre, et s'opposa à l'organisation du tribunal révolutionnaire; peu après il accusa Marat. Au 31 mai, Fonfrède fut cependant sauvé par Marat comme s'étant opposé à l'arrestation d'Hébert et de Dumas, dans la commission des douze; il n'en continua pas moins à combattre la Montagne avec la même vigueur. Enfin, sur la proposition d'Amar, il fut traduit au tribunal révolutionnaire, condamné à mort, et exécuté avec les Girondins. Il avait 27 ans.—Boyer Fonfrède a laissé un fils, Henri Fonfrède, qui s'est fait un nom comme journaliste; il est mort en 1841.

**FONI** ou **FOUINI**, petit état de la Sénégambie occid., borné au N. par la Gambie, à l'E. par le Vintam, au S. par le pays des Féloups, et à l'O. par le roy. de Kombo. Ch.-l., Jéréja.

**FONNI**, ville de Sardaigne, à 19 kil. S. de Nuovo; 3,400 hab.

**FONS**. Ce nom, qui veut dire *fontaine*, entre dans la composition d'un grand nombre de noms de lieux géographiques, soit anciens, soit modernes, dont les plus connus sont : *Fons Aponi* en Italie, auj. Abano; *Fons Bellaqueus*, dans la Gaule transalpine, Fontainebleau; *Fons Ebraldimus*, Fontevault; *Fons Padiræ*, Paderborn; *Fons Rapidus*, dans l'Hispanie, Fontarabie; *Fons Tungrorum*, Spa, dans la Germanie seconde, à 50 kil. S. E. de Tongres.

**FONSECA** (golfe de), golfe de l'Océan Pacifique équinoxial, sur la côte de l'état de Nicaragua (Amérique centrale), par 90° long. O., 13° 30' lat. N.

**FONSECA** (Rodrigue DE), évêque de Burgos et membre du conseil de la reine Isabelle, né à Séville vers 1452, mort en 1530, fit tout ce qui dépendit de lui pour empêcher et pour entraver l'expédition de Christophe Colomb, et s'opposa constamment aux généreux efforts de Las-Casas pour l'amélioration du sort des Indiens.

**FONSECA**, jésuite portugais, surnommé l'*Aristote portugais*, né en 1528 au village de Cortizada, mort en 1599, professa la philosophie à Evora et à Lisbonne, s'éleva aux premières dignités de son ordre, fut nommé membre du conseil des ministres par Philippe II, et chargé de diverses négociations importantes par le pape Grégoire XIII. On a de lui un *Commentaire sur la Métaphysique d'Aristote*, en latin, 4 vol. in-fol.; *Institutiones dialecticæ*, Lisb., 1564. Il est l'inventeur de la *Science moyenne*, méthode par laquelle il voulait concilier le libre arbitre avec la Providence.

**FONTAINE**, bourg de France, ch.-l. de canton (Haut-Rhin), à 9 kil. N. E. de Belfort; 300 hab.

FONTAINE-FRANÇAISE, chef-l. de cant. (Côte-d'Or), à 30 kil. N. E. de Dijon : 1,200 hab. Forges, hauts fourneaux. Cél. victoire de Henri IV sur les Ligueurs commandés par le duc de Mayenne et par les Espagnols (1595), dans laquelle le roi sauva la vie à Biron.

FONTAINE-LÈS-DIJON, bourg aux portes de Dijon. Patrie de S. Bernard. Ancien prieuré des Feuillants.

FONTAINE-LE-DUN, chef-l. de cant. (Seine-Infér.), à 13 kil. S. E. de Saint-Valery-en-Caux ; 400 hab.

FONTAINE-L'ÉVÊQUE, ville de Belgique (Hainaut), près de la Sambre, à 9 k. O. de Charleroi ; 2,600 hab. Fonderie de fer, etc. Marbre aux environs.—Longtemps les comtes de Hainaut et les princes de Liège se disputèrent la possession de cette ville ; mais les Autrichiens s'en emparèrent en 1757 et la conservèrent jusqu'en 1794, époque à laquelle les Français la leur enlevèrent. Ceux-ci la rendirent en 1814.

FONTAINE (Nicolas), né à Paris en 1625, mort à Melun en 1709, passa quelques années à Port-Royal, s'attacha à Nicole, Arnaud et Sacy, et fut enfermé à la Bastille avec ce dernier comme janséniste de 1664 à 1669. Il a laissé : *Vies des Saints pour tous les jours de l'année*, 1679, 4 vol. in-8 ; *les Figures de la Bible*, ouvrage attribué à Le Maître de Sacy, et connu sous le nom de *Bible de Royaumont*, 1694, in-4 ; *Mémoires pour servir à l'histoire de Port-Royal*, Utrecht, 1736, 2 vol. in-12 ; une traduction d'*Homélie*s de saint Jean Chrysostôme, et un grand nombre d'autres ouvrages de piété.

FONTAINE DE LA ROCHE (Jacques), auteur de la gazette intitulée : *Nouvelles ecclésiastiques*, né à Fontenay-le-Comte en 1688, mort en 1761, était curé de Mantelan au diocèse de Tours, et se distingua par son zèle comme prêtre appelant. Il exalta dans sa gazette les miracles du diacre Pâris.

FONTAINE DES BERTINS (Alexis), géomètre, membre de l'Académie des Sciences, né dans le Dauphiné en 1725, mort en 1771. Il s'est occupé le premier de la théorie générale et des applications du calcul intégral, et a donné à l'Académie des Sciences des *Mémoires* qui ont été imprimés en un vol. in-4, 1740. Il eut de vives disputes avec d'Alembert au sujet de la priorité de la découverte d'un principe général de dynamique.

FONTAINE-MALHERBE (Jean), poète médiocre, né près de Coutances vers 1740, mort en 1780, a composé des héroïdes, des discours en vers, des fables et des contes moraux, etc.

FONTAINE (LA). Voy. LA FONTAINE.

FONTAINEBLEAU, Fons Blaudi ou Fons Bellaqueus en latin moderne, ch.-l. d'arr. (Seine-et-Marne), à 14 kil. S. de Melun, à 59 kil. S. E. de Paris, au milieu de la belle forêt de Fontainebleau ; 8,122 hab. Château royal avec un parc et des jardins magnifiques. Le château a été récemment restauré par le roi Louis-Philippe I (1837-40). Fontainebleau est le lieu de naissance de Henri III et de Louis XIII, et des auteurs dramatiques Dancourt et Poinciset. On récolte à Fontainebleau et dans les environs l'excellent raisin dit *chasselas de Fontainebleau* ; on retire des environs des quantités énormes de grès qui servent au pavage de Paris. La forêt a 53 kil. de tour et 19,796 hectares de superficie. On a beaucoup disputé sur l'étymologie du nom de Fontainebleau. La forêt s'appelait primitivement forêt de Bière ou de Bièvre (*Sylva Bieria*) ; elle renferme une source dite *Bleau* (d'où le nom de la v.), ainsi app., soit à cause de la beauté de ses eaux (*fontaine belle eau*), soit parce qu'elle fut découverte pendant une chasse par un chien nommé *Bleau*. — Résidence roy. dès le temps du roi Robert (999) ; habitée surtout par Louis VII et ses successeurs jusqu'au xiv<sup>e</sup> s. Agrandie par François I (qui l'orna des chefs-d'œuvre de l'art), par Henri II, Henri IV, Louis XIV et Napoléon. Séjour de Christine, qui y fit assassiner Monaldeschi ; de Pie VII, pendant sa détention. Plus. édits sont datés de

Fontainebleau (1539, 1550, 1561). En 1807 un traité y fut signé entre la France et l'Espagne ; enfin le 4 avril 1814, Napoléon y abdiqua en faveur de son fils ; il y fit ses adieux à la vieille garde (le 20 avril). — L'arr. de F. a 7 cantons (La Chapelle-la-Reine, Château-Landon, Lorrez-le-Bocage, Montereau-Faut-Yonne, Moret, Nemours, plus Fontainebleau) ; 104 communes et 71,974 hab.

FONTAINES (le comte de), général espagnol. Voy. FUENTES.

FONTAINES (Marie-Louise-Charlotte de PELARD DE GIVRY, comtesse de), morte en 1730, est connue par deux romans intitulés : *la Comtesse de Savoie*, et *Aménophis, prince de Libye*, qui ont été imprimés avec les œuvres complètes de mesdames de La Fayette et de Tencin, 1804, in-8, et réimprimés à part sous le nom d'*Œuvres de madame de Fontaines*, 1812.

FONTANA (Dominique), architecte italien, né au village de Mili sur le lac de Côme en 1543, mort à Naples en 1607, fut chargé par le pape Sixte-Quint de dresser l'obélisque qu'on voit actuellement sur la place de Saint-Pierre à Rome, et qui était alors près du Vatican, à moitié enseveli sous des ruines. Rome lui doit aussi le palais pontifical de *Montecavallo*, la bibliothèque du Vatican, l'*Acqua felice*, fontaine qui amène l'eau d'une montagne éloignée d'environ 20 kilomètres. A la mort de Sixte-Quint, qui l'avait comblé de faveurs, Fontana fut accusé par des ennemis jaloux d'avoir détourné à son profit des sommes considérables, et fut obligé de se retirer à Naples. Il y fut nommé ingénieur du royaume, et y construisit la fontaine *Medina*, le palais royal, etc., ouvrages qui suffiraient à sa réputation.

FONTANA (Charles), architecte italien, né à Bruciato près de Côme en 1634, mort à Rome en 1714, fut chargé par les papes Innocent XI et Clément XI de la construction des palais Grimani et Bolognetti, du mausolée de la reine Christine dans l'église de St-Pierre, de la fontaine de St-Pierre et de la fontaine Sainte-Marie, du théâtre Tordinone, de l'église de St-Michel à Ripa, du palais du mont Citorio, etc. On a de lui plusieurs écrits relatifs à son art ; les principaux sont : *Il tempio Vaticano e la sua origine con gli edifici più cospicui antichi e moderni*, Rome, 1694, 1 vol. in-fol. ; *L'Anfiteatro Flavio descritto e delineato*, etc., La Haye, 1725, 1 vol. in-fol.

FONTANA (Félix), savant italien, né dans le Tyrol en 1730, mort à Florence en 1805, professa d'abord la philosophie à Pise, puis fut appelé à Florence par le grand-duc Pierre-Léopold (depuis empereur), et fut chargé par ce prince de former dans cette ville un cabinet de physique et d'histoire naturelle. Il réussit à représenter par des préparations en cire colorée toutes les parties du corps humain ; on lui doit de savantes recherches sur la physiologie, la chimie et la physique. Ses principaux ouvrages sont : *Riserche filosofiche sopra la fisica animale*, Florence, 1775, in-4 ; *Riserche fisiche sopra'l veneno della vipera*, Lucca, 1767, in-8 ; *Principes raisonnés sur la génération*, etc. — Son frère, le P. Grégoire Fontana, né en 1735, mort en 1803, se distingua comme mathématicien, remplaça Bosovich dans la chaire de mathématiques de Pavie. Il a laissé de beaux travaux d'analyse.

FONTANAROSA, bourg du roy. de Naples (Principauté-Ultérieure), à 15 kil. N. O. de Santo-Angelo-de-Lombardi ; 3,500 hab.

FONTANELLA, ville du roy. Lombard-Vénitien, à 47 kil. E. de Milan ; 1,000 hab. Jadis florissante. Elle fut fondée par les Bourguignons.

FONTANELLE (Jean-Gaspard duBOIS), littérateur, et professeur aux écoles centrales de l'Isère, né en 1737 à Grenoble, mort en 1812, s'est exercé dans différents genres de littérature. Parmi ses

nombreux écrits nous citerons : *Naufrage et aventures de Pierre Viaud*, 1768, souvent réimprimé; *Anecdotes africaines*, etc., 1775, in-8; *Contes philosophiques et moraux*, 1779, 2 vol. in-18; *Vie de P. Aretin et Tassoni*, 1768, in-12; une traduction des *Métamorphoses d'Ovide*, 1802, 4 vol. in-8; un *Cours de belles-lettres*, publié par M. Renaudon, petit-fils de l'auteur, 1813, 4 vol. in-8. Fontanelle travailla au *Journal de Politique et de Littérature* et au *Mercure de France*. Il a composé plusieurs pièces de théâtre, entre autres *Ericie* ou *la Vestale*, 1768, dont la représentation fut défendue.

FONTANES (L.-Marcellin DE), né à Niort en 1751, mort à Paris en 1821, se distingua de bonne heure par son talent pour la poésie. Dans la révolution, il se montra l'ami d'une sage liberté, et travailla au *Modérateur*; il fut proscrit au 18 fructidor, revint après le 18 brumaire et s'attacha à Bonaparte. Lors du rétablissement des études, il fut nommé professeur de belles-lettres au collège des Quatre-Nations, et membre de l'Institut. Il entra en 1804 au Corps législatif, en devint président, et s'y fit remarquer par son éloquence; mais aussi par son adulation pour Napoléon; cependant il mêla quelquefois à l'éloge d'utiles avis. Nommé en 1808 grand-maître de l'université, et fit refluer les bonnes études. M. de Fontanes a laissé peu de poésies, mais elles se distinguent par l'élégance et la pureté du style. On estime surtout la *Journée des Morts*, imitée de Th. Gray, 1796; *les Tombeaux de Saint-Denis*, 1817; une traduction de *l'Essai sur l'homme* de Pope, 1783 et 1821. Il travailla longtemps à un grand poème épique, *la Grèce délivrée*, que malheureusement il n'a pu achever. On a publié en 1821 la collection de ses discours; on y remarque *l'Éloge de Washington* (1800). Enfin ses œuvres ont été rassemblées et publiées en 1829, par les soins de M. de Sainte-Beuve, 2 vol. in-8, d'après les manuscrits conservés dans la famille.

FONTANET, ville de France. Voy. FONTENAY.

FONTANGES, bourg du dép. du Cantal, à 17 kil. S. E. de Mauriac, 2,000 hab.

FONTANGES (Marie-Angélique DE SCORAILLE, duchesse de), une des maîtresses de Louis XIV, née en 1661, n'avait que 17 ans lorsqu'elle fut produite à la cour, comme fille d'honneur de Madame; elle frappa le roi par sa beauté et ne tarda pas à surplanter madame de Montespan. Mais ayant perdu ses charmes à la suite d'une couche, et n'ayant point d'ailleurs assez d'esprit naturel pour captiver le roi, elle fut bientôt oubliée. Elle se retira dans un couvent où elle mourut en 1681, à 20 ans. Elle avait fait venir la mode d'une coiffure qu'elle affectionnait et qui porta son nom.

FONTARABIE, *Fons Rapidus* en latin moderne, *Fuenterrabia* des Espagnols, *Œaso* des anciens, ville d'Esp. (Guipuscoa), sur la Bidassoa, à son embouchure dans le golfe de Gascogne, 2,000 hab. Petit port, fort St-Erne. Plus importante autrefois. Elle fut assiégée à diverses reprises, notamment en 1521 par François I et en 1719 par Berwick qui la prirent.

FONTENAY, FONTENAILLES ou FONTANET, *Fontanetum* en latin moderne, village de l'ancienne Bourgogne, auj. dans le dép. de l'Yonne, à 32 kil. S. d'Auxerre; est devenu célèbre par la victoire que Charles-le-Chauve et Louis-le-Germanique y remportèrent sur leur frère, l'empereur Lothaire I, le 25 juin 841.

FONTENAY-AUX-ROSES, joli village du dép. de la Seine, à 2 kil. N. O. de Sceaux, à 10 kil. S. de Paris; 1,000 hab. Il doit son nom à la grande quantité de roses qu'on y cultive.

FONTENAY-L'ABBATU ou FRONTENAY (Deux-Sèvres), nommé depuis Rohan-Rohan. Voy. ce nom.

FONTENAY-LE-COMTE, ch.-l. d'arr. (Vendée), sur la Vendée, à 53 kil. S. E. de Bourbon-Vendée;

7,650 hab. Belle église, fontaine gothique, grandes halles, ruines d'un château-fort. Châpellerie, etc. Commerce d'importation et d'exportation par le port du Gros-Noyer. — Fontenay-le-Comte doit son nom et son origine aux comtes de Poitiers. Elle fut souvent prise et reprise pendant les guerres religieuses et sous la République. Lecard, de Bourbon (Charles X) y mourut en 1590. Pendant la révolution, cette ville prit le nom de Fontenay-le-Peuple et fut pendant un temps le ch.-l. du dép. — L'arr. de Fontenay-le-Comte a 9 cantons (Chaillé-les-Marais, La Châtaigneraye, l'Herménault, Luçon, Maillezais, Pouzauges-la-Ville, Sainte-Hermine, Saint-Hilaire, et Fontenay-le-Comte), 260 comm. et 122,027 hab.

FONTENELLE (Abbaye de). Voy. ST-VANDRILLE.

FONTENELLE (LE BOUYER OU LE BOUYER DE), littérateur et savant, l'homme le plus universel de son siècle, né à Rouen en 1657, mort à Paris en 1757, âgé de 100 ans, était, par sa mère, neveu de Cornéille. Il remporta dès l'âge de 14 ans un prix académique, se fit connaître par des poésies légères et pastorales, donna en 1680 une tragédie, *Aspar*, qui fut sifflée; prit part à la querelle sur le mérite des anciens, et se déclara pour les modernes; fit des opéras, dont un, *Thésis et Pélée*, eut du succès, et publia un roman médiocre, *les Lettres du chevalier d'Her...*; il donna en 1688 ses *Dialogues des morts* qui furent bien accueillis. Les *Entretiens sur la pluralité des Mondes* (1686), et *l'Histoire des oracles*, faite d'après Van Dale, le placèrent parmi les bons écrivains de l'époque, et le firent admettre à l'Académie Française en 1691. Dans la seconde moitié de sa vie il se livra plus spécialement aux sciences exactes, composa la *Préface de l'analyse des infiniment petits* de L'Hôpital, et donna lui-même la *Géométrie de l'infini* (publiée en 1727). Il entra bientôt à l'Académie des Sciences, et devint en 1737 secrétaire de cette compagnie; il rédigea en cette qualité *l'Histoire de l'Académie* (1666-99), et les *Éloges des Académiciens*; ces deux ouvrages sont regardés comme les modèles du genre, et sont la base la plus solide de sa réputation. Il s'occupa aussi de métaphysique et professa le cartésianisme tout en s'écartant de Descartes sur la question de l'origine des idées; il a laissé un *Projet de traité de l'esprit humain*, un traité *Du Bonheur*. Fontenelle brilla surtout par la clarté et la simplicité du style; il eut le talent de mettre les matières scientifiques à la portée de tous les lecteurs. Il se fit une réputation dans le monde par la finesse de son esprit et l'à-propos de ses réparties. Il se fit aussi remarquer par sa modération et sa réserve: il disait que s'il tenait toutes les vérités dans sa main, il se garderait bien de l'ouvrir. On lui a reproché de la sécheresse de cœur et de l'égoïsme; on cite cependant de lui des traits de générosité; il était d'ailleurs sensible à l'amitié et fut étroitement lié avec Lamoignon. Les *Œuvres* de Fontenelle ont été publiées en 1758, 11 vol. in-12; 1790, 8 vol. in-8, et 1825, 5 vol. in-8. Garat a composé *l'Éloge de Fontenelle* (couronné en 1784).

FONTENOY, village de Belgique (Hainaut), à 7 kil. S. E. de Tournay, près de la rive droite de l'Escaut; 500 hab. Dans les plaines voisines, les Français, commandés par le maréchal de Saxe, gagnèrent, le 11 mai 1745, la célèbre bataille de Fontenoy sur les Anglais, les Autrichiens et les Hollandais réunis.

FONTENOY-LE-CHATEAU, ville de France, dans le dép. des Vosges, à 27 kil. S. O. d'Épinal; 2,000 hab. Bon kirschenwasser. — Cette ville était jadis très forte; elle appartenait à la maison de Bourgogne, puis, au XVIII<sup>e</sup> s. à celle de Croy. Patrie du poète Gilbert.

FONTELETTE (Charles-Marie FEVRET DE), magistrat et érudit, né en 1710 à Dijon, mort dans la même ville en 1772, fut dès l'âge de 26 ans con-

neiller au parlement de Bourgogne, s'adonna à l'étude de l'histoire et recueillit une foule de documents précieux. On lui doit une édition fort augmentée et améliorée de la *Bibliothèque historique* du P. Lelong, 5 vol. in-fol., Paris, 1768.

**FONTEVRAULT**, *Fons Ebraaldi, Fons Ebraulinus*, bourg du dép. de Maine-et-Loire, à 13 kil. S. E. de Saumur. Ce bourg est célèbre par une riche abbaye de Bénédictins, fondée par Robert d'Arbrissel, vers l'an 1100. Ce monastère, qui renfermait à la fois des religieux et des religieuses, fut toujours, depuis la mort de Robert, gouverné par une abbesse. Depuis 1804, l'abbaye a été transformée en une maison de détention (2,000 détenus).

**FONTRAILLES** (Louis d'ASTARAC, marquis de), fut chargé par Gaston, duc d'Orléans, de négocier avec le duc d'Olivarez les moyens de seconder la conspiration de Cinq-Mars et de perdre le cardinal de Richelieu : il conclut un traité en vertu duquel l'Espagne devait fournir des troupes et en outre de l'argent. La conspiration ayant été découverte, Fontailles s'enfuit en Angleterre pour se soustraire au décret d'accusation lancé contre lui : il ne revint en France qu'après la mort du cardinal, et mourut en 1677. On a de lui : *Relation des choses particulières de la cour pendant la faveur de M. de Cinq-Mars* (imprimée dans les *Mémoires de Montrésor*), et des *Lettres* manuscrites.

**FONTVIEILLE-LÈS-ARLES**, village du dép. des Bouches-du-Rhône, à 10 kil. S. de Tarascon ; 1,900 hab. Aux environs, belles pierres dites d'Arles.

**FOOTE** (Samuel), acteur et auteur comique anglais, surnommé l'*Aristophane moderne*, né en 1720 dans le comté de Cornouailles, mort en 1777, dirigea pendant quelque temps le théâtre de New-Market, et se fit remarquer par la licence avec laquelle il attaquait dans ses rôles les personnages contemporains les plus distingués ; on fut forcé plusieurs fois de lui interdire la scène. Il réussissait surtout dans le genre de la farce. On n'a guère conservé au théâtre qu'une seule de ses pièces, *The Mayor of Garrat*.

**FORBACH**, ch.-l. de canton (Moselle), à 16 kil. N. O. de Sarreguemines ; 4,428 hab. Douane frontière, verrerie, fabrique de pipes.

**FORBACH**, bourg du grand-duché de Bade, à 11 kil. de Gernsbach ; 1,100 hab.

**FORBIN**, ancienne famille de Provence, qui a produit plusieurs hommes distingués, a pour chef Palamède de Forbin, seigneur de Soliers, surnommé *le Grand*, qui fut d'abord président de la Chambre des comptes et conseiller du roi René. Cette maison a produit plusieurs branches, dont les principales sont celles de *Forbin des Issarts* et de *Forbin Janson*. Nous citerons :

**FORBIN** (Claude, d'abord chevalier, puis comte), chef d'escadre, né en 1656 à Gardane, près d'Aix en Provence, mort en 1733. Il servit d'abord avec le grade d'enseigne de vaisseau, sous le comte d'Éstrées en Amérique, et sous Duquesne au bombardement d'Alger, où il fit preuve d'une rare intrépidité. Après avoir été deux ans grand-amiral du roi de Siam, près duquel il avait accompagné l'ambassadeur français, le chevalier de Chaumont (1686), il seconda avec courage l'intrépide Jean Bart dans ses luttes contre les Anglais, devint chef d'escadre en 1707 après une sanglante victoire remportée sur les mêmes ennemis dans la mer du Nord, et se signala avec Duguay-Trouin dans le combat du cap Lizard. Forbin se retira du service en 1710. Les *Mémoires de Claude, comte de Forbin*, publiés à Amsterdam en 1730, 2 vol. in-12, ont été rédigés sur ses notes par Reboulet.

**FORBIN** (le comte L. Aug. de), descendant du préc., 1779-1841, de l'Acad. des Beaux-Arts, direct. des musées. Amateur éclairé, il cultiva lui-même la peinture.

succès. On a de lui : *Voy. dans le Levant*, 1819, in-f.

**FORBIN-JANSON** (Toussaint de), connu sous le nom de *cardinal de Janson*, né en 1625, mort en 1713, fut évêque de Digne, puis de Marseille et de Beauvais, ambassadeur de Louis XIV en Pologne, et après du Saint-Siège. A son retour, 1706, il fut nommé grand-aumônier. Forbin fut un des adversaires les plus redoutables de l'*Apologie des casuistes*. Il dut le chapeau de cardinal (1690) au roi de Pologne Jean Sobieski, à l'élection duquel il avait puissamment contribué.

**FORBONNAIS** (François VÉRON DE), économiste, né au Mans en 1722, mort en 1800, se fit connaître dès 1750 par des mémoires pleins de vues sages sur l'administration des finances ; fut nommé en 1756 inspecteur-général des monnaies, fut placé en 1759 auprès du contrôleur-général Silhouette, et eut le principal mérite des utiles réformes qu'opéra ce ministre ; mais il ne tarda pas à être écarté des affaires par les intrigues de madame de Pompadour. Il se retira dans ses terres et consacra ses loisirs à la composition de ses ouvrages. On a de lui : *Extrait de l'Esprit des lois*, 1750 ; *Considérations sur les finances d'Espagne*, 1753 ; *Éléments du commerce*, 1754 ; *Recherches sur les finances de France*, 1758. Il fut appelé à l'Institut dès sa fondation.

**FORCADEL** (Pierre), né à Béziers, obtint en 1560 par la protection de Ramus une chaire de mathématiques au collège royal de France, et mourut vers 1576. On lui doit la traduction de plusieurs ouvrages des mathématiciens grecs, de la *Géométrie* d'Euclide, 1564 ; des *Livres de Proclus sur le mouvement*, 1565 ; du *Traité des poids d'Archimède*, 1565, etc. — Son frère Étienne Forcadel, né à Béziers en 1534, mort en 1573, fut en concurrence avec Cujas pour la chaire de droit de Toulouse et ne l'obtint que par le départ de son rival (1554). Il a écrit sur le droit, l'hist., a fait des vers latins et franç.

**FORCALQUIER**, *Forum Neronis* des Romains, ou *Forum Quaritium* suivant M. Walckenaër, *Forum Calcarium* au moyen âge, ch.-l. d'arr. (B.-Alpes), sur une colline, à 40 kil. S. O. de Digne ; 3,022 hab. Chapellerie, poterie ; commerce d'huile, vins, soie, etc. Société d'agriculture. Elle fut jadis le ch.-l. du comté de Forcalquier. — L'arr. de Forcalquier a 6 cantons (Banon, Manosque, Peyrnis, Saint-Étienne, Reillane, plus Forcalquier), 52 communes et 27,708 hab.

**FORCALQUIER** (comté de), fut formé en 1054 aux dépens du comté d'Arles ou de la Provence occidentale ; passa en 1094 dans la maison des comtes d'Urgel, puis en 1208 fut uni par mariage au comté de Provence. Les comtés de Provence et Forcalquier, inséparables depuis, furent portés en 1245, par l'héritière, Béatrix de Provence, à son mari Charles d'Anjou, frère de saint Louis, qui devint roi des Deux-Siciles en 1265. *Voy. PROVENCE*.

**FORCE** (CAUMONT DE LA). *Voy. LA FORCE*.

**FORCELLINI** (Egidio), philologue, né à Fener près de Padoue, en 1688, mort en 1768, fut l'élève de Faccioliati, et consacra toute sa vie à rédiger, d'après un plan arrêté avec son maître, le savant dictionnaire latin, italien et grec intitulé : *Totius latinitatis Lexicon*, publié à Padoue en 1771, 4 vol. in-fol., réimprimé en 1805, augmenté d'un supplément en 1816, Padoue, 1 vol. in-fol. ; réimprimé à Londres, 1824, 2 vol. in-4. ; la dernière et la meilleure édition a été donnée à Padoue, 1827-31, 4 vol. in-4, par Furlanetto qui y a fondu les suppléments et y a fait de nombreuses additions. Forcellini était abbé ; il fut chargé en 1724 de la direction du séminaire de Ceneda, près de Bellune, et y enseigna la rhétorique ; mais il résigna au bout de peu d'années ces fonctions pour se livrer tout entier au travail de son dictionnaire.

**FORCHHEIM** ou **VORCHHEIM**, ville de Bavière

(Regnitz), à 30 kil. N. de Nuremberg; 11,000 hab. Il s'y tint en 1077 une diète fameuse à laquelle Rodolphe de Rheinfelden fut élu empereur par les antagonistes d'Henri IV. — Une autre ville du même nom se trouve dans le grand-duché de Bade, à 22 kil. N. O. de Freyburg; 1,600 hab.

FORDYCE (David), théologien et moraliste écossais, né en 1711 à Aberdeen, entra dans la carrière ecclésiastique, fut nommé en 1742 professeur de philosophie morale au collège Maréchal dans sa ville natale, publia en 1745 des *Dialogues sur l'Éducation*, et en 1748 un excellent traité de *Philosophie*, qui parut dans la collection de Dodsley dite le *Précepteur*. On a aussi de lui *Théodore*, dialogue sur l'art de prêcher. Il mourut en 1751 dans un naufrage sur les côtes de Hollande. — Son frère, Jacques Fordyce, né en 1720, mort en 1796, s'est fait connaître comme prédicateur; il était pasteur d'une congrégation de non-conformistes établie à Londres. On a de lui entre autres écrits des *Sermons aux jeunes femmes*, qui eurent un grand succès.

FORDYCE (Guillaume), médecin écossais, frère des précédents, né en 1724, exerça la médecine à Londres avec succès jusqu'à sa mort, en 1792. Il s'était livré particulièrement au traitement des affections syphilitiques. On a de lui: *Recherches sur les causes, les signes et les moyens curatifs des fièvres putrides et inflammatoires*, Londres, 1773, in-8; *Lettre à Jean Sinclair sur la vertu antiseptique de l'acide muriatique*, Londres, 1790, in-8, etc.

FORDYCE (George), médecin anglais, neveu du précédent et fils de David, né près d'Aberdeen en 1736, mort en 1802, a donné plusieurs ouvrages importants; les principaux sont: *Éléments de médecine pratique*, ouvrage devenu classique, Londres, 1768, in-8; *Traité de la digestion des aliments*, Londres, 1791, in-8.

FORENZA, *Forentum*, ville du royaume de Naples (Basilicate), à 20 kil. S. E. de Melfi; 5,100 hab.

FORESTIERES (villes). On désigne sous ce nom plusieurs villes allemandes situées sur le Rhin, dans l'ancien cercle de Souabe, et jadis dans la Forêt-Noire, qui ne s'étend plus aujourd'hui jusque-là; ce sont Laufenbourg, Rheinfelden, Seckingen, Waldshut. On y joint aussi Ensisheim. — On donne encore ce nom à quatre villes de Suisse, voisines du lac de Lucerne: Lucerne, Schwitz, Altorf et Stanz.

FORÊT DE BOHÈME. Voy. BOHEMERWALD.

FORÊT-NOIRE, *Schwarzwald* en allemand, *Martiana Sylva* des Romains, vaste forêt d'Allemagne, s'étend sur une longue chaîne de montagnes qui court du S. au N. parallèlement au Rhin dans le royaume de Wurtemberg et le grand-duché de Bade et qui prend de là le nom de *Montagnes de la Forêt-Noire*; 260 kil. de long sur 50 de large. La neige y tombe pendant 8 mois et le climat en est fort rude. Le Danube et plusieurs affluents du Rhin y ont leur source. L'étendue de la Forêt-Noire était jadis beaucoup plus grande qu'elle ne l'est aujourd'hui. — Cette forêt a donné son nom au cercle de la Forêt-Noire, une des divisions du Wurtemberg; 100 kil. sur 95; 370,000 hab.; ch.-l., Rutlingen. Climat âpre; bois, bétail, gibier, poisson; industrie active; forges et fonderies.

FORÊTS (département des), un des dép. de l'ancien empire français, formé en grande partie du duché de Luxembourg, avait pour ch.-l. Luxembourg, et se divisait en 4 arr. (Luxembourg, Bitbourg, Diekirch, Neufchâteau). Son nom venait des nombreuses forêts qui en couvraient la surface, et dont la plupart étaient des ramifications des Ardennes.

FOREZ, *Pagus Forensis*, anc. prov. de France, qui faisait partie du grand-gouvernement du Lyonnais, à l'O. du Lyonnais proprement dit, au S. du Charolais et du Beaujolais, au N. du Velay et du Vivarais, à l'E. de l'Auvergne. Ch.-l., Feurs. Autres places, Montbrison, Saint-Etienne Néronde, Cha-

zelles, Roanne, Saint-Rambert. Industrie très active. Ce pays était habité anciennement par les *Segusiani* qui avaient pour capitale *Forum Segusianorum* (Feurs). Aujourd'hui il forme le dép. de la Loire. — Les premiers comtes du Forez possédaient également le Lyonnais et le Beaujolais. Trois dynasties de comtes se succédèrent dans le Forez; la dernière fut celle de Bourbon, à laquelle le Forez échut par le mariage de Louis II, duc de Bourbon, avec Anne, dauphine d'Auvergne, et seule héritière de ce comté. En 1531, après la défection et la m. de Ch. de Bourbon, le Forez fut confisqué et réuni au domaine de la couronne.

FORFAR, ville d'Écosse, ch.-l. du comté de Forfar, à 79 kil. N. d'Edimbourg; 5,000 hab. Toile écarlée; industrie et commerce faibles. — Le comté de Forfar, dit aussi comté d'*Anquas*, est situé entre ceux d'Aberdeen, Kincardine, Perth, le golfe de Tay et la mer du Nord; il a 60 kil. sur 53; 114,000 hab. Il est traversé par les monts Grampian. Plusieurs belles vallées; mines et carrières.

FORGES-LES-EAUX, ch.-l. de cant. (Seine-Inf.) dans le vallon de Bray, à 24 kil. S. E. de Neufchâteau; 1,200 hab. Toiles, façon de Rouen et de Sarreguemines. Eaux minérales.

FORGH, ville de Perse (Fars), à 150 kil. N. E. de Lar; 2,000 hab. Résidence d'un khan.

FORLENZA (Joseph-Nicolas-Blaise), oculiste, né en 1751 à Pierno (Naples), mort en 1833, se forma en France sous Desault, fut nommé en 1799 oculiste des Invalides, fit un grand nombre de belles cures, et rendit la vue par l'opération de la cataracte à Portalis, ministre des cultes. On a de lui des *Considérations sur l'opération de la pupille artificielle*, 1805.

FORLI, *Forum Livii*, ville de l'État ecclésiastique, ch.-l. de la légation de Forli, à 270 kil. N. O. de Rome; 13,000 hab. Evêché. Palais Albizzi, Merenda, Piazza; palais du magistrat; belle place; monte-piété. Filature de soie, toiles cirées, raffinerie de soufre, etc. Patrie de Morgagni. En 1521, les Français défrent les Espagnols près de cette ville; ils s'en emparèrent en 1797. — Une autre Forli, dans le royaume de Naples (Sannio), est à 12 kil. d'Isernia et a 2,000 hab.

FORLI (légation de), division de l'État ecclésiastique, bornée au N. O. et au N. par la légation de Ravenne, à l'E. par la mer Adriatique, au S. par la légation d'Urbini et à l'O. par la Toscane; 67 kil. sur 55; 165,000 hab. Ch.-l., Forli. Industrie assez développée.

FORLIMPOPOLI, *Forum Popilii*, ville de l'État ecclésiastique, à 7 kil. S. E. de Forli; 5,600 hab. Beaucoup de ruines; quelques maisons et un château. Cette ville a été détruite en 700 par les Lombards, et en 1370 par Grégoire XI, pour punir les habitants de leurs brigandages.

FORMENTERA, *Ophiusa* ou *Pityusa minor* des anciens, une des îles Baléares, au S. d'Ivica, par 38° 50' long. O., 38° 39' lat. N.; 17 kil. sur 4; 1,200 hab.

FORMERIE, ch.-l. de cant. (Oise), à 17 kil. O. de Grandvilliers; 1,300 hab. Commerce de grains, bestiaux, laines, etc.

FORMEY (J.-Samuel), fécond écrivain, né à Berlin en 1711, d'une famille de réfugiés français originaire de Vitry en Champagne, fut d'abord pasteur à Brandebourg; fut appelé en 1737 à la chaire d'éloquence à Berlin, puis à celle de philosophie; devint membre de l'Académie des Sciences et Belles-lettres de Berlin dès la formation de cette société puis directeur de la classe de philosophie de l'Académie de Berlin et conseiller privé. Il mourut en 1797. Ses travaux littéraires sont innombrables; les plus remarquables sont: *Mémoires pour servir à l'histoire et au droit public de Pologne*, contenant les *Pacta conventa* d'Auguste III, La Haye, 1741, in-8; *la Belle Wolfienne* ou *Abrégé de la philosophie*

de Wolf, 1741-53, 6 vol. in-8; *Conseils pour former une bibliothèque*, 1746, in-8; *Mélanges philosophiques*, 1754, 2 vol. in-12; *Éloges des académiciens de Berlin et autres savants*, Berlin, 1757, 2 vol. in-12; *L'Esprit de Julie (Héloïse)*, 1762, in-8; *Frédéric-le-Grand, Voltaire, Jean-Jacques, d'Alembert*, 1789, in-8. Il a en outre rédigé plusieurs journaux littéraires. — Son fils, Jean-Louis Formey, né à Berlin en 1766, mort en 1823, fut un médecin distingué et laissa plusieurs ouvrages de médecine fort estimés.

FORMIES, *Formiæ*,auj. *Mola*, ville du Latium mérid., sur la mer, à l'O. de Minturne, dans le pays jadis habité par les Lestrygons.

FORMIGNY, village de l'anc. Normandie, dans le N. du dép. du Calvados, à 15 kil. N. O. de Bayeux; 550 h. Le conné. de Richemont y batt. les Angl. en 1450.

FORMOSA ou OUARANG, île de l'Océan atlantique, une des Bissagos, la plus au N. : par 18° 50' long. O., 11° 30' lat. N.

FORMOSA, riv. de la Guinée septent., dont la source est inconnue; son embouchure est par 1° 30' long. E., 6° 20' lat. N. Elle sépare les états de Benin et d'Ouari.

FORMOSE, *Thaï-Ouan* en chinois, île située au S. E. de la Chine, par 117° 52' - 119° 37' long. E., 21° 55' - 25° 20' lat. N., et dépendant de la prov. continentale de Fou-kian; 400 kil. sur 140. Ch.-l. (de la partie chinoise), Thaï-Ouan. Une chaîne de mont. la coupe en deux; plusieurs volcans; or, argent, cuivre, sel, soufre, camphre, eaux therm. La partie orient. est habitée par des indigènes indépendants; la partie occ., où sont les Chinois, est fertile et bien cultivée. — Les Chinois s'établirent dans cette île en 1430; les Japonais et les Hollandais y fondèrent des colonies au commencement du XVIII<sup>e</sup> siècle; mais en 1661, le pirate chinois Koxinga s'empara de l'île tout entière; il y régna jusqu'en 1683. A cette époque, les Chinois aidés des Hollandais la reprirent. — On donne le nom de canal de Formose au détroit qui sépare le continent chinois et l'île de Formose.

FORMOSE, pape de 891 à 896, condamna Photius, sacra empereur Lambert, duc de Spolète, puis mit à sa place Arnoul, roi de Germanie. Le fougueux Étienne VI fit déterrer son cadavre pour lui faire son procès. Formose fut réhabilité en 898, sous Jean IX.

FORMULAIRE, nom sous lequel on désigne en théologie une formule de foi qu'on propose pour être reçue ou signée. Le plus célèbre formulaire est celui de 1653, par lequel Innocent X condamnait les cinq propositions de Jansénius, et qui excita de vives et longues querelles dans l'église de France. (*Voy. JANSÉNIUS*.) Clément IX tenta de les terminer, 1668.

FORNOUE, *Fornovo* en italien, *Forum Novum* en latin, bourg du duché de Parme, à 22 kil. S. O. de Parme, sur le Taro, au pied de l'Apennin. Charles VIII, abandonnant Naples, dont il venait de faire la conquête, y battit les Milanais et leurs alliés qui voulaient s'opposer à son retour en France (1495).

FORRES, ville d'Écosse (Elgin), à 15 kil. O. d'Elgin, près de la baie de Findhorn; 4,000 hab. Aux environs est un obélisque élevé en mémoire d'une victoire de Malcolm II sur les Danois (1008 ou 1010). Shakespeare a immortalisé Forres en y plaçant la scène de sa tragédie de *Macbeth*.

FORSKAL (Pierre), naturaliste suédois, professeur à l'université de Copenhague, né à Calmar en 1736, parcourut l'Arabie et l'Orient et mourut à Jérém en Arabie en 1763. Il a laissé plusieurs ouvrages qui ont été publiés par Niebuhr : *Descriptiones animalium in itinere orientali*, 1775, Hafniæ (Copenhague), in-4; *Flora ægyptiaco-arabica*, ibid.

FORSTER (J. Reinhold), voyageur et naturaliste, né en 1729 à Dirschau en Prusse, fut ministre protestant à Dantzick, puis intendant des colonies

de Saratow en Russie; quitta la Russie par mécontentement, et vint en Angleterre où il vécut quelque temps en donnant des leçons de langues. Il s'embarqua en 1772 avec Cook, et accompagna ce navigateur dans son deuxième voyage, comme naturaliste de l'expédition. A son retour, il publia, quoiqu'il eût promis de n'en rien faire, la relation de son voyage, en la mettant sous le nom de son fils qui avait pris part à l'expédition. Par suite de ce manque de foi, il fut obligé de quitter l'Angleterre. Il fut nommé en 1780 professeur d'histoire naturelle à Halle en Prusse, où il mourut en 1798. On a de lui : *Caractères des plantes australes* (en latin), Göttingue, 1776; *Observations faites dans un voyage autour du monde, sur la géographie, la physique, l'histoire naturelle*, etc., Londres, 1778, in-4, en anglais, traduit en allemand par son fils, Berlin, 1783, grand in-8, en français par Pingéron, avec le *Voyage de Cook* en allemand; *Histoire des découvertes et des voyages faits dans le Nord*, Francfort-sur-l'Oder, 1784, grand in-8, traduit en français par Broussonnet, Paris, 1788, in-8, etc. — Une baie de la terre de Sandwich porte son nom.

FORSTER (Jean-George-Adam), fils du précédent, né à Nassenhubem près de Dantzick en 1754, mort à Paris en 1794, fit avec son père le voyage autour du monde; quitta Londres en 1777; fut successivement professeur d'histoire naturelle à Cassel, à l'université de Wilna, et bibliothécaire de l'électeur de Mayence. Lors de la prise de Mayence par les Français en 1792, Forster fut envoyé à Paris pour demander au nom des Mayençais leur réunion à la république. Il mourut dans cette ville. Il a laissé : *Voyage autour du monde sur le vaisseau la Résolution, commandé par le capitaine Cook, dans les années 1772-75*, Londres, 1777, 2 vol. in-4, en anglais, traduit en allemand par Forster (Jean-Reinhold et Jean-George), Berlin, 1779-80, 2 vol. in-4; *Réplique aux remarques de M. Wales sur la relation du dernier voyage de Cook*, publié par M. Forster, Londres, 1778, in-8; *Mélanges ou Essais sur la géographie morale et naturelle, l'histoire naturelle et la philosophie usuelle*, Leipsick et Berlin, 1789-97, 6 vol. in-8, etc. — Il ne faut pas confondre avec les deux précédents George Forster, voyageur anglais, attaché à la compagnie des Indes. Celui-ci étudia profondément les langues orientales, et, à l'aide de cette connaissance, il put en 1782 visiter tout le pays qui s'étend entre le Bengale et la Perse; il revint en Angleterre par la Russie, et publia en 1790 la relation de son voyage, 2 vol. in-8. Il mourut en 1792 à Allahabad, au moment où il allait entreprendre de nouveaux voyages.

FORT-LIBERTE, autrefois FORT-DAUPHIN, ville et port de l'île d'Haïti, dép. du Nord, à 40 kil. S. E. du Cap-Français.

FORT-LOUIS ou FORT-VAUBAN, ville du dép. du B.-Rhin, dans une île du Rhin, à 20 kil. de Haguenau; 1,480 hab. Brasseries, chaudronnerie, etc. Le fort, construit par Vauban, a été en partie détruit par les alliés en 1815.

FORT-ROYAL, capitale de la Martinique, par 63° 26' long. O., 14° 35' lat. N., au fond d'une baie; 9,200 hab. (dont 6,400 esclaves). Port excellent, fort Saint-Louis (et jadis fort Bourbon, démantelé par les Anglais en 1809). Jolie ville, quelq. beaux édifices. Elle fut fondée en 1672.

FORT-ROYAL, ville de l'île de Grenade. *Voy. SAINT-GEORGE*.

FORT-SAINT-DAVID, ville de l'Inde, à 20 kil. de Pondichéry, sur le golfe de Bengale. Prise par les Français sur les Anglais en 1785.

FORTAVENTURE, *Fuerteventura*, une des îles Canaries, par 16° 10' - 16° 52' long. O., 28° 4' - 28° 46' lat. N.; 90 kil. sur 53; 12,400 hab. Ch.-l., Sainte-Marie de Bethancuria. Plaines tantôt arides, et tan-

est très fertile. Pas de bois. Peu d'industrie. Beaucoup de grains et de soude.

**FORTEGUERRI** (Scipion), dit *Carteromaco*, savant philologue, né à Pistoie en 1466, mort à Rome en 1515, fit imprimer chez Alde Manuce plusieurs des éditions princeps les plus estimées des auteurs grecs, et jouit de la faveur de plusieurs cardinaux.

**FORTEGUERRI** (Nicolas), cardinal et poète, nommé le *Jeune* (pour le distinguer d'un premier cardinal de même nom), né à Pistoie en 1674, de la même famille que le précédent, dut une fortune brillante à son esprit, à son caractère enjoué et à son talent pour la poésie, et fut élevé aux dignités ecclésiastiques par les papes Clément XI, Innocent XIII et Clément XIII. Il mourut en 1735, après avoir livré aux flammes tous ses manuscrits inédits. On a de lui : *les Comédies de Térence*, traduites en vers italiens, Urbino, 1736, in-8 : un poème facétieux dans le genre de ceux de Berni, intitulé : *Ricciardetto* (Richardet), Paris (Venise), 1738, in-4 et in-8, traduit ou imité en vers français par A.-F. Dumouriez et Nivernois, etc. Il composa ce poème comme en se jouant et par gageure, afin de prouver combien ce genre est facile.

**FORTESCUE** (sir John), savant juriconsulte anglais du xv<sup>e</sup> siècle, était en 1442 grand-juge du banc du roi. Il jouit de la faveur de Henri VI, qui le nomma chancelier. Il perdit tout crédit à l'avènement d'Édouard IV, fut poursuivi comme partisan de la maison de Lancastre, accompagna la reine Marguerite dans sa fuite en Flandre, et fut pris après la bataille de Tewksbury (1471). Il obtint cependant sa grâce du vainqueur, et mourut dans la retraite. On a de lui un traité célèbre *De laudibus legum Angliæ*.

**FORTH**, riv. d'Écosse, une des plus importantes de la Grande-Bretagne, naît dans le comté de Stirling, sépare les comtés de Linlithgow et de Fife, tombe au S. d'Inverkeithing dans le golfe dit *auj. Frith of Forth*, et nommé par les Romains *Bodotria æstuarium*. Son cours est de 230 kil. Le grand canal le met en communication avec la Clyde.

**FORTIA**, maison ancienne, originaire du roy. d'Aragon, a formé en France plusieurs branches, dont quatre principales : *Fortia-Chailli*, *Fortia d'Urban*, *Fortia de Montréal* et *Fortia de Piles*. Le nom des seigneurs de Fortia remonte au x<sup>e</sup> siècle.

**FORTORE** (il), riv. d'Italie. Voy. **FRENTO**.

**FORTUNA**, ville d'Espagne (Murcie), à 2 kil. N. O. d'Orihuela; 4,900 hab. Eaux thermales. Salpêtre.

**FORTUNAT**, *Venantius Honorius Clementianus Fortunatus*, évêque de Poitiers, et l'un des meilleurs poètes de son temps, né en Italie, près de Trévise, vivait dans le vi<sup>e</sup> siècle, et mourut vers 609. Il assista aux noces de Sigebert et de Brunehaut, composa un épithalame pour cette cérémonie; devint chapelain de sainte Radegonde, épouse du roi Clotaire, et édifica son siècle par ses vertus. Ses *Œuvres* ont été publiées à Cagliari, 1573, à Cologne en 1600, à Mayence, 1617, in-4. Elles se composent de poésies religieuses en vers élégiaques, et d'hymnes adoptées en partie dans les offices; on y remarque entre autres le *Vexilla regis*.

**FORTUNE**, déesse allégorique, adorée surtout chez les Romains. On la représente chauve par derrière, aveugle, avec des ailes et se tenant debout, un pied posé sur un globe en mouvement et l'autre pied en l'air. Elle avait à Antium, chez les Volques, ainsi qu'à *Fanum Fortunæ* dans l'Etrurie, des temples magnifiques.

**FORTUNÉES** (Iles). Voy. **HESPÉRIDES** et **CANARIES**.

**FORUM**, la principale place publique de Rome, celle où se réunissaient les assemblées par tribus, était située à peu près au centre de la ville, entre le mont Quirinal et le mont Capitolin. Dans le Forum

s'élevait la tribune aux harangues ou *rostris*. Tout autour régnaient des portiques et des *basiliques* où l'on rendait la justice. Le *Forum* est *auj. désert* et s'appelle *Campo Vaccino* (ou *Champ aux Vachera*). Aux viii<sup>e</sup> et ix<sup>e</sup> siècles de Rome on créa 4 nouveaux forums, dits de Jules-César, d'Auguste, de Nerva et de Trajan. Ce dernier était le plus beau. On distinguait encore d'autres places moins belles : *Forum boarium* (marché aux bœufs), *Forum piscarium* (marché au poisson), etc.

**FORUM**, suivi d'un nom propre au génitif, désigne un grand nombre de villes anciennes qui primitivement ne furent qu'un champ de foire. Telles sont :

**FORUM ALIENI**, ville de la Gaule Cispadane, *auj. FERRARE*.

**FORUM APPII**, ville d'Ombrie, *auj. BORGO-LONGO*.

**FORUM CLAUDII**, ville des Alpes Grecques, *auj. CENTRON*.

**FORUM CORNELII**, ville de la Gaule Cispadane, *auj. IMOLA*.

**FORUM DIUGENTORUM**, ville de la Gaule Transpadane, *auj. CREMA*.

**FORUM DOMITII**, ville de la Gaule Narbonnaise, *auj. FRONTIGNAN* ou *FRONTIGNAC*.

**FORUM FULVI VALENTINORUM**, ville de Ligurie, *auj. VALENZA*.

**FOR. GALLORUM, S.-Donino** ou *Castel-Franco*, v. de Gaule Cispadane, près de Modène. Antoine y défait Vibius Pansa et fut à son tour défait par Hirtius (43 av. J.-C.). — Ville des Vascons, *auj. Curra*, dans l'Aragon.

**FORUM HADRIANI**, ville de la Germanique 2<sup>e</sup>, *auj. VOORBURG*.

**FORUM JULII** ou *FOROJULIUM*, *auj. Fréjus*, ville de la Gaule Narbonnaise. — Ville de la Vénétie, chez les *Carni*, *auj. Cividale-di-Friuli*, dans les États autrichiens.

**FORUM JUTUNTORUM**, la même que **FORUM DIUGENTORUM**.

**FORUM LIVII**, ville de la Gaule Cispadane, chez les *Senones*, *auj. FORLI*.

**FORUM NERONIS**, ville de la Narbonnaise 2<sup>e</sup>, *auj. FORCALQUIER* ou *MORNAS* selon d'autres.

**FORUM NOVUM**, ville de la Gaule Cispadane, *auj. FORNOUE*.

**FORUM POPULI**, ville de la Gaule Cispadane, *auj. FORLIMPOPOLI*.

**FORUM SEGUSIANORUM**, ville de la Lyonnaise 1<sup>re</sup>, *auj. FEURS*.

**FORUM SEMPRONII**, ville d'Ombrie, *auj. FOSSOMBRONE*.

**FORUM TIBERII**, ville de la Grande-Séquanaise, *auj. KAISERSTUHL*.

**FORUM TRAJANI**, ville de Sardaigne, *auj. FORDONGIANO*.

**FORUM VOCONII**, ville de la Gaule Transalpine, *auj. GONFARON* ou *LE CANET*.

**FORUM VULCANI**, place de Campanie, *auj. SOLFATARRE*.

**FOSCARI** (François), doge de Venise de 1423 à 1457, soutint avec avantage plusieurs guerres contre les ducs de Milan, mais fut abreuvé de chagrins domestiques. Il perdit successivement trois de ses fils, et vit exiler le quatrième, accusé d'avoir reçu des présents de plusieurs princes ennemis de la république. Foscarei fut déposé en 1457, et mourut trois jours après l'élection de Pascal Malipieri, son successeur.

**FOSCOLO** (Ugo), écrivain italien, né en 1776, près de Zante, mort en 1827, fit ses études à Padoue. Lorsque Venise fut donnée à l'Autriche, il se retira en Lombardie et fut nommé professeur de littérature à Pavie. Accusé en 1815 d'avoir pris part à une conspiration pour chasser d'Italie les Autrichiens, il se réfugia en Angleterre. On a de lui des poésies, dont la plus remarquable est le

*Chant des tombeaux*, 1808; des tragédies : *Thyeste et Ajax*; un roman, *le Proscrit ou les Dernières lettres de Jacques Ortiz*, 1802, traduit en français par de Sénones, 1814, Paris, 2 vol. in-12, et par M. Trognon, 1819, in-8; une traduction du *Voyage sentimental* de Sterne; des *Œuvr. posth.*, Lugano, 1844.

FOUS-LES-MARTIGUES, village du dép. des B.-du-Rhône, à 9 kil. S. O. d'Istres, est le lieu où l'on présume qu'aborderent les Phocéens qui depuis bâtirent Marseille; 450 hab. Non loin de là, on voit des vestiges de la ville de *Stoma Limné*, colonie de Massilie (Marseille).

FOSSA. Ce mot, joint à un adjectif ou à un nom propre au génitif, désignait un canal. Ainsi *Fossa Corbulonis* (auj. le Vliet), joignait la Meuse au Rhin en traversant l'île des Bataves; — *Fossa Drusiana* mettait en communication le Rhin septentrional (Yssel) avec le lac Flevo; — *Fossa Mariana*, canal creusé par les troupes de Marius en 103, tandis qu'il attendait les Cimbres, allait du Rhône à Marseille; — *Fossa Neronis* devait aller du golfe de Putéoles à Ostie, mais ne fut point achevé. — *Fossa* tout seul désignait le détroit qui sépare la Sardaigne de la Corse,auj. détroit de *Bonifacio* (*Bocca-di-Bonifacio*).

FOSSANO, ville des Etats sardes, à 19 kil. N. E. de Coni, près de la Stura; 4,000 hab. Evêché. Murailles, château-fort. Place de guerre aux XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles. Prise par les Français en 1796.

FOSSAT (LE), ch.-l. de cant. (Ariège), à 12 kil. N. du Mas-d'Azil; 1,000 hab.

FOSSE (LA), ville de Belgique (Namur), à 13 kil. S. O. de Namur; 2,000 hab. Filatures de fil. Aux environs, plomb, marbre. Place jadis importante.

FOSSÉUX, branche des Montmorency. V. ce nom. FOSSOMBRONE, *Forum Sempronii*, ville de l'Etat ecclésiastique, à 13 kil. S. E. d'Urbini; 8,500 hab. Grand commerce de soie.—C'est là qu'Asdrubal fut défait par les consuls Claudius Néron et Livius Salinator, l'an 207 av. J.-C.

FOSSUM, ville de Norwège, à 100 kil. S. O. de Christiania. Aux environs, mine de cobalt et grande fonderie de fer.

FOSTAT ou FOSTAT-MASR, dit aussi *Vieux-Caire*, ville d'Egypte, sur la rive droite du Nil, à 2 kil. S. O. du Caire, vis-à-vis de Djizeh, sert avec Boulaq de port au Caire. C'est la *Babyloné* d'Egypte.

FOTHERINGAY, village d'Angleterre (Northampton), à 44 kil. N. E. de Northampton; 400 hab. On y voit les ruines du château où Marie Stuart fut jugée, condamnée à mort et exécutée (1587).

FOUAH, la *Naucratis* ou la *Metelis* des anciens, ville de la B.-Egypte (Rosette), à 25 kil. S. E. de Rosette, sur le Nil. Toiles, marquins, corderies, etc. C'était jadis l'entrepôt des marchandises qui descendent ou remontent le Nil; mais Rosette l'a privée de cet avantage.

FOU-CHAN, ville de Chine (Kouang-Toung), à 35 kil. S. O. de Canton; 700,000 hab. suivant les missionnaires. Soieries, étoffes de coton, porcelaines, etc.

FOUCHÉ (Joseph), duc d'Otrante, ministre de la police, né près de Nantes en 1753, était préfet des études chez les Oratoriens de cette ville lorsqu'éclata la révolution. Il en embrassa la cause avec exaltation, et fut député en 1792 à la Convention nationale. En novembre 1793 il accompagna à Lyon Collot d'Herbois, chargé de faire exécuter le décret qui ordonnait la destruction de cette ville; de nombreuses accusations de cruauté furent intentées contre lui à la suite de cette mission. Après la dissolution de la Convention, il fut protégé par Barraès, et, le 13 thermidor an VII, nommé ministre de la police. Il déploya dans ce poste la plus grande activité ainsi qu'une sagacité rare, et rendit d'importants services à Bonaparte dans la journée du 18 brumaire.

Celui-ci cependant, ayant peu de confiance en sa probité, lui enleva son portefeuille en 1802; mais il le lui rendit en 1804, et Fouché le conserva jusqu'en 1810; à cette époque, il fut remplacé, sans que l'on sache bien le motif de sa disgrâce. Il fut rappelé aux affaires après la campagne de Russie, et chargé par Napoléon du gouvernement des provinces illyriennes, poste fort difficile. Il y montra de la modération, et sut y faire supporter la domination française. Pendant les *Cent-Jours* il tint de nouveau le portefeuille de la police; enfin, il fut nommé, après la défaite de Waterloo, président du gouvernement provisoire, et traita avec les puissances alliées. Louis XVIII lui rendit pour un moment la police, puis le nomma ambass. à Dresde. Frappé par l'ordonnance du 12 janvier 1816, comme ayant voté la mort de Louis XVI, il mourut en exil à Trieste en 1820. Selon l'opinion la plus commune, Fouché était un ministre très habile, mais fort peu scrupuleux. On a fait paraître des *Mémoires de J. Fouché*, Paris, 1824, 2 vol. in-8; mais ces mémoires, publiés par M. Alphonse de Beauchamp, ont été déclarés apocryphes par la famille.

FOUCHER (Simon), abbé, né à Dijon en 1644, mort à Paris en 1696, était lié avec les savants et les philosophes les plus distingués de son temps, Ménage, Baillet, Robault, Leibnitz, et chercha à restaurer la philosophie des Académiciens. On a de lui, entre autres écrits : *Dissertation sur la recherche de la vérité ou sur la philosophie académique*, 1673; une *Critique de la Recherche de la vérité* de Malebranche, 1675, etc., et quelques traités de physique.

FOUCHER (Paul), de l'Académie des Inscriptions, né à Tours en 1704; mort en 1779, a laissé un traité de la *Religion des Perses*, des *Recherches sur la Religion des Grecs* (ces deux ouvrages font partie des Mémoires de l'Académie), etc.

FOUESNANT, ch.-l. de canton (Finistère), à 13 kil. S. E. de Quimper; 2,000 hab.

FOUGERAY, ch.-l. de canton (Ille-et-Vilaine), à 27 kil. N. E. de Redon; 5,407 hab.

FOUGÈRES, ch.-l. d'arr. (Ille-et-Vilaine), à 48 kil. N. E. de Rennes; 9,384 hab. Promenade pittoresque, ruines d'un vieux château-fort. Toiles à voiles, chapeaux, flanelle; tanneries, teintureries (écarlate et autres). — Fougères était jadis le titre d'une baronnie. Elle a été quatre fois brûlée pendant les guerres de la Vendée. — L'arr. de F. a 6 cantons (Antrain, St-Aubin-du-Cormier, St-Brice-en-Cogles, Louvigné-du-Désert, plus Fougères qui compte pour 2), 57 communes et 81,688 hab.

FOUGEROLLES-L'EGLISE, ville de la H.-Saône, à 8 kil. N. O. de Lure; 5,700 hab. Bon kirschenwasser.

FOU-HI, législateur chinois. Voy. FO-HI.

FOU-KIAN ou FOU-KIEN, prov. de Chine, au S. E., entre celles de Tché-Kiang au N., de Kiang-Si à l'O., de Kouang-Fong au S. O. : 600 kil. sur 500; 15,000,000 d'hab. Ch.-l., Fou-Tcheou. Beaucoup d'îles sur les côtes, entre autres Formose. Climat très chaud, fertile; belles cultures.

FOULA, une des îles Shetland, à 22 kil. de l'île Mainland. On la regarde comme la *Thulé* des anciens.

FOULADOU ou FOULADOUGOV, état de la Nigritie occidentale, entre le Kaarta, le Konkadou, le Ghialonkadou; traversé par l'Ouonda et le Baoulimâ (bras du Ba-Qouy, branche du Sénégal), comprend les provinces de Branko et de Ganganran, et a pour ville principale Bangassi. Ses habitants sont les Foulahs ou Fellatahs.

FOULAHS, grand peuple de la Nigritie occidentale. Voy. FELLATAHS.

FOULLON (Joseph-François), une des premières victimes de la Révolution, d'une famille noble d'Anjou, né à Saumur en 1715, avait rempli plusieurs fonctions administratives, et était intendant

des finances depuis 1771, lorsqu'il fut nommé contrôleur-général des finances, le 12 juillet 1789, après la retraite de Necker. Le choix de cet homme, qui depuis longtemps était fort impopulaire, excita une vive irritation. Étant tombé entre les mains du peuple peu de jours après la prise de la Bastille, il fut pendu à une lanterne dans la rue de la Verrierie (22 juillet); sa tête fut portée en triomphe avec une poignée de foin dans la bouche. On accusait Foulon d'avoir dit pendant la famine : « Si cette canaille n'a pas de pain, qu'elle mange du foin. »

**FOULPOINTE**, *Voulu-Voulu* ou *Vouloulou* en madécasse, bourgade de l'île de Madagascar, par 47° 33' long. E., 17° 40' lat. S.; jadis principal établissement français à Madagascar.

**FOULQUES**, archevêque de Reims en 893, soutint le roi Charles-le-Simple contre Eudes. Il couronna d'abord Charles à Reims en 893, et parvint ensuite à concilier les deux rivaux. Charles reconnaissant le nomma son chancelier.

**FOULQUES**, curé de Neuilly-sur-Marne, se rendit célèbre au XIII<sup>e</sup> siècle par sa piété et par son éloquence. Il fut autorisé à prêcher une croisade en 1198, et s'acquitta de cette mission avec succès.

**FOULQUES**, nom de plusieurs comtes d'Anjou, dont les principaux sont : Foulques III, dit *Nerra* ou *le Noir*, comte d'Anjou en 987, mort à Metz en 1040. Il fit la guerre à Conan I, duc de Bretagne, le défit en 992 près de Conquereux, et le tua de sa propre main. Ayant été vaincu par Eudes II, comte de Blois, Foulques ne se maintint dans ses états qu'avec l'assistance du roi Robert. Pour expier ses fautes il fonda des abbayes et visita les lieux saints. C'est lui qui se fit traîner sur une claie à Jérusalem en criant : « Seigneur, ayez pitié du traître et parjure Foulques. » — Foulques IV, dit *le Réchin*, petit-fils du précédent, né à Château-Landon en 1043, mort en 1109; il entra avec son frère aîné, Geoffroi-le-Barbu, en partage de la succession de Geoffroi-Martel son oncle, et eut pour sa part l'Anjou et la Saintonge (1060). Il dépouilla son frère de la Touraine et devint un prince puissant et redouté de ses voisins. Il eut avec l'archevêque de Tours une querelle qui faillit lui être funeste; mais ses libéralités lui méritèrent l'indulgence des commissaires nommés par le pape pour examiner sa conduite. Il nous reste de lui un fragment de l'*Histoire des comtes d'Anjou*, inséré dans le *Spicilegium* de d'Achery, et traduit en français par l'abbé de Marolles dans ses *Histoires des anciens comtes d'Anjou*, Paris, 1681, in-4. — Foulques V, fils du précédent. Il fit d'abord la guerre à Louis-le-Gros; puis il passa en Palestine, épousa Mélisente, fille de Baudouin II, roi de Jérusalem; succéda à ce prince sur le trône de Jérusalem en 1131, et repoussa les attaques des Turcs. Il mourut en 1144, laissa sa couronne à Baudouin, son fils aîné, et son comté d'Anjou à Geoffroy Plantagenet, puîné.

**FOUNG-CHAN**, ville considérable de la Chine, dans l'île Formose, sur la côte S. O. Murailles en terre, fossés; beau temple.

**FOUNG-HOANG-TCHING**, ville de Chine (Ching-king), sur le Tsao-ho, par 40° 30' lat. N., 121° 53' long. E., près des frontières de la Corée, est le seul lieu par où les Coréens puissent communiquer avec les Chinois. Très populeuse et commerçante.

**FOUNG-THIAN**, **CHING-YANG** ou **MOUKDEN**, ville de Chine (Ching-king), ch.-l. de la province, par 121° 18' long. E., 41° 50' lat. N. Divisée en 2 villes, la ville intérieure, résidence des derniers souverains mandchoux; la ville extérieure, qu'a 15 kil. de circuit.

**FOUNG-YANG**, ville de Chine (An-Hoeï), ch.-l. de dép., à 140 kil. N. O. de Nan-king. Patrie de l'empereur Hong-vou, qui y a élevé un mausolée à son père et à Fo.

**FOUQUET** (Nicolas), surintendant des finances, célèbre par sa disgrâce. Appelé en 1653 par la

protection de la reine-mère, Anne d'Autriche, à l'administration des finances, il réussit pendant quelque temps à faire face aux dépenses de l'état, qui déjà était obéré; mais un déficit considérable ayant été bientôt reconnu, on l'accusa de dilapidation. Ce qui appuyait cette accusation, c'est qu'il avait amassé une fortune immense et avait dépensé dans sa seule terre de Vaux 18 millions. Il fut arrêté en 1661 par ordre de Louis XIV, fut jugé et condamné par une commission composée en grande partie de ses ennemis, et enfermé dans la citadelle de Pignerol, où il mourut en 1680 après 19 ans de captivité. Colbert, qui aspirait à lui succéder, fut le premier artisan de sa ruine. Fouquet conserva dans son malheur de nobles amis, entre autres Péllisson, qui partagea sa disgrâce, La Fontaine qui chanta ses malheurs, et madame de Sévigné. Le crime de Fouquet est encore auj. un problème. Sa vie a été écrite par d'Auigny. — V. BELLE-ISLE.

**FOUQUEVILLIERS**, bourg du dép. du Pas-de-Calais, à 16 kil. N. O. de Bapaume; 1,900 hab. Huile de graines.

**FOUQUIER-TAINVILLE** (Antoine-Quentin), accusateur public, né en 1747 au village d'Héronelau-près de Saint-Quentin (Aisne), avait été procureur au Châtelet avant la révolution. S'étant fait remarquer dans les clubs dès 1789 par la violence de ses opinions, il se concilia la protection de Danton et de Robespierre, qui le firent nommer en 1793 accusateur public près le tribunal révolutionnaire. Il fit condamner des milliers d'accusés, le plus souvent sans les entendre et sans forme de procès. Parmi ses victimes on remarque Marie-Antoinette et les Girondins. Il n'épargna pas même Danton et Robespierre, ses anciens protecteurs. Toutefois, il fut lui-même décrété d'accusation peu après la journée du 9 thermidor, et monta sur l'échafaud le 17 floréal suivant (6 mai 1795), accablé des malédictions de ce peuple dont il avait été le héros.

**FOUR** ou **FOURS**, ch.-l. de cant. (Nièvre), à 19 kil. E. de Decize; 1,100 hab. Porcelaine, verre.

**FOURCÈS**, bourg du dép. du Gers, à 12 kil. N. O. de Condom; 1,000 hab. Jolies turquoises.

**FOURCHAMBAULT**, commune du dép. de la Nièvre, à 6 kil. N. O. de Nevers. Forges, hauts-fourneaux; importantes usines créées par MM. Boignes.

**FOURCHES-CAUDINES**,auj. *Forchie*, lieu du Samnium entre Capoue et Caudium, célèbre par la capitulation honteuse qu'y fit l'armée romaine, cernée par le général samnite Pontius Hérennius et réduite à passer sous le joug, 321 av. J.-C. *Voy.*

**CAUDIUM**.

**FOURCROY** (Antoine-François DE), chimiste, né à Paris en 1755, remplaça en 1784 Macquer dans la chaire de chimie du Jardin-des-Plantes, et se fit bientôt une grande réputation par le talent avec lequel il professait. Il fut nommé en 1792 député de Paris à la Convention, et entra ensuite au Conseil des Cinq-Cents. Il fut appelé en 1799 au Conseil d'état, devint en 1801 directeur-général de l'instruction publique, et déploya dans ces fonctions une grande activité. On lui doit l'organisation des écoles de médecine de Paris, Montpellier, Strasbourg, ainsi que celle des écoles de droit, d'un grand nombre de lycées (auj. collèges royaux) et de collèges communaux. Toutefois, ses vues ne s'accordant pas entièrement avec celles de l'empereur Napoléon, il se vit éloigné lors de l'établissement définitif de l'université; il fut très sensible à cette disgrâce et mourut peu après d'apoplexie, en 1809. On a de lui plusieurs ouvrages dont les plus importants sont : *Système des connaissances chimiques et de leur application*, 1801, 6 vol. in-4 et 11 vol. in-8; *Philosophie chimique*, 1792 et 1806; il a en outre laissé un grand nombre de mémoires particuliers. Fourcroy a découvert plusieurs composés qui détonnent par

la percussion, a perfectionné l'analyse des eaux minérales, des substances animales, etc.

FOURIER (Jean-Baptiste-Joseph), membre de l'Institut, né à Auxerre en 1768, mort en 1830. Il fut élevé par les Bénédictins et était destiné à l'état monastique; mais il préférera s'adonner à l'étude des sciences. Connu de bonne heure par des travaux importants, il fut attaché en 1795 à l'École Polytechnique, où il donna des leçons d'analyse; fit partie de l'expédition d'Égypte, devint secrétaire de l'Institut d'Égypte, et commissaire français au Caire en 1797. Il fut nommé préfet du département de l'Isère en 1802, place qu'il conserva jusqu'à la Restauration; il entra alors dans la vie privée et consacra ses loisirs aux sciences mathématiques. L'Académie des Sciences l'admit dans son sein en 1817, et le choisit pour secrétaire perpétuel à la mort de Delambre. Il unissait le goût des lettres à celui des sciences. Il fit partie de l'Académie Française. Fourier est surtout connu pour sa *Théorie analytique de la chaleur*, 1822, in-4, ouvrage dans lequel il approfondit, au moyen des mathématiques, toutes les questions relatives à cet important sujet. On lui doit aussi plusieurs mémoires épars dans différents recueils, ainsi que la préface historique de la *Description de l'Égypte* publiée par les ordres de Napoléon. Son *Eloge* a été prononcé à l'Académie Française par M. V. Cousin en 1831.

FOURIER (Charles), fondateur de l'école d'économistes réformateurs, dite *sociétaire* ou *phalanstérienne*, né à Besançon le 7 avril 1768, mort à Paris en 1837, était fils d'un marchand de draps, et fut commis dans diverses maisons de commerce jusqu'à l'âge de 60 ans. Il se livra de bonne heure et solitairement à des recherches spéculatives sur l'organisation de la société. Il publia ses idées pour la première fois en 1808, sous le titre de *Théorie des quatre mouvements*; il s'y proposait de fonder un ordre social où toutes les passions humaines, bonnes ou mauvaises, trouveraient une place légitime et une satisfaction qui tournât au profit général; où toutes les aptitudes fussent appliquées, où ce fût un droit et un attrait pour tous, et non plus un devoir pénible, de concourir au bien-être universel; et pour cette fin, il voulait associer les hommes en *capital, travail et talent par groupes, séries, puis phalanges*, au moyen de l'*attraction passionnée*, dont il fait la loi de l'humanité. Malgré le peu de succès qu'obtinrent ses théories, il continua à les développer dans le *Traité de l'association domestique agricole* (1822), le *Nouveau Monde industriel* (1829), et la *Fausse Industrie* (1835). Il créa en 1832, avec le concours de quelques disciples, le journal le *Phalanstère*, qui a paru deux années, et qui, après interruption, a reparu en 1836 sous le titre de la *Phalange* ou *Journal de la science sociale*, et dont la publication n'a pas cessé depuis. Sa doctrine, assez peu facile à saisir dans ses ouvrages, a été résumée et éclaircie par M. V. Considérant, l'un de ses disciples, dans un livre intitulé *Destinée sociale*. Madame Gatti de Gamond a publié en 1838 *Fourier et son système*, mais cet ouvrage n'offre, suivant les Phalanstériens, qu'une exposition défectueuse.

FOURMIÈS, village du dép. du Nord, sur la Petite-Heule, à 14 kil. S. O. d'Avesnes; 1,500 hab. Forge. Fil à dentelles.

FOURMONT (Étienne), orientaliste, né en 1683 à Herbelay près de St-Denis, mort en 1745 à Paris, possédait presque toutes les langues de l'Europe et de l'Asie. Il fut nommé en 1715 professeur d'arabe au collège de France, et devint en même temps associé de l'Académie des Inscriptions. Il est le premier Français qui ait fait une étude sérieuse du chinois; il fit connaître dès 1719 les 214 *clefs* ou caractères élémentaires de l'écriture chinoise, et donna en 1712 la *Grammatica sinica*, fruit de vingt

ans de travail. Il avait entrepris un dictionnaire chinois et un grand nombre d'autres ouvrages qui n'ont pas paru. Il eut pour élèves de Guignes et Deshauterayes. — Son frère, Michel Fourmont, né en 1690, mort en 1746, enseigna le syriaque et l'éthiopien au collège de France, fut admis à l'Académie des Inscriptions en 1724, fut envoyé en Orient par Louis XV en 1728, et en rapporta de précieux manuscrits grecs avec un grand nombre d'inscriptions.

FOURNELS, ch.-l. de cant. (Lozère), à 32 kil. N. O. de Marvejols; 600 hab.

FOURNIER (P.-Simon), graveur et fondeur de caractères, né à Paris en 1712, mort en 1768, se fit d'abord connaître par d'assez bonnes vignettes en bois, se mit ensuite à graver sur acier de grosses et moyennes lettres de fonte, et les premiers corps de caractères. Il acquit bientôt une réputation qu'il étendit encore par la publication de plusieurs écrits remarquables. On a de lui : *Traité historique et critique sur l'origine de l'imprimerie*, 1763; *Manuel typographique*, 1764; *Traité historique, pratique et critique sur l'origine et les progrès des caractères de fonte pour l'impression de la musique*, 1765, in-4.

FOURS, ville de France. Voy. FOUR.

FOUS (fête des), fête répandue dans toute la France au moyen âge et que l'on croit être un reste des Saturnales des anciens. On la célébrait le jour de la Circoncision (1<sup>er</sup> janvier), et elle avait pour objet d'honorer l'âne qui avait porté Jésus lors de son entrée à Jérusalem. On chantait un office ridicule, puis on faisait une procession solennelle et on se livrait à toutes sortes d'extravagances. On essaya en vain dès le XII<sup>e</sup> siècle et souvent depuis de supprimer la fête des Fous; elle ne disparut que vers la fin du XVI<sup>e</sup> siècle.

FOUSSERET, ch.-l. de cant. (H.-Garonne), à 30 kil. S. O. de Muret; 2,000 hab. Patrie de l'abbé Sicard.

FOUTA-DJALO ou FOUTA-DIALLON, un des états peuls de la Nigritie occid., dans la région montagneuse d'où sortent la Gambie, le Sénégal, le Falmé, le Rio-Grande, à 600 kil. de l'E. à l'O., 36 du S. au N. : il se divise en trois provinces très vastes : Timbou, Labi, Tembi, et a pour ville principale Timbou. Ce pays était jadis sous la domination des Djalonkes qui, à la fin du siècle dernier, ont été soumis par les Fellatahs ou Peuls.

FOUTA-TORO, un des états peuls de la Nigritie occid., le long de la rive gauche du Sénégal, à l'O. de Bondou, est divisé en trois grandes provinces : Damga à l'E., Toro à l'O., Fouta au milieu. Agnam était jadis sa capit. : auj. c'est Kiélong.

FOU-TCHEOU, ville de Chine, ch.-l. de la prov. de Fou-kian, par 117° 71' long. E., 26° 2' lat. N., près de l'embouchure du Si-ho dans la mer. Pont de plus de 100 arches; établissements d'instruction publique; industrie variée, commerce très actif. Bon port, ouvert aux Européens par le traité de 1842.

— Autre ville de Chine, dans la prov. de Kiang-si. FOX (Rich.), évêque anglais, né vers 1466, mort en 1528, jouit d'une haute faveur auprès de Henri VII, fut employé par ce prince dans toutes ses négociations et dans les affaires les plus délicates, fut fait conseiller privé, garde des sceaux, principal secrétaire d'état, et obtint successivement les évêchés d'Exeter et de Winchester. A l'avènement de Henri VIII au trône, Fox se retira dans son diocèse. L'université d'Oxford lui doit la fondation du collège appelé *Corpus Christi*, l'un des premiers où l'on ait enseigné le grec.

fox (Jean), théologien anglais, né en 1517 à Boston, dans le comté de Lincoln, essaya sous la reine Marie plusieurs poursuites, que lui suscita son zèle pour la doctrine de Luther, et fut forcé de

se retirer à Bâle, où il se fit, pour subsister, correcteur d'imprimerie. Il ne rentra dans sa patrie qu'après la mort de la reine Marie, et mourut en 1587. Il avait élevé le duc de Norfolk, qui devint son protecteur et lui procura une prébende; mais Fox ne put être élevé aux dignités de l'église anglicane parce qu'il était non-conformiste. On a de lui un assez grand nombre d'écrits de controverse; le plus connu est intitulé: *Actes et monuments de l'Église ou Martyrologe* (appelé par les Catholiques la *Légende dorée de Fox*), Londres, 1563, in-fol., et 1634, 3 vol. in-fol. Sa vie, écrite par Samuel Fox, son fils, se trouve en tête de ce livre.

FOX (George), fondateur de la secte des *Quakers*, né en 1624 à Drayton (Leicester), mort en 1690, était fils d'un pauvre tisserand, et exerça d'abord lui-même l'état de cordonnier. Élevé dans des habitudes de piété, il s'exalta au point de se croire inspiré, et prétendit avoir reçu du ciel la mission de ramener les hommes à la simplicité du christianisme primitif. Il commença à prêcher en 1648, parcourut l'Angleterre, l'Écosse, la Hollande, l'Amérique anglaise; fit partout de nombreux prosélytes, et subit des persécutions qu'il supporta avec une résignation admirable. Fox rejetait tout culte extérieur et toute hiérarchie, prêchait contre la guerre, les procès, les dîmes; refusait de découvrir sa tête ou de fléchir le genou devant aucune puissance humaine et de faire aucun serment. Les plus célèbres de ses disciples sont Penn et Barclay.

fox (Charl.-Jacq.), un des plus grands orateurs de l'Angleterre, né à Londres en 1749, était fils de Henri Fox (lord Holland), secrétaire d'état sous George II, qui l'initia de bonne heure aux affaires. Elu député en 1768, avant même qu'il eût atteint l'âge légal de 20 ans, il défendit d'abord les ministres pour complaire à son père, et fut nommé l'un des lords de l'amirauté, puis de la trésorerie. Mais s'étant lié avec Burke, il entra dans l'opposition et fut destitué par lord North (1774). Il se plaça bientôt par son éloquence à la tête du parti whig et s'opposa de toute sa force aux mesures qui amenèrent la perte des colonies américaines. Étant parvenu à renverser le ministère, il fut chargé en 1782 du portefeuille des affaires étrangères et fit conclure la paix avec l'Amérique et la France (1783); mais les mesures qu'il proposait contre les malversations de la Compagnie des Indes ayant échoué à la Chambre haute, il se retira du ministère, rentra dans l'opposition, combattit avec force et persévérance la politique de Pitt, et fut toujours le défenseur de la tolérance et de la liberté. Il se montra favorable à la révolution française et ne cessa de conseiller la paix avec la France. A la mort de Pitt (1806), il reçut de nouveau le portefeuille des affaires étrangères; il mourut peu de mois après, au moment où il allait signer la paix générale. Fox peut être considéré comme le Démosthène de l'Angleterre; ses discours brillent surtout par la vigueur, la logique et la clarté. On regarde sa harangue sur le *bill de l'Inde* comme son chef-d'œuvre. Ses discours ont été recueillis à Londres, 1815, 6 vol. in-8, et tr., avec ceux de Pitt, par Janvry et Jus-sieu, 1819, 12 vol. in-8. Fox avait aussi composé une *Histoire des deux derniers Stuarts* qui n'a été publiée qu'après sa mort et qui a été traduite en français par d'Andrezel, avec quelques retranchements, 1809, 2 vol. in-8. Il est à regretter qu'à des qualités éminentes Fox ait joint une vie fort dissipée et une passion effrénée pour le jeu. On peut consulter sur ce personnage des *Mémoires* publiés par Walpole, Londres, 1806.

FOY (Maximilien-Sébastien), général et orateur célèbre, né en 1775 à Ham en Picardie, entra à 15 ans à l'école d'artillerie de La Fère, fit la campagne du Nord sous Dumouriez en 1792, servit

en Italie et en Allemagne de 1800 à 1809, puis en Portugal où il fut sous les ordres de Masséna; en Espagne, où il se signala surtout à la bataille de Salamanque (1812); enfin dans les campagnes de France et de Belgique, et fut blessé à Toulouse et à Waterloo. Il avait été créé dès 1809 général de division et fut nommé en 1814, par Louis XVIII, inspecteur de l'armée. Elu membre de la Chambre des députés en 1819, il y déploya un talent oratoire qu'on était loin de soupçonner, et mit son éloquence au service des sentiments les plus patriotiques. Défenseur des principes constitutionnels, il ne cessa de lutter contre les tendances de la restauration, et réussit plusieurs fois à arrêter le gouvernement des Bourbons dans sa marche rétrograde. Le général Foy fut enlevé à la France lorsqu'il était encore dans la force de son talent; il succomba en 1825 à un anévrisme. Un concours immense de citoyens accompagna son cercueil. La France a doté ses enfants par une souscription nationale toute spontanée qui a produit près d'un million. Un monument a été érigé à sa mémoire au cimetière de l'Est. On a publié en 1826: *Discours du général Foy*, avec notice biographique, etc., Paris, 2 vol. in-8. On a aussi de lui: *Histoire des guerres de la péninsule sous Napoléon*, publiée par sa veuve, Paris, 4 vol. in-8, 1827; malheureusement ce bel ouvrage est resté inachevé.

FOYLE, lac d'Irlande, entre les comtés de Londonderry et Donegal, reçoit la riv. de Foyle et communique par un canal avec l'Océan; il a 26 kil. sur 45.

FRA, mot italien qui précède beaucoup de noms, est l'abréviation de *frate*, qui signifie frère, membre d'une communauté religieuse; on le joint au nom de baptême.

FRA BARTOLOMEO DI SAN MARCO, peintre toscan. Voy. BACCIO DELLA PORTA.

FRACASTOR (Jérôme), médecin et poète, né en 1483 à Vérone, mort en 1553, se distingua par une érudition précoce, enseigna dès l'âge de 19 ans la philosophie à Padoue, puis exerça la médecine et devint médecin du pape Paul III. Il a laissé des ouvrages de médecine, d'astronomie, etc.; mais ce qui rend son nom célèbre, c'est le poème intitulé: *Syphilis sive morbus gallicus*, en 3 livres, où il a su, en traitant un sujet si scabreux, unir la décence à l'élégance du style et à la vivacité des images: quelques-uns placent ce poème à côté des *Georgiques*. Publié pour la première fois à Vérone en 1530, il a été depuis bien des fois réimprimé et traduit dans plusieurs langues, notamment en français, 1753. On a donné les œuvres complètes de Fracastor à Venise, 1555, in-4. Ses poésies latines ont été publiées à part, Padoue, 1728.

FRA-DIAVOLO (Michel PEZZA ou POZZA, plus connu sous le surnom de), c.-à-d. *Frère Diable*, l'un des chefs insurgés calabrais, né à Itri, dans la Terre de Labour, fut d'abord chef d'une bande de brigands, et exerça dans toute la Calabre de tels ravages, que l'ancien gouvernement de Naples mit sa tête à prix. Toutefois, en 1799, le cardinal Ruffo, croyant tous les moyens bons pour chasser les Français, ne rougit pas de se servir de Fra-Diavolo, et lui accorda un brevet de colonel. Il eut bientôt organisé sa troupe et contribua avec elle à l'occupation de Naples. Après l'avènement de Joseph Bonaparte, Fra-Diavolo excita divers soulèvements et fit beaucoup de mal aux Français. Il fut pris après une belle défense, condamné à mort comme rebelle, et pendu à Naples en 1806.

FRAGA, *Gallica Flavia*, ville d'Espagne (Sarragosse), près de la Cinca, à 17 kil. S. O. de Lérida; 5,000 hab. Jadis place forte. Ruines d'un château-fort aux environs. Défaite d'Alphonse I, roi d'Aragon, par les Maures en 1134.

FRAGONARD (J.-Honoré), peintre, né à Grasse en

1732, mort en 1806, fut élève de Boucher. Il se distingua d'abord dans le genre sérieux, et débuta par un tableau de *Corésus et Callirhoé*, qui fut justement admiré; mais désespérant d'atteindre au premier rang dans ce genre, il le quitta pour le genre érotique dans lequel il obtint le plus grand succès; il devint bientôt le peintre à la mode, et amassa une grande fortune que la révolution lui fit perdre. On estime surtout parmi ses petits tableaux: *la Fontaine d'Amour, le Sacrifice de la Rose et le Serment d'Amour, le Verrou et le Contrat*.

FRAISSE, ch.-l. de canton (Vosges), sur la Meurthe, à 12 kil. S. E. de Saint-Dié; 2,150 hab. Mine de cuivre aux environs.

FRAMERIES, ville de Belgique (Hainaut), à 7 kil. S. O. de Mons; 4,500 hab.

FRAMERY (Nicolas-Etienne), né à Rouen en 1745, mort en 1810, a donné un assez grand nombre d'opéras-comiques et a fait lui-même la musique de plusieurs. Il a le premier imaginé de parodier des opéras italiens. On lui doit aussi une traduction de *la Jérusalem délivrée*, 1785, 5 vol. in-8; du *Roland furieux*, 1787, 10 vol. in-12, et plusieurs écrits sur la musique.

FRAMLINGHAM, ville d'Angleterre (Suffolk), à 22 kil. N. E. d'Ipswich; 2,600 hab. Ruines d'un château-fort.

FRANÇAIS (LE CAP), ville de l'île d'Haïti. Voy. CAP. FRANÇAIS de Nantes (le comte), pair de France, né en 1756 à Valence en Dauphiné, mort en 1836, était directeur des douanes à Nantes lorsqu'il fut élu membre de l'Assemblée législative, en 1791. Il

sements de Pondichéry et Karikal (Coromandel), Mahé (Malabar), Yanaon (Orissa), Chandernagor (Bengale); 4° dans l'Océanie, les îles Marquises et de Taïti. La France a quelque temps possédé en Amérique la Louisiane, le Canada, Saint-Domingue, Sainte-Lucie et Tabago; en Afrique, l'île de France et partie de Madagascar; en Asie, les comptoirs de Mahé, de Suva, etc.; mais elle a perdu toutes ces possessions. Nous donnerons successivement les divisions de la France actuelle, celles de la France ancienne, puis la description générale, et enfin l'histoire du pays.

#### I. France actuelle. Ses divisions.

1° *Sous le rapport administratif*. La France se divise aujourd'hui en 86 départements qui tirent presque tous leur nom des fleuves ou des montagnes qui les traversent. Chaque département se divise en arrondissements, les arrondissements en cantons et ceux-ci en communes. Chaque département est administré par un préfet; les arrondissements le sont par des sous-préfets, d'où les noms de sous-préfectures qu'on leur donne souvent. Voici d'abord la liste alphabétique des 86 départements avec leurs chefs-lieux et les provinces anciennes auxquelles ils correspondent :

#### Provinces anciennes.

Bourgogne (*Bresse, Bugey, Dombes, etc.*)  
 Ile-de-France, Picardie, Champagne (*Brie*).  
 Bourbonnais.  
 Haute-Provence.  
 Haut-Dauphiné et Provence.  
 Languedoc (*Vivarois*).  
 Champagne (*Rhételais, Rémois*).  
 Foix, Gascogne (*Conserans*).  
 Champagne, Bourgogne.  
 Bas-Languedoc.  
 Guyenne (*Rouergue*).  
 Basse-Provence.  
 Basse-Normandie (*Bessin, Bocage*).  
 Haute-Auvergne.  
 Angoumois, Saintonge, Poitou.  
 Aunis, Saintonge.  
 Haut-Berry, Bas-Bourbonnais.

FRANCE, *Francia* en latin moderne, *Gallia Transalpina* des anciens, un des états de l'Europe occidentale, par 42° 20' 51" 5' lat. N., et par 7° 9' long. O., 5° 56' long. E., est bornée au N. par la Manche et le Pas-de-Calais (qui séparent la France de l'Angleterre), par la Belgique, le Luxembourg, la Prusse et la Bavière Rhénanes; à l'E. par le grand-duché de Bade, la Suisse et les Etats sardes; au S. par la Méditerranée et l'Espagne; à l'O. par l'Océan Atlantique. Etendue: 1,064 kil. du N. O. au S. E.; 924 kil. du S. O. au N. E. Superficie, 52,768,618 hectares. Population: 33,540,910 hab. en 1836; 34,494,875 en 1842. Capitale, Paris. On doit ajouter au territoire de la France plusieurs îles qui avoisinent les côtes, notamment: l'île de Corse et les îles d'Hyères dans la Méditerranée; les îles de Ré, d'Oleron, d'Ouessant, Belle-Ile et l'Île-Dieu dans l'Océan Atlantique. La France possède en outre des colonies dans les diverses parties du monde. Ce sont: 1° en Amérique, les îles St-Pierre et Miquelon, dans l'Océan septentr.; la Martinique et la Guadeloupe parmi les Antilles; la Guyane française dans l'Amérique du Sud; 2° en Afrique, l'Algérie au nord, le Sénégal et l'île de Gorée à l'O., les îles Bourbon et Ste-Marie à l'E.; 3° en Asie, les établis-

#### Départements.

#### Chefs-Lieux.

Ain, Bourg,  
 Aisne, Laon,  
 Allier, Moulins,  
 Alpes (Basses-), Digne,  
 Alpes (Hautes-), Gap,  
 Ardèche, Privas,  
 Ardennes, Mézières,  
 Ariège, Foix,  
 Aube, Troyes,  
 Aude, Carcassonne,  
 Aveyron, Rodez,  
 Bouches-du-Rhône, Marseille,  
 Calvados, Caen,  
 Cantal, Aurillac,  
 Charente, Angoulême,  
 Charente-Inférieure, La Rochelle,  
 Cher, Bourges,

<i>Départements.</i>	<i>Chefs-Lieux.</i>	<i>Provinces anciennes.</i>
Corrèze,	Tulle,	Bas-Limousin.
Corse,	Ajaccio,	Corse.
Côte-d'Or,	Dijon,	Bourgogne ( <i>Dijonnais, Auxerrois</i> ).
Côtes-du-Nord,	Saint-Brieuc,	Haute-Bretagne.
Creuse,	Guéret,	Haute-Marche.
Dordogne,	Périgueux,	Guyenne ( <i>Périgord</i> ).
Doubs,	Besançon,	Franche-Comté, comté de Montbéliard.
Drôme,	Valence,	Bas-Dauphiné.
Eure,	Evreux,	Haute-Normandie ( <i>pays d'Évreux, Vexin Normand</i> ).
Eure-et-Loir,	Chartres,	Orléanais ( <i>pays Chartr., part. de la Beauce</i> ), Perche.
Finistère,	Quimper,	Basse-Bretagne.
Gard,	Nîmes,	Bas-Languedoc.
Garonne (Haute-),	Toulouse,	Haut-Languedoc, Gascogne ( <i>Comminges</i> ).
Gers,	Auch,	Gascogne ( <i>Astarac, Armagnac</i> ).
Gironde,	Bordeaux,	Guyenne ( <i>Bordelais, Médoc, Bazadais</i> ).
Hérault,	Montpellier,	Bas-Languedoc.
Ille-et-Vilaine,	Rennes,	Haute-Bretagne.
Indre,	Châteauroux,	Bas-Berry, Touraine.
Indre-et-Loire,	Tours,	Touraine, Anjou, Poitou.
Isère,	Grenoble,	H.-Dauphiné ( <i>Grésivaudan</i> ), B.-Dauphiné ( <i>Viennois</i> ).
Jura,	Lons-le-Saulnier,	Franche-Comté ( <i>bailliage d'Aval</i> ).
Landes,	Mont-de-Marsan,	Gascogne ( <i>pays des Landes, Chalosse</i> ).
Loire,	Montbrison,	Lyonnais ( <i>Forez, Beaujolais</i> ).
Loire (Haute-),	Le Puy,	Languedoc ( <i>Velay</i> ), Haute-Auvergne.
Loire-Inférieure,	Nantes,	Haute-Bretagne ( <i>diocèse de Nantes</i> ).
Loiret,	Orléans,	Orléanais ( <i>Orléan. propre, Sologne, Gâtinais, Beauce</i> ).
Loir-et-Cher,	Blois,	Orléanais ( <i>Blaisois, Beauce</i> ), partie du Berry.
Lot,	Cahors,	Guyenne ( <i>Quercy</i> ).
Lot-et-Garonne,	Agen,	Guyenne ( <i>Agénais</i> ), Gascogne.
Lozère,	Mende,	Languedoc ( <i>Gévaudan</i> ).
Maine-et-Loire,	Angers,	Anjou.
Manche,	Saint-Lô,	Basse-Normandie ( <i>Cotentin, Avranchin</i> ).
Marne,	Châlons,	Champagne ( <i>Brie-Champenoise, Perthois, Rémois</i> ).
Marne (Haute-),	Chaumont,	Champagne ( <i>Bassigny, Vallage</i> ).
Mayenne,	Laval,	Haut-Maine, Haut-Anjou.
Meurthe,	Nancy,	Lorraine ( <i>duché de Lorraine, Tulois</i> ).
Meuse,	Bar-le-Duc,	Lorraine ( <i>duché de Bar, Verdunois</i> ).
Morbihan,	Vannes,	Basse-Bretagne.
Moselle,	Metz,	Lorraine ( <i>Messin, Pays allemands</i> ).
Nièvre,	Nevers,	Nivernais, Orléanais, Bourgogne.
Nord,	Lille,	Flandre, Hainaut ( <i>Cambrésis</i> ).
Oise,	Beauvais,	Ile-de-France, Beauvaisis ( <i>Vexin</i> ), Haute-Picardie.
Orne,	Alençon,	Normandie ( <i>les Marches, Houlme</i> ), Maine ( <i>Perche</i> ).
Pas-de-Calais,	Arras,	Artois, Picardie ( <i>Boulonnais</i> ).
Puy-de-Dôme,	Clermont-Ferrand,	Basse-Auvergne ( <i>Limagne</i> ).
Pyrénées (Basses-),	Pau,	Béarn et Basse-Navarre, Gascogne ( <i>Soule et Labour</i> ).
Pyrénées (Hautes-),	Tarbes,	Gascogne ( <i>Bigorre, les Quatre-Vallées</i> ).
Pyrénées-Orientales,	Perpignan,	Roussillon ( <i>Cerdagne</i> ), Bas-Languedoc.
Rhin (Bas-),	Strasbourg,	Basse-Alsace.
Rhin (Haut-),	Colmar,	Haute-Alsace, Sundgau, république de Mulhausen.
Rhône,	Lyon,	Lyonnais ( <i>Lyonnais propre, Beaujolais</i> ).
Saône (Haute-),	Vesoul,	Franche-Comté ( <i>bailliage d'Amont</i> ).
Saône-et-Loire,	Mâcon,	Bourgogne ( <i>Mâconnais, Charolais</i> ).
Sarthe,	Le Mans,	Bas-Maine, Haut-Anjou.
Seine,	Paris,	Ile-de-France.
Seine-et-Marne,	Melun,	Ile-de-France ( <i>Gâtinais, Brie</i> ), Champagne ( <i>Brie</i> ).
Seine-et-Oise,	Versailles,	Ile-de-France ( <i>Hurepoix, Mantais, Vexin, Gâtinais</i> ).
Seine-Inférieure,	Rouen,	Haute-Normandie ( <i>Roumois, pays de Caux, Bray</i> ).
Sèvres (Deux-),	Niort,	Haut-Poitou.
Somme,	Amiens,	Picardie.
Tarn,	Alby,	Haut-Languedoc ( <i>Albigeois</i> ).
Tarn-et-Garonne,	Montauban,	Guyenne, Gascogne, Languedoc.
Var,	Draguignan,	Basse-Provence.
Vaucluse,	Avignon,	Comtat d'Avignon, Haute-Provence.
Vendée,	Bourbon-Vendée,	Bas-Poitou.
Vienne,	Poitiers,	Haut-Poitou.
Vienne (Haute-),	Limoges,	Haut-Limousin, Basse-Marche.
Vosges,	Epinal,	Lorraine ( <i>duché de Lorraine, pays des Vosges</i> ).
Yonne,	Auxerre,	Bourgogne ( <i>Auxerrois</i> ), Champagne ( <i>Sénonais</i> ).
Voici maintenant le tableau des mêmes départements, mais d'après leur position géographique :		
Au N.	Nord.	Calvados.
	Pas-de-Calais.	Orne.
	Somme.	Manche.
Au N. O.	Seine-Inf.	Au cent. N. Oise.
	Eure.	Aisnc.
		Seine-et-Oise.
		Seine.
		Seine-et-Marne
		Aube.
		Marne.
		Au N. E. Ardennes.
		Meuse.
		Moselle.
		Meurthe.

	Vosges.	Isère.
	Haut-Rhin.	Au S. E. Hautes-Alpes.
	Bas-Rhin.	Basses-Alpes.
A 10.	Ille-et-Vilaine.	Var.
	Côtes-du-Nord.	Drôme.
	Finistère.	Vaucluse.
	Morbihan.	Bouches - du-
	Loire-Inf.	Rhône.
	Vendée.	Au cent. S. Loire.
	Deux-Sèvres.	Haute-Loire.
	Charente-Inf.	Puy-de-Dôme.
Au centre.	Charente.	Corrèze.
	Haute-Vienne.	Cantal.
	Vienne.	Lozère.
	Maine-et-Loire.	Ardèche.
	Mayenne.	Aveyron.
	Sarthe.	Lot.
	Eure-et-Loir.	Dordogne.
	Loiret.	Au S. Gard.
	Yonne.	Hérault.
	Indre-et-Loire.	Tarn.
	Loir-et-Cher.	Aude.
	Indre.	Pyrén. - Orien-
	Cher.	tales.
	Nièvre.	Ariège.
	Allier.	H.-Garonne.
	Creuse.	Tarn - et - Ga-
A 1'E.	Haute-Saône.	ronne.
	Côte-d'Or.	Au S. O. Lot-et-Garonne
	Doubs.	Gironde.
	Saône-et-Loire.	Landes.
	Jura.	Gers.
	Ain.	B.-Pyrénées.
	Rhône.	H.-Pyrénées.

2<sup>o</sup> Sous le rapport militaire. La France est partagée en 17 divisions militaires (21 avant 1848) :

1<sup>re</sup> Paris, 6 subd., 1<sup>re</sup> Seine; 2<sup>e</sup> Seine-et-Oise, Oise; 3<sup>e</sup> Loiret, Loir-et-Cher, Eure-et-Loir; 4<sup>e</sup> Seine-et-Marne; 5<sup>e</sup> S.-Inf., Eure; 6<sup>e</sup> Yonne, Aube.

2<sup>e</sup> Lille, 3 subd., 1<sup>re</sup> Nord; 2<sup>e</sup> Pas-de-Calais, Somme; 3<sup>e</sup> Aisne.

3<sup>e</sup> Metz, 5 subd., 1<sup>re</sup> Moselle; 2<sup>e</sup> Meurthe, Vosges; 3<sup>e</sup> Marne; 4<sup>e</sup> Meuse; 5<sup>e</sup> Ardennes.

4<sup>e</sup> Strasbourg, 2 subd., 1<sup>re</sup> B.-Rhin; 2<sup>e</sup> H.-Rhin.

5<sup>e</sup> Besançon, 4 subd., 1<sup>re</sup> Doubs; 2<sup>e</sup> Côte-d'Or, Haute-Marne; 3<sup>e</sup> Saône-et-Loire, Jura; 4<sup>e</sup> Haute-Saône.

6<sup>e</sup> Lyon, 2 subd., 1<sup>re</sup> Rhône, Ain, Loire; 2<sup>e</sup> Isère, Drôme.

7<sup>e</sup> Marseille, 3 subd., 1<sup>re</sup> B.-du-Rhône; 2<sup>e</sup> Var; 3<sup>e</sup> B.-Alpes, Vaucluse, H.-Alpes.

8<sup>e</sup> Montpellier, 3 subd., 1<sup>re</sup> Hérault; 2<sup>e</sup> Gard, Ardèche; 3<sup>e</sup> Aveyron, Lozère.

9<sup>e</sup> Perpignan, 2 subd., 1<sup>re</sup> Pyrénées-Orientales; 2<sup>e</sup> Aude, Ariège.

10<sup>e</sup> Toulouse, 2 subd., 1<sup>re</sup> H.-Garonne; 2<sup>e</sup> Tarn-et-Garonne, Tarn.

11<sup>e</sup> Bayonne, 2 subd., 1<sup>re</sup> B.-Pyrénées, Landes; 2<sup>e</sup> Gers, H.-Pyrénées.

12<sup>e</sup> Bordeaux, 3 subd., 1<sup>re</sup> Gironde; 2<sup>e</sup> Charente Inférieure, Charente; 3<sup>e</sup> Dordogne, Lot, Lot-et-Garonne.

13<sup>e</sup> Clermont-Ferrand, 5 subd., 1<sup>re</sup> Puy-de-Dôme; 2<sup>e</sup> Cher, Indre; 3<sup>e</sup> H.-Vienne, Creuse, Corrèze; 4<sup>e</sup> H.-Loire, Cantal; 5<sup>e</sup> Allier, Nièvre.

14<sup>e</sup> Nantes, 4 subd., 1<sup>re</sup> Loire-Infér.; 2<sup>e</sup> Vendée, Deux-Sèvres; 3<sup>e</sup> Maine-et-Loire; 4<sup>e</sup> Indre-et-Loire, Vienne.

15<sup>e</sup> Rennes, 4 subd., 1<sup>re</sup> Ille-et-Vil.; 2<sup>e</sup> Finistère; 3<sup>e</sup> Côtes-du-Nord; 4<sup>e</sup> Morbihan.

16<sup>e</sup> Caen, 4 subd., 1<sup>re</sup> Calvados; 2<sup>e</sup> Manche; 3<sup>e</sup> Sarthe, Mayenne; 4<sup>e</sup> Orne.

17<sup>e</sup> Bastia, Corse.

3<sup>o</sup> Sous le rapport ecclésiastique. La France est divisée en 80 diocèses, dont 15 sont archevêchés, et 65 simples évêchés. Il y a aussi en France un consistoire général pour les Luthériens (à Strasbourg), des consistoires et des synodes de réformés, des synagogues pour les Juifs. — Voici le tableau des 15 archevêchés avec leurs évêchés suffragants.

1. Paris.	Limoges.
Chartres.	Tulle.
Orléans.	9. Alby.
Meaux.	Rhodez.
Versailles.	Mende.
Blois.	Cahors.
2. Cambrai.	Perpignan.
Arras.	10. Bordeaux.
3. Lyon et Vienne.	Agen.
Autun.	Poitiers.
Dijon.	La Rochelle.
Grenoble.	Angoulême.
Langres.	Périgueux.
Saint-Claude.	Luçon.
4. Rouen.	11. Auch.
Bayeux.	Aire.
Séze.	Bayonne.
Evreux.	Tarbes.
Coutances.	12. Toulouse et Narbonne.
5. Sens et Auxerre.	Montauban.
Troyes.	Carcassonne.
Moulins.	Pamiers.
Nevers.	13. Aix, Arles et Embrun.
6. Reims.	Marseille.
Soissons.	Digne.
Beauvais.	Ajaccio.
Châlons.	Fréjus.
Amiens.	Gap.
7. Tours.	14. Besançon.
Le Mans.	Strasbourg.
Rennes.	Verdun.
Quimper.	Saint-Dié.
Saint-Brieuc.	Metz.
Angers.	Belley.
Nantes.	Nancy.
Vannes.	15. Avignon.
8. Bourges.	Nîmes.
Clermont.	Viviers.
Le Puy.	Valence.
Saint-Flour.	Montpellier.

4<sup>o</sup> Sous le rapport judiciaire. En France, on distingue 27 cours roy., dites auj. cours d'appel, auxquelles ressortissent toutes les causes plaidées devant les nombreux tribunaux de 1<sup>re</sup> instance; une seule cour de cassation, siégeant à Paris, valide ou casse les arrêts des cours royales, suivant que celles-ci ont ou non bien appliqué la loi. Dans chaque département est formée une cour d'assises, qui le plus souvent se tient au ch.-l. Les cours royales siègent à :

Agen.	Colmar.	Nîmes.
Aix.	Dijon.	Orléans.
Amiens.	Douai.	Paris.
Angers.	Grenoble.	Pau.
Bastia.	Limoges.	Poitiers.
Besançon.	Lyon.	Rennes.
Bordeaux.	Metz.	Riom.
Bourges.	Montpellier.	Rouen.
Caen.	Nancy.	Toulouse.

5<sup>o</sup> Sous le rapport de l'instruction publique. La France était partagée en 27 académies universitaires, dont la circonscription et les chefs-lieux étaient presque les mêmes que pour les cours d'appel. La loi du 15 mars 1850 institue autant d'académ. que de départ. Voici les 27 acad. qui existaient précédemment :

Aix.	Bourges.	Dijon.
Amiens.	Caen.	Douai.
Angers.	Cahors.	Grenoble.
Besançon.	Clermont.	Limoges.
Bordeaux.	Corse.	Lyon.

Metz,	Orléans,	Rennes.
Montpellier,	Paris,	Rouen.
Nancy,	Pau,	Strasbourg.
Nîmes,	Poitiers,	Toulouse.

## II. France ancienne.

Avant 1789 la France était officiellement divisée en gouvernements. Il ne faut pas confondre les gouvernements avec ce que l'on appelait vulgairement provinces. Les provinces devaient leur origine aux fiefs nombreux auxquels la conquête avait donné naissance et elles s'élevaient au moins au nombre de 80 ; car on comptait parmi les provinces, non seulement de grandes contrées comme la Normandie, la Bretagne, la Bourgogne, la Guyenne, mais une foule de petits pays, tels que la Beauce, la Bresse, le Bugey, le Vexin, etc., qui, pour la plupart, étaient compris dans les grandes provinces. Quant aux gouvernements, tantôt ils étaient formés d'une seule province (Flandre, Picardie, Normandie, Bretagne), tantôt ils en comprenaient plusieurs (Lorraine et Barrois, Guyenne et Gascogne, Lyonnais et Forez).

On distinguait de grands et de petits gouvernements ; leur nombre varia souvent ; depuis 1768, on compta 40 gouvernements, 32 grands et 8 petits.

Gr. gouvernements.	Chefs-lieux.	Départements.
Flandre française,	Lille.	Nord.
Artois,	Arras.	Pas-de-Calais.
Picardie,	Amiens.	Somme.
		Seine-Infér.
Normandie,	Rouen.	Eure.
		Orne.
		Calvados.
		Manche.
		Ardennes.
Champagne-et-Brie,	Troyes.	Marne.
		Haute-Marne.
		Aube.
		Vosges.
Lorraine-et-Barrois,	Metz.	Meurthe.
		Moselle.
		Meuse.
Alsace,	Strasbourg.	Haut-Rhin.
		Bas-Rhin.
		Ille-et-Vilaine.
Bretagne,	Rennes.	Côtes-du-Nord.
		Finistère.
		Morbihan.
Anjou,	Angers.	Loire-Infér.
Maine-et-Perche,	Le Mans.	Maine-et-Loire.
		Sarthe.
Touraine,	Tours.	Mayenne.
		Indre-et-Loire.
Poitou,	Poitiers.	Vienne.
		Deux-Sèvres.
		Vendée.
Aunis,	La Rochelle.	Charente-Infér.
Saintonge et Angoumois,	Saintes,	Charente.
		Seine.
Ile-de-France,	Paris.	Seine-et-Oise.
		Seine-et-Marne.
		Oise.
		Aisne.
Orléanais,	Orléans.	Loiret.
		Eure-et-Loir.
		Loir-et-Cher.
Berry,	Bourges.	Indre.
		Cher.
Auvergne,	Clermont-Ferrand.	Puy-de-Dôme.
		Cantal.
Limousin,	Limoges.	Haute-Vienne.
		Corrèze.
Marche,	Guéret.	Creuse.
Bourbonnais,	Moulins.	Allier.
Nivernais,	Nièvre.	Nevers.

Gr. gouvernements.	Chefs-lieux.	Départements.
Franche-Comté,	Besançon.	Haute-Saône.
		Doubs.
		Jura.
Bourgogne et Bresse,	Dijon.	Yonne.
		Côte-d'Or.
		Saône-et-Loire.
		Ain.
		Dordogne.
		Gironde.
		Lot.
Guyenne et Gascogne,	Bordeaux.	Lot-et-Garonne.
		Tarn-et-Garon.
		Aveyron.
		Landes.
		Gers.
		H.-Pyrénées.
		Haute-Loire.
		Ardèche.
		Lozère.
Languedoc,	Toulouse.	Gard.
		Hérault.
		Tarn.
		Aude.
		H.-Garonne.
Béarn et Navarre,	Pau.	B.-Pyrénées.
Comté de Foix,	Foix.	Ariège.
Roussillon,	Perpignan.	Pyrénées-Or.
Lyonnais et Forez,	Lyon.	Rhône.
		Loire.
		Isère.
Dauphiné,	Grenoble.	Drôme.
		Hautes-Alpes.
		Basses-Alpes.
Provence,	Aix.	B.-du-Rhône.
		Var.

## Petits gouvernements.

Paris,	Toul.
Bourgogne	Metz et Verdun,
Le Havre,	Saumur,
Sedan,	Corse.

Les petits gouvernements étaient, à l'exception de la Corse, enclavés dans les grands.

L'ancienne France avait encore deux autres divisions importantes : l'une, sous le rapport financier, en 34 généralités ou intendances, qui étaient très différentes des circonscriptions gouvernementales (Voy. GÉNÉRALITÉS) ; l'autre, sous le rapport judiciaire, en 16 ressorts, dont 13 avaient pour centre un parlement, et 3 un conseil souverain. Le nombre des diocèses allait à 135, dont 18 diocèses archiépiscopaux et 117 évêchés (112 en terre ferme et 5 en Corse).

Nous ne pouvons donner ici les divisions et subdivisions si variées qu'a reçues la France aux différentes époques de son histoire antérieurement au XVIII<sup>e</sup> siècle. Nous remarquerons seulement : 1<sup>o</sup> que sous les Mérovingiens la France se divisait en 4 royaumes : Austrasie, Neustrie, Bourgogne, Aquitaine ; 2<sup>o</sup> que sous Charlemagne et son fils elle fut divisée en comtés à peu près au nombre de 80, qui formèrent peu à peu des états presque indépendants ; 3<sup>o</sup> qu'en 987, à l'avènement de Hugues Capet, on comptait 61 fiefs qui ne relevaient que nominativement de la couronne et dont les plus importants étaient : le duché de Guyenne ou d'Aquitaine, le comté de Toulouse, le comté de Roussillon, le comté d'Auvergne, le duché de Bourgogne, le comté de Champagne et de Brie, le comté de Vermandois, le duché de Normandie, le comté d'Anjou, le duché de Bretagne et le comté de Flandre ; 4<sup>o</sup> qu'à partir du règne de Louis VI, les provinces de France se divisent en deux masses, le domaine royal, et les provinces qui ne font pas partie du domaine royal. Sous les derniers Carlovingiens le domaine royal ne se composait que des territoires de Laon, de Reims et de Compiègne ; Hugues Capet y ajouta le duché de

France, comprenant le comté de Paris et l'Orléanais ; le domaine embrassa alors les 5 dép. actuels de Seine, Seine-et-Oise, Seine-et-Marne, Oise, Loiret. Les autres prov. y furent successivement réunies, savoir :

- 1082 Vexin, { Par réversion.  
1180 Artois, { Par mariage (aliéné en 1477, définitiv. réuni en 1678).  
1185 Amiénois, { Par conquête (joint en 1435 au duché de Bourgogne, réuni définitiv. en 1477).  
1198 Comté d'Auvergne, { Par confiscation (puis apanage; définitiv. réuni en 1610).  
1200 Comté d'Evreux, { Conquis, puis apanage; réuni définitiv. en 1584.  
1204 Normandie, { Par confiscation (possédée par les Angl. de 1346 à 1450; souvent apanage de 1332 à 1468).  
Touraine, Anjou et Maine, { Conflusés (souvent apanages; définitiv. réunis en 1584).  
1205 Poitou, { Par conq. (donné souv. en apanage, réuni déf. en 1432).  
Berri, { Par conquête (Philippe I avait acheté la vicomté de Bourges dès 1100; souvent apanage).  
1215 Vermandois et Valois, { Par conquête (de 1240 à 1392 le Valois fut un apanage).  
1259 Vic. de Nîmes, { Par cession.  
1286 Comté de Chartres, { Par achat (donné depuis plusieurs fois en apanage).  
1307 Lyonnais, { Par conquête, puis par traité.  
1349 Dauphiné, { Par cession volontaire.  
1361 Champagne-et-Brie, { Apportée en dot à Philippe IV dès 1284, mais non réunie.  
Languedoc (comté de Toulouse), { Les rois de France le possédaient dès 1271, mais comme comtes de Toulouse.  
1365 Limousin, { Conquis (possédé depuis par les maisons de Blois et d'Albret, réuni par Henri IV, 1589).  
1453 Guyenne et Gascogne, { Par conq. (déjà possédé par Louis VII de 1137 à 1152).  
1477 Bourgog., Pont-thieu, Boulonn. { Par héritage, après la mort de Charles-le-Téméraire.  
1481 Provence, { Par héritage (l'édit de réunion est de 1486).  
1498 Orléans (et Valois), { Par l'avèn. de L. XII (posséd. par les 1<sup>ers</sup> Capétiens, puis donnés plus. fois en apan.).  
1514 Bretagne, { Par mariage.  
1526 Alençon et Perche, { Par réversion (puis apanages; définitivem. réunis en 1584).  
1531 Bourbonnais, Marche, Dauphiné d'Auvergne, Forez et Beaujolais, { Par confiscation (confisqués dès 1522, mais possédés quelque temps par Louise de Savoie, mère de François I).  
1589 B.-Navarre, comtés de Foix et d'Albret, Béarn, Armagnac et Périgord, { Par l'avènement de Henri IV (cependant ce prince ne consentit à reconnaître cette réunion qu'en 1607).  
1601 Bresse, Bugey, Valrom., Gex, { En échange du marquisat de Saluces.  
1642 Roussillon, { Par conquête (la France l'avait déjà possédé de 1462 à 1493).  
1648 Alsace, { Par conquête, puis par traité.  
1665 Nivernais, { Par réversion, après la mort de Charles III de Gonzague, duc de Mantoue.  
1668 Flandre, { Par conq., puis par traité.  
1678 Franche-Comté, { Conq. dès 1668, confirmé par le traité de Nimègue (1678).  
1766 Lorr., Barrois, { A la mort du roi Stanislas.  
1768 Corse, { Achetée aux Génois.  
1791 Comtat Venaissin, Avignon, { Par décret de l'Ass. nationale.

En 1790, un décret de l'Assemblée constituante divisa la France en 83 départements. — En 1804, le nombre des départements avait été porté à 107. Les anciens départements en formèrent alors 85 au lieu de 83, par le dédoublement du département de Rhône-et-Loire (qui fit le dép. du Rhône et celui de la Loire), et par la division de la Corse en deux dép., le Golo et le Liamone. Les 22 autres étaient :

Départements.	Chefs-lieux.	Pays correspondants.
Vaucluse,	Avignon,	Comtat Venaissin.
Mont-Blanc,	Chambéry,	Savoie.
Alpes-Maritimes,	Nice,	Comté de Nice.
Dyle,	Bruxelles,	} Belgique.
Escout,	Gand,	
Forêts,	Luxembourg,	
Jemmapes,	Mons,	
Lys,	Bruges,	
Meuse-Inférieure,	Maëstricht,	
Deux-Nèthes,	Anvers,	
Ourthe,	Liège,	
Sambre-et-Meuse,	Namur,	
Roër,	Aix-la-Chapelle,	
Sarre,	Trèves,	} Rive gauc. du Rhin.
Rhin-et-Moselle,	Coblentz,	
Mont-Tonnerre,	Mayence,	} Républ. de Genève.
Léman,	Genève,	
Doire,	Ivrée,	} Piémont.
Pô,	Turin,	
Marengo,	Alexandrie,	
Sésia,	Vercell,	
Stura,	Coni,	

En 1812, l'Empire français comptait 130 départ., dont 23 nouveaux (la Corse avait été ramenée à un seul dép.; mais le dép. de Tarn-et-Garonne avait été formé récemment aux dépens des dép. voisins).

Les 23 nouveaux étaient :

Bouches-de-l'Escaut,	Middelbourg,	} Hollande.
— du Rhin,	Bois-le-Duc,	
— de la Meuse,	La Haye,	
— de l'Yssel,	Zwoll,	
Ems-Occidental,	Groningue,	
Ems-Oriental,	Aurich,	} Westphalie.
Frise,	Leuwarden,	
Yssel-Supérieur,	Arnheim,	
Zuyderzée,	Amsterdam,	
Lippe,	Münster,	
Bouches-de-l'Elbe,	Hambourg,	} Villes hanséatiques.
Bouches-du-Weser,	Brême,	
Ems-Supérieur,	Osnabrück,	} Hanovre.
Taro,	Parme,	
Arno,	Florence,	} Toscane.
Méditerranée,	Livourne,	
Ombrone,	Sienna,	} États Romains.
Rome,	Rome,	
Trasimène,	Spoletto,	
Gènes,	Savone,	} État de Gènes.
Montenotte,	Chiavari,	
Apennin,	Sion,	} Valais.
Simphon,		

En 1815, la France ne compta plus que 86 dép.

III. Description. Considérée sous le rapport physique, la France offre à l'E. et au S. des chaînes de mont. dont quelques-unes très hautes : ce sont, le Jura et les Alpes à l'Est ; les Vosges au N. O. du Jura ; puis en redescendant au S. E. les collines de la Champagne orientale et de la Bourgogne, les mont. du Forez et de l'Auvergne, les Cévennes; enfin, au S. les Pyrénées qui la séparent de l'Espagne. — Elle a 6 grands fleuves : le Rhin et la Meuse (qui n'ont en France qu'une partie de leur cours), le Rhône,

la Garonne, la Loire, la Seine. La France est en outre arrosée par un grand nombre d'autres fleuves ou rivières navigables (Somme, Orne, Vilaine, Charente, Adour, Aude, Hérault, Var, qui se jettent dans la mer; Yonne, Marne, Aisne, Oise, Allier, Cher, Loiret, Indre, Vienne, Mayenne, Ariège, Lot, Tarn, Dordogne, Isère, Durance, etc., qui se jettent dans les grands fleuves); en même temps qu'ils fertilisent le territoire, tous ces cours d'eau facilitent la navigation. La France possède aussi un beau système de canalisation : les canaux les plus remarquables sont ceux du Midi, du Centre, du Rhône au Rhin, de Bourgogne, le canal latéral à la Loire, ceux du Cher, de Nantes à Brest, de Niort à La Rochelle, du Loing, de Briare. On compte 28 routes roy., 97 routes dép., beaucoup de routes vicinales, et plus, chemins de fer.—La France a de riches mines de houille, de lignite, d'asphalte; le fer, le plomb y abondent aussi; le cuivre est plus rare, l'argent l'est bien plus encore, l'or ne vaut pas la peine d'être exploité; on y trouve de nombreuses carrières d'albâtre, de porphyre, de granit, de beaux marbres, des pierres lithographiques, des pierres meulières, des pierres à bâtir, des pierres à fusil, des ardoises, du plâtre, du kaolin, de la terre vitriolique et sulfurique, de la terre à faïence, à fagon, etc.; de superbes salines, des sources salées et des marais salants, des eaux minérales renommées (entre autres aux deux Bagnères, à Aix, Balaruc, Barèges, Vichy, Mont-Dore, Eaux-Bonnes, Bourbonne, Bourbon-Lancy, Plombières, Forges, Saint-Amand, etc.). — Le sol, bien que varié, est presque partout fertile et offre de riches plaines à grains, de belles prairies naturelles et artificielles, des vignobles dont beaucoup sont très renommés (en Champagne, Bourgogne, Lyonnais, Dauphiné, Bordelais, Languedoc, Roussillon). On trouve cependant des landes incultes au S. O., sur les côtes de l'Océan, et de vastes bruyères dans les départements de l'ancienne Bretagne. Les forêts, bien que dévastées depuis 60 ans, occupent encore une très grande superficie. Outre les céréales et le vin, la France donne, selon le climat, une foule d'autres productions : chanvre, tabac, houblon, graines oléagineuses de toutes sortes, plantes tinctoriales, fèves, pois, haricots, châtaignes, pommes de terre, fruits en quantité, olives, truffes; la betterave est un objet de grande culture et fournit immensément de sucre; on élève beaucoup de vers à soie, ainsi que d'abeilles; beaucoup de volailles, de bêtes de somme, de gros et petit bétail (on a introduit depuis peu d'années le mérinos et la chèvre du Thibet). L'industrie est très florissante : dans le Nord et quelques parties de l'E. elle ne le cède qu'à celle de l'Angleterre. La France produit surtout des draps et autres tissus de laine, des soieries magnifiques, des toiles de toute espèce, des batistes, linons, percales, dentelles, tulles, blondes, toiles de coton et cotonnades, toiles peintes, mousselines, gants, rubans, tapis et tapisseries, couvertures, chapellerie, peausserie de tous les genres, porcelaine, faïence, poterie, verrerie, raffinerie, distilleries, brasseries, sucreries, produits chimiques, armes, poudre, quincaillerie, horlogerie, bijouterie, ébénisterie, carrosserie, métallurgie, plaqués, machines, instruments de musique et de science, imprimés, gravure, etc. Le commerce tant intérieur qu'extérieur est considérable. Les principales exportations consistent en soieries, lainages, étoffes de coton, toiles, vins, eaux-de-vie, liqueurs, huile d'olive, meubles et objets de mode, livres et objets d'art, armes, peaux, instruments de précision; les importations, en denrées coloniales (sucre, café, coton, tabac, indigo, cacao, cochenille), fil, huiles diverses, potasse, goudron, toiles, or, argent, étain, cuivre.

La nation française est la plus homogène de l'Europe; cependant les méridionaux diffèrent assez des septentrionaux, surtout hors des grandes villes; le type allemand est très marqué encore en Al-

sace et dans une partie de la Lorraine; le type gaélique en Basse-Bretagne, le type basque au pied des Pyrénées occidentales. Outre le français, on parle dans quelques provinces l'allemand, le breton ou brezard, l'ibère ou escaldanac. La langue française, remarquable par sa clarté, est presque devenue en Europe la langue universelle. Les Français, formés d'un mélange de Gaulois (composés eux-mêmes de Galls, de Kymris et d'Ibères, habitants primitifs du pays), de Grecs et de Romains, et plus tard de Francs, d'Alains, de Goths, de Burgundes, de Suèves, ont néanmoins gardé infiniment du vieux caractère gaulois. Ils sont très sociables, gais, spirituels, actifs, braves, téméraires même; on leur reproche d'être fougueux, inconstants, vaniteux.—Le gouvernement de la France est une monarchie représentative; le roi et deux chambres font les lois; le pouvoir exécutif est confié au roi, qui choisit ses ministres. Toutes les religions y sont tolérées; néanmoins la religion catholique est celle de la grande majorité.

IV. *Histoire.* L'histoire de la France ne commence réellement qu'avec le règne de Clovis, petit-fils de Mérovée et véritable fondateur de la dynastie mérovingienne. Les règnes de Pharamond, de Clodion, de Mérovée, de Childéric, n'ont rien d'authentique. A l'avènement de Clovis, en 481, les Wisigoths, les Burgundes, les Romains, les Allemands, se disputaient le territoire de la Gaule : Clovis assura la supériorité aux Francs, défit les Romains à Soissons (486), assujettit les Allemands après la bataille de Tolbiac (496); réduisit les Wisigoths à la possession de la Septimanie par la victoire de Vouillé (507) et ébranla la puissance des Burgundes que ses fils détruisirent en 534. Ceux-ci, après la mort de Clovis (511), avaient partagé le territoire conquis par leur père, et de ce partage étaient nés quatre royaumes distincts : ceux de Paris, de Metz, de Soissons et d'Orléans. En 558, Clotaire I réunît tout l'empire des Francs; mais de 561 à 613, à lieu un second partage, suivi de guerres civiles qui, après une réunion momentanée, amènent la division de la France en quatre régions : Austrasie, Neustrie, Bourgogne et Aquitaine. Parmi ces quatre régions, l'Austrasie et la Neustrie jouent le principal rôle, et leur puissance se balance quelque temps; mais en 687 l'Austrasie, où s'étaient conservées avec le plus de pureté les mœurs antérieures à la conquête, et qui s'était trouvée le moins en contact avec la civilisation romaine, prend l'ascendant sur la Neustrie. A cette époque l'Austrasie avait cessé d'être une monarchie; et tandis que les princes légitimes mérovingiens régnaient encore en Neustrie, l'Austrasie s'était convertie en une sorte de république féodale, gouvernée par les Héristall avec le titre de ducs. Ces ducs d'Austrasie ne tardèrent point à s'imposer comme *maires du palais* aux rois de la Neustrie; la Bourgogne fut soumise à leur obéissance, et l'Aquitaine en proie à l'invasion arabe trouva un libérateur dans Charles Martel, 732. — Bientôt un de ces *maires*, Pépin-le-Bref, s'empara de la couronne, 752, par la déposition de Childéric III, dernier roi mérovingien, et commença ainsi la seconde dynastie ou maison *carlovingienne*. Il subjugué l'Aquitaine et la Septimanie, réunît pour la première fois toute la France, sauf la Bretagne; étend son influence jusqu'en Italie, force Astolphe, roi des Lombards, à respecter le pape Etienne, et donne un territoire à l'Eglise. Charlemagne, son fils (768-814), soumet l'Espagne septentrionale, l'Italie, la Germanie saxonne, la Bavière, l'Avarie, et forme un immense royaume qu'il proclame nouvel empire d'Occident (800). Cet emp. ne subsiste que jusqu'en 843, époque à laquelle il se démembre et donne naissance aux royaumes particuliers de France, d'Italie et de Germanie. Quant à la couronne impériale, elle devient le partage des lignes italique et germane de la maison carlovingienne.

passe ensuite à des feudataires étrangers, et finit par rester aux Allemands. En France, la décadence des Carolingiens commence dès 843; la féodalité se forme et s'agrandit aux dépens de la royauté. Dès 887 un des grands feudataires de la couronne, Eudes, le premier des Capets, usurpe le trône sur les Carolingiens qui étaient presque sans domaine et sans force; deux fois replacés sur le trône (893 et 936), ceux-ci achèvent de perdre leurs domaines et ils tombent définitivement en 987.—Hugues Capet commence la 3<sup>e</sup> dynastie, celle des Capétiens, et donne pour base à la royauté son vaste duché de France. D'habiles efforts, la longue durée des règnes, la formation des communes, et principalement les Croisades, favorisent l'accroissement du pouvoir royal (987-1108). De 1108 à 1226, le domaine royal s'agrandit rapidement: la Normandie, l'Anjou, le Maine, le Poitou (1204-5) sont repris à l'Angleterre. Le vaste comté de Guyenne et de Gascogne avec toutes ses annexes était sur le point de revenir à la couronne, sans le divorce de Louis-le-Jeune avec Eléonore d'Aquitaine (1152). Saint Louis (1226-1270) agrandit peu le territoire, mais il fit plus pour la royauté en donnant à la couronne l'autorité morale, et par elle la juridiction souveraine, base de la souveraineté complète. Sous Philippe III (1270-1284), qui réunit le Languedoc, la France intervient dans toutes les querelles des royaumes espagnols chrétiens, et étend son influence jusqu'à Naples. Philippe IV commence à recouvrer les territoires cédés à Lothaire en 843, lutte victorieusement contre l'autorité temporelle des papes, oppose à l'aristocratie et au clergé les états-généraux qu'il assemble le premier, et les parlements dont il semble être le vrai fondateur. Sous ses fils (1314-28) s'opère une réaction féodale que ces princes secondent en aveugles; la branche des Valois (1328, etc.) les imite d'abord, et, par sa folle témérité, met la France à deux doigts de sa perte. Les rois d'Angleterre, unis aux Flamands et aux Bretons, commencent la guerre de Cent-Ans (1337-1437). Vaincue à Crécy sous Philippe de Valois (1346), à Poitiers sous Jean II (1356), la France se relève sous Charles V (1364-80). La minorité, et bientôt la démence de Charles VI (1380-1422), le nombre trop grand de princes du sang, tous pourvus d'apanages et visant ou à la couronne ou à l'autorité; la puissance de la seconde maison de Bourgogne (1361), bientôt rivale de la maison royale, les sanglantes collisions des Bourguignons et des Armagnacs, compromettent de nouveau l'existence de la nation. Les Anglais, vainqueurs à Azincourt (1415), possèdent presque toutes les provinces maritimes de la France (Normandie, Guyenne, etc.); mais Jeanne d'Arc commence à changer la fortune (1429); Charles VII est sacré à Reims; les Anglais, après de longs combats, sont chassés de France (1453). Louis XI, successeur de Charles VII, combat victorieusement la féodalité, et réunit onze grands fiefs à la couronne (1461-83). Charles VIII commence les guerres d'Italie (1494-98); Louis XII s'épuise à les continuer; François I, d'abord vainqueur des Suisses à Marignan (1515), mais ensuite défait par les Impériaux à la Bicocque (1522), à Pavie (1525), où il est fait prisonnier, ne peut qu'opposer une digue à l'énorme débordement de la puissance de Charles-Quint (1515-47). Henri II acquiert les Trois-Évêchés (1552); mais bientôt naissent les guerres civiles religieuses qui ruinent la France, et où la maison de Valois périt en la personne de Henri III (1562-89). Henri IV commence alors la branche royale des Bourbons, termine la guerre civile (1589-94), cicatrice les plaies de la France et prépare sa grandeur (1594-1610). Sous Louis XIII (1610-43), Richelieu, après avoir abattu la faction protestante, écrase les restes de la féodalité et jette les fondements de la monarchie absolue de Louis XIV; ce grand mi-

nistre fait jouer à la France le premier rang dans la Guerre de Trente-Ans (1618-1648), et lui assure la prépondérance que possédait jadis la maison d'Autriche. Devenue la première puissance de l'Europe par les traités de Westphalie (1648) et des Pyrénées (1659), la France sous Louis XIV prétend en être la dominatrice; elle voit se former trois coalitions contre elle, grandit à Nimègue (1678), reste stationnaire à Riswyck (1697), recule à Utrecht (1713), épuisée par la guerre de la succession d'Espagne. Sous Louis XV (1715-1774), elle acquiert la Lorraine et la Corse, mais n'a pas de système politique, se bat en faveur de l'Autriche (1756-1763), laisse démembrer la Pologne (1768-1774), manque la facile conquête de l'Inde (1740-1756), et perd ses colonies. Mais à la même époque elle se place à la tête des nations par sa littérature, et la langue française devient la langue européenne. Sous Louis XVI, la France se venge de l'Angleterre en favorisant les efforts des colonies anglo-américaines qui se déclarent indépendantes (1775-1783), mais elle la laisse s'étendre dans les Indes orientales. Enfin en 1789 éclate la révolution qui renverse à la fois l'antique constitution française et la dynastie (1792). D'abord république (1792-1804), la France finit par être soumise à une monarchie plus absolue que celle des anciens Bourbons. Napoléon, d'abord consul, ensuite empereur, rend pour quelques années toute l'Europe occidentale sujette de la France, mais il perd l'élite de ses troupes en Russie, 1812, et tombe en 1814. Alors les Bourbons reviennent, la France est à peu près réduite à ses anciennes limites; à la monarchie pure est substitué le gouvernement représentatif. La ligne aînée des Bourbons règne jusqu'en 1830; mais elle se perd par son antipathie pour le régime constitutionnel, et en 1830, la branche cadette ou d'Orléans (issue de Louis XIII par Philippe I, frère de Louis XIV) la remplace. Enfin, le 24 février 1848, une révolution soudaine rétablit la république.

*1<sup>re</sup> race. Mérovingiens.*

Pharamond ?	420-427
Clodion,	427-448
Mérovée,	448-458
Childéric I,	458-481
<b>Clovis I,</b>	481-511
Clodomir (à Orléans),	511-524
Thierry I (à Metz),	511-534
Théodebert I (à Metz),	534-548
Théodebald (à Metz),	548-555
Childebert I (à Paris),	511-558
Clotaire I (à Soissons, 511-558); seul,	558-561
Sigebert I (en Austrasie),	561-575
Childebert II (d'abord en Austrasie, en	
Austrasie et Bourgogne depuis 593),	575-596
Théodebert II (en Austrasie),	596-612
Caribert I (à Paris),	561-567
Gontran (Orléans et Bourgogne),	561-593
Thierry II (1 <sup>o</sup> à Orléans et en Bourgogne,	
2 <sup>o</sup> en Austrasie, 612),	596-613
Chilpéric I (à Soissons 561), puis à Paris,	567-584
Clotaire II (d'abord à Soissons, puis seul),	584-628
Caribert II (en Aquitaine),	628-631
Dagobert I (en Austrasie, 622, à Soissons,	
628, puis seul),	628-638
Sigebert II (en Austrasie),	638-656
Clovis II (Neustrie et Bourgogne),	638-656
Clotaire III (Neustrie et Bourgogne),	656-670
Childéric II (Austrasie 656-670), seul,	670-673
Dagobert II (Austrasie),	674-679
Thierry I (ou III) (Neustrie 673-679), puis seul,	679-691
Clovis III,	691-695
Childebert III,	695-711
Dagobert II (ou III),	711-715
Clotaire IV,	717-719
Chilpéric II,	715-720

Thierry II (ou IV), <i>Interrègne</i>	720-737	Louis XV, <i>le Bien-Aimé</i> ,	1715-1774
Childéric III, <i>II<sup>e</sup> race. Carolingiens.</i>	737-742	Louis XVI (déclaré déchu du trône le 10 août 1792, décapité le 21 janvier 1793),	1774-1793
<i>Pepin d'Héristall (duc d'Austrasie),</i>	687-714	Louis XVII (en prison, mais censé roi),	1793-1795
<i>Théodald,</i>	714-715	<i>République (proclamée le 21 septembre),</i>	1792-1804
<i>Charles-Martel,</i>	715-741	<i>Convention,</i>	1792-1795
<i>Carloman (abbé),</i>	741-747	<i>Directoire,</i>	1795-1799
<i>Pepin le Bref (avec Carloman, 741; seul, 747), roi de France,</i>	752-768	<i>Consulat (Bonaparte, 1<sup>er</sup> consul, puis consul à vie),</i>	1799-1804
<i>Carloman,</i>	768-771	<i>Empire (Napoléon Bonaparte, dit Napoléon I, empereur des Français, roi d'Italie, etc.),</i>	1804-1814
<i>Charlemagne (avec Carloman, 768-771); seul,</i>	771-814	Louis XVIII,	1814-1824
<i>Louis I, le Débonnaire,</i>	814-840	Napoléon (pour la 2 <sup>e</sup> fois, du 20 mars au 24 juin),	1815
<i>Charles II, le Chauve,</i>	840-877	Charles X,	1824-1830
<i>Louis II, le Bègue,</i>	877-879	<i>2<sup>e</sup> Branche puînée de la maison de Bourbon ou maison d'Orléans (issue de Philippe, deuxième fils de Louis XIII et frère de Louis XIV),</i>	
<i>Louis III et Carloman,</i>	879-882	Louis-Philippe I, roi des Français, 1830-1848.	
<i>Carloman seul,</i>	882-884	<i>République, proclamée de nouv. le 24 févr. 1848.</i>	
<i>Charles-le-Gros ou le Gras (empereur),</i>	884-887	Louis-Napoléon Bonaparte, président (élu le 10 déc.).	
<i>Eudes ou Odon (1<sup>er</sup> roi capétien),</i>	888-898	FRANCE (NOUVELLE-). <i>Voy. CANADA.</i>	
<i>Charles III, le Simple (proclamé roi, 892, puis seul après la mort d'Eudes),</i>	898-923	FRANCE ORIENTALE. <i>Voy. FRANCONIE, AUSTRASIE.</i>	
<i>Robert I (2<sup>e</sup> roi capétien),</i>	922-923	FRANCE (île de), d'abord <i>Cerno</i> , auj. île <i>Maurice</i> , nommée <i>Mauritius</i> par les Hollandais et les Anglais, île d'Afrique, une des Mascareignes, dans la mer des Indes, par 54° 56' - 55° 26' long. E., 19° 58' - 20° 31' lat. S.: 60 kil. sur 35; 87,603 hab., dont 63,769 esclaves (en 1822). Ch.-l., Port-Louis. Côtes sinueuses, baies, ansees, deux ports. Climat sain; grands ouragans; terrain sec, mais fertile; denrées tropicales; vastes forêts, qui ont été en partie détruites: on y trouve une grande quantité de singes. On exporte de l'île de France du colon, de la muscade, du girofle, de la cannelle, du poivre, du sucre, du café, de l'indigo. — L'île de France fut découverte par P. Mascarenhas, Portugais, en 1505; en 1598, elle fut occupée pour la Hollande par Van Neck qui la nomma <i>Mauritius</i> , en l'honneur de Maurice, prince d'Orange; mais elle fut abandonnée en 1712. Les Français la possédèrent de 1713 à 1810; elle fut prise alors par les Anglais qui l'ont gardée depuis.	
<i>Raoul (parent des Capétiens),</i>	923-936	FRANCE (ILE-DE-), ancienne prov. de France. <i>Voy. ILE-DE-FRANCE.</i>	
<i>Louis IV, d'Outre-Mer,</i>	936-954	FRANCESCAS, ch.-l. de canton (Lot-et-Garonne), à 11 kil. S. E. de Nérac; 1,300 hab.	
<i>Lothaire,</i>	954-986	FRANC-FLORE, peintre. <i>Voy. FLORIS.</i>	
<i>Louis V, le Fainéant,</i>	986-987	FRANCFORT, ville des Etats-Unis, ch.-l. de l'état de Kentucky et du comté de Franklin, sur la rivière de Kentucky, à 8 kil. environ de son confluent avec l'Ohio.	
<i>III<sup>e</sup> race. Capétiens.</i>		FRANCFORT-SUR-LE-MEIN, <i>Frankfurt-am-Mein</i> en allemand ( <i>Frankfurt</i> en allemand veut dire <i>qué franc</i> ), <i>Francofurtum</i> ou <i>Francofordia</i> en latin moderne, une des 4 villes libres de la Confédération germanique, sur le Mein, à 31 kil. N. E. de Mayence; 44,000 hab. Elle se compose de 2 villes: <i>Francfort</i> sur la rive droite, <i>Sachsenhausen</i> sur la gauche. — Magnifique cathédrale où l'on couronnait les empereurs; nombreux monuments du moyen âge; hôtel-de-ville, dit <i>Ræmer</i> ; deux belles églises de réformés; plusieurs beaux palais (celui de la Tour-et-Taxis où se tiennent les séances de la Diète germanique; le <i>Saalhof</i> , ancienne résidence des Carolingiens, mais dont les bâtiments sont modernes, etc.); salle de spectacle, Hôtel-Dieu, hôpital du St-Esprit, bâtiment de la bibliothèque publique. Etablissements de sciences, lettres, arts. Grand commerce de banque et d'entrepôt; foire importante, mais plus considérable autrefois. C'est à Francfort-sur-le-Mein que se tient la Diète, Patrie de Goethe. — Francf. est très ancienne, mais elle n'est devenue fameuse qu'au VIII <sup>e</sup> siècle. Capitale de la France orientale ou Franconie, elle fut en quelque sorte la capitale de tout l'empire germanique sous les deux premières dynasties qui succé-	
<i>Hugues Capet,</i>	987-996		
<i>Robert II,</i>	996-1031		
<i>Henri I,</i>	1031-1060		
<i>Philippe I,</i>	1060-1108		
<i>Louis VI, le Gros,</i>	1108-1137		
<i>Louis VII, le Jeune,</i>	1137-1180		
<i>Philippe II, Auguste,</i>	1180-1223		
<i>Louis VIII, le Lion,</i>	1223-1226		
<i>Louis IX ou saint Louis,</i>	1226-1270		
<i>I. Ligne aînée ou Philippine.</i>			
<i>Philippe III, le Hardi,</i>	1270-1285		
<i>1<sup>o</sup> Branche aînée.</i>			
<i>Philippe IV, le Bel,</i>	1285-1314		
<i>Louis X, le Hutin,</i>	1314-1316		
<i>Jean I (le Posthume),</i>	1316		
<i>Philippe V, le Long,</i>	1316-1322		
<i>Charles IV, le Bel,</i>	1322-1328		
<i>2<sup>o</sup> Branche puînée ou de Valois</i>			
<i>(issue de Philippe III, par un frère de Philippe IV, Charles de Valois, père de Philippe VI).</i>			
<i>Philippe VI, de Valois,</i>	1328-1350		
<i>Jean II, le Bon,</i>	1350-1364		
<i>Charles V, le Sage,</i>	1364-1380		
<i>(a) Rameau aîné de la branche de Valois.</i>			
<i>Charles VI, le Bien-Aimé,</i>	1380-1422		
<i>Charles VII, le Victorieux,</i>	1422-1461		
<i>Louis XI,</i>	1461-1483		
<i>Charles VIII,</i>	1483-1498		
<i>(b) Rameau cadet de la branche de Valois, ou Valois-Orléans (issu de Charles V par Louis, duc d'Orléans, son second fils).</i>			
<i>Primogéniture, Orléans-Orléans (issue de Charles, duc d'Orléans, fils aîné de Louis d'Orléans.)</i>			
<i>Louis XII,</i>	1498-1515		
<i>Secondogéniture, Orléans-Angoulême (issue de Jean, comte d'Angoulême, deuxième fils de Louis, duc d'Orléans, et petit-fils de Charles V).</i>			
<i>François I,</i>	1515-1547		
<i>Henri II,</i>	1547-1559		
<i>François II,</i>	1559-1560		
<i>Charles IX,</i>	1560-1574		
<i>Henri III,</i>	1574-1589		
<i>II. Ligne cadette ou Robertine, ou maison de Bourbon (issue de Robert de Clermont, sixième fils de saint Louis et frère de Philippe III).</i>			
<i>Henri IV,</i>	1589-1610		
<i>Louis XIII, le Juste,</i>	1610-1643		
<i>1<sup>o</sup> Branche aînée de la maison de Bourbon.</i>			
<i>Louis XIV, le Grand,</i>	1643-1715		

dèrent aux Carolingiens. Il s'y tint plusieurs diètes (dans celle de 1142, Conrad III rendit la Saxe à Henri-le-Lion; celle de 1338 proclama l'Empire indépendant du Saint-Siège). Ville libre et impériale dès 1254; proclamée *ville du couronnement* par la Bulle d'Or (1356). En 1806, elle devint la cap. du grand duché de Francfort créé pour le prince de Dalberg (V. ci-après). En 1815 le congrès de Vienne, en anéantissant le grand-duché, rendit à Francfort son indépendance, la déclara ville libre ou république, membre de la Confédération germanique, et la nomma capitale de cette Confédération. Prise par Custine en 1792.

La République de Francfort se compose de la ville de Francfort et d'un territoire situé sur les deux rives du Mein et borné au N. et au N. E. par la Hesse électorale, au S. E., au S. et au S. O. par le grand-duché de Hesse-Darmstadt, et à l'O. par le duché de Nassau: 13 kil. sur 9; 55,000 hab. y compris la ville de Francfort. La souveraineté de la république réside dans l'ensemble de la population chrétienne; le corps législatif est composé de 20 sénateurs, de 20 députés permanents de la bourgeoisie et de 45 membres élus parmi les autres bourgeois. La ville a deux bourguemestres qui sont nommés annuellement. Francfort-sur-le-Mein a la préséance sur les autres villes libres de la Confédération. Dans les assemblées ordinaires de la Diète les quatre villes réunies ont une voix; mais dans les assemblées générales, la république de Francfort-sur-le-Mein compte pour une voix à elle seule. Elle fournit à la Confédération un contingent de 475 hommes.

FRANCFORT (grand-duché de), un des États de la Confédération du Rhin, créé en 1806, avait pour villes principales, outre Francfort, Aschaffenburg, Fulde et Hanau. Ce grand-duché fut donné au prince de Dalberg, prince primat d'Allemagne. En 1815, son territoire fut réparti entre la république de Francfort, la Hesse Électorale, la Bavière et la Prusse.

FRANCFORT-SUR-L'ODER, en allemand *Frankfurt-an-der-Oder*, ville de Prusse (Brandebourg), chef-lieu de gouvernement, à 90 kil. S. E. de Berlin, par 12° 13' long. E., 52° 22' lat. N., sur l'Oder et sur un canal qui joint l'Oder à l'Elbe et à la Vistule; 22,000 hab. Monument en l'honneur du prince Léopold de Brunswick. Industrie assez active: soieries, maroquin, toiles, bougies, etc. Assez grand commerce. Il se tient trois foires à Francf. Anc. univ. transférée en 1809 à Berlin. — Le gov. de Fr. l'un des 2 gouvernements de la province de Brandebourg, est situé à l'E. de celui de Berlin, borné au N. par la Poméranie, à l'E. par la province de Posen, au S. E. par la Silésie, au S. par le roy. de Saxe, au S. O. par la province de Saxe. Il se divise en 18 cercles.

FRANCHE-COMTÉ, *Sequania* des anciens, ancienne province et grand-gouvernement de France avant la révolution, entre l'Alsace et la Lorraine au N., la Champagne et la Bourgogne à l'O., la Bresse, le Bugey et le pays de Gex au S., et la Suisse à l'E.; 180 kil. sur 30. Elle se divisait en quatre grands bailliages (Besançon, Dôle, Amont, Aval); ch.-l., Besançon; autres villes, Dôle, Vesoul, Salins, Baume-les-Dames, Pontarlier, Lons-le-Saunier. Montagnes, les Alpes à l'E. et le Jura au N. Riv., la Saône, le Doubs, l'Ain et leurs affluents. Air froid sur les montagnes, chaud dans les vallées; sol fertile, bons vins. Assez d'industrie, horlogerie, etc. Commerce de transit. La Franche-Comté forme aujourd'hui les départements du Jura, du Doubs, de la Haute-Saône, et une fraction du département de l'Ain. — La Franche-Comté, jadis habitée par les Séquanais, fit successivement partie du roy. des Burgondes, du vaste empire de Charlemagne, du roy. de Lothaire I, du roy. de Charles de Provence, du roy. d'Italie de Louis II, de celui de Boson (et nominalement de celui de Charles-le-Gros), enfin du

royaume des deux Bourgognes, 896-1032; d'où ensuite elle passa au royaume de Germanie, et conséquemment à l'Empire. Elle fut érigée en comté au milieu du XI<sup>e</sup> siècle, et c'est à cette époque qu'elle commence à porter le nom de Franche-Comté; puis elle prit le titre de comté Palatin de Bourgogne (1169), passa successivement par mariages dans les maisons d'Ivrée, de Souabe (ou Hohenstaufen) 1169, de Méranie, 1208, de Châlons, 1248; fut réunie un instant à la couronne de France par le mariage de Jeanne, héritière de ce comté, avec Philippe-le-Long, 1315; mais, à la mort de ce dernier, Jeanne épousa Eudes de Bourgogne, 1322. En 1361, après la mort de Philippe de Rouvre, la Franche-Comté échut à Marguerite de Flandre, ensuite elle passa, par mariage encore, dans la maison de Valois-Bourgogne, 1384, puis dans celle d'Autriche, 1477. De 1384 à 1477, la Franche-Comté et le duché de Bourgogne s'étaient trouvés réunis dans les mêmes mains; en 1477 ils furent séparés de nouveau, le duché ayant été réuni à la France comme fief masculin, tandis que le Comté, fief germanique et féminin, était portée par mariage dans la maison de Habsbourg. En 1548, Charles-Quint incorpora la Franche-Comté au cercle de Bourgogne. Louis XIV la conquit en 1668, mais il fut obligé de la rendre par la paix d'Aix-la-Chapelle, conclue la même année; l'ayant conquise de nouveau en 1674, il la garda par le traité de Nimègue, 1678.

FRANCHEVILLE (Joseph du FRESNE DE), écrivain français; né à Dourlens en 1704, se fit d'abord connaître par une espèce de roman historique, *les Premières Expéditions de Charlemagne*; fut appelé à Berlin par Frédéric II, devint membre de l'Académie de cette ville et y mourut en 1781. On a de lui une traduction de *Boèce*, Berlin, 1744; un poème sur les vers à soie intitulé: *Bombyx*. Il avait commencé une *Histoire des finances* qu'il n'a pas achevée. Voltaire a publié sous le pseudonyme de Francheville la 1<sup>re</sup> édition du *Sicéle de Louis XIV*.

FRANCIA (François RAIBOLINI, dit LE), peintre italien, né à Bologne en 1460, mort en 1533, exerça d'abord la profession d'orfèvre. Le style de cet artiste tient à la fois de celui du Pérugin et de celui de Jean Bellini, avec lesquels Raphaël le compare. On regarde comme ses chefs-d'œuvre un *Saint-Sébastien* remarquable par l'exactitude des proportions et la beauté des formes, et un tableau représentant *Joseph d'Arimatee, saint Jean et les trois Maries* pleurant Jésus descendu de croix.

FRANCIA (le docteur Joseph-Gaspard-Rodriguez DE), dictateur du Paraguay, né à L'Assomption en 1758, d'un père français et d'une créole, mort en 1840, étudia d'abord la théologie au séminaire de L'Assomption, exerça ensuite la profession d'avocat, et fut nommé secrétaire de la junte lors de la révolution qui chassa les Espagnols de Buénos-Ayres, en 1811. Il se fit bientôt élire consul, puis dictateur temporaire, enfin dictateur à vie, et exerça pendant de longues années un pouvoir absolu qu'il consolida par les supplices et les emprisonnements. Cependant son administration fut utile au Paraguay; ce pays lui doit son organisation, ses manufactures, son commerce et sa civilisation. Cruel, soupçonneux et bizarre, Francia ne voyait partout que des conspirations; il avait fermé son empire à tous les étrangers, et ne laissait plus repartir ceux qui y avaient une fois pénétré. Ce tyran, semblable en plus d'un point à Louis XI, faisait de son barbier son confident le plus intime.

FRANCISCAINS, ou *Frères Mineurs*, ou *Minorites*, comme ils s'appelaient eux-mêmes par humilité, ordre célèbre de religieux, fondé en 1208 par saint François d'Assise, à Porticella près de Naples. Les Franciscains portaient une robe grise avec une

ceinture de corde; ils faisaient vœu de pauvreté et renonçaient à toutes les jouissances de la vie. On les comptait parmi les ordres mendiants. Ils avaient le droit de se livrer dans leurs églises à la confession et à la prédication. Ces religieux, favorisés et protégés par les papes, se répandirent par toute l'Europe, et comptèrent bientôt des milliers de monastères, enrichis par la piété des fidèles. De leur sein sortirent des hommes célèbres, tels que Bonaventure, Roger Bacon, Alexandre de Hales, Duns Scott. Les Franciscains étaient en rivalité avec les Dominicains; les deux ordres eurent pour principaux champions, chez les Franciscains Duns Scott, chez les Dominicains saint Thomas, qui pendant longtemps divisèrent l'école en *Scotistes* et *Thomistes*. Les papes Nicolas IV, Alexandre V, Sixte IV, Sixte-Quint et Clément XIV appartenaient aussi à l'ordre des Franciscains. Cet ordre a donné naissance à une foule de communautés particulières dont les plus connues sont: les *Pères de l'Observance*, fondés en Italie vers 1363, par Paul de Foligno; les *Récollets* ou recueillis (*recollecti*), et les *Cordeliers* (*Voy.*), nom que prirent les Franciscains établis en France; les *Capucins* (*Voy.*), qui se distinguaient par une longue barbe et un capuchon pointu. En 1221, saint François avait fondé un *Tiers-Ordre* pour les séculiers qui voulaient prendre le cordon des Frères Mineurs; c'est de cet ordre que sortirent les *Béguins* (*Voy.*) ou *Fraicelli*, et les *Picpuces*, ainsi appelés du monastère de Picpus, près de Paris, où ils s'établirent. — Les religieuses de l'ordre de Saint-François peuvent se diviser en 3 branches: 1° les *Urbanistes*, établies en 1260 à Longchamps, près de Paris, par sainte Isabelle, et confirmées par Urbain II; 2° les *Capucines*; 3° les *Clarisses* ou déchaussées. La totalité des religieux de Saint-François était au XVIII<sup>e</sup> siècle de 115,000 moines et de 28,000 nonnes, répartis dans 8,000 couvents. Ils ont disparu de France avec tous les ordres religieux en 1792, mais ils subsistent encore ailleurs. Aujourd'hui la majeure partie des Franciscains habite l'Amérique espagnole et les colonies européennes. Ils sont les gardiens du Saint-Sépulcre à Jérusalem.

**FRANC-JUGE.** *Voy.* VERME (sainte).

**FRANCK**, famille d'artistes flamands au XVI<sup>e</sup> siècle, a produit plusieurs peintres distingués: d'abord les trois frères Jérôme, François et Ambroise, puis Sébastien et François le jeune, tous deux fils de François. Tous ont vécu à Anvers. Ils se sont surtout distingués dans le genre d'histoire: on estime *Notre Seigneur au milieu des docteurs*, de François; le *Martyre de saint Crépin*, d'Ambroise; l'*Histoire d'Esther*, l'*Enfant prodigue*, le *Christ en croix* de François le jeune.

**FRANCKE** (Auguste HERMANN), philanthrope allemand, né à Lubeck en 1663, était curé de Glaucha, près de Halle, dans le duché de Brandebourg, et fonda dans cette ville, tant de ses deniers que des aumônes des particuliers, deux établissements destinés à l'instruction des pauvres enfants, appelés, l'un *Maison des Orphelins*, l'autre *Pædagogium*. Il y joignit dans la suite une espèce d'imprimerie stéréotype afin de pouvoir donner la Bible au peuple à très bon marché; dans l'intervalle de 1715 à 1795 on y tira 1,570,333 exemplaires de l'Ancien Testament. Il termina en 1727 une vie qu'il avait consacrée tout entière au bien de ses semblables. Francke a publié en allemand trois ouvrages relatifs à l'établissement dont il était fondateur, et en outre des *Sermons* et *Oraisons funèbres* qui ont été imprimées à Halle, 1727, in-fol. — Son fils (Gott-helf-Auguste) dirigea après lui la Maison des Orphelins, et mourut en 1769, professeur de théologie et inspecteur du cercle de la Saale.

**FRANC-MAÇONNERIE.** *Voy.* FRANCS-MAÇONS.

**FRANÇOIS.** Ce nom a été porté par un assez

grand nombre de personnages que nous distribuons en *saints*, *souverains* et *personnages divers*.

*Saints.*

**FRANÇOIS d'Assise** (saint), instituteur de l'ordre des Frères Mineurs, dits *Franciscains*, né à Assise en Ombrie l'an 1182, était fils d'un riche marchand nommé Bernardon. Il fut d'abord destiné par son père à l'aider dans son commerce, et étudia dans ce but le français qu'il apprit si bien qu'on lui en donna le surnom de *François*, sous lequel il est connu; mais à l'âge de 24 ans il renonça à toute occupation mondaine, abandonna tous ses biens, fit vœu de pauvreté et se consacra tout entier à la prédication et à des œuvres pieuses. Il rassembla bientôt autour de lui à la Portioncule près d'Assise de nombreux disciples, forma dès 1208 un ordre qu'il nomma par humilité *Frères Mineurs*, et leur donna une règle qui fut approuvée en 1215 par le pape. Il défendait à ses disciples de rien posséder en propre, leur prescrivait de vivre d'aumônes et de se répandre par toute la terre pour convertir les pêcheurs et les infidèles. Il alla lui-même dans ce but en Syrie et en Égypte (1219). En 1224, s'étant retiré sur une montagne la veille de l'Exaltation de la sainte croix, il eut, après un long jeûne, une vision célèbre: il vit descendre du ciel un séraphin qui paraissait crucifié; il se sentit en même temps, dit-on, comme percé de trous dans toutes les parties du corps où les clous avaient été enfoncés dans le corps du Christ, et depuis il en conserva les cicatrices. Il mourut deux ans après, 1226.

Il fut canonisé par Grégoire IX qui fixa sa fête au 4 octobre, jour de sa mort. Ses *Œuvres* ont été publiées à Anvers, 1623, in-4. *Voy.* FRANCISCAINS.

**FRANÇOIS DE PAULE** (saint), né en 1416 à Paule (Calabre), fondateur de l'ordre des *Minimes*, fut dès son enfance voué à saint François dont on lui donna le nom; se retira fort jeune dans une solitude au fond de la Calabre, y acquit bientôt un grand renom de sainteté, et fonda un monastère dans lequel il réunit plusieurs disciples sous le nom de *Minimes*, c.-à-d. les derniers entre tous. Ils faisaient vœu d'humilité, et se livraient surtout à l'exercice de la charité. Saint François avait la réputation de faire des guérisons miraculeuses. Louis XI, dangereusement malade, le fit venir en France, espérant être guéri par ses prières; mais le pieux ermite ne put rendre au roi que le courage et la résignation (1483). François resta en France et fut protégé par Charles VIII et Louis XII. Il établit quelques maisons de son ordre en France, et mourut dans celle du Plessis-lès-Tours en 1507. Sa fête est marquée au 2 avril.

**FRANÇOIS XAVIER** (saint), surnommé l'*Apôtre des Indes*, né au château de Xavier, au pied des Pyrénées, en 1506, s'unit d'une étroite amitié avec Ignace de Loyola, fondateur de l'ordre des Jésuites: entra lui-même dans le nouvel ordre, et fit vœu, en 1534, d'aller travailler à la conversion des infidèles. Il partit en 1541 pour les Indes orientales, et y fit, à Goa surtout, plusieurs conversions éclatantes. Il mourut en 1552, au moment où son zèle l'appelait en Chine. L'Église l'honore le 2 décembre.

**FRANÇOIS DE SALES** (saint), né en 1567 au château de Sales, près d'Annecy en Savoie, d'une famille noble, fut élevé au sacerdoce en 1593 après avoir reçu une brillante éducation. Le diocèse de Genève était alors rempli de Calvinistes; saint François, par ses prédications pleines d'onction et de charité, raffermis la foi des Catholiques et convertit une foule de réformés. Il fut nommé évêque de Genève en 1602, fonda en 1610 l'ordre de la *Visitation*, et mourut en 1622. Il était venu plusieurs fois en France chargé de différentes missions, et il avait su se concilier toute l'affection de Henri IV et de Louis XIII. Il était étroitement lié

avec la pieuse madame de Chantal, à laquelle il confia la direction de l'ordre de la Visitation, et avec saint Vincent de Paul. Saint François de Sales a laissé plusieurs écrits religieux ; ils ont été réunis en 1822, Paris, 16 vol. in-8, par J.-J. Blaise. Les plus estimés sont l'*Introduction à la vie dévote* et le *Traité sur l'amour de Dieu*. On le fête le 29 janvier.

FRANÇOIS DE BORGIA (saint). Voy. BORGIA. *Souverains.*

FRANÇOIS I, roi de France, né en 1494, mort en 1547, fils de Charles d'Orléans, comte d'Angoulême, et de Louise de Savoie, arr.-pet.-fils de Valentine de Milan, succéda en 1515 à Louis XII, mort sans enfants mâles. A peine sur le trône, François I, comme petit-fils de Valentine de Milan, se mit à la tête d'une armée pour faire valoir ses droits sur le Milanais. Les Suisses, qui défendaient l'entrée de ce duché, furent taillés en pièces à Marignan (1515), et la conquête du Milanais suivit immédiatement cette mémorable bataille. En 1520, Charles-Quint, déjà roi d'Espagne, ayant hérité des états de Maximilien et de l'empire auquel avait prétendu François I, celui-ci déclara la guerre à son rival ; mais cette fois il n'éprouva que des revers. Après la défaite de Lautrec à la Bicoque (1522), la retraite de Bon-nivet et la perte de Bayard (1524), François I fut lui-même vaincu et fait prisonnier à Pavie (1525). Les Français avaient fait dans ce combat des prodiges de valeur ; le roi écrivit à sa mère : *Tout est perdu, fors l'honneur!* François I, emmené captif en Espagne, ne recouvra sa liberté que par un traité onéreux signé à Madrid en 1526, mais qui ne put être entièrement exécuté ; il recommença presque aussitôt la guerre en Italie, essaya de nouveaux revers, conclut un second traité à Cambrai en 1529 ; envahit encore l'Italie en 1536, et après des succès variés, consentit à une paix définitive en 1544. Par ce traité de paix, signé à Crespy, le Milanais fut assuré au duc d'Orléans, second fils du roi. François I mourut 3 ans après, au château de Rambouillet. Il eut pour successeur son fils Henri II. Si ce prince n'était recommandable que par sa gloire militaire, il aurait bien des rivaux dans l'histoire ; mais il a introduit en France les lettres et les arts, s'est montré le protecteur des savants et a mérité par là le titre de *Père des Lettres*. Il cultivait lui-même la poésie avec succès. François I a terni sa gloire par une vie licencieuse qui finit par lui devenir funeste. Il exerça de grandes rigueurs contre les Protestants et les Vaudois. Sa vie a été écrite par Varillas, Par., 1685, et Gaillard, 1766. Ses poésies ont été publiées par Champollion, 1846.

FRANÇOIS II, roi de France, né en 1544, fils aîné de Henri II et de Catherine de Médicis, et petit-fils de François I<sup>er</sup>, épousa en 1558 Marie Stuart, reine d'Écosse ; devint roi de France en 1559, et mourut l'année suivante, sans laisser de postérité. Les princes lorrains, François, duc de Guise, et son frère Charles, cardinal de Lorraine, exercèrent l'autorité sous son nom, et, par l'abus qu'ils en firent, ils préparèrent les guerres de religion. Le roi de Navarre, Antoine de Bourbon, et le prince de Condé, son frère, tentèrent inutilement de s'opposer à leur pouvoir, et voulurent enlever le roi à Amboise ; mais leur complot échoua.

FRANÇOIS I, empereur d'Allemagne, né en 1708, était fils de Léopold, duc de Lorraine. Il hérita du duché de son père en 1729, et l'échangea en 1735 contre celui de Toscane que la mort du dernier des Médicis laissait vacant. Il épousa en 1736 Marie-Thérèse, fille de l'empereur Charles VI. A la mort de ce prince (1740), il disputa la couronne impériale à l'électeur de Bavière que la France soutenait et qui prit le nom de Charles VII ; il échoua et ne put se faire reconnaître empereur d'Allemagne

qu'en 1745. Il régna paisiblement pendant 20 ans, la gloire de son règne fut ternie par son excessive avarice. Il eut 16 enfants, entre autres Joseph II, qui lui succéda, et la malheureuse Marie-Antoinette.

FRANÇOIS II, né en 1768, succéda en 1792 à son père Léopold II, comme empereur d'Allemagne, roi de Bohême, de Hongrie, etc. Il eut dès le commencement de son règne à soutenir la guerre contre la France, fut battu partout et se vit contraint de signer en 1797 le traité de Campo-Formio qui lui enlevait les Pays-Bas et la Lombardie. Ayant peu après repris les armes contre la France, il ne fut pas plus heureux, se fit battre à Marengo, et perdit par le traité de Lunéville (1801) toutes ses possessions au-delà du Rhin. Dans une troisième campagne entreprise en 1805, il fut battu à Elchingen, Ulm, Austerlitz, et signa la paix de Presbourg qui diminua encore ses possessions. Il renonça alors au titre d'empereur d'Allemagne, 1806, et prit, en se bornant à ses états héréditaires, le titre d'empereur d'Autriche, sous le nom de François I. Il tenta une quatrième fois le sort des armes en 1809, fut encore battu à Eckmühl, à Wagram ; se vit contraint de demander la paix (paix de Schoenbrunn), et, pour la cimenter, donna sa fille Marie-Louise à l'empereur Napoléon (1810). Néanmoins il entra en 1813 dans la coalition formée contre son gendre et contribua puissamment à le détrôner. Les événements de 1814 le remirent en possession de la plus grande partie de ses états, et il régna depuis paisiblement jusqu'à sa mort, arrivée en 1835. Il eut pour successeur son fils Ferdinand.

FRANÇOIS I<sup>er</sup>, empereur d'Autriche. Voy. ci-dessus FRANÇOIS II, empereur d'Allemagne.

FRANÇOIS I, roi des Deux-Siciles, né en 1777, était fils de Ferdinand I et de l'archiduchesse Marie-Caroline. Deux fois, pendant qu'il était prince héréditaire, son père lui remit le gouvernement de l'état avec le titre de vicaire-général (*alter ego*), savoir : en 1812, lorsque lord Bentinck imposa à la Sicile une constitution anglaise ; et en 1820, lors des troubles qui éclatèrent à Naples et à Palerme. Il monta sur le trône en 1825 et mourut le 19 novembre 1830 sans avoir rien fait de remarquable. Il était assez aimé de ses sujets. Il avait eu d'un premier mariage Caroline-Ferdinande-Louise, depuis duchesse de Berri ; et d'un second, Ferdinand II, actuellement régnant à Naples, et Marie-Christine, régente d'Espagne de 1833 à 1840.

FRANÇOIS I et II, ducs de Bretagne. Voy. BRETAGNE.

FRANÇOIS, duc de Modène. Voy. ESTE et MODÈNE.

*Personnages divers.*

FRANÇOIS FLAMAND, sculpteur. Voy. DUQUESNOY.

FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU (Nic.-Louis), né en 1750 à Saffais (Meurthe), m. en 1828, fut élevé dans la v. de Neufchâteau, voisine du lieu de sa naissance, dont il prit le nom. Enfant précoce, il fit dès l'âge de 12 ans des vers qui lui méritèrent les encouragements de Voltaire. Après avoir rempli diverses fonctions dans la magistrature en France et à St-Domingue, et devint secrétaire, puis président de cette assemblée. Il fut en 1797 ministre de l'intérieur, entra la même année au Directoire, en sortit en 1798 pour reprendre le portefeuille de l'intérieur, et signala son administration par son zèle pour les lettres et l'industrie, ainsi que par son désintéressement. Créé sénateur sous l'Empire, il ne s'occupa plus guère que d'agriculture. On a de lui des *Poésies légères*, *Paméla*, comédie, un *Discours sur l'art de lire les vers*, les *Tropes*, poème en 4 chants, des *Fables* et *Conies en vers*, de bons traités d'éducation et d'agronomie, des ouvr. historiq., etc.

FRANÇOISE (Ste), dame rom., 1384-1440, fut le modèle des épouses et des mères, et fonda en 1425 les *Oblates*, dont elle fut supérieure. On l'hon. le 9 mars.

FRANÇOISE (sainte), dame de Chantal, *Voy.* CHANTAL.  
FRANÇOISE DE RIMINI, fille d'un seigneur de Ravenna, de la maison des Polenta, vivait vers la fin du XIII<sup>e</sup> siècle. C'était une femme d'une extrême beauté. Son père la maria à Lanciotto Malatesta, seigneur de Rimini, homme rempli de valeur, mais difforme, et dont le frère Paolo était, au contraire, un beau chevalier. La belle Françoise délaissa son mari pour son beau-frère; Lanciotto les surprit dans un entretien criminel, et perça les deux amants de son épée. L'aventure de Françoise fait un des plus touchants épisodes de *l'Enfer* du Dante, au 5<sup>e</sup> chant. Silvio Pellico l'a mise sur la scène italienne dans sa tragédie de *Francesca da Rimini*.

FRANCON. *Voy.* BONIFACE VII.  
FRANCONI (Antoine), né à Venise en 1738, mort à Paris en 1836, commença par être bateleur et physicien ambulante; il établit ensuite à Lyon, puis à Bordeaux, des combats de taureaux; enfin en 1783 il s'associa à l'écuier anglais Astley qui avait ouvert un manège théâtral à Paris, et fonda le théâtre auquel il donna le nom de Cirque Olympique, et qui acquit une vogue prodigieuse. — Ses fils et ses petits-fils ont continué d'attirer le public par le talent de leurs écuyers et la perfection de la mise en scène de leurs pièces féeriques et militaires.

FRANCONIA, commune des États-Unis (New-Hampshire), à 108 kil. N. de Concord; 400 hab. Mines de fer, les plus riches de la république.

FRANCONIE, *Franken* ou *Frankenland*, un des dix cercles de l'ancien empire d'Allemagne, entre ceux de Bavière, Souabe, B.-Rhin, H.-Rhin, Hte-Saxe, Bohême, était un des moindres de l'empire pour l'étendue, mais un des plus florissants. Il contenait: 1<sup>o</sup> quatre états ecclésiastiques, savoir: l'évêché de Bamberg, l'évêché de Wurtzbourg, l'évêché d'Eichstädt, la maîtrise de l'Ordre Teutonique à Mergentheim; 2<sup>o</sup> sept états princiers: Brandebourg-Bayreuth, Brandebourg-Anspach, Henneberg-Schleusingen, Henneberg-Roemhild, Henneberg-Schmal-kalden, Löwenstein-Werthheim, Hohenlohe-Waldenbourg; 3<sup>o</sup> douze comtes et petites seigneuries, Hohenlohe-Neuenstein, etc.; 4<sup>o</sup> cinq villes impériales: Nuremberg, Rothenburg, Windsheim, Schweinfurt, Weissenbourg. Ch.-I. général, Nuremberg. — Au 7<sup>e</sup> siècle le territoire de la Franconie formait le centre du roy. de Thuringe; quand ce roy. devint en 527 la proie des Saxons et des Francs, la Franconie échut à ces derniers qui, après l'avoir nommée *Thuringe françoise* ou *duché de Thuringe*, 630-717, l'appelèrent en 717 *France orientale* par opposition à la *France occidentale* ou *Rhénane*; enfin au 8<sup>e</sup> siècle on la désigna sous le nom de Franconie. Elle formait alors (depuis 902) un *duché* dont les possesseurs se rendirent de bonne heure indépendants. L'un d'eux, Conrad, fut élu roi de Germanie en 911 et laissa le duché de Franconie à son frère Eberhard qui fut tué en 939 à la bataille d'Andernach. Conrad-le-Sage lui succéda dans le duché et périt en 955 en combattant les Huns. En 1024 Conrad II, 6<sup>e</sup> duc de Franconie, surnommé *le Sotique*, fut élu empereur d'Allemagne et devint ainsi chef de la maison impériale de Franconie qui, après lui, donna encore trois souverains à l'empire: Henri III (1039), Henri IV (1056), Henri V (1106-1125). Quant au duché de Franconie, Conrad II l'avait cédé à son cousin Conrad-le-Jeune; mais ce prince, s'étant révolté contre lui, fut dépouillé de ses états, et le duché revint entre les mains des empereurs. Henri V en mourant le légua à Conrad de Hohenstaufen qui devint empereur en 1138. Celui-ci le laissa après sa mort à son fils Frédéric de Rothenbourg, d'où il passa d'abord à Conrad, fils de l'empereur Frédéric Barberousse; puis à Philippe, qui fut empereur en 1198. Ce dernier, par ses libéralités, mit fin à l'existence du duché de Franconie dont les

siefs devinrent états souverains et qui ne subsista plus dès lors que nominale; les débris en furent conférés aux burgraves de Nuremberg, mais le titre resta aux évêques de Wurtzbourg. En 1387 l'empereur Wenceslas donna le nom de Thuringe et Franconie à l'un des 4 cercles dans lesquels il divisa l'Allemagne, et en 1512, Maximilien en forma un des dix cercles définitifs de l'Empire. Pendant la guerre de Trente-Ans, on essaya un instant de reconstituer le duché de Franconie en faveur du duc Bernard de Weimar. En 1814 la plus grande partie de la Franconie échut à la Bavière et forma les cercles du Haut et du Bas-Rhin et de Rézat; le reste fut partagé entre le Wurtemberg, le grand-duché de Bade, la Hesse Electorale et la Hesse-Darmstadt, la Prusse et les duchés de Saxe, qui le possèdent encore.

FRANCONIE (monts de), *Frankenwald*, chaîne de mont. en Bavière (Haut-Mein); à l'O. du Fichtelberg: sommet principal, le Sieglitzberg, 760 mètres.

FRANCONVILLE-LA-GARENNE, village du dép. de Seine-et-Oise, dans la vallée de Montmorency, à 6 kil. O. de Montmorency; 1,200 hab. Beau château.

FRANCS, *Franci*, en all. *Franken*, c.-à-d. libres, confédération des Germains du N. O., comprenait, outre les Francs proprement dits, les nations appelées Chamaves, Cattes, Chaucas, Bructères, Tencères, Angrivares, Sicambres, Dulgibins, etc. Les Francs proprement dits se divisaient eux-mêmes en plusieurs tribus dont les principales étaient les *Francs Saliens*, habitant sur les bords de la Sala (Yssel), et qui s'établirent ensuite dans l'O. et le centre des Gaules; et les *Francs Ripuaires*, qui occupaient surtout les bords du Wésér et du Rhin, dans la Germanie 1<sup>re</sup> et la Belgique 1<sup>re</sup>; ceux-ci avaient Cologne pour ville principale. La confédération des Francs apparut vers l'an 240 de J.-C.; elle devint bientôt célèbre par sa bravoure, et fit diverses invasions en Gaule, surtout sous Gallien; elle fut battue par Aurélien, Probus, Constance Chlore, Constantin (qui fit périr par milliers les prisonniers francs dans le cirque de Trèves); mais elle revint dans les Gaules sous Constance II, et, bien que vaincue par Julien et Valentinien I, resta toujours menaçante. Déjà les Francs, comme les autres barbares, étaient en possession de fournir des recrues aux armées romaines: divers Francs (Baudon, Sylvain, Arbogast, Merobaudes) furent tout-puissants près des empereurs et disposèrent de la pourpre à leur gré. Vaincus encore en 387 et 395, et tenus en respect par Stilicon, ils restèrent fidèles aux Romains en 406 et voulurent barrer le passage à la grande invasion qui marchait sur le Rhône, tandis que Radagaise entraînait en Italie: ils n'y purent réussir. En 429 au plus tard, sous Clodion, ils entrèrent en Gaule, s'établirent vers Tongres ou Tournai, ravagèrent Trèves avec fureur, et parcoururent le pays jusqu'à la Loire, souvent alliés aux Romains contre les Armoriciens, les Saxons, les Wisigoths. Enfin, sous Clovis ils devinrent le peuple dominant de la Gaule, et formèrent plusieurs petits royaumes dans ce pays qui prit alors le nom de France (*Voy.* FRANCE). Les Francs étaient séparés en tribus nombreuses, qui semblent chacune avoir eu un roi: en outre, des chefs militaires (*heerzog*) avaient autour d'eux des bandes d'*antrauste* (antrustions) ou fidèles qui, se groupant volontairement à leur suite, avaient pour vivre sa table ou le pillage. Il faut donc distinguer chez les Francs la nation et la bande. C'est avec une bande de 5,000 hommes que Clovis eut ses premiers succès, après lesquels il réunit à lui la nation et se défit des autres rois. La couronne chez les Francs, bien qu'étant exclusivement le partage d'une seule famille, était néanmoins élective entre les membres de cette famille. Une assemblée générale, dite *mall*, décidait des grandes affaires. Un grand-juge, dit

*morddom (major domus, maire du palais)*, rendait la justice. Les coutumes, très simples d'abord, ne furent rédigées qu'après Clovis et tinrent lieu de lois. Il y eut deux de ces codes grossiers, la *Loi salique*, la *Loi ripuaire* : ils répondaient à la division de la nation en deux groupes, les Saliens et les Ripuaires.

**FRANCS** (en Orient). Dans tous les états du Levant on désigne sous le nom commun de *Francs* tous les Européens, quelle que soit d'ailleurs leur origine ou leur nation. Ce nom dérive du nom du peuple *franc*, soit qu'il remonte au temps des croisades où les Français jouèrent le rôle le plus important, soit qu'il dérive des privilèges que la Porte a toujours accordés aux Français, qui furent très souvent ses alliés. On appelle langue *franque* un jargon qui est parlé dans le Levant et qui sert d'intermédiaire entre les Européens et les Orientaux ; il est surtout composé d'italien. Ce dialecte prit sans doute naissance pendant les croisades.

**FRANCS-MAÇONS**, société secrète répandue dans différentes contrées du globe, surtout en Angleterre, en Allemagne et en France, a pour objet, d'après les statuts publiés par l'ordre même (art. 1) : « l'exercice de la bienfaisance, l'étude de la morale universelle, et la pratique de toutes les vertus ». Les Francs-Maçons se considèrent comme frères et doivent s'entraider en quelque lieu qu'ils se trouvent, à quelque nation, à quelque classe de la société qu'ils appartiennent. On n'est admis dans l'ordre qu'après certaines cérémonies initiatrices et certaines épreuves ; les adeptes jurent de ne rien révéler des secrets de l'ordre. Ils ont des signes convenus pour se reconnaître. Les Francs-Maçons ont adopté certains symboles qui sont tous empruntés à l'art de bâtir, tels que le tablier de peau, la truelle, l'équerre, le compas ; ils sont distribués en un certain nombre de petites assemblées (*loges*), qui se réunissent dans des temples ; ils reçoivent, selon qu'ils sont plus ou moins avancés dans l'initiation, des grades divers dont le nombre ne s'élève pas à moins de 33 ; mais il n'y a que trois de ces grades qui soient vraiment essentiels, ceux d'*apprenti*, de *compagnon* et de *maître* ; les *initiés* qui sont arrivés aux grades les plus élevés forment une espèce de conseil qu'on nomme *Grand-Orient* ; le Grand-Orient de France réside à Paris. Les Francs-Maçons ont deux banquets par an pour célébrer les deux fêtes de l'ordre, l'une au solstice d'été, l'autre au solstice d'hiver. — L'origine de la maçonnerie est enveloppée d'une grande obscurité ; les uns la font sortir des mystères de l'Égypte ou de la Grèce, les autres la font remonter à la fondation du temple de Jérusalem sous Salomon, et lui donnent pour instituteur Hiram, architecte chargé de construire ce temple ; d'autres enfin la regardent comme un reste de l'ordre des Templiers ou de la société secrète des Rose-Croix. Selon l'opinion la plus probable, l'institution maçonnique doit son existence à une confrérie de maçons constructeurs qui ne commence à être connue qu'au VIII<sup>e</sup> siècle de notre ère ; ces architectes voyageant d'un bout de l'Europe à l'autre construisaient ces basiliques, ces cathédrales du moyen âge, si remarquables et par leur élégance et par leur uniformité, qui appartiennent à ce genre d'architecture que l'on a nommé *gothique*. Ce fut en Lombardie que ces maçons exercèrent d'abord leurs talents ; de là ils se répandirent dans la Gaule, et pénétrèrent dans l'Allemagne à la suite de Charlemagne ; ils passèrent ensuite en Angleterre où ils formaient déjà au X<sup>e</sup> siècle une puissante corporation, qui eut pour président le prince Edwin, frère du roi Athelstan ; on les voit au XIII<sup>e</sup> siècle construire la magnifique cathédrale de Strasbourg (1277). Ils avaient obtenu le privilège exclusif d'exécuter certains travaux d'architecture ; pour éviter toute concurrence ils tenaient leurs procédés secrets et

exigeaient un long noviciat. Avec le temps, et lorsque les procédés de l'architecture furent universellement connus, l'association maçonnique perdit son caractère primitif ; un grand nombre de personnes étrangères à l'architecture y furent admises : les noms et les instruments tirés de l'art de construire furent néanmoins conservés, mais ils ne furent plus que des symboles ; les réunions persistèrent, mais elles ne conservèrent de l'organisation primitive que l'esprit de fraternité. C'est en Angleterre que l'on trouve les traces les plus anciennes de l'ordre maçonnique organisé à peu près comme il l'est aujourd'hui : en 1327 tous les lords étaient maçons ; en 1502 Henri VII se déclara protecteur de l'ordre et tint une loge dans son propre palais. Ce n'est qu'en 1725 que la maçonnerie a été introduite en France ; elle le fut par lord Derwent-Waters. Elle ne tarda pas à se répandre ; elle avait pour grand-maître en 1771 le duc de Chartres (depuis duc d'Orléans) ; et sous l'empire, le roi Joseph, frère de Napoléon. — Quoique entièrement innocentes par le but de leur institution, les associations maçonniques ont de tout temps excité la défiance des gouvernements, par la facilité qu'elles offraient aux conspirateurs de se réunir secrètement ; elles furent prosrites en 1425 par le parlement anglais, en 1561 par la reine Elisabeth ; en 1757 le Châtelet de Paris procéda contre elles ; elles furent également poursuivies en Espagne, en Russie ; mais elles ont résisté à toutes les tentatives qui ont été faites pour les anéantir.

**FRANEKER**, ville de Hollande (Frise), sur un canal, à 17 kil. O. de Leeuwarden ; 4,000 hab. Bien bâtie, très propre. Université longtemps florissante, fondée en 1585, supprimée en 1811, rétablie en 1815 sous le titre d'Athénée ; bibliothèque, etc. Bons instruments de mathématiques. Corderies.

**FRANGIPANI** (les), famille romaine dont le nom dérive, à ce qu'on croit, des mots latins *frangere panem*, fut ainsi nommée, dit-on, parce que dans un temps de famine l'un de ses membres distribua du pain au peuple de Rome. Elle se signala dans les XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles par son acharnement contre le parti guelfe et contre le Saint-Siège, surtout contre Gélase II qui, arraché de l'autel et indignement maltraité par Cencio Frangipani, fut obligé de s'enfuir en France. Les Frangipani furent longtemps les zélés défenseurs de l'empire contre les papes ; mais après la bataille de Tagliacozzo, Conradin fut trahi et livré par un Frangipani, qui reçut pour prix de sa trahison des fiefs considérables et s'établit à Naples, où il devint chef d'une nouvelle branche de la même famille. On trouve encore aujourd'hui des Frangipani en Hongrie et dans le Frioul.

**FRANKE**, philanthrope. Voy. **FRANCHE**.

**FRANKENAU** ou **FRANKENHEIM**, bourg de Bavière (Rétat), à 25 kil. O. d'Anspach ; 1,700 hab. Château, résidence du prince de Hohenlohe-Schillingfürst.

**FRANKENBERG**, ville du roy. de Saxe, à 12 kil. N. E. de Vieux-Chemnitz ; 3,500 hab. Laines, cuirs, toiles, étoffes de coton, indiennes, brasseries. Cuivre aux environs. Jadis fortifiée par Charlemagne pour la garantir des Saxons. — Une autre Frankenberg se trouve dans la Hesse Electorale, à 27 kil. N. de Marburg ; 2,800 hab.

**FRANKENHAUSEN**, ville de la principauté de Schwartzbourg-Rüdelstadt, sur la Wipper, à 55 kil. N. E. de Gotha ; 3,000 hab. Teintureries. Grande saline. Eaux thermales. Les Anabaptistes de Th. Munzer y furent tués en pièces en 1525.

**FRANKENSTEIN**, ville murée des Etats prussiens (Silésie), à 60 kil. S. O. de Breslau ; 5,370 hab. Draps, toiles, amidon, etc. Commerce. Jardin botanique, cabinet de peinture.

**FRANKENTHAL**, ville de Bavière (Rhin), à 23 kil. N. O. de Spire ; 3,500 hab. Industrie variée (tissus, papiers, faïence, teinturerie, etc.).

**FRANKENWALD**. Voy. FRANCONIE (monts de).

**FRANKFURTH**. Voy. FRANCFORT.

**FRANKLIN** (Benjamin), né à Boston (Massachusetts) en 1706, était fils d'un pauvre fabricant de savon et fut d'abord ouvrier imprimeur. A force d'ordre et d'économie, il devint lui-même en 1729 chef d'une imprimerie importante à Philadelphie, et acquit bientôt une honnête aisance. Il s'occupa dès lors d'objets d'utilité publique, fonda une bibliothèque et une société littéraire, publia des journaux et des almanachs qui lui servaient à répandre dans le peuple une utile instruction. Il ne tarda pas à entrer dans l'administration; fut d'abord secrétaire (1736), puis membre de l'assemblée de Pensylvanie (1747), et fit adopter d'importantes mesures, telles que l'organisation d'une milice nationale, la fondation de collèges, d'hôpitaux, etc. En même temps, il se livrait à l'étude des sciences, faisait de précieuses découvertes sur l'électricité, et inventait le paratonnerre. Il fut nommé en 1753 maître-général des postes en Amérique, et fut député en 1757 auprès de la métropole pour défendre les intérêts de ses compatriotes; il réussit dans plusieurs négociations délicates et fit révoquer en 1765 l'acte du timbre qui enlevait aux colonies américaines le droit de s'imposer elles-mêmes. Mais de nouvelles vexations ayant allumé la guerre entre l'Angleterre et l'Amérique, il quitta Londres en 1775. Nommé à son arrivée député de la Pensylvanie au congrès, il eut une grande part à la déclaration de l'indépendance (1776), et fut envoyé en France pour solliciter des secours. On l'accueillit à Paris avec enthousiasme et il obtint tout ce qu'il demandait (1778). En 1783, il signa le traité de paix qui assurait l'indépendance de sa patrie. Il retourna deux ans après aux États-Unis; son retour fut un triomphe. Il fut nommé président de la Pensylvanie. En 1788, il se retira des affaires et mourut deux ans après, à l'âge de 84 ans. A la nouvelle de sa mort, l'Assemblée nationale de France prit le deuil, sur la proposition de Mirabeau. — Franklin ne fut pas seulement un excellent citoyen et un habile physicien; il fut encore un grand moraliste et un modèle de vertu: il s'était créé une méthode de réforme morale, qui consistait à combattre successivement chaque vice. Il contribua au perfectionnement de ses concitoyens par une foule d'écrits populaires, parmi lesquels on remarque *la Science du Bonhomme Richard*, Turgot a résumé les plus beaux titres de Franklin dans ce vers célèbre :

*Eripuit calo fulmen, sceptrumque tyrannis.*

Les œuvres de Franklin ont été réunies à Londres, 1806-1811, 3 vol. in-8. Barbeau-Dubourg a traduit en français dès 1773 les œuvres de Franklin, 2 vol. in-4; on a publié depuis *la Science du Bonhomme Richard*, avec divers opuscules, Dijon, 1795; des *Mélanges de morale et d'économie politique*, traduits par A. Charles Renouard, 1825; les *Mémoires de la vie de Franklin, écrits par lui-même*, 1818, et sa *Correspondance*, 1817, 3 vol. in-8. Son *Éloge* a été prononcé à l'Académie des Sciences par Condorcet.

**FRANKLIN**, nom commun à un grand nombre de villes des États-Unis, toutes fort peu importantes. Nous citerons: 1° une ville de l'état de Missouri, à 90 kil. N. O. de Jefferson; 1,800 hab.; — 2° une ville de l'état de Tennessee, à 24 kil. S. O. de Nashville; 1,500 hab.

**FRANKSTADT**, ville de Moravie (Prerau), à 53 kil. E. de Prerau; 3,200 hab. Toiles; fromage renommé.

**FRA-PAOLO**. Voy. SARPI.

**FRASCATI**, *Tusculum*, ville de l'État ecclésiasti-

que, à 17 kil. S. E. de Rome; 6,000 hab. Evêché. Villas délicieuses (entre autres les villas Borghèse, Aldobrandini, Monti, Bracciano, Falconieri, etc.). Ruines du *Tusculanum*, célèbre maison de campagne de Cicéron.

**FRASNE**, ville de Belgique (Hainaut), à 34 kil. N. O. de Mons; 3,800 hab. Toiles, dentelles.

**FRASSINE**, riv. du roy. Lombard-Vénitien, passe à Este et s'y divise en deux bras dits canal Gorzon et canal d'Este, après un cours de 110 kil. Cette rivière prend le nom de Gua dans le territoire de Vérone.

**FRAT**, nom moderne de l'EUPHRATE.

**FRATICELLI**, diminutif du mot italien *frate*, frère; nom donné quelquefois aux Franciscains, qui s'appelaient eux-mêmes *Frères mineurs*. On désignait encore plus spécialement sous ce nom une subdivision de Franciscains nommés aussi Bégains. Voy. ce mot.

**FRATTA (LA)**, ville du roy. Lombard-Vénitien, à 11 kil. S. O. de Rovigo; 2,800 hab. Beaucoup de belles maisons de campagne.

**FRATTA-MAGGIORE**, ville du roy. de Naples (Naples), à 9 kil. N. de Naples; 8,800 hab. Belle église paroissiale.

**FRAUENBURG**, ville des États prussiens (Prusse), à 9 kil. S. O. de Braunsberg, près du Frische-Haff. Cathédrale où l'on voit le tombeau de Copernic. Tanneries, poterie; draps. Commerce.

**FRAUENFELD**, ville de Suisse, ch.-l. du canton de Thurgovie, à 33 kil. N. E. de Zurich; 1,600 hab. Elle est bien bâtie. Un peu d'industrie et de commerce. Ancien château sur une hauteur.

**FRAUENSTEIN**, ville de Saxe (Erzgebirge), à 20 kil. S. E. de Freyberg, a été brûlée en 1727; elle est en ruines et n'a plus que 850 hab.

**FRAUSTADT**, *Wszowa* en polonais, ville des États prussiens (Posen), à 18 kil. N. E. de Glogau; 5,900 hab. Draps, toile damassée, bas; chicorée. Les Suédois y battirent les Saxons et les Russes, 1706.

**FRAXINÉT**, ville de France. Voy. GARDE FRESNET.

**FRAZER**, lac de l'Amérique du Nord, dans la Nouv.-Bretagne (Nouv.-Calédonie), par 127° 20' long. O., et 54° 35' lat. S.; 140 kil. de tour.

**FRÉ** ou **PHRE**, autrement *Pi-ré*, dieu égyptien, le dernier des trois Khaméfis, fils du feu ou de Fta, est le symbole du soleil. On le représente souvent sous la figure d'un sphinx portant sur le front un disque solaire.

**FRÉDEGAIRE**, surnommé *le Scholastique*, c.-à-d. *le Savant*, chroniqueur du VIII<sup>e</sup> siècle, né, à ce qu'on suppose, en Bourgogne, mort vers 660, a laissé une chronique en 5 livres; les trois premiers sont une compilation de Jules Africain, Eusèbe, etc., et vont jusqu'à la mort de Bélisaire (561); le 4<sup>e</sup> est un abrégé de Grégoire de Tours et va jusqu'en 584; le 5<sup>e</sup> continue l'histoire jusqu'en 641 et contient de précieux renseignements sur les règnes de Clotaire II, Dagobert I et Clovis-le-Jeune. Les livres 5<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> se trouvent à la suite du *Grégoire de Tours* de Ruinart, et dans Duchesne, *Scriptores coetanei*. M. Guizot a traduit la *Chronique* de Frédégaire dans sa *Collection des Mémoires relatifs à l'histoire de France*.

**FREDEGONDE**, née à Montdidier d'une famille obscure en 543, épousa le roi Chilpéric I, après lui avoir fait répudier Audouère dont elle était la suivante, et avoir assassiné Galsuinte, seconde femme de Chilpéric. Brunehaut, sœur de Galsuinte et femme du roi Sigebert, poussa son époux à venger la mort de sa sœur. Sigebert envahit la Neustrie; mais il fut tué à Vitry par des gens qu'avait apostés Frédégonde. Cette femme se défit également de Mérovée, fils de Chilpéric et d'Andovère, qui avait épousé Brunehaut devenue veuve; de Clovis, autre fils de Chilpéric; de l'évêque Prétextat, et de plusieurs autres. Enfin on l'accusa d'avoir fait assassiner Chil-

péric lui-même, qui venait de découvrir son commerce criminel avec un serviteur nommé Landry. Frédéricgonde avait un fils de Chilpéric : elle le fit reconnaître roi en Neustrie sous le nom de Clotaire II; défit en 593 à Droissey (*Truccia*), près de Soissons, Childébert, fils de Brunehaut, et Brunehaut elle-même à La-tofao en 596. Elle m. paisiblement, à Paris, en 597.

FREDERIC (S.), évêque d'Utrecht de 820 à 833, apôtre des Frisons, fut massacré par ordre de l'imp. Judith, qu'il avait censurée. On l'hon. le 18 juillet.

FREDÉRIC, souverains de divers pays.

#### Allemagne.

FREDÉRIC I, surnommé *Barberousse*, empereur d'Allemagne, fils de Frédéric, duc de Souabe, naquit en 1121, et obtint la couronne en 1152, à la mort de Conrad III, son oncle. La plus grande partie de son règne fut employée, tantôt à conquérir des duchés en Italie, tantôt à y réprimer des révoltes. Il fut excommunié en 1160 par le pape Alexandre III, défenseur des cités guelfes qu'il attaquait, et fut obligé, après avoir été défait à Lignano par les Milanais (1176), de venir baiser les pieds du pontife, qui lui pardonna à ce prix. En 1183, le traité de Constance rendit la paix et l'indépendance à l'Italie. Roi chevaleresque, Frédéric prit la croix en 1188, à la voix de Guillaume de Tyr. Il remporta quelques avantages sur les Turcs en Asie-Mineure; mais son armée de 100,000 hommes fut presque entièrement détruite par les maladies, et lui-même, moins heureux qu'Alexandre, mourut à Tarse en 1190, glacé par les eaux du *Cydnus* (ou du *Calycadnus*, le Séléf). Son fils Henri VI lui succéda.

FREDÉRIC II, emp. d'All., roi des D.-Sic., né en 1194, succéda à son père Henri VI en 1197; mais il ne fut paisible possesseur de la couronne qu'en 1220, après la mort de ses deux compétiteurs, Othon de Brunswick et Philippe de Souabe. Frédéric avait été protégé par le pape Innocent III dans sa lutte contre ses compétiteurs, et en souvenir il avait fait le vœu d'aller combattre les Infidèles. Cependant ce ne fut qu'après avoir été excommunié par Grégoire IX qu'il se décida à partir (1228). Cette croisade fut terminée sans combat: Frédéric traita à prix d'or avec le sultan Méledin de la reddition de Jérusalem, et s'en fit couronner roi. A son retour il trouva une partie de l'Italie soulevée contre lui par le pape; il fit tout rentrer sous son pouvoir. Une seconde révolte qui eut lieu dans la Lombardie en 1240 fut aussi réprimée par l'emp., qui ordonna le sac de Milan. Pour l'en punir, le pape Innocent IV l'excommunia de nouveau en 1245, le déclara déchu du trône, et élit successivement à sa place Henri, landgrave de Thuringe, et Guillaume, comte de Hollande. Accablé de fatigues et de soucis en présence de tant d'ennemis, Frédéric II mourut en 1250 à Firenzuola, dans la Pouille.

FREDÉRIC III, dit le *Pacifique*, empereur d'Allemagne, né en 1415, d'Ernest, duc d'Autriche, mort en 1493, fut élu après la mort d'Albert II en 1440, et ne porta sur le trône qu'une extrême indolence. Mathias Corvin, roi de Hongrie, n'ayant pu obtenir de lui aucun secours dans sa guerre contre les Turcs, envahit ses états une fois qu'il fut débarrassé de ces derniers ennemis, et le força à lui céder Vienne et toute la Basse-Autriche (1487).

FREDÉRIC, dit le *Beau*, fils de l'empereur Albert I, fut élu empereur par quelques électeurs en 1314, après la mort d'Henri VII; mais le plus grand nombre avait déjà donné la couronne à Louis de Bavière. Les deux compétiteurs levèrent des armées: Louis vainquit Frédéric à Muhlendorf en 1322, le retint prisonnier pendant trois ans, et le força à renoncer solennellement à ses prétentions. Il mourut en 1330.

#### Danemark.

FREDÉRIC I, roi de Danemark et de Norwège, né

en 1471, mort en 1533, fils de Christian I, fut choisi en 1523 pour succéder à Christian II, son neveu, qui venait d'être déposé. Frédéric se maintint sur le trône par une sage politique; il fit alliance avec Gustave Wasa, roi de Suède, gagna la noblesse par ses libéralités, et introduisit le luthéranisme dans ses états. On lui reproche la conduite qu'il tint à l'égard de Christian II, qu'il fit emprisonner, au mépris des conventions.

FREDÉRIC II, roi de Danemark et de Norwège, né en 1534, mort en 1588, succéda en 1559 à son père Christian III. Il eut à soutenir une guerre de sept ans contre la Suède pour le motif le plus futile: il s'agissait de savoir lequel des deux monarques porterait sur son écusson les trois couronnes de Danemark, Suède et Norwège, autrefois unies. Cette guerre fut sans résultats. Frédéric protégea les sciences et l'industrie; il donna au célèbre Tycho-Brahé l'île de Hæwen pour y construire le fameux observatoire d'Uranienborg.

FREDÉRIC III, roi de Danemark et de Norwège, né en 1609, mort en 1670, succéda en 1648 à son père Christian IV, fut assiégé dans Copenhague en 1649 par Charles-Gustave, roi de Suède, et fut délivré par le courage des habitants. En 1660, après s'être fait de sûrs appuis du clergé et de la bourgeoisie, il obtint une autorité absolue, et le trône, auparavant électif, fut rendu héréditaire dans sa famille.

FREDÉRIC IV, roi de Danemark et de Norwège, né en 1671, mort en 1730, succéda à son père Christian V en 1699, et se lia aussitôt avec le czar Pierre I contre le roi de Suède Charles XII. Mais il fut bientôt contraint par son ennemi à signer une paix honteuse. Lors du désastre de Charles XII à Pultawa, Frédéric reprit les armes et parvint à enlever plusieurs places au roi de Suède. La mort de ce dernier amena une paix définitive, et celle-ci fut toute à l'avantage du Danemark. Frédéric se fit chérir de ses sujets par plusieurs institutions utiles: il fonda la maison des orphelins ainsi que l'école militaire de Copenhague, et établit 240 écoles pour l'instruction des classes pauvres.

FREDÉRIC V, roi de Danemark et de Norwège, né en 1723, mort en 1766, succéda en 1746 à son père Christian VI, et eut un règne pacifique, pendant lequel il encouragea les sciences et le commerce, établit une académie de peinture à Copenhague, et prépara l'affranchissement des paysans, qui devait être complet sous Christian VII, son successeur.

FREDÉRIC VI, roi de Danemark, né en 1768, mort en 1839, fut associé au pouvoir par son père Christian VII dès l'âge de 16 ans (1784), mais ne monta sur le trône qu'en 1808. A son avènement il eut à réparer les maux affreux que les Anglais avaient faits à Copenhague sous le règne de son père (1807), et à combattre les Suédois qui voulaient s'emparer de la Norwège; mais il les battit et les obligea à demander la paix, qui fut signée à Jonkeping en 1809. Il s'allia avec la France, et lui resta longtemps fidèle; aussi en 1814, se vit-il enlever la Norwège, qui fut donnée à la Suède. Il reçut néanmoins en échange la Poméranie suédoise et l'île de Rugen. Depuis ce moment, Frédéric ne s'occupa plus que de l'administration intérieure de ses états, et favorisa de tout son pouvoir les progrès des arts, des sciences, de l'agriculture et du commerce. — Il a pour successeur son cousin Christian VIII, qui mourut lui-même en 1848 et fut remplacé par Frédéric VII.

#### Suède.

FREDÉRIC I, roi de Suède, né en 1676, mort en 1751, était landgrave de Hesse-Cassel, lorsqu'il épousa, en 1715, Ulrique-Éléonore, sœur de Charles XII, roi de Suède. Ulrique succéda à son frère en 1719; mais deux ans après elle se démit de son autorité en faveur de son époux. Celui-ci fut pro-

clamé roi de Suède, conclut la paix avec le Danemark et la Russie, et s'occupa à réparer les maux qu'avait soufferts la Suède pendant les guerres de Charles XII. Il rétablit les finances, l'agriculture et le commerce, protégea les sciences et fonda une académie à Stockholm.

*Prusse.*

FRÉDÉRIC-GUILLAUME, électeur de Brandebourg, dit le *Grand-Électeur*, né en 1620, régna de 1640 à 1688, et commença la puissance de sa maison. Il remporta plusieurs avantages sur les Polonais, et signa avec eux la paix de Braunsberg (1657). En 1674, il se joignit à l'Espagne et à la Hollande contre Louis XIV, entra en Alsace, puis alla repousser de ses états les Suédois auxquels il imposa un traité onéreux. Il fit creuser un canal de la Sprée à l'Oder. Il eut pour successeur son fils Frédéric I qui, le premier en Prusse, prit le titre de roi.

FRÉDÉRIC I, roi de Prusse, d'abord électeur de Brandebourg sous le titre de Frédéric III, né en 1657, succéda en 1688 dans l'électorat à son père, Frédéric-Guillaume. En 1701, l'empereur Léopold, qu'il avait secouru contre les Turcs, érigea en sa faveur le duché de Prusse en royaume; tous ses successeurs ont depuis porté le titre de roi. Frédéric, prince généreux et magnifique, s'entoura d'une cour brillante, introduisit les arts dans ses états, fit des largesses aux savants, fonda l'université de Halle (1694), l'Académie de Peinture (1696), et la Société royale des Sciences et Belles-Lettres de Berlin (1700), dont Leibnitz fut le premier président. Il mourut en 1713.

FRÉDÉRIC-GUILLAUME I, roi de Prusse, né en 1688, de Frédéric I, lui succéda en 1713. Autant son père fut généreux et ami des arts, autant il se montra avare et ennemi de toute civilisation. Les exercices du corps trouvèrent seuls grâce devant lui, la vie de caserne fut la sienne. Pendant son règne, la Prusse offrit l'aspect d'un camp, où se trouvaient rassemblés des soldats géants, recrutés dans les différentes parties du monde, et qu'il faisait manœuvrer lui-même. En 1715, il se joignit à Frédéric IV, roi de Danemark, contre la Suède, et obtint à la paix, en 1720, la cession d'une partie de la Poméranie. Il mourut en 1740, peu regretté de ses sujets, et peu digne de l'être; mais il avait laissé à son fils, le célèbre Frédéric II, des trésors et une armée bien disciplinée.

FRÉDÉRIC II, roi de Prusse, surnommé le *Grand*, né à Berlin en 1712, succéda en 1740 à son père Frédéric-Guillaume. Cette année même, après la mort de l'empereur Charles VI, qui avait laissé sa succession à sa fille Marie-Thérèse, Frédéric, profitant de la position difficile où se trouvait alors cette princesse, fit valoir d'anciennes prétentions sur la Silésie, envahit cette province, et se la fit adjuger en 1742, par le traité de Breslau. Par ce traité, Frédéric avait perfidement abandonné la France, son alliée, qui était aussi alors en guerre avec l'Autriche. En 1744, Marie-Thérèse ayant voulu reprendre la Silésie, Frédéric entra en campagne, et remporta en 1745, sur le prince Charles de Lorraine, général des troupes impériales, la victoire de Friedberg, qui fut suivie du traité de Dresde, par lequel il était confirmé dans la possession de la province en litige. Pendant les dix ans de paix dont jouit ensuite la Prusse, Frédéric fit fleurir le commerce, l'industrie et les arts, encouragea les sciences et les lettres, les cultiva lui-même avec succès, appela à sa cour Voltaire, Diderot, d'Alembert, etc., et éleva enfin son royaume à un si haut point de gloire et de prospérité que les autres puissances en furent inquiètes. En 1756, commença la guerre dite de *Sept-Ans*: la France, l'Autriche, la Saxe, la Suède et la Russie se coalisèrent contre Frédéric, et il n'avait qu'un allié peu sûr, l'Angleterre. Mal-

gré des efforts inouïs, couronnés quelquefois de succès, il fut un instant chassé de la plus grande partie de son royaume; mais il se releva tout à coup en anéantissant à Rosbach les armées française et autrichienne commandées par le maréchal de Soubise (1757). Il reconquit tout ce qu'il avait perdu, et en 1763 fut signée une paix qui assura de nouveau la Silésie à la Prusse. Sorti ainsi vainqueur de cette longue guerre, Frédéric reporta ses vues sur l'intérieur de son royaume, et y fit renaître l'abondance et la prospérité. En 1772, il l'agrandit de la Prusse occidentale à la faveur du partage de la Pologne, et mourut en 1786 avec la réputation d'un des plus grands rois des temps modernes. Frédéric a laissé plusieurs ouvrages, tant en vers qu'en prose, tous écrits en français, sa langue de prédilection; ils ont été recueillis en 23 vol. in-8., Amsterdam, 1790. On y remarque l'*Anti-Machiavel*; les *Poésies du philosophe Sans-Souci* (nom qu'il prenait dans ses écrits), et des *Mémoires historiques*. Le gouvernement prussien a récemment fait faire à ses frais une édition de ses œuvres complètes: elle a été commencée en 1840, centième anniversaire de l'avènement de ce grand roi. La vie de Frédéric II a été écrite par Denina.

FRÉDÉRIC-GUILLAUME II, roi de Prusse, né en 1744, était neveu du grand Frédéric et lui succéda en 1786. Il se livra sans aucun ménagement à son goût pour le plaisir, et sacrifia d'humbles ministres et de bons généraux aux caprices de ses maîtresses. Il se laissa en outre aller aux rêveries des Illuminés, qui égarent son imagination, et l'entraînèrent dans les fautes les plus ridicules. Il fit ainsi perdre à la Prusse la majeure partie de sa prépondérance. Après avoir joué un rôle peu honorable dans la guerre qui éclata en 1787 entre la Porte et la Russie, Frédéric-Guillaume fut le premier à proposer, en 1792, une coalition contre la république française. Il s'avança jusque dans les plaines de Champagne à la tête de 80,000 hommes; l'on s'attendait à le voir marcher sur Paris, lorsqu'il se retira tout à coup et se reporta sur le Rhin. L'année suivante il effectua, de concert avec la Russie, le nouveau partage de la Pologne; il fit la paix avec la France en 1795, et mourut en 1797.

FRÉDÉRIC-GUILLAUME III, roi de Prusse, fils du précédent, né en 1770, mort en 1840, épousa en 1793 Louise-Amélie, fille du duc de Mecklembourg-Strelitz, pour laquelle il ressentit toujours l'amour le plus vif, et qu'il perdit en 1810. Il succéda à son père en 1797, et commença par garder la neutralité dans les diverses coalitions formées contre la France; mais en 1805, il céda aux instances de la Russie, et se déclara contre la France. La rapide campagne de 1806 ouvrit aux Français les portes de Berlin, qui resta au pouvoir de l'ennemi jusqu'en 1809. Rentré dans sa capitale, Frédéric-Guillaume s'appliqua à réparer les maux de la guerre; mais de nouveaux désastres l'attendaient, et ses États eurent encore beaucoup à souffrir pendant les guerres sanglantes de 1812 à 1814. Après la bataille de Waterloo, la Prusse, délivrée des maux de la guerre, ne tarda point à se relever sous l'administration sage et paternelle de Frédéric, dont les efforts constants et la modération contribuèrent puissamment à maintenir la paix européenne. En 1824, il avait contracté un mariage morganatique avec Augusta de Harrach, qu'il nomma princesse de Liegnitz et comtesse de Hohenzollern. Frédéric-Guillaume se montra toute sa vie un des défenseurs les plus ardents de la religion protestante. — Il a laissé le trône à son fils Frédéric-Guillaume IV, actuellement régnant.

*Palatinat.*

Le Palatinat compte cinq princes du nom de Frédéric, savoir: Frédéric I (1449-1476), Frédéric II (1544-1554), Frédéric III (1557-1576), Frédéric IV, (1583-1610), Frédéric V (1610-1632). Le seul qui

ait joué un rôle important est Frédéric V, qui épousa Elisabeth, fille de Jacq. I, r. d'Angleterre. A la sollicitation de cette princesse, il se mit à la tête du parti protestant en Allemagne, et accepta la couronne de Bohême que lui offrirent les habitants de ce pays, révoltés contre l'empereur Ferdinand II, leur roi légitime; ce prince s'était rendu odieux aux dissidents de la Bohême en violant leurs privilèges. Frédéric V entra à Prague en 1619, mais il en fut bientôt chassé par l'armée impériale, et fut dépouillé de ses états. Il mourut à Mayence en 1632.

*Saxe, etc.*

**FREDÉRIC-AUGUSTE**, d'abord électeur, puis roi de Saxe, succéda en 1763 à son père, Frédéric-Christian, et refusa en 1791 le trône de Pologne qui lui était offert. Pendant les guerres de la révolution, il resta neutre autant qu'il le put; aussi Napoléon érigea-t-il son duché en royaume (1806), et augmenta-t-il ses états du grand-duché de Varsovie. Il fut un des plus fidèles alliés de Napoléon dans ses guerres contre la Prusse et la Russie. Pour le punir de sa fidélité, les alliés lui enlevèrent en 1815 le duché de Varsovie et une partie de ses états héréditaires; ce fut à grand-peine qu'il put conserver son trône. Il mourut en 1827, regretté de ses sujets. — Pour les autres Frédéric de Saxe. *Voy. SAXE.*

**FREDÉRIC-AUGUSTE**, rois de Pologne. *Voy. AUGUSTE II et III.*

**FREDÉRIC**, ducs de Wurtemberg. *Voy. WURTEMBERG.*

*Sicile et Naples.*

**FREDÉRIC I D'ARAGON**, roi de Sicile, fut d'abord chargé du gouvernement de cette île par son frère Jacques lorsque celui-ci alla en 1291 prendre possession du royaume d'Aragon, qui lui était dévolu après la mort d'Alphonse. Jacques ayant ensuite traité de la Sicile avec les Français, déjà maîtres de Naples, le pape ordonna en 1296 à Frédéric de livrer la Sicile à la maison d'Anjou; mais ce jeune prince refusa d'obéir, et les Siciliens le proclamèrent roi en 1296. Après avoir lutté avec avantage contre les forces réunies de la France, de Naples et de l'Aragon, Frédéric obtint la paix en 1302, à condition qu'il épouserait Eléonore, 3<sup>e</sup> fille de Charles II, roi de Naples, et qu'il renoncerait au titre de roi de Sicile pour prendre celui de roi de Trinacrie. Frédéric mourut en 1337, après un règne glorieux de 41 ans.

**FREDÉRIC II D'ARAGON**, surnommé le Simple, roi de Sicile, petit-fils du précédent, succéda en 1355 à Louis, son frère aîné; perdit en 1356 Messine et Palerme, que lui enleva Jeanne, reine de Naples, et ne recouvra ces deux villes que neuf ans après. Il fit la paix avec Jeanne en 1372, et s'engagea à lui payer tribut. Il mourut en 1377.

**FREDÉRIC D'ARAGON**, roi de Naples, succéda en 1496 à son neveu Ferdinand II; mais à peine était-il assis sur le trône qu'il se vit enlever son royaume par les armes de Louis XII et la perfidie de Ferdinand, roi d'Aragon et de Castille, son parent, qui se partagea ses états. Louis XII lui donna en dédommagement le duché d'Anjou avec 30,000 ducats. Il mourut en France l'an 1504. Après lui le royaume de Naples fut réuni à l'Espagne.

**FREDERICKSHALD**, auparavant *Halden*, ville de Norwège (Aggerhuus), à 35 kil. S. E. de Christiania, sur le golfe de Swinesund et près des frontières de la Suède; 4,000 hab. Port (bon jadis), château-fort. Commerce de planches. Les Suédois y soutinrent un siège en 1665; Charles XII fut tué devant cette place en l'assiégeant à son tour en 1718.

**FREDERICKSHAMN**, ville de la Russie d'Europe (Finlande), à 80 kil. S. O. de Viborg; 1,000 hab. Port. On en exporte du goudron, du chanvre, du bois de construction. Traité conclu en 1809, par lequel la Suède céda à la Russie la totalité de la Finlande.

**FREDERICKSHAVN**, autrefois *Fladstrand*, v. et port du Danemark (Jutland), à 60 kil. N. E. d'Aalborg.

C'est là qu'on s'embarque ordinairement pour la Norwège.

**FREDERICIA**. *Voy. FRIDERICIA.*

**FREDERICKSTAD**, ville de l'île de Sainte-Croix (une des Antilles), sur la côte; 1,200 hab. Fort.

**FREDERICKSTADT**, ville du Danemark (Sleswig), à 33 kil. S. O. de Sleswig; 2,500 hab. Lainages, amidon, vernis. Elle fut fondée en 1621 par des Hollandais de la secte d'Arminius qui émigrèrent par suite des décisions du synode de Dordrecht.

**FREDERICKTOWN** ou **SAINT-ANN**, ville de l'Amérique du Nord, et capitale du Nouv.-Brunswick (Possessions Anglaises), résidence du gouvernement, par 69° 5' long. O., 45° 55' lat. N.

**FREDERICKTOWN**, ville des Etats-Unis (Maryland), à 70 kil. N. O. de Baltimore; 3,700 hab.

**FREETOWN**, c'est-à-dire *ville libre*, ville de la Guinée septentr., sur la Sierra-Leone, près de son embouchure dans l'Océan, par 14° 22' long. O., 8° 32' lat. N. Ch.-l. de la colonie anglaise de Sierra-Leone; 6,000 hab. Eglise, théâtre, casernes; écoles mutuelles pour les nègres.

**FREGELLES**, *Fregelle*,auj. *Ceprano* ou *Pontecorvo*, ville du Latium, chez les Volques, à l'O. d'Anagnina, fut soumise par les Romains dans la guerre contre les Volques (495-376 av. J.-C.); se révolta, mais fut reprise en 329 et 314; reçut une colonie romaine en 329, et fut enfin détruite de fond en comble par Opimius en 125, après une insurrection tentée contre Rome en faveur de la cause italique.

**FREGENAL DE LA SIERRA**, *Neriobriga* ? en latin, ville d'Espagne (Séville), à 16 kil. S. E. de Xerez-de-los-Caballeros; 5,200 hab.

**FREGOSE** ou **FREGOSO**, illustre famille de Gènes, d'origine plébéienne, embrassa le parti gibelin, et fut longtemps en lutte avec la famille des Adorni. Le premier personnage de cette maison qui figure dans l'histoire est Dominique Frégose, élu doge en 1371, après l'expulsion de Gabriel Adorno, à laquelle il avait puissamment contribué. Il fut lui-même déposé en 1378, à la suite d'une révolte excitée par Antoine Adorno et Nicolas Guarco. — Jacques Frégose, fils de Dominique, fut nommé doge en 1390 après l'abdication d'Antoine Adorno, mais fut forcé dès l'année suivante de céder la place à Antoine Adorno même, qui se repentait de l'avoir abandonnée. — Thomas Frégose, fils du précédent, fut élu doge en 1415, et abdiqua en 1421, lors du siège de Gènes par Carmagnole, général de Philippe-Marie, duc de Milan, auquel les Gênois voulaient, contre son avis, se soumettre. En 1435 il fut de nouveau nommé doge, mais déposé en 1442 à la suite d'une conjuration de Jean-Antoine de Fiesque. — Après quelques révolutions, Jean Frégose, puis Louis Frégose furent doges (1447-1450). Le dernier fut déposé en 1450, et Pierre Frégose, neveu de Thomas, lui succéda. En 1458 Pierre persuada aux Gênois de se soumettre à Charles VII, roi de France; mais en 1459 il essaya de chasser les Français de Gènes qu'ils occupaient, et périt dans cette tentative. — Paul Frégose était d'abord archevêque de Gènes; il continua les projets de Pierre, contribua à l'expulsion des Français, et fut élu doge en 1463; mais il fut peu après obligé de se retirer devant les troupes de François Sforce, duc de Milan, à qui Louis XI avait cédé ses droits sur Gènes. — Bapliste Frégose, neveu du précédent, fut élu doge en 1478, et chassé en 1483 par son oncle, devenu cardinal, qui, au bout de quelques années de pouvoir, remit Gènes au duc de Milan. — Octavien Frégose, reconnu doge en 1514, traita en 1515 avec François I, et resta gouverneur de Gènes. En 1522 il fut obligé de se rendre au marquis de Pescaire, général de l'Empire, et mourut quelques mois après. Il avait montré dans son gouvernement de la sagesse et de l'équité. — En 1528 la famille des Frégose fut incorporée par André Doria dans celle des Fornari,

afin d'éteindre avec leur nom les querelles sans cesse renaissantes qu'ils excitaient dans la république.

**FREHER** (Marquard), juriconsulte, né à Augsbourg en 1565, mort en 1614, professa le droit à Nuremberg, et fut chargé de diverses missions diplomatiques. Parmi ses nombreux ouvrages on remarque : *Germanicarum rerum scriptores aliquot insignes*, Francfort et Hanau, 1600, 1602, 1611, 3 vol. in-4; *Rerum bohemicarum scriptores*, 1602, in-4; *De Re monetaria veterum Romanorum*, Leyde, 1605, in-4.

**FREI** ou **FREIR** et **FREIA**, divinités scandinaves. Voy. **FREYR** et **FREYA**.

**FREIBERG**, ville de Saxe. Voy. **FREYBERG**.

**FREIND** (Jean), médecin anglais, né en 1675, professa la chimie à Oxford; parcourut l'Espagne, l'Italie; fut à son retour nommé membre du parlement (1723); se fit enfermer à la Tour de Londres, à cause de sa vive opposition; fut relâché ensuite, et nommé premier médecin de la princesse de Galles. Il a publié : *Histoire de la médecine* (traduite de l'anglais en français, 2 vol. in-4, 1728); *l'Emménologie* (traduit en français par Devaux, 1730, in-12); *Prælectiones chemicæ*, Amsterdam, 1710, in-8, etc. Ses œuvres ont été réunies à Londres, in-fol., 1733, et à Paris, 1735, in-4. Il mourut en 1728.

**FREINSHEIM** (J.), *Freinshemius*, érudit, né à Ulm en 1608, mort à Heidelberg en 1660, fut professeur d'éloquence à Upsal, et bibliothécaire de la reine Christine. On a de lui une édition très estimée de *Quinte-Curce*, Strasbourg, 1660, à laquelle il a joint des *Suppléments* écrits en latin, et qui sont devenus inséparables de l'ouvrage. Il a aussi suppléé les livres XI-XX de Tite-Live, 1649; ces suppléments se trouvent dans plusieurs éditions de l'historien latin et ont été traduits en français par Dureau de la Malle.

**FREIRE**, général espagnol. Voy. **FREYRE**.

**FREISINGEN**, ville murée de Bavière (Isar), à 32 kil. N. E. de Munich; 3,500 hab. Château, lycée, école de sourds-muets. Tabac, vinaigre, tanneries, brasseries. — Jadis capitale d'un évêché souverain, transféré à Munich et érigé en archevêché, mais sans souveraineté, en 1817. L'église de Freisingen est une des premières qui aient été érigées en Allemagne. Elle fut fondée par saint Corbinian, vers 718.

**FREISINGEN** (Othon DE). Voy. **OTHON**.

**FRÉJUS**, *Forum Julii*, ch.-l. de canton (Var), à 24 kil. S. E. de Draguignan, dans des marais malsains, sur la petite rivière de Reiran, et près de la mer, qui forme là le golfe de Fréjus; 3,041 hab. C'est là que débarqua Bonaparte à son retour d'Égypte et qu'il s'embarqua pour l'île d'Elbe. Ruines romaines d'un amphithéâtre, d'un phare, d'un aqueduc; restes de la porte César, de la porte Dorée. — Evêché. — Cette ville fut importante au temps des Romains, qui en firent un arsenal de marine, depuis Auguste. Elle fut ravagée par les Sarrasins au IX<sup>e</sup> siècle; puis donnée par Guillaume, comte d'Arles, à l'évêque Riculfe. Patrie du général romain Agricola, de Cornelius Gallus, de Julius Græcinus, de l'abbé Sieyès, de Desaugiers, etc.

**FREMONT D'ABLANCOURT** (Nicolas), diplomate et littérateur français, né à Paris vers l'an 1625, mort à La Haye en 1693, était neveu, par sa mère, de Perrot d'Ablancourt, et professait la religion réformée. Turenne, son protecteur, le fit nommer ambassadeur en Portugal, puis résident à Strasbourg. Il fut forcé de quitter la France à la révocation de l'édit de Nantes. Frémont a ajouté à la traduction des *Œuvres de Lucien*, par Perrot d'Ablancourt, le *Dialogue des lettres de l'alphabet* et le *Supplément à l'histoire véritable*; il prit une part active au *Dictionnaire des rimes* de Richelet, et publia les ouvrages suivants : *Dialogue de la santé*, Amsterdam, 1684,

in-12; *Mémoire concernant l'histoire de Portugal depuis le traité des Pyrénées* (1659) jusqu'en 1668, etc., Paris, 1701, in-12.

**FRENCH-BROAD**, rivière des États-Unis (Caroline N.), naît dans les monts Alleghany et tombe dans l'Holston : cours, 300 kil.

**FRENCH-TOWN**, ville des États-Unis (Michigan), à 90 kil. S. E. de Détroit, près de l'embouchure du Raisin dans l'Érié. Fondée au commencement du XIX<sup>e</sup> siècle par les Français du Canada. Les Anglais la prirent en 1815.

**FRENE**, **FRENES**. Voy. **FRESNE**, **FRESNES**.

**FRENICLE DE BESSY**, savant mathématicien du XVII<sup>e</sup> siècle, né à Paris, mort en 1675, fit pendant sa vie le désespoir de tous les géomètres français et anglais par son habileté à résoudre sans le secours de l'algèbre tous les problèmes qu'on lui proposait; il employait pour cela une méthode de tâtonnement qu'il tenait secrète; on a su après sa mort que c'était la *méthode d'exclusion*; cette méthode est tombée dans l'oubli depuis le perfectionnement de l'algèbre indéterminée. Frénicle avait été reçu à l'Académie des Sciences en 1666. Son *Eloge* y fut prononcé par Condorcet. On lui doit un *Traité des triangles rectangles en nombre*, Paris, 1676 et 1677, in-12. — Son frère, Nicolas Frénicle, né à Paris en 1600, mort en 1661, cultiva la poésie, mais avec peu de succès. Il a fait un poème de *Jésus crucifié*, Paris, 1636.

**FRENTANI**,auj. *Abruzze Citérieure*, peuple de l'Italie méridionale, sur l'Adriatique, entre l'Âterne et le Tiferne, au N. du Frento; faisaient partie de la confédération des Samnites, et prirent avec ce peuple les armes contre les Romains; mais ils furent soumis, l'an 305 av. J.-C.

**FRENTO**,auj. *Fortore*, riv. d'Italie, tombait dans l'Adriatique, vis-à-vis des îles de Diomède, après avoir donné son nom aux *Frentani*.

**FRÈRES MINEURS**. Voy. **FRANCAISAINS**.

**FRÈRES PRÊCHEURS**. Voy. **DOMINICAINS**.

**FRÈRES DE LA CHARITÉ**. Voy. **CHARITÉ**.

**FRÈRES DE LA DOCTRINE CHRÉTIENNE**. Voy. **DOCTRINE**.

**FRÉRET** (Nicolas), érudit et critique célèbre, né en 1688 à Paris, mort en 1749, était fils d'un procureur au parlement et fut destiné au barreau; mais il préféra les recherches d'érudition. Il fut en 1714 admis à l'Académie des Inscriptions comme élève, et devint bientôt membre, puis secrétaire perpétuel de cette compagnie. Ayant dans un *Discours sur l'origine des Français*, qui fut prononcé à l'Académie en séance publique, émis sur cette question toute historique une opinion qui déplut au pouvoir, il fut mis pour quelque temps à la Bastille. Il renonça dès lors à ses recherches sur l'histoire nationale, et ne s'occupa plus que de l'antiquité. A la fois chronologiste, géographe, philosophe, grammairien, il a fait sur les parties les plus diverses un nombre prodigieux de travaux, et a porté partout le flambeau de la critique. Il a débrouillé la chronologie des Assyriens, des Chaldéens, des Indiens, des plus anciens Grecs, de la Chine même, ainsi que l'histoire des premiers temps de la mythologie et de la philosophie. Peu soigneur de sa renommée, il se contentait d'insérer dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions* le fruit de ses savantes recherches, ou les gardait en manuscrit. Leclerc de Sept-Chènes a publié en 1796 un recueil de ses œuvres, 20 vol. in-12, qui est loin d'être complet. Champollion-Figeac en a donné une édition plus complète (8 v. in-8, 1825-50). Parmi les ouvrages les plus importants de Fréret, on remarque sa *Défense de la chronologie contre le système de Newton*; ses *Réflexions sur l'étude des anciennes histoires*, et sur le degré de certitude de leurs preuves; son traité de *l'Origine des Grecs*. On lui a attribué après sa mort plusieurs ouvrages irréguliers qui paraissent n'être

pas de lui, tels que l'*Examen critique des apologes de la religion chrétienne* (de Burigny), et une *Lettre de Thrasylule à Leucippe*.

FRÉRON (Elie-Catherine), journaliste, né à Quimper en 1719, fut élève des Jésuites, et professa quelque temps avec distinction au collège de Louis-le-Grand. Il abandonna l'enseignement pour la critique et se posa en adversaire de la phil. du xviii<sup>e</sup> s. D'abord collaborateur de l'abbé Desfontaines, avec lequel il rédigea les *Observ. sur les écrits modernes* et les *Jugements sur quelques ouvrages nouveaux*, il créa lui-même, en 1746, un petit journal, *Lettres de Mme la comt. de \*\*\* sur qq. écrits mod.*, où il déchirait les réputations les mieux établies, et qui fut bientôt supprimé. Il commença en 1749 un nouv. journal intitulé : *Lettres sur quelques écrits de ce temps*, qui en 1754 prit le nom de *l'Année littéraire*. Ce fut surtout dans ces feuilles qu'il soutint une lutte opiniâtre contre les écrivains novateurs; aussi souleva-t-il contre lui une nuée d'ennemis, à la tête desquels il faut placer Voltaire, qui l'accabla dans la satire du *Pauvre Diable*, et le mit en scène dans la comédie de *l'Écossaise*, sous le nom de *Fréron*. Il faut bien se garder de juger le journaliste d'après les accusations de ses adversaires. Fréron s'opposa constamment à des innovations qu'il croyait de mauvais goût; mais sa critique fut le plus souvent réservée. Il mourut en 1776 du chagrin que lui causa la suspension de son journal par la garde des sceaux Miromesnil.

FRÉRON (Louis-Stanislas), fils du précédent, né en 1767. Irrité par les injustices dont son père avait été victime, il embrassa avec chaleur les principes de la révolution, rédigea le journal révolutionnaire *l'Orateur du Peuple*, et fut député à la Convention nationale. Envoyé en mission dans le Midi, il y commit des cruautés qui ont rendu son nom odieux, et dont Toulon et Marseille gardent encore le triste souvenir. Cependant au 9 thermidor, il se prononça avec énergie contre Robespierre et précipita la chute du tyran. Bonaparte, arrivé au pouvoir, nomma Fréron sous-préfet de la partie mérid. de Saint-Domingue; mais il succomba au bout de deux mois à l'influence du climat (1802). Il a laissé des *Mémoires* sur sa mission dans le Midi.

FRESNAIE (LA), ch.-l. de cant. (Sarthe), à 13 kil. N. O. de Mamers; 1,500 hab.

FRESNAY-LE-VICOMTE, ch.-l. de cant. (Sarthe), à 26 kil. S. O. de Mamers; 2,400 hab.

FRESNE-EN-VOIVRE, ch.-l. de cant. (Meuse), à 16 kil. S. E. de Verdun; 1,000 hab.

FRESNE-SAINT-MAMETZ, ch.-l. de cant. (H.-Saône), à 24 kil. S. E. de Cintrey; 550 hab.

FRESNEL (Auguste-Jean), savant physicien, né à Broglie (Eure) en 1788, exerça d'abord les fonctions d'ingénieur des ponts et chaussées dans le département de la Drôme qu'il habita jusqu'en 1815. A cette époque, il quitta le service actif, et s'appliqua tout entier à l'étude de la physique. Bientôt après, il publia ses célèbres mémoires sur la diffraction, la polarisation, la double réfraction de la lumière; il fut nommé en 1821 examinateur de l'École Polytechnique. Il s'occupa de perfectionner les phares et inventa le système des phares lenticulaires. Il mourut en 1827, au moment où la Société royale de Londres venait de lui envoyer la médaille d'or de Rumford pour ses découvertes sur la lumière. Ses travaux sont consignés dans les *Annales de chimie et de physique*, 1816-25; dans le *Bulletin de la Société Philomath.*, 1822-24; dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, tomes V-VII; son *Mémoire sur l'éclairage des phares* a été imprimé séparément en 1822.

FRESNES, village du dép. de l'Orne, à 13 kil. S. O. de Condé-sur-Noireau; 2,000 hab. Papeterie.

FRESNES-SUR-L'ESCAUT, ville du dép. du Nord, à 1 kil. S. O. de Condé; 3,693 hab. Mine de houille,

verrière, chicorée-café, blanchisseries de toiles.

FRESNOY-LE-GRAND, bourg du dép. de l'Aisne, à 13 kil. N. E. de Saint-Quentin; 2,500 hab.

FRESSE, bourg du dép. de la H.-Saône, à 14 kil. N. E. de Lure; 2,600 hab.

FRETEVAL, village du dép. de Loir-et-Cher, sur le Loir, à 15 kil. N. E. de Vendôme; 800 hab. Grande usine à fer. Combat où l'arrière-garde de Philippe-Auguste fut battue en 1194 par les Anglais, qui enlevèrent les archives de la couronne.

FREUDENSTADT, ville du Wurtemberg (Forêt-Noire), à 37 kil. N. O. de Revel; 3,000 hab. Drap, acier, faux, clous, Argent, fer, cuivre aux environs.

FREUDENTHAL ou BRUNTHAL, ville de Moravie (Troppau), à 45 kil. N. O. de Troppau; 2,900 hab. Draps, toiles, bas à l'aiguille. Aux environs, usines à fer.

FREVENT, bourg du dép. du Pas-de-Calais, à 12 kil. S. de Saint-Pol; 2,000 hab. Bas; tanneries.

FREYA, déesse de la beauté et de l'amour chez les Scandinaves, fille de Niord, était sœur de Frey et femme d'Odour, qui l'abandonna et qu'elle tenta vainement de retrouver. — On l'a confondue à tort avec FRIGGA: celle-ci est fille de Fiorgvin et femme d'Odin, dont elle eut les quatre Ases: Balder, Braga, Hermode et Thor. Norne (parque) suprême, elle connaît l'avenir, mais elle ne le révèle à personne. Le vendredi (*freitag* en allemand, *friday* en anglais) était consacré à Freya ou à Frigga, et tirait de là son nom.

FREYBERG, ville murée du roy. de Saxe (Erzgebirge), sur la Freyberger-Mulde, à 30 kil. S. O. de Dresde; 12,000 hab. Vieux château (auj. magasin); cathédrale, monument de l'électeur Maurice, hôtel-de-ville, église Saint-Pierre. Célèbre Académie des mines; bibliothèque; école des mines; cabinet minéralogique de Werner; gymnase. Institut de bienfaisance. Industrie: tresses en or et en argent; maroquin, laiton, dentelles, draps; fonderies de canons et de cloches, moulins à poudre, etc. Grandes foires. Aux environs, riches mines d'argent, de cuivre, d'étain, de plomb, de fer et d'arsenic. Les Prussiens y battirent les Impériaux en 1762. — V. de Moravie, à 31 kil. E. de Weisskirchen; 3,500 hab.

FREYCINET (île de), une des îles de l'archipel Dangereux, dans le Grand-Océan, par 143° 0' long. O., 17° 43' lat. S. (à la pointe N. E.). Découverte en 1823 par Duperrey, qui lui donna le nom du cap. Freycinet.

FREYCINET (Terre de), dite quelque temps Terre de Napoléon, sur la côte méridionale de la Nouvelle-Hollande, de 136° à 138° 4' long. E. Ainsi nommée, comme la précédente, en l'honneur du capitaine Freycinet. Découv. par Baudin en 1802.

FREYENWALDE, ville des États prussiens (Brandebourg), sur l'Oder; 2,730 hab. Pêche active. Bière, eau-de-vie. Eaux thermales.

FREYR ou FREY, dieu scandinave, frère de Freya, et fils de Niord, est le dispensateur des pluies, du soleil, du beau temps, le dieu de la paix et des richesses, et quelquefois le principe viril et créateur, en opposition avec Freya, sa sœur, qui représente le principe féminin. Freyr paraît être un des plus anciens rois de la Suède; il régnait à Upsal.

FREYRE (don Mansel), général espagnol, né en 1765 à Ossuna (Andalousie), mort en 1834, membre de la Chambre des Procès et capitaine-général de la province et de la ville de Madrid. Nommé colonel en 1808, il se fit remarquer dans la lutte que soutint alors l'Espagne contre les armées de Napoléon, prit une part glorieuse à la bataille d'Ocana (1809), puis à celle de Salamanque (1813), et fit preuve de l'intépidité la plus rare au passage de la Bidassoa. Il commandait une partie de l'armée anglo-espagnole à la bataille de Toulouse (1814). Chargé en 1820 par Ferdinand VII de réprimer l'insurrection de l'île de Léon, il ne satisfait point les vues de la cour et fut disgracié. Il vécut depuis

dans la retraite.—Son frère, Augustin-Joseph Freyre, colonel du génie en Portugal et ministre de don Pedro, a péri assassiné dans une émeute à Lisbonne en 1836.

**FREYSINGEN.** Voy. FREISINGEN.

**FREYSTADT**, c'est-à-dire *ville libre* ou *ville franche*, nom commun à plusieurs petites villes d'Allemagne : la principale est dans les États prussiens (Silésie), à 36 kil. N. O. de Glogau ; 3,000 hab. Fabriques de draps, flanelles, etc. ; commerce en toiles.

**FREYTAG.** Ce nom a été porté par plusieurs savants allemands, notamment par Frédéric-Gottlieb Freytag, bibliographe, né en 1723 à Pforta, dans la Haute-Saxe, mort bourgmestre de Naumbourg en 1776, qui a publié : *Analecra litteraria de libris varioribus*, Leipsick, 1750, in-8 ; *Adparatus litterarius, ubi libri partim antiqui, partim vari recensentur*, 1752, 1753 et 1756, 3 vol. in-8 ; *Specimen historiae litterariae*, etc., ib., 1765, in-8.—Ce nom est honoré auj. par le docteur George-Guillaume Freytag, orientaliste distingué, prof. à Bonn, à qui l'on doit un excellent *Dictionnaire arabe-latin*, Halle, 1830-1836, 4 vol. in-4 ; *Arabum proverbialia*, Bonn, 1840, etc.

**FREYWALDAU**, ville des États autrichiens (Moravie), à 14 kil. S. de Weidenau ; 2,100 hab. École d'industrie. Etouffes de coton, etc.

**FREZIER** (Amédée-François), ingénieur et voyageur français, né à Chambéry en 1682, mort à Brest en 1773, entra dans un régiment d'infanterie, où il s'appliqua à l'étude des sciences mathématiques ; passa en 1707 dans le corps du génie, fut chargé en 1711 d'aller reconnaître les colonies espagnoles, en 1719 de lever une carte de Saint-Domingue, et fut nommé en 1740 directeur des fortifications de la Bretagne. On lui doit : *Traité des feux d'artifice*, Paris, 1706 ; *Relation du voyage de la mer du Sud aux côtes du Chili et du Pérou*, etc., Paris, 1716, in-4 ; *Théorie et pratique de la coupe des pierres et des bois*, etc., Strasbourg, 1737-39, 3 vol. in-8, avec pl., etc.

**FRIANT** (Louis, comte), lieutenant-général, né à Villers (Somme) en 1758, mort en 1829, était entré dans les gardes-françaises en 1781. En 1793, il fit partie de l'armée de la Moselle comme lieutenant-colonel, fut nommé général de brigade en 1795, puis gouverneur du Luxembourg ; prit part à l'expédition d'Italie, et à celle d'Égypte où il obtint le grade de gén. de division, passa en Allemagne en 1805, assista aux bat. d'Austerlitz, d'Eylau, d'Eckmühl, de Wagram, où il fit des prodiges de valeur, et fut nommé en 1812 commandant des grenadiers de la garde : il fut blessé à leur tête à Waterloo. Après la déchéance de l'empereur, il vécut dans la retraite.

**FRIAS**, ville d'Espagne (Burgos), sur l'Èbre, à 49 kil. S. O. de Vittoria. Auj. en ruines. Eloffes de laine grossières.—Frias est le titre d'un duché qui est actuellement possédé par don Fernandez de Velasco, duc de Frias, ministre d'état espagnol.

**FRIBOURG**, *Freyburg* en allemand, *Friburgum Nuithonum*, *Friburgum in pago Aventicensi*, ville de Suisse, ch.-l. du canton de Fribourg, sur la Sarine, par 4° 49' long. E., 46° 48' lat. N. ; 7,000 hab. L'évêque de Lausanne y réside. Belle cathédrale gothique dont le clocher a 122 mètres ; fameuse maison de Jésuites, regardée comme la pépinière de cet institut hors de l'Italie.—Fribourg fut bâtie vers 1178 par le margrave de Bade, Bertold IV, duc de Zähringen ; elle devint au siècle suivant le patrimoine de comtes particuliers dits de Fribourg (1218-1277) ; fut sous la domination autrichienne de 1277 à 1452 ; se soumit aux ducs de Savoie, 1452-77, puis devint indépendante et se fit admettre dans la confédération suisse, 1481, fit quelques conquêtes sur le duc de Savoie, 1535, et acquit la moitié de Gruyères. A Fribourg fut conclu en 1516 un traité d'alliance entre la France et le corps helvétique. (*Paix perpétuelle*). En 1803 y fut signé l'acte de médiation de la France.

**FRIBOURG** (canton de), 9<sup>e</sup> canton suisse, entre ceux de Vaud au S. et à l'O., de Berne au N. et à l'E., le lac de Neuchâtel au N. O. ; à 60 kil. sur 30, et 72,000 hab. (dont 64,500 catholiques) ; ch.-l., Fribourg. Mont. au S. ; beaux pâturages, forêts de sapin. Agriculture et éducation de bestiaux renommées ; fameux fromages de Gruyères. Quelque industrie ; l'éducation est entre les mains des Jésuites.—L'ancien comté de Fribourg avait, après les conquêtes faites par les Fribourgeois sur le duc de Savoie en 1535, à peu près les mêmes limites que le canton actuel ; de plus, il possédait quelques districts en commun avec le canton de Berne.

**FRIBOURG-EN-BRISGAU**, *Freyburg-in-Brisgau*, ville du grand-duché de Bade, sur la Treisam, ch.-l. du cercle de la Treisam, à 115 kil. S. O. de Carlsruhe ; 14,000 hab. Archevêché récemment créé. Belle cathédrale avec une très haute tour. Université célèbre, surtout pour ses études théologiques, fondée en 1456 ; bibliothèques, école des eaux et forêts, institut polytechn.—Condé y battit les Impériaux en 1644. Fribourg fut prise par les Français en 1677 et 1744.

**FRIBUS**, bourg de Bohême (Elnbogen), à 19 kil. N. O. d'Elnbogen ; 600 hab. Salpêtrerie ; vitriol. Aux environs, étain, plomb, jaspe, calcédoines, cristal, topazes, améthystes, jacinthes, grenat, etc.

**FRICKTHAL**, ancien pays de Suisse, auj. dans le canton d'Argovie, entre l'Aar au N. et le Rhin au S., tire son nom du bourg de Frick, à 10 k. N. d'Aarau.

**FRIDERICIA**, v. du Danemark (Jutland), à 60 k. N. E. de Ribe, sur le petit Belt, dont elle commande l'entrée ; 4,500 h. Tabac, drap, savon, etc. Place forte, bâtie en 1650, prise et brûlée par les Suédois en 1631 ; bombardée en 1849 par les Allemands, qui furent battus peu après sous murs par les Danois (6 juil.).

**FRIDERICKSHALL**, etc. V. FREDERICKSHALL, etc.

**FRIEDBERG** ou **FRIEDEBERG**, ville des États prussiens (Brandebourg), à 88 kil. S. E. de Stettin ; 3,150 hab. Justice urbaine. Draps, tanneries.

**FRIEBERG** ou **FRIEDEBERG** (HOCH-), ville des États prussiens, en Silésie, à 31 kil. S. de Liegnitz, sur la pente d'une montagne ; 600 hab. Frédéric II y vainquit les Autrichiens en 1745.

**FRIEDLAND**, ville des États prussiens (Prusse), à 43 kil. S. E. de Königsberg ; 2,100 hab. Draps, tanneries. Napoléon y remporta en personne sur les Russes, le 14 juin 1807, une éclatante victoire qui amena la paix de Tilsitt.—Il y a beaucoup d'autres Friedland, entre autres, 1<sup>o</sup> dans le duché de Mecklembourg-Strelitz, à 44 kil. N. E. de Neustrelitz ; 4,000 hab. Tabac, cartes à jouer.—2<sup>o</sup> et 3<sup>o</sup> Mærkisch-Friedland et Preussisch-Friedland, toutes deux en Prusse, dans le gouv. de Marienwerder, 1<sup>o</sup> en Bohême (Bunzlau) ; titre du duché de Wallenstein.

**FRIEDLINGEN** (bataille de). Voy. VILLARS.

**FRIESLAND**, nom allemand de la Frise.—Une terre ainsi nommée par Zeno paraît n'être autre que le Groënland.

**FRIGENTO**, *Ecolanum*, ville du roy. de Naples, à 30 kil. N. E. d'Avellino ; 2,700 hab. Belle cathédrale.

**FRIGGA**, divinité scandinave. Voy. FREYA.

**FRIGILIANA**, ville d'Espagne (Grenade), à 10 kil. E. de Velez-Malaga, près de la Méditerranée ; 2,900 hab. Raffineries de sucre, savon, etc.

**FRIMONT** (Jean, baron de), gén. au serv. de l'Autriche, né en Lorraine en 1756, mort en 1831, émigra en 1791 et se mit à la solde des ennemis de son pays ; il obtint des succès dans les campagnes de 1812 à 1814 ; fut en 1815 opposé à Suchet dans le Piémont, força ce général à évacuer la Savoie, et entra en France avec l'armée d'occupation. Chargé en 1821 de marcher contre les Napolitains insurgés, il réussit à rétablir sur son trône le roi Ferdinand I qui l'en récompensa généreusement.

**FRIOUL**, *Friuli* en italien, ancienne prov. mérid.

dionale de l'empire d'Autriche, sur l'Adriatique, se divisait en deux parties : le *Frioul autrichien*, à l'E., ch.-l. Trieste; et le *Frioul vénitien*, à l'O., ch.-l. Udine.—Le Frioul formait jadis un duché (créé par les Lombards); il fut érigé en marche au commencement du IX<sup>e</sup> siècle en faveur d'Eberhard, père de Bérenger, empereur, et roi d'Italie, pour opposer une digue aux incursions des Slaves. Au X<sup>e</sup> siècle, cette marche devint la propriété des patriarches d'Aquilée. Ceux-ci le cédèrent à Venise en 1420; mais au XVI<sup>e</sup> siècle, l'Autriche en conquiert une partie: on commença dès lors à distinguer le Frioul autrichien et le Frioul vénitien; ce dernier fut cédé à l'Autriche par le traité de Campo-Formio, 1797; mais en 1806 tout le Frioul fut réuni au royaume d'Italie. En 1814, ce pays fut rendu à l'Autriche; mais le nom de Frioul ne reparut plus; le Frioul vénitien forma la délégation d'Udine, dans le roy. Lombard-Vénitien; et le Frioul autrichien, compris dans le roy. d'Illyrie, forma le cercle de Trieste et celui de Goritz.

FRIOUL (duc de). Voy. DUROC.

FRISCH (Jean-Léonard), savant allemand, né à Sulzbach en 1666, était ministre protestant; il passa la première moitié de sa vie à voyager en Allemagne, en France, en Suisse, en Italie, en Hollande, en Turquie, etc.; se fixa vers 1700 à Berlin, y enseigna la langue russe à Leibnitz; fut reçu membre de l'Académie de Berlin en 1706, y fut chargé en 1731 de diriger la classe historico-philologico-germanique, et mourut à Berlin en 1743. Frisch a laissé un grand nombre d'ouvrages : *Dictionnaire allemand-latin*, Berlin, 1741, in-4; *Nouveau Dictionnaire des passagers, français-allemand et allemand-français*, Leipzig, 1712, in-8; *Programma de origine characteris slavonici, vulgo dicti cirulici*, Berlin; *Description des insectes de l'Allemagne*, Berlin, 1730-1738; *Description des oiseaux de l'Allemagne*, 1735-1765, in-fol. — Son fils, Josse-Léopold Frisch, ministre protestant à Grünberg, a laissé de bons ouvrages sur l'histoire naturelle.

FRISCHE-HAFF et FRISCHE-NEHRUNG, dans les Etats prussiens (Prusse), sur le bord de la mer Baltique. Le Frische-Haff est une lagune longue et étroite (95 kil. sur 20), unie à la mer par un goulet et recevant la Pregel, la Passarge et un bras de la Vistule.—Le Frische-Nehrung est la langue de terre comprise entre le Haff et la mer; 88 kil. sur 10.

FRISCHLIN (Nicodème), *Frischlinus*, philologue allemand, né en 1547 dans le duché de Wurtemberg, fut à 20 ans professeur de belles-lettres à Tubingen; reçut de l'empereur Rodolphe la couronne poétique avec le titre de chevalier, et fut fait comte palatin quelques années plus tard pour avoir composé trois panégyriques des empereurs de la maison d'Autriche. Des envieux le firent chasser deux fois de Tubingen; il se retira à Mayence, d'où il écrivit au duc de Wurtemberg, un de ses anciens protecteurs, une lettre pressante pour obtenir des secours; n'ayant rien obtenu, il s'emporta au point d'insulter le prince. Il fut aussitôt arrêté, conduit au château de Wurtemberg, puis enfermé dans la forteresse d'Aurach; il tenta de s'échapper par la fenêtre de sa prison, mais il tomba sur des rochers, et y périt, en 1590. On a de lui entre autres ouvrages : *Comœdiæ V et tragœdiæ II*, Strasbourg, 1585, in-8, et 1604, in-8; *De astronomiæ artis cum doctrina caelesti et naturali philosophia congruentia, libri V*, Francfort, 1586, in-8; *Facetiæ selectiores*, 1603, in-12; *Orationes insigniores aliquot*, 1605 et 1618, in-8.

FRISE. On désigne actuellement sous ce nom :

1<sup>o</sup> La Frise proprement dite, *Friesland*, ou *Vries-land* en hollandais, une des prov. du roy. de Hollande, bornée à l'E. par celles de Grœningue et de Drenthe, au N. et au N. O. par la mer du Nord, au S. par la province d'Over-Yssel, au S. O. par la Zuy-

derzée; 65 kil. sur 60; 200,500 hab. Ch.-l., Leeuwarden; trois arrondissements: Leeuwarden, Heerenveen, Sneek. Sol plat, bas (souvent plus bas que la mer); beaucoup de lacs et de petits canaux; bruyères, pâturages. Lin, chanvre, froment, navette. Toiles, les plus belles de l'Europe, genièvre, bière, etc. — La Frise fut longtemps disputée par les comtes de Hollande et les ducs de Saxe jusqu'en 1498, époque où l'empereur Maximilien nomma Albert, duc de Saxe, gouverneur perpétuel de la Frise. Les Frisons se révoltèrent sous son successeur et se donnèrent à Charles, duc de Gueldre. Celui-ci céda la Frise en 1515 à Charles-Quint; mais en 1579 la Frise entra dans l'union d'Utrecht, et depuis elle suivit le sort des Provinces-Unies.

2<sup>o</sup> LA FRISE ORIENTALE ou OSTFRISE, dite aussi gouvernement d'*Aurich*, province du royaume de Hanovre, entre la Hollande à l'O., le grand-duché d'Oldenbourg à l'E., la mer du Nord au N., et le gouvernement d'Osnabrück au S. : 80 kil. sur 65; 130,000 hab. Ch.-l., Aurich. Pays plat; sol marécageux et argileux, fertile au S.; grains, légumes, colza et lin. On y élève beaucoup de chevaux et de bêtes à cornes. La pêche y est très active. — La Frise orientale fut gouvernée par des comtes particuliers jusqu'en 1744. A cette époque elle passa sous la domination de la Prusse. Napoléon la réunit au royaume de Hollande, et ensuite à la France, dont elle forma alors le dép. de l'Ems-Oriental. En 1814 elle fut rendue à la Prusse qui la céda au Hanovre.

Le nom de Frise a souvent changé de signification. Primitivement ce nom désignait tout le pays situé le long de la mer depuis la Meuse jusqu'au Weser, pays divisé en *Westfriesen* (Frise occidentale), s'étendant de l'embouchure de la Meuse au Vliet; et *Ostfriesen* (Frise orientale), du Vliet au Weser. Dans la suite le nom de Frise fut restreint à l'espace compris entre le ruisseau de Kinhem près d'Alkmaar à l'O. et le Weser à l'E. Plus tard, la Frise fut encore diminuée : 1<sup>o</sup> de la Hollande septentrionale, qui fut jointe au comté de Holl. (mérid.); 2<sup>o</sup> du pays de Grœningue depuis le Lauwer jusqu'à l'Ems; la Frise se trouva alors divisée en 2 parties non contiguës, nommées Frise orientale ou *Ostfrise*, à l'E. de l'Ems; et Frise occidentale ou Frise propre, à l'O. du Lauwer. — La Frise ne fut entamée que faiblement par les Romains, qui toutefois y firent passer leur *Vallum Romanum*; elle fut la demeure principale des Francs Saliens, c'est-à-dire de la Sala (l'Yssel actuel), et se trouva indépendante sous les premiers Mérovingiens; mais vers la fin du VI<sup>e</sup> siècle elle fut soumise par l'Austrasie, et, bien que souvent en révolte, devint une annexe de cette monarchie; elle fut ensuite comprise dans l'empire de Charlemagne, puis dans le royaume de Germanie; fut assignée pour demeure au pirate northman Gottfried en 882, et devint ainsi une première Normandie (antérieure de 30 ans à la seconde); forma, à la chute des Carolingiens germains, en 911, un des 6 grands-duchés de l'Empire, mais ne prit que peu de part aux affaires générales et fut insensiblement divisée en comtés, seigneuries et petites républiques. (Voy. HOLLANDE, ZELANDE, UTRECHT, GRœNINGUE, FRISONS, et ci-dessus FRISE PROPRE et FRISE ORIENTALE.)

FRISIUS (GEMMA, dit). Voy. GEMMA.

FRISONS, *Frisii*, peuplade germanique fort ancienne, habitait entre le Rhin, la mer du Nord et l'Ems; ils avaient au S. O. les Bataves, au S. les Bructères et les Mares qui plus tard furent remplacés par les Angrivariens et les Chamaves; à l'E. les Chauques. On pense que les Frisons avaient habité primitivement l'île des Bataves et qu'ils en furent chassés au temps de César. Drusus et Germanicus les soumièrent et conclurent même une alliance avec eux; mais bientôt ces peuples se révoltèrent et sous le règne de Néron ils défirent quelques légions ro-

maines. Au iv<sup>e</sup> siècle on les voit compris dans la confédération des Saxons. Au vi<sup>e</sup> siècle les conquêtes des Austrasiens les refoulèrent au nord.

FRITH OF FORTH, — OF CLYDE, etc. V. FORTH, CLYDE.

FRITZ, abréviation usitée chez les Allemands pour Frédéric. Voy. FRÉDÉRIC.

FRIZLAR, ville de la Hesse électorale, à 24 kil. S. O. de Cassel; 2,300 hab. Fabrique de tabac.

FROBEN, *Frobenius* (Jean), célèbre imprimeur, né dans la dernière moitié du xv<sup>e</sup> siècle à Hermelbourg en Franconie, vint en 1491 s'établir à Bâle et mourut dans cette ville en 1527. Il fut particulièrement lié avec Erasme. On lui doit l'impression des œuvres de saint Jérôme, saint Cyprien, Tertulien, saint Hilaire, saint Ambroise. Il avait commencé à publier les Pères grecs; ses deux fils, Jérôme et Jean, continuèrent cette entreprise, et publièrent saint Chrysostôme et saint Basile, etc. On lui doit aussi saint Augustin, les Œuvres d'Erasme, etc.—George-Louis Froben, de la même famille, né en 1566, mort en 1645, a donné *Penu Tullianum sive Indices copiosissimi in Ciceronem*, Hambourg, 1618.

FROBISHER (sir Martin), célèbre navigateur anglais du xv<sup>e</sup> siècle, né à Doncaster dans le comté de York, entreprit trois voyages pour trouver au N. O. de l'Europe un passage qui conduisit en Chine (1576-78), et forma dans ce but une compagnie qui lui fournit des vaisseaux et de l'argent; mais il n'obtint aucun succès. Il fit plus tard partie des troupes envoyées par Elisabeth au secours de Henri IV, et périt en attaquant le fort de Crozyan près de Brest, qui était occupé par les Ligués. La relation de son voyage se trouve dans le recueil d'Hackluyt (tome III), et a été traduite en français dans le recueil des *Voyages au Nord*.

FRÛDOART, chroniqueur. Voy. FLODOART.

FRODSHAM, ville d'Angleterre (Chester), à 14 kil. N. E. de Chester; 5,500 hab. Marché; grande culture de pommes de terre.

FRÖLICH (Erasme), jésuite allemand et savant numismate, né l'an 1700 à Grätz en Styrie, mort à Vienne en 1758, était bibliothécaire du collège Thérésien, professeur d'histoire et d'archéologie à Vienne. Il a publié de 1733 à 1757 plusieurs ouvrages importants sur les médailles et monnaies des rois et des villes grecques, romaines et asiatiques, entre autres : *Utilitas rei nummariae veteris*, Vienne, 1733, in-8; *Annales compendiarum regum et rerum Syriae, nummis veteribus illustrati, deducti ab obitu Alexandri Magni ad Cn. Pompeii in Syriam adventum*, Vienne, 1744, in-fol.; *Regum veterum numismata anecdota, aut perrara, notis illustrata*, 1752, *ibid.*, in-4.

FROILA I, régna de 757 à 768 sur Oviédo, les Asturies et Léon, et défendit vaillamment ses états contre les Maures. Il fut assassiné en 768 par son frère Aurèle, qui vengea ainsi le meurtre d'un autre frère que Froila avait fait périr par jalousie. — Froila II, roi de Léon, succéda en 923 à son frère Ordogno, dont il avait tous les vices, mais non les grandes qualités. Ses cruautés ayant poussé ses sujets à bout, ils le chassèrent du trône au bout de peu de mois. Froila mourut de la lèpre en 924.

FROISSART (Jean), chroniqueur et poète français, né à Valenciennes en 1333, mort vers 1410, embrassa l'état ecclésiastique, mais sans en remplir les fonctions, et passa sa vie dans les plaisirs, à la cour des princes et des grands, recueillant de leur bouche des récits qu'il s'empressait de consigner dans ses écrits, ou charmant leurs loisirs par la lecture de ses chroniques et de ses poésies. Il mena une vie fort errante, parcourut la France, la Flandre, l'Angleterre, l'Écosse, et s'attacha successivement à la reine d'Angleterre, Philippe de Hainaut, femme d'Édouard III; au prince Noir, au duc de Brabant Venceslas, et au comte de Foix, Gaston

Phœbus. Le grand ouvrage de Froissart, sa *Chronique de France, d'Angleterre, d'Écosse et d'Espagne* (de 1326 à 1400), a été imprimé pour la première fois à Paris vers 1498 en 4 vol. in-fol. M. Dacier en préparait une édition qu'il n'a pas achevée. L'édition la plus récente et la meilleure est celle de M. Buchon, dans la *Collection des Chroniques*, 15 vol. in-8, 1824 et années suivantes. Cette chronique n'est qu'une suite de récits où il ne règne pas grand ordre, et qui offre beaucoup d'incorrections et de négligences; mais on y trouve une grâce et une naïveté qui charment. Froissart avait aussi composé un grand nombre de poésies qui ne contiennent pas moins de 30,000 vers. M. Buchon en a publié un choix, 1829, 1 vol. in-8.

FROSSY, ch.-l. de cant. (Oise), à 26 kil. N. O. de Clermont; 800 hab.

FROME ou FROME-SELWOOD, ville d'Angleterre (Somerset), à 31 kil. S. E. de Bristol, sur la Frome et dans l'ancienne forêt de Selwood; 12,000 hab. Draps, casimirs. Assez belle église.

FROMOND ou FROMONT (Libert), *Fromundus*, docteur en théologie, né l'an 1587 à Hackoer-sur-Meuse, enseigna d'abord la philosophie à l'université de Louvain, puis remplaça son ami Jansénius dans la place de professeur d'Écriture sainte à cette même université. Il est un de ceux à qui le fameux évêque d'Ypres Jansénius légua le soin de faire imprimer son *Augustinus*. Fromont mourut à Louvain en 1653, laissant un grand nombre d'ouvrages; les plus remarquables sont : *Brevi anatomia hominis*, Louvain, 1641, in-4; *In Actus Apostolorum commentarii*, Paris, 1670; *Chrystippus, sive de libero arbitrio*, 1644; *Homologia Augustini Hipponensis et Augustini Yprensis (id est Jansenii)*, etc. Il a écrit aussi de savants commentaires sur Sénèque.

FROMOND (Jean-Claude), religieux camaldule, né à Crémone en 1703, enseigna la philosophie à l'université de Pise, et mourut en 1765. Il étudia les mathématiques pures, la physique, la chimie, l'histoire naturelle, et fit faire quelques progrès à toutes les parties de la science. Il découvrit que la contraction du cœur est le résultat d'une force physique, opinion qui fut contestée alors, mais dont Haller a prouvé depuis la vérité. Il était correspondant de l'Académie des Sciences de Paris et membre de presque toutes celles d'Italie. Les plus remarquables de ses ouvrages sont : *Nova et generalis introductio ad philosophiam*, Venise, 1748, in-8; *Della fluidità de' corpi*, Livourne, 1754; *Examen in præcipua mechanicæ principia*, Pise, 1759.

FRONDE (guerre de la). On nomme ainsi une guerre civile qui eut lieu en France pendant la minorité de Louis XIV (1648-1653) entre le parti de la cour (c.-à-d. la régente Anne d'Autriche et Mazarin, son principal ministre) et le parti de la noblesse et du parlement. Déjà depuis longtemps la faveur insigne dont Mazarin était l'objet, le désordre des finances, la création de plusieurs impôts vexatoires avaient irrité soit les grands, soit le peuple, et avaient excité plusieurs collisions avec la cour; mais ce n'est qu'en 1648 que la guerre éclata ouvertement. Le parlement venait de rendre un arrêt célèbre, l'*arrêt d'union*, par lequel il s'engageait à se réunir au grand-conseil, à la cour des comptes et à la cour des aides, pour délibérer sur les affaires d'état, et se constituait ainsi en corps politique. Mazarin fait déclarer cet arrêt attentatoire aux droits de la royauté, et sur la résistance du parlement, il ordonne l'arrestation de deux des membres les plus factieux de ce corps, le président de Blancménénil et le conseiller Broussel. Le peuple de Paris se soulève, dresse des *barricades* dans les rues, et force la régente à relâcher les prisonniers. Celle-ci se retire alors à St-Germain, et fait pendant plusieurs mois assiéger Paris par le prince de Condé, qui s'était déclaré pour elle. A la tête du

parti opposé, qui reçut le nom de la Fronde, étaient le coadjuteur de Paris, Paul de Gondi (depuis cardinal de Retz), le prince de Conti, frère de Condé, le maréchal de Turenne, égaré un moment, les ducs de Beaufort, de La Rochefoucauld. Un premier accommodement, conclu à Rueil le 11 mars 1649, suspendit les hostilités; mais elles recommencèrent bientôt. Cette fois Condé, mécontent de la cour, s'était joint aux Frondeurs; il fut arrêté par surprise avec Conti et Longueville (18 janvier 1650), et fut enfermé à Vincennes. Gaston d'Orléans, frère du dernier roi, se mit alors à la tête des mécontents; l'insurrection gagna les provinces et devint bientôt si redoutable que la reine se vit obligée de céder: elle rendit la liberté aux princes et sacrifia Mazarin, qui se retira à Cologne (1651). Mais la discorde s'étant mise entre les chefs de l'insurrection, Condé et Gondi, Anne d'Autriche profita de ce moment pour rétablir son autorité et rappela Mazarin (1651). Condé, proscrit par le parlement, quitta Paris et va soulever la Guienne et le Poitou; Turenne, au contraire, rentre dans le devoir et offre ses services à la cour dont il devient le ferme appui. Le 26 juin 1652, les deux rivaux se livrent, aux portes mêmes de Paris, dans le faubourg St-Antoine, un combat sanglant, qui ne décide rien. Condé se réfugie chez les Espagnols; cependant Mazarin se retire à Liège et la reine se rapproche du coadjuteur. Celui-ci s'engage à ménager une réconciliation. En effet, la régente put, peu de jours après (21 octobre 1652), rentrer sans obstacle dans Paris avec le jeune roi Louis XIV, qui venait d'atteindre sa majorité. A peine maîtresse du pouvoir, elle fait arrêter le coadjuteur et rappelle Mazarin; celui-ci, redevenu tout-puissant, fait condamner à mort par le parlement le prince de Condé (qui ne rentra en grâce qu'en 1659), exile Gaston d'Orléans à Blois, s'assure des autres chefs de la faction et met ainsi fin à la guerre civile (1653). La Fronde eut cela de singulier que plusieurs femmes y jouèrent le rôle le plus important, notamment mademoiselle de Montpensier, fille de Gaston et nièce de Louis XIII; la duchesse de Montbazou, maîtresse du duc de Beaufort, et la duchesse de Longueville qui égara Turenne; en outre tout s'y faisait avec une frivolité et une gaieté sans exemples, et qui rendirent cette guerre plus ridicule que sérieuse. L'*Histoire de la Fronde* a été écrite par M. le comte de Sainte-Aulaire, Paris, 1841, 2 vol. in-8. — Montglat donne du nom de *Fronde* une explication curieuse. « Il y avait, dit-il, dans les fossés de Paris, une troupe de jeunes gens qui se battaient à coups de pierre avec des frondes. Le parlement rendit un arrêt pour défendre cet exercice; et un jour qu'on opinait, un président parlant selon le désir de la cour, son fils, qui était conseiller, dit: « Quand ce sera mon tour, je fronderai bien l'opinion de mon père. » Depuis, on nomma ceux qui étaient contre la cour frondeurs. »

FRONSAC, *Franciacum*, ch.-l. de cant. (Gironde), à 2 kil. N. O. de Libourne; 500 hab. — C'était autrefois le titre d'un duché considérable créé par Henri IV pour le comte de St-Paul, de la maison d'Orléans-Longueville, et qui passa ensuite dans celle de Richelieu. L'aîné des Richelieu portait le nom de duc de Fronsac du vivant de son père.

FRONTEIRA, ville de Portugal (Alentejo), à 49 kil. N. O. d'Elvas; 2,500 hab. Schomberg, commandant les Portugais, y battit les Espagnols, 1663.

FRONTIGNAN, ch.-l. de cant. (Hérault), à 20 kil. S. O. de Montpellier; 1,800 hab. Hôtel-de-ville remarquable. Aux environs, eaux minérales. Vins muscats renommés.

FRONTIN, *Sextus Julius Frontinus*, écrivain latin, né vers l'an 40 de J.-C., mort vers l'an 106, fut préteur de la ville, trois fois consul, et commanda les armées romaines en qualité de procon-

sul dans l'expédition d'Agricola en Bretagne (78). Il reste de lui deux ouvrages principaux: *Stratagèmes de guerre*, imprimés dans les *Vétères de re militari scriptores*, Wesel, 1670, in-8, et plusieurs fois séparément, Leyde, 1731, in-8, Leipsick, 1772, in-8, avec notes, traduits en français, Paris, 1772, in-8; *De aqueductibus urbis Romæ*, Padoue, 1722, in-4, Altona, 1792, in-8, avec les notes de J. Poleni. M. Rondelet a publié une traduction de cet ouvrage sous ce titre: *Commentaire de Frontin sur les Aqueducs de Rome*, traduit avec le texte en regard, et précédé d'une Notice sur Frontin, 1820. 1 vol. in-4 et atlas. Tous ses ouvrages sont réunis dans l'édition de Bologne, 1694, in-fol.

FRONTON, ch.-l. de cant. (H.-Garonne), à 26 kil. N. de Toulouse; 2,200 hab.

FRONTON, *M. Cornelius Fronto*, orateur latin du II<sup>e</sup> siècle, est égalé par Aulu-Gelle à Cicéron. Il eut pour élève Marc-Aurèle qui lui conserva toujours une vive reconnaissance et le nomma consul (161 de J.-C.). On lui attribue un traité *De vocabulorum differentiis*, Vienne, 1509, Milan, 1815. M. Angelo Mai a retrouvé dans les palimpsestes des fragments de Fronton, et a publié à Rome en 1823 une correspondance de cet écrivain avec Marc-Aurèle. Ces lettres ont été traduites en français et publiées avec le texte en regard sous le titre de *Lettres inédites de Marc-Aurèle et de Fronton*, par A. Cassan, 1830, 2 vol. in-8. Elles n'ont point justifié le jugement porté sur cet auteur par les anciens. — Il ne faut pas le confondre avec un autre Fronton, d'Emèse, oncle du célèbre Longin.

FROSINONE, *Frusino*, ville de l'Etat ecclésiastique, ch.-l. de délégation, sur la Cosa, à 76 kil. S. E. de Rome; 6,000 hab. Bon vin. — La délégation de Frosinone est située sur la Méditerranée, à l'O. et au N. O. du roy. de Naples; 164,000 hab. C'est là que se trouvent les fameux Marais Pontins.

FROSOLONE, ville du roy. de Naples (Sannio), à 18 kil. E. d'Isernia; 3,900 hab. Coutellerie.

FROSSAY, village du dép. de la Loire-Inf., à 2 kil. S. E. de Paimbœuf; 2,700 hab.

FRUCTIDOR (dix-huit). On nomme ainsi un fameux coup d'état exécuté le 18 fructidor an v (4 septembre 1797), par la majorité du Directoire, composée de Barras, Laréveillère-Lepaux et Rewbell, contre les deux autres directeurs, Barthélemy et Carnot, et contre ceux des membres du Conseil des Cinq-Cents et du Conseil des Anciens qu'on accusait d'être favorables à la royauté. Les résultats de cette révolution furent la condamnation à la déportation des deux directeurs, de onze membres du Conseil des Anciens, et de quarante-deux membres du Conseil des Cinq-Cents.

FRUGES, ch.-l. de canton (Pas-de-Calais), à 26 kil. N. E. de Montreuil; 3,200 hab. Draps communs, bas.

FRUGONI (Charles-Innocent), poète italien, né à Gènes en 1692, mort à Parme en 1768, était entré dans la congrégation des Frères Somasques; mais, dégoûté d'un état pour lequel il n'avait nulle vocation, il obtint en 1733 du pape Clément XII la permission de se séculariser. Après avoir professé la rhétorique avec succès à Brescia, à Rome, à Gènes, à Bologne, il fut, par le crédit du cardinal Bentivoglio, admis à la cour du duc de Parme, François Farnèse. Il suivit la fortune de ce duché, sujet de tant de querelles et de combats au XVIII<sup>e</sup> siècle, et termina heureusement sa vie à la cour de l'infant don Philippe. Il a composé des sonnets, des odes ou *canzoni*, des épitres, des satires, et un grand nombre de pièces de circonstance pour naissances, mariages, victoires, etc. ses *Poésies* forment 9 vol. in-8, Parme, 1779; on en a fait un choix en 4 vol., Brescia, 1782.

FRUMENCE (saint), *Frumentius*, apôtre de l'Éthiopie au IV<sup>e</sup> siècle, né à Tyr, fut élevé par Méru-

pius, son parent, négociant qui avait des relations lointaines; fut conduit par lui en Abyssinie, obtint l'affection du roi de ce pays, et s'en servit pour y faire connaître la religion chrétienne. Il fit en 331 un voyage en Égypte, reçut l'épiscopat des mains de saint Athanase, patriarche d'Alexandrie, retourna près de ses néophytes et continua jusqu'à sa mort (360) à gouverner son église. On l'hon. le 27 octobre.

FRUTIGEN, ville de Suisse (Berne), à 17 kil. S. de Thun; 3,700 hab. Près de là est le château de Tellenburg.

FTA ou PHTHA, divinité égyptienne, la seconde des trois Khaméris (Knef, Fta, Fré); c'est le feu, créateur, producteur, vivificateur. Il est représenté sous des formes diverses; le plus souvent on le voit enfermé dans une sorte de chapelle, comme dans l'œuf du monde. Il affecte toujours des formes bizarres. Ordinairement sa tête est celle d'un épervier ou d'un scarabée.

FUALDES (Antoine-Bernardin), ancien procureur du roi, né en 1761 dans le Rouergue, devint le 19 mars 1817 la victime d'un assassinat accompagné de circonstances atroces et dont les auteurs restèrent quelque temps inconnus. La police ayant, après d'actives recherches, découvert les coupables, leur procès fut instruit devant les tribunaux de Rhodéz et d'Alby. Les débats de cette cause célèbre fixèrent assez longtemps l'attention générale. Bastide et Jausion furent reconnus pour être les principaux auteurs du crime; ils y avaient été poussés par le désir de se dispenser de payer une somme de 26,000 francs qu'ils devaient à Fualdès. Ils furent condamnés à mort. On trouve les détails de ce procès dans l'ouvrage intitulé: *Histoire et procès des assassins de M. Fualdès, par le Sténographe français (M. Latouche)*, Paris, 1818, 2 vol. in-8.

FUCHS (Léonard), médecin et botaniste allemand, né l'an 1501 à Wemdingen en Bavière, mort en 1566, fut professeur de médecine à Ingolstadt et à Tubingue. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages en latin sur la médecine et sur la botanique, qui ont puissamment contribué à la renaissance de ces deux sciences. Les plus remarquables sont: *Institutiones medicæ ad Hippocratis, Galeni aliorumque veterum scripta recte intelligenda*, Tubingue, 1665, in-8; *Paradoxorum medicorum libri tres*, etc., Bâle, 1535, in-fol.; *De historia stirpium commentarii*, etc., Bâle, 1542, in-fol., fig. Ce dernier est le plus important de ses ouvrages. On l'a souvent imprimé, et il a été traduit dans plusieurs langues, notamment en français par Eloi Magnan, 1549. Fuchs eut le mérite de combattre la fâcheuse influence des médecins arabes et de ramener ses contemporains à l'étude des observateurs grecs; il rencontra de nombreux adversaires, entre autres J. Cornarius, qui écrivit contre lui *Vulpecula excoxiata* (le Renard écorché), faisant allusion au nom de Fuchs, qui veut dire renard. — Il ne faut pas confondre Léonard Fuchs avec Remacle Fuchs, dit *Remacle de Limbourg*, médecin et naturaliste, né à Limbourg vers 1520, mort à Liège en 1587, auteur de plusieurs ouvrages, dont les plus importants sont: *Historia omnium aquarum quæ in communi hodie praticantium sunt usu, et recte distillandi ratio*, Paris, 1542, in-8; *Pharmacorum omnium quæ in communi sunt praticantium usu tabulæ*, Paris, 1546, in-8; — ni avec Gilbert Fuchs, frère du précédent, médecin de Liège, né à Limbourg en 1504, mort à Liège en 1567, auteur de: *Conciliatio Avicennæ cum Hippocrate et Galeno*, Lyon, 1541, in-4; *Geroconomia, hoc est senes rite educandi modus et ratio*, Cologne, 1545, in-8.

FUCIN (lac), *Fucinus lacus*, adj. *lac de Celano*, en Italie, chez les Marses. Il était sujet à de fréquents débordements. César et Claude tentèrent en vain de le faire dessécher.

FUEGO, une des îles du Cap-Vert. Voy. FOGO.

FUENCARRAL, ville d'Espagne (Madrid), à 8 kil. N. de Madrid; 1,900 hab. Vin muscat exquis.

FUENTE (c'est-à-dire *fontaine*), nom de plusieurs villes d'Espagne, dont les principales sont:

FUENTE-CANTOS, ville d'Espagne (Badajoz), à 17 kil. N. O. de Llerena; 4,800 hab. Patrie du peintre Zurbaran. Le maréchal Mortier y battit les Espagnols dans la guerre d'Espagne.

FUENTE-DEL-MAESTRO, ville d'Espagne (Badajoz), à 41 kil. S. O. de Villa-Franca; 6,150 hab.

FUENTE-EL-SAUCO, ville d'Espagne (Toro), à 35 kil. S. E. de Zamora; 1,900 hab. Eau-de-vie.

FUENTE-LA-HIGUERA, ville d'Espagne (Valence), à 40 kil. S. O. de San-Felipe; 2,250 hab.

FUENTE-LA-PENA, ville d'Espagne (Toro), à 42 kil. S. E. de Zamora; 2,100 hab. Jolie place, promenades.

FUENTE-OVEJUNA, ville d'Espagne (Cordoue), à 60 kil. N. O. de Cordoue; 6,280 hab.

FUENTES, de *fontes*, fontaines. Ce mot entre dans la composition d'un grand nombre de noms géographiques. Les plus connus sont:

FUENTES-DE-DON-BERMUDO, ville d'Espagne (Palencia), à 19 kil. N. O. de Palencia; 3,100 hab.

FUENTES-DE-LA-CAMPANA, ville d'Espagne (Séville), à 20 kil. O. d'Ecija; 8,900 hab.

FUENTES-DE-ONORE (LAS), village d'Espagne (Salamanque), à 23 kil. O. de Ciudad-Rodrigo; 600 hab. Victoire des Français sur l'armée combinée des Anglo-Espagnols, en 1811.

FUENTES (don Pedro-Henriquez d'AZEVEDO, comte de), général espagnol, né à Valladolid en 1560, servit en Portugal sous le duc d'Albe, en Flandre sous Alexandre Farnèse, et accompagna ce prince en France, où le roi d'Espagne, proliant des troubles de la Ligue, espérait asseoir sa domination. Il se signala également par son courage à la guerre et par son talent dans les missions diplomatiques pendant les règnes de Philippe II, de Philippe III et de Philippe IV. Il périt en 1643 à la bataille de Rocroy, gagnée par le duc d'Enghien; il y commandait cette fameuse infanterie espagnole qui fut si longtemps la terreur de l'Europe. Tourmenté de la goutte, ce général octogénaire s'était fait porter en litière sur le champ de bataille.

FUENTES (Barthélemy DE). On a sous ce nom une curieuse relation d'un navigateur qui prend le titre d'amiral au service d'Espagne, et qui, parti de Lima en 1630 pour voyager vers le Nord, prétend avoir découvert un passage du N. O. au N. E. de l'Amérique, pour communiquer de l'Asie avec l'Europe. Cette lettre, publiée pour la première fois à Londres en 1708, a été l'objet de vives disputes. On regarde la découverte de Fuentes comme imaginaire.

FUEROS. On désigne ainsi en Espagne les droits et privilèges particuliers de certaines provinces du Nord. L'origine de ces privilèges se perd dans les commencements de la monarchie espagnole; ils existaient déjà au temps de la lutte des petits rois de l'Espagne septentrionale contre les Maures, et paraissent modelés sur les lois des Wisigoths. Les provinces basques (Guipuscoa, Alava, Biscaye et Navarre) se sont montrées dans ces derniers temps fort attachées à leurs fueros; excitées par don Carlos, elles prirent les armes en 1833, sous le prétexte de défendre ces institutions menacées par la nouvelle constitution de l'Espagne, et ne les posèrent qu'à la condition de conserver leurs privilèges intacts: la régente Marie-Christine leur en garantit en effet la conservation.

FUESSLI (prononcez *Fusseli*), famille de Suisse, a fourni, aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, plusieurs hommes distingués, soit dans les arts, soit dans les lettres. Les plus connus sont:

FUESSLI (Jean-Gaspard), né à Zurich en 1706, mort en 1782, fils d'un peintre. Il apprit de bonne heure à manier le pinceau, et se distingua dans les genres

du portrait et du paysage ; mais il est surtout connu comme écrivain. On lui doit l'*Histoire des meilleurs peintres de la Suisse*, Zurich, 5 vol. in-4, 1755-1780 ; et un *Catalogue des meilleures gravures*, 1771. Il était lié avec Mengs et Winckelmann ; il publia du premier le *Traité sur le beau et le goût en peinture*, 1762, et du second les *Lettres de Winckelmann*, 1778. — Il eut plusieurs enfants qui tous cultivèrent la peinture avec succès ; le plus connu est Jean-Henri (qui suit).

FUSSLI (Jean-Henri), 2<sup>e</sup> fils de Jean-Gaspard, né à Zurich en 1738, mort à Londres en 1825. Il étudia la théorie de l'art sous Sulzer à Berlin, se lia étroitement à Zurich avec Lavater, visita Rome où il s'enthousiasma pour Michel-Ange, puis alla en 1776 se fixer en Angleterre, où il fut quelque temps précepteur dans une famille. Consacrant ses loisirs à la peinture, il prit bientôt rang parmi les plus grands artistes de l'époque ; il succéda à West dans la chaire de professeur à l'Académie de Peinture, et devint directeur de cet établissement. Admirateur de Shakespeare, de Milton, de Klopstock, il porta dans la peinture le genre romantique, et excella dans la reproduction des sentiments les plus intimes, dans les scènes effrayantes, et dans l'art de donner un corps aux idées métaphysiques ; mais on lui reproche des bizarreries qui l'empêchèrent longtemps d'être apprécié. Fuessli a prodigieusement produit ; la plus grande partie de ses tableaux a été faite pour la *Galerie de Shakespeare* et pour la *Galerie de Milton*, collections célèbres qui reproduisaient sur la toile les nombreux sujets qu'offrent les œuvres de ces deux grands poètes.

FUSSLI (Jean-Rodolphe), frère de Jean-Gaspard et oncle du précédent, fut également habile comme peintre, comme dessinateur et comme graveur. On lui doit un grand *Dictionnaire des artistes*, publié à Zurich de 1763 à 1777, et qui depuis a été considérablement augmenté.

FUGGER (famille des), riche et illustre famille de Souabe, issue d'un tisserand des environs d'Augsbourg, qui vivait vers 1300. Cette famille acquit d'abord dans le commerce des toiles, puis dans le haut négoce, une immense fortune. Arrivée à son apogée à la fin du xv<sup>e</sup> siècle, elle rendit de grands services aux empereurs d'Allemagne, notamment à Maximilien et à Charles-Quint, en leur faisant des avances considérables ; elle en obtint des titres de noblesse et s'allia aux familles les plus anciennes de l'Allemagne. Promus aux plus hautes dignités de l'empire, les Fugger ne dédaignèrent pas pour cela le commerce. Ils employèrent leurs richesses toujours croissantes à doter Augsbourg, leur patrie, de monuments magnifiques et d'établissements philanthropiques. Les plus connus sont les trois frères Ulric, Jacques et Georges Fugger ; puis Raimond et Antoine, tous deux fils de Georges. — Ulric reçut en nantissement de l'empereur Maximilien, pour les avances qu'il lui avait faites, le comté de Kirchberg et la seigneurie de Weissenhorn, qui restèrent depuis la propriété de sa famille ; il encouragea les savants et soutint les efforts de Henri Etienne lorsqu'il publiait son *Trésor de la langue grecque*. — Antoine et Raimond firent en grande partie les frais de l'expédition de Charles-Quint contre Alger, et obtinrent de lui le droit de battre monnaie. Antoine Fugger, recevant un jour l'empereur, brûla devant ce prince, pour le fêter dignement, tous les titres de créance qu'il avait contre lui. — Il existe encore plusieurs branches de cette famille en Allemagne, notamment celle de Kirchberg qui possède aujourd'hui les domaines autrefois engagés par Maximilien ; et celle des Babenhausen, qui a été élevée au rang de princes d'empire par l'empereur François II en 1803.

FULBERT (saint), évêque de Chartres, fut élevé à ce siège en 1007 ; il eut pour maître Gerbert (de-

puis pape), et pour protecteur le roi Robert. C'était un des plus savants hommes de son temps. Il mourut en 1029. On le fête le 10 avril. Ses *Œuvres*, qui contiennent des sermons, des hymnes, etc., ont été publiées en 1595 par Papire Masson. — Un autre Fulbert, chanoine à Paris, et oncle d'Héloïse, n'est connu que par la cruelle vengeance qu'il exerça sur Abélard. Voy. ABÉLARD.

FULDE, Fulda, riv. d'Allemagne, naît dans le Rhœngebirge, près de Reusbach en Bavière ; devient navigable à Hersfeld, et se joint près d'Hanoverisch-Minder à la Werra, avec laquelle elle forme le Weser. Cours, 140 kil.

FULDE, ville d'Allemagne, dans l'électorat de Hesse-Cassel, à 8 kil. S. de Hesse-Cassel, sur la Fulde ; 9,270 hab. Cathédrale, église Saint-Michel, château avec jardins, gymnase et bibliothèque. Lainages, toiles, faïence, porcelaine, etc. Aux environs, beau château, dit de la *Faisanderie*. Abbaye célèbre, fondée en 744 par saint Boniface. — Fulde a dans le dernier siècle donné son nom à un petit état qui eut d'abord le titre d'évêché (1752-1803), puis de grand-duché (1803), et qui fait aujourd'hui partie de la Hesse électorale ; il est borné au N. par le Rhœngebirge, au S. par le Vogelsberg ; 60 kil. sur 17 ; 122,000 hab. La province de Fulde fut formée en 1821 de l'ancien grand-duché de Fulde, de la principauté d'Hersfeld, et du comté de Smalcalde. — L'abbaye de Fulde fut sécularisée en 1803. Son territoire passa successivement au prince de Nassau-Orange, au grand-duc de Francfort (Dalberg), appartient un instant à la Prusse (1817), et fut enfin partagé entre la Hesse et la Bavière.

FULGENCE (saint), *Fabius Claudius Fulgentius*, évêque de Ruspe ou Ruspina en Afrique, né vers 468 à Leptis dans la Byzacène, était intendant du domaine dans sa province, lorsque la lecture de quelques ouvrages de saint Augustin le déterminait à entrer dans la vie religieuse. Après avoir fait un voyage à Rome en 500, pour visiter le tombeau des apôtres, il fut nommé évêque de Ruspina ; il fut exilé peu après par Thrasimond, roi des Vandales, qui favorisait les Ariens. Rappelé par Hildéric, successeur de Thrasimond, Fulgence mourut en 533. Il a laissé plusieurs ouvrages de polémique dans lesquels il combat les Ariens, les Nestoriens, les Eutychéens, les Pélagiens, et il mérita tant par son style que par son zèle d'être surnommé l'*Augustin* de son siècle. Ses œuvres ont été publiées à Paris, 1 vol. in-4, Paris, 1684 et Venise, 1742, in-fol. Il a aussi laissé quelques écrits littéraires, entre autres *Enarrationes allegorice fabularum*. On fête saint Fulgence le 1<sup>er</sup> janvier.

FULGENCE. Voy. PLACIADÉ et GOTESCALC.

FULHAM, bourg d'Angleterre (Middlesex), sur la Tamise, à 9 kil. S. O. de Londres ; 17,000 hab. Beau château, à l'évêque de Londres.

FULLEBORN (Georges-Gustave), né à Glogau en 1769, exerça les fonctions de ministre évangélique ; professa l'hébreu, le grec et le latin à Breslau, et mourut en 1803, à 34 ans. Quoique enlevé si jeune, il a laissé des travaux utiles sur la philologie et la philosophie ; le plus important est intitulé : *Fragments pour l'hist. de la philosophie*, Zullichau, 1791.

FULMINANTE (LÉGION). Voy. MELTÈNE.

FULRADE, abbé de Saint-Denis au viii<sup>e</sup> siècle, d'une puissante famille d'Alsace, contribua beaucoup à placer Pepin sur le trône des Mérovingiens. Chargé de missions importantes par ce prince près du souverain pontife, et par le souverain pontife près des rois lombards, il les termina toutes heureusement, obtint de grands honneurs pour lui-même et de grands privilèges pour son abbaye, où il mourut en 777. Aeuin lui fit une magnifique épitaphe.

FULTON (Robert), célèbre mécanicien, né vers 1767 aux États-Unis, à Little-Britain en Pensyl-

vanie, mort en 1815, se livra d'abord à la peinture, puis se voua exclusivement à l'étude de la mécanique, et fit plusieurs inventions utiles, telles qu'un moulin pour scier et polir le marbre, une machine à faire des cordes, un bateau pour naviguer sous l'eau, une machine pour faire sauter les vaisseaux en l'air, etc.; enfin il perfectionna le bateau à vapeur; on lui attribua même cette invention, qui appartient à la France (V. marq. de JOUFFROY, au *Suppl.*); c'est à Paris qu'il fit, en 1802, l'essai de son nouveau mode de navigation; mais la France eut le tort de n'y pas accorder assez d'attention. L'Amérique l'accueillit avec empressement, et, en 1807, il lança le premier bateau à vapeur sur l'Hudson pour la navigation entre Albany et New-York. Fulton a laissé entre autres ouvrages un *Essai sur les canaux*.

FULVIA GENS, illustre famille de Rome, se divisait en cinq branches : les *Curvus*, les *Nobilior*, les *Flaccus*, les *Pœtinus* et les *Centumalus*. Elle fournit à la république plusieurs consuls et plusieurs préteurs. Voy. FULVIUS.

FULVIE, courtisane romaine, avait pour amant le chevalier Quintus Curius, complice de Catilina; elle lui arracha le secret de la conspiration, le découvrit à Cicéron, et sauva ainsi la république.

FULVIE, femme du tribun P. Clodius, puis de Marc-Antoine. Après le meurtre de Clodius, elle fit placer son cadavre devant sa maison, et souleva le peuple qui s'était assemblé autour d'elle. Ayant épousé Antoine, elle le seconda dans ses proscriptions, et ne montra pas moins de cruauté que lui: elle se fit apporter la tête de Cicéron, et lui perça la langue avec un poignçon d'or. Pendant qu'Octave et Antoine faisaient la guerre contre les meurtriers de César, elle exerça dans Rome la souveraine autorité; s'étant ensuite liguée avec L. Antoine, frère du triumvir, elle forma contre Octave un parti très puissant, et le força à en venir aux mains. Obligée de quitter Rome, elle s'enferma avec L. Antoine dans Pérouse, où elle soutint un long siège: la famine seule put la déterminer à se rendre (41 av. J.-C.). Elle alla rejoindre son époux en Asie; mais le chagrin que lui causa la passion de celui-ci pour Cléopâtre la conduisit au tombeau (40).

FULVIUS NOBILIOR (M.), préteur en Espagne, l'an 196 av. J.-C., y fit de grandes conquêtes, et s'empara de Tolède, place qui avait été regardée jusqu'alors comme imprenable. Consul l'an 189 av. J.-C., il fit la guerre en Grèce, soumit les Étoliens, et s'empara d'Ambracie et de l'île de Céphalénie. Nommé censeur dix ans après avec Emilius Lepidus, son ennemi mortel, il renonça généreusement à son ressentiment pour le bien de la république.

FULVIUS FLACCUS (M.), consul l'an 125 av. J.-C., seconda les tentatives des Gracques, fit exécuter la loi agraire et voulut faire obtenir à tous les peuples d'Italie le droit de bourgeoisie. Cité devant le peuple avec Caius Gracchus par le consul Opimius pour rendre compte de sa conduite (121), il refusa de répondre, et s'empara du mont Aventin; mais il y fut poursuivi et égorgé avec un de ses fils par ordre du consul.

FUMAY, ch.-l. de cant. (Ardennes), à 5 kil. N. de Rocroy; 2,500 hab. Aux environs, nombreuses ardoisières.

FUMÉE (Martin), sieur de Genillé, d'une famille de robe, originaire de Touraine, est auteur de plusieurs ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *Histoire générale des troubles de Hongrie et de Transylvanie*, etc., Paris, 1594, in-8; *Histoire des guerres faites par l'empereur Justinien contre les Vandales et les Goths*, traduite du grec de Procope, Paris, 1587, in-fol.; *Du vrai et parfait amour, contenant les amours honnêtes de Théagènes et de Chariclé*, 1599, roman qu'il annonça, par une supercherie encore nouvelle alors, comme traduit du grec d'Athénagoras.

FUMEL, ch.-l. de cant. (Lot-et-Garonne), à 22

kil. N. E. de Villeneuve-d'Agen; 2,000 hab. Deux papeteries.

FUMONE, ville de l'État ecclésiastique, à 11 kil. N. O. de Frosinone; 1,800 hab. Château où fut emprisonné le pape Célestin V après son abdication.

FUNCHAL, capitale de l'île de Madère, par 19° 16' long. O., 32° 37' lat. N.; 15,000 hab. Bonnes fortifications du côté de la mer; baie peu sûre, où pourtant se ravitaillent une foule de vaisseaux; grand commerce de vins avec les Anglais. Environs délicieux. — Une rivière du Brésil se nomme aussi Funchal; elle se jette dans l'Andayo, après un cours de 200 kil.

FUNCK. Ce nom a été porté par un grand nombre de savants allemands, dont le principal est Jean-Nic. Funck, né en 1693 à Marbourg, mort en 1777, professeur d'éloquence, puis bibliothécaire à Rhintel. Il a fait sur la langue latine un ensemble de travaux qui offrent une histoire complète de cette langue; ce sont : *De Origine lingue latinæ*, Giessen, 1720; *De Pueritia ling. lat.*, Marbourg, 1720 et 1735; *De Adolescentia ling. lat.*, Marbourg, 1723; *De Virili Ætate ling. lat.*, 1737; *De Senectute ling. lat.*, en 3 parties, 1736, 1744, 1750. Il fait dériver le latin de l'ancienne langue des Germains.

FUNDI,auj. *Fondi*, ville du Latium, chez les Volscs, sur une baie dite *lac de Fundi*, était renommée par ses vins.

FUNDY (baie de), dans l'Amérique du Nord, entre la Nouvelle-Écosse et le Nouveau-Brunswick; 460 kil. de long. Plusieurs grandes îles; courants.

FURCA, m. des Alpes Bernoises, à 12 k. O. du St-Gothard, se termine par deux pointes en *fourche*; 2,532 mètres. Le Rhône prend sa source auprès.

FUNFKIRCHEN, v. de Hongrie. V. CINQ-ÉGLISES.

FURENS, ruisseau qui passe à Saint-Étienne et dont les eaux sont favorables pour la trempe des fers et aciers. Il naît à 13 kil. S. E. de Saint-Étienne, traverse l'ancien Forez, et joint la Loire à 4 kil. N. de Saint-Rambert. Cours, 35 kil.

FURETIÈRE (Antoine), né à Paris en 1620, mort en 1688, s'attacha d'abord à l'étude du droit et fut pendant quelques années procureur fiscal de Saint-Germain-des-Prés; il prit ensuite les ordres et fut nommé abbé de Chalivoy. Il fut admis, en 1662, à l'Académie Française; mais cette compagnie l'exclut de son sein vingt-trois ans après, sur l'accusation d'avoir profité du travail commun pour composer le dictionnaire qui porte son nom. Furetière s'en vengea en déclarant la guerre à l'Académie, et il ne cessa d'écrire contre elle des *factums* et des libelles en vers et en prose. Il n'a paru du vivant de Furetière qu'un extrait de son dictionnaire, sous ce titre : *Essai d'un Dictionnaire universel*, etc., 1684, in-8; ce n'est qu'en 1690 qu'en furent données simultanément les deux premières éditions qui parurent à Rotterdam; la dernière édition de cet ouvrage a été publiée par Brutel de la Rivière et Basnage de Beauval, Amsterdam, 1725, 4 vol. in-fol. Réimprimé plus tard à Trévoux, le *Dictionnaire* de Furetière cessa de porter son nom, et ne fut désigné que sous le titre de *Dictionnaire de Trévoux*. Furetière est encore auteur du *Roman bourgeois*, 1666, in-8; de *Fables* et de quelques autres écrits en prose et en vers. Il avait été avant son procès lié avec Boileau, Racine et La Fontaine, et il eut quelque part à la parodie de *Chapelain décoiffé* (qui se trouve dans les *Œuvres* du satirique) et à la comédie des *Plaideurs* de Racine.

FURGAULT (Nic.), helléniste, né en 1706 à Saint-Urbain près de Châlons-sur-Marne, mort en 1795, professa longtemps avec distinction la grammaire et les humanités au collège Mazarin. On a de lui les ouvrages suivants : *Nouvel abrégé de la grammaire grecque*, Paris, 1746, in-8, ouvrage adopté par l'ancienne université et qui resta classique jus-

qu'à la publication des *Grammaires* de Gail et de M. Burnouf; *Abrégé de la quantité ou Mesure de syllabes latines*; *Dictionnaire d'antiquités grecques et romaines*, 1768; *Dictionnaire géographique, historique et mythologique portatif*, 1776, in-8; *les Principaux idiotismes grecs*, 1784, in-8; *les Ellipses de la langue latine*, etc., 1789, in-12.

FURGOLE (J.-Bapt.), juriconsulte, né en 1690 à Castel-Ferrus dans le comté d'Armagnac, mort en 1761, fut avocat au parlement de Toulouse. Il a laissé quelques ouvrages qui reçurent l'approbation du chancelier d'Aguesseau, entre autres : *Traité des Testaments*; *Commentaire sur l'ordonnance concernant les donations de 1731*; *Traité de la seigneurie féodale et du franc-allou*, 1767. Ses œuvres complètes ont été imprim. à Paris, 1775-76, 8 vol. in-8.

FURIES (du latin *furere*, être en colère), divinités infernales, filles de la Nuit et de l'Achéron, étaient chargées de punir les crimes des hommes dans les Enfers, et quelquefois même sur la terre. On en compte ordinairement trois, Tisiphone, Alecto et Mégère. On les représente avec un air terrible, les cheveux entrelacés de serpents, tenant une torche ardente d'une main et de l'autre un poignard. On les nommait aussi par antiphrase *Euménides*. Primitivement les Grecs ne reconnaissaient qu'une Furie; ils la désignaient alors sous le nom d'*Erinnyis*.

FURIUS, nom d'une famille patricienne de Rome, qui a fourni à la république un grand nombre de magistrats. Le plus célèbre est le dictateur Camille (*M. Furius Camillus*). Voy. CAMILLE.

FURIUS BIBACULUS (M.), mauvais poète latin du 1<sup>er</sup> siècle av. J.-C., avait composé un poème *De Bello gallico*, où se trouvait ce vers :

*Jupiter hibernas cana nive conspuat Alpes,*

qu'Horace, dans ses *Satires* (II, 5, 41), parodie ainsi :

*Horaci hibernas cana nive conspuat Alpes.*

FURNEAUX, groupe d'îles, au N. E. de la Terre de Diémen, par 40° lat. S. et 145° 35' long. E. Ces îles furent découvertes en 1773 par le capitaine anglais Furneaux.

FURNES, *Veuren* en flamand, ville de Belgique (Flandre occidentale), à 42 kil. S. O. de Bruges, près de la mer et à l'embouchure de plusieurs canaux; 3,500 hab. Commerce en toiles, grains, houblon, bétail, etc. — Détruite par les Flamands au 19<sup>e</sup> siècle; souvent prise par les Français, notamment après la fameuse bataille de Furnes, 1297, où Robert, comte d'Artois, tailla en pièces l'armée flamande, et en 1744, par le prince de Clermont.

FURST (Walter), l'un des fondateurs de la liberté helvétique, était né à Altorf, dans le canton d'Uri. Voy. TELL et MELCHTAL.

FURSTENBERG, nom de plusieurs lieux d'Allemagne, dont le principal est un village du gr.-duché de Bade, à 53 kil. N. O. de Constance; 200 hab. On y voit les ruines d'un célèbre château, jadis résidence des comtes de Fürstenberg.

FURSTENBERG (comté de), état immédiat de l'ancien empire d'Allemagne, dans le cercle de Souabe, était composé d'abord du village et du territoire de Fürstenberg, et de la seigneurie de Hausen dans la Forêt-Noire; puis (en 1530 etc.) s'agrandit des seigneuries d'Heiligenberg, Stühlingen, Mœskirch, etc. Le comté devint en 1664 une principauté, qui en 1806 fut mise sous la souveraineté des états voisins, Wurtemberg, Bade, Hohenzollern-Sigmaringen. — La maison de Fürstenberg prétend descendre des Agilolfings par Ega, maire de Dagobert I. Elle s'est divisée et subdivisée en plusieurs branches; auj. il n'existe que deux lignes, les princes de Fürstenberg, qui ont conservé les anciennes possessions de la famille en Souabe (plus Pürlitz en Bohême), et les landgraves de Fürstenberg (seigneurs de Weitra en B.-Autriche). —

C'est dans une cour du château actuel des princes de Fürstenberg, à Donaueschingen, que naît le Danube.

FURSTENBERG (Ferdinand de), évêque de Paderborn, né en 1626 à Bilstein en Westphalie, mort en 1683, fut protégé par le nonce Chigi, qui, devenu pape sous le nom d'Alexandre VII, l'appela à Rome, et le nomma successivement l'un des camériers secrets, évêque de Paderborn en 1661, de Munster en 1678, et enfin vicaire-général du Saint-Siège pour les pays du nord. Fürstenberg employa sa fortune et son crédit à encourager les lettres et les arts et à soutenir un grand nombre de jeunes gens que leur pauvreté eût empêchés de cultiver leurs heureuses dispositions pour les sciences. Pierre Frank, Nicolas Heinsius, le P. Larue, Commire, reçurent ses bienfaits, et tous se sont plu à lui donner des témoignages de leur haute estime. On a de lui : *Monumenta Paderbornensia ex historia romana, franca et saxonia eruta*, etc., Paderb., 1669, in-4; Amsterdam, Elzevir, 1672, in-4; *Poemata*, Paris, 1684, in-4, et insérés dans les *Poemata septem illustrium virorum*, Rome, 1656.

FURSTENBERG (François EGON de), prince-évêque de Strasbourg, né en 1626, était l'un des principaux ministres de l'électeur de Cologne, et rendit en cette qualité de nombreux services à Louis XIV. Il devint évêque de Metz en 1658, prince-évêque de Strasbourg en 1663, et se montra toujours très favorable à la France. Il mourut en 1682 à Cologne, six mois après que Strasbourg eut ouvert ses portes aux Français. — Guillaume Egon de Fürstenberg, frère du précédent, cardinal, né en 1629, était également dévoué à la France. Il succéda à son frère dans l'évêché de Metz en 1663, et dans celui de Strasbourg en 1682; il fut créé cardinal la même année sur la présentation de Louis XIV. La diète de Ratisbonne l'ayant déclaré ennemi de l'empire, il se retira en France, et mourut en 1704 à Paris, à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, que le roi lui avait donnée et dont il restaura le palais abbatial. On a par reconnaissance donné son nom à une petite rue qui aboutit à l'abbaye.

FURTH, ville de Bavière (Rezat), à 6 kil. N. O. de Nuremberg; 14,360 hab. (dont 2,600 Juifs et 500 Catholiques). Industrie active et variée; cire à cacheter, cartes à jouer, horlogerie, miroirs, lunettes, joaillerie, fonderie en or, cuivre, etc. Commerce d'expédition, affaires de banque, etc. Grande foire à la Saint-Michel. Il s'y livra en 1632 une bataille entre Wallenstein et Gustave-Adolphe. — Une autre Furth, dit Furth en Walde, située aussi en Bavière, est à 60 kil. N. E. de Straubing.

FURY-ET-HECLA (détroit de), par 82°-88° long. O., 69°-70° 12' lat. N., dans les terres Arctiques de l'Amérique, sépare l'île Cockburn de la presque île Melville. Découvert en 1821 par le capitaine Parry, qui lui donna le nom des bâtiments de l'expédition.

FUSARO, *Acherusia palus*, petit lac du roy. de Naples, à 19 kil. S. O. de Naples. Ses bords étaient jadis un lieu de sépulture pour les habitants des villes voisines, ce qui le fit assimiler au fleuve des Enfers. Ce lac est entouré de rians coteaux qui rappelaient les Champs-Élysées.

FUSELLI ou FUSSELLI, peintre. Voy. FUESSLI.

FUSIGNANO, ville de l'Etat ecclésiastique, sur le Senio, à 19 kil. N. O. de Ravenna; 2,500 hab.

FUSSEN, ville de Bavière (Rezat), à 33 kil. S. E. de Kempten; 1,800 hab. Un traité de paix y fut conclu en 1745 entre la Russie et l'Autriche.

FUST, orfèvre de Mayence, partage avec Guttemberg et Schœffer l'honneur d'avoir inventé l'imprimerie. Il forma en 1450 une association avec Guttemberg; ils employèrent d'abord des planches de bois, puis des caractères mobiles en bois, et enfin des caractères fondus tirés de matrices fondues elles-mêmes, et donnèrent ensemble la *Biblia sacra*

*latina*, in-fol., de 637 feuillets, sans date, mais qui a dû être publiée de 1450 à 1455. Ayant rompu son association avec Guttemberg, Fust en forma une nouvelle avec Schoeffer, à qui il donna sa fille en mariage, et publia : le *Psalmorum codex*, 1457, le premier livre imprimé avec date; la *Biblia latina*, 1462; enfin le *De Officiis*, 1466, etc. Fust vint à Paris en 1466, et y mourut, dit-on, de la peste.

FUXUM, nom latin moderne de la ville de foix.

FYEN ou FIONIE, en allemand *Fünen*, île du Danemark, dans la mer Baltique, par 7° 22'-8° 25'

long. E., 55° 2'-55° 35' lat. N. : 80 kil. sur 55; 110,000 hab. Ch.-l., Odense. Sol plat; quelques rivières, entre autres l'Odense. Culture bien entendue : grains, chanvre et lin, houblon, cumin; peu de bois. Chevaux, abeilles; pêche fluviale; chaux, craie, plâtre, pierres, tourbe. Quelque industrie, très peu de commerce. — Elle forme, avec l'île de Langeland qui en est voisine, 2 bailliages du roy. de Danemark, Odense et Svendborg.

FYROUZ, roi arsacide, 90-107. Voy. PACORUS. — Roi sassanide, 457-488. Voy. PEROSÉS.

## G

G. Cherchez à Dj, J, Tch, les noms qui ne se trouveraient point ici.

G. La lettre G s'employait dans les abréviations pour *Gellius*, *Gaius* (*Caius*); — GN., pour *Gneus* (*Cneus*); — GL., *Gallus*; — GR., *Gracchus*. — G est l'initiale de Guillaume, Godefroi, Gabriel, etc.

GABAA,auj. *Gib*, ville de la tribu de Benjamin, à 8 kil. au N. de Jérusalem, est célèbre par la naissance de Saül et par l'attentat qui causa la guerre dite des Benjamites : ses habitants ayant deshonoré la femme d'un lévite d'Ephraïm, celui-ci appela les 12 tribus à le venger et toutes se réunirent pour détruire de fond en comble la ville coupable. David défit les Philistins à Gabaa.

GABALI, peuple de l'Aquitaine première, entre les Arvernes au N. O. et les Volces Arécomiques au S. E.; habitait le Gévaudan moderne, auquel il a donné son nom, et avait pour ch.-l. *Anderitum* (auj. *Javoult*, ou *Antérieux*).

GABAON, ville de la tribu de Benjamin. Lors de la conquête du pays de Chanaan par Josué, les Gabaonites furent des premiers à faire alliance avec lui; Josué les défendit contre cinq rois voisins qui les assiégeaient; c'est pendant ce combat que Dieu arrêta le soleil pour lui permettre d'achever la victoire.

GABARDAN ou GAVARDAN, petit pays de la Gascogne, au S. du Bazadais, à l'O. du Condomais, au N. de l'Eauzan, à l'E. du Marsan. Places, Gabaret (ch.-l.), Aix, Baudignan. Il est auj. compris dans la partie orientale du dép. des Landes, et dans le S. O. de celui de Lot-et-Garonne. Ce pays a eu des vicomtes dès 1050; il a ensuite appartenu aux seigneurs de Béarn.

GABARET, ch.-l. de canton (Landes), à 28 kil. S. E. de Roquefort; 1,000 hab. Jadis ch.-l. du Gabardan.

GABEL, *Jablona* en tchèque, ville murée de Bohême, sur le Jungferbach, à 40 kil. N. O. de Jung-Bunzlau, à la sortie d'un défilé jadis important; 2,000 hab.

GABELLE, de l'allemand *gabe*, don, tribut, se disait originairement de toute espèce d'impôt; mais dans la suite ce terme a été spécialement appliqué à la taxe du sel. Cet impôt paraît avoir existé de tout temps. L'histoire de Rome rapporte des règlements du roi Ancus Martius à ce sujet. On croit qu'il fut établi en France vers 1318, par Philippe-le-Long. Avant 1789, il était inégalement partagé entre les diverses provinces, ce qui faisait distinguer les pays de *grande* et de *petite gabelle*; la perception en était abandonnée à la discrétion des fermiers-généralistes; aussi fut-il toujours, et à juste titre, regardé comme la plus vexatoire et la plus odieuse de toutes les charges.

GABELUS, Israélite à qui Tobie prêta 10 talents. Voy. TOBIE.

GABÈS, ville d'Afrique. Voy. CABÈS.

GABIA-LA-GRANDE, ville d'Espagne (Grenade), sur le Xenil, à 9 kil. S. O. de Grenade; 3,700 hab. Fours à plâtre, grenier public.

GABIAN, bourg du dép. de l'Hérault, à 13 kil. N. O. de Pézenas; 1,000 hab. Aux environs, houille, vitriol, bélemnites; cristaux durs qui imitent le diamant.

GABIES, *Gabii*, ville du Latium, chez les Volques, était une colonie d'Albe. Après un long siège, elle fut livrée à Tarquin-le-Superbe par l'artifice de Sextus, son fils; celui-ci, feignant une bruyère avec son père, avait surpris la confiance des Gabiens en implorant leur pitié pour ses malheurs. Au temps d'Auguste cette ville était déjà en ruines.

GABINIUS (Quintus), tribun du peuple l'an 140 avant J.-C., est l'auteur de la loi dite *Gabinia*, qui portait que dans l'élection des citoyens donneraient leur suffrage par scrutin secret. — Il ne faut pas le confondre avec le suivant, qui est également auteur de plusieurs lois.

GABINIUS (A.), tribun du peuple l'an 67 avant J.-C., proposa et fit adopter une loi qui donnait à Pompée une autorité extraordinaire pour anéantir les pirates. Consul l'an 58 avant J.-C., il fit, de concert avec Clodius, exiler Cicéron. Gouverneur de Syrie en 57, il vainquit Aristobule, roi des Juifs, dans un grand combat, près de Jérusalem; et quoiqu'il le sénat lui ordonnât de revenir à Rome, il resta à la tête de son armée et passa même en Égypte pour rétablir sur son trône Ptolémée XI (55). De retour à Rome, il fut accusé de lèse-majesté publique et de concussion. Cicéron le défendit sur les instances de Pompée; mais il ne put le faire absoudre que sur le premier point. Gabinius mourut à Salone dans une expédition contre les Illyriens (46).

GABINUS LACUS, dans le Latium, au N. E. de Gabies, auj. lac de CASTIGLIONE.

GABON (côte de), partie de la Guinée supérieure, entre 3° 30' lat. N. et 0° 45' lat. S., est arrosée par plusieurs rivières, dont les principales sont le Danger et le Gabon. A l'emb. du Gabon (par 0° 30' lat. N.), la France a formé en 1843 un comptoir fortifié.

GABRIAS. Voy. BABRIAS.

GABRIEL, c.-à-d. *force de Dieu*, archevêque, fut envoyé de Dieu, d'abord à Zacharie, pour lui annoncer la naissance d'un fils; puis à la sainte Vierge, pour lui annoncer la prochaine venue du Sauveur. C'est lui aussi, disent les Musulmans, qui apporta à Mahomet les pages du Coran.

GABRIEL SIONITE, savant maronite, né dans le mont Liban (en Syrie) vers la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, fit ses études à Rome au collège des Maronites; apprit le latin et le syriaque, ainsi que la théologie; fut reçu docteur en cette faculté et ordonné prêtre. En 1614, il vint en France, remplit au collège royal à Paris la chaire de professeur d'arabe, et concourut à la pu-